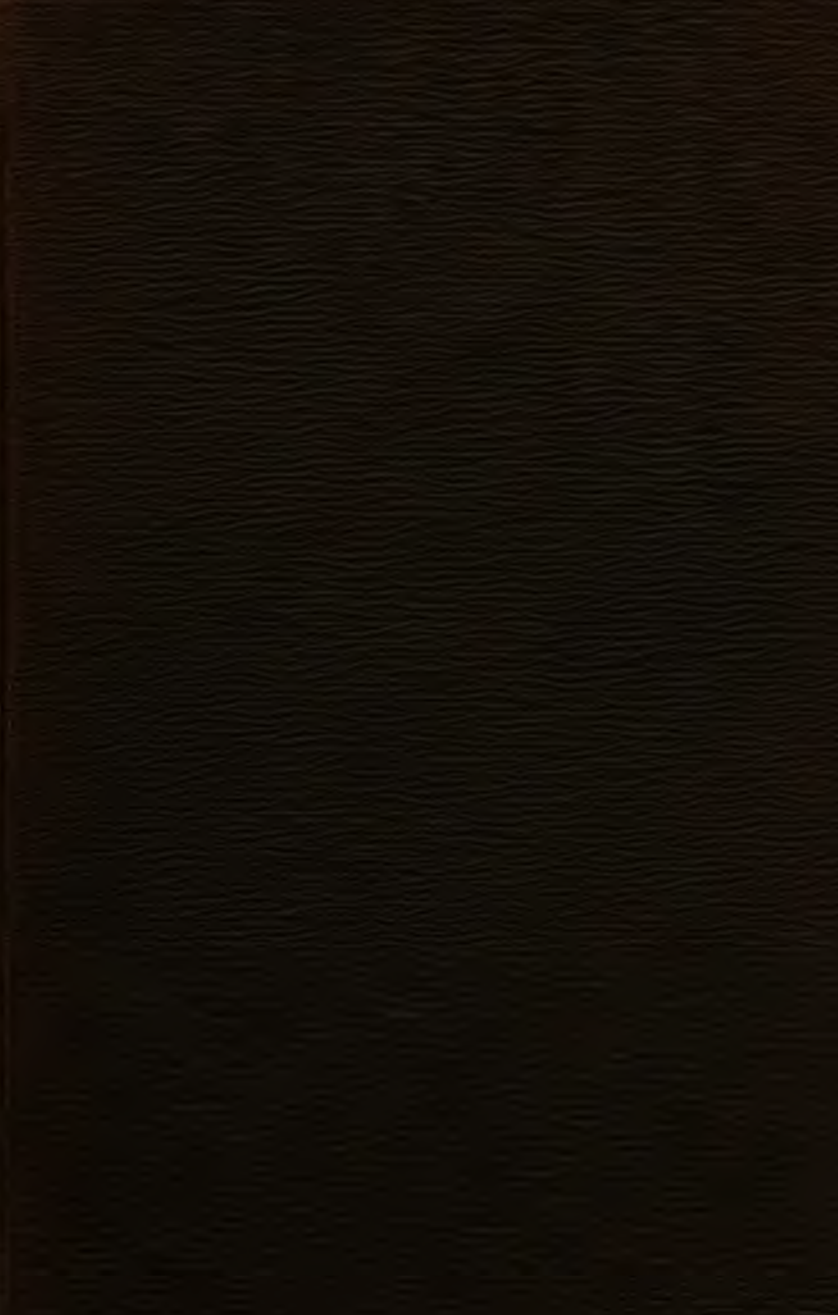
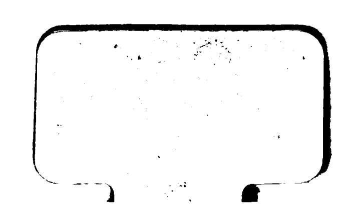



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES
DE REGNARD

II

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

ŒUVRES

DE

REGNARD

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE

Introduction d'après des Documents entièrement nouveaux

PAR

M. ÉDOUARD FOURNIER

TOME SECOND

PARIS

A. LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

1876



LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 9 JANVIER 1708.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, oncle d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Isabelle.
MADAME ARGANTE, mère d'Isabelle.
ISABELLE, fille de madame Argante.
LISETTE, servante de Géronte.
CRISPIN, valet d'Éraste.
M. CLISTOREL, apothicaire.
M. SCRUPULE, } notaires.
M. GASPARD, } notaires.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Géronte.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis longtemps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain ;

Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier ; et ce corps cacochyme
Est à son art fatal devoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand [deuil
Étendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvait être fait légataire,
Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'apothicaire en avait ordonné.
J'ai cru que ce serait le dernier de sa vie ;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs,
Tu prends soin ?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs :
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent ! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien ; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a, pour médecin, pris un apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire :
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent ;
Et qu'attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses grâces départies
Doivent me racquitter de son avare humeur :
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

LISETTE.

Dans peu de temps, j'espère



LE LÉGATAIRE UNIVERSEL.

CRISPIN.
Ne perdons pas de temps, que l'on m'habille en hâte.

Acte IV, Sc. IV.

Imp. Falconer, Paris.

Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très-bien espérer : j'espère bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on dirait, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents,
Sans t'aller mettre encore au rang des aspirants?
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,
Il en a tant et tant, que parfois j'en ai honte :
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,
Des arrière-cousins remués des germains;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles!

CRISPIN.

Oui! mais mon maître aspire à la plus grosse part:
J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part;
Je suis un peu parent, et tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma première femme était assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette surtout,
Qu'Éraste, que je sers, trouvait fort à son goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes:
Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un arrière-neveu.

LISETTE.

Oui-da; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chère.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle,
Fasse ledit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Éraste nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente :

Ce don, de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable! Crispin, tu plaides comme un ange!

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paraît-il étrange?
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme était jolie; et, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique était bonne. Eh! pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable:
Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCÈNE II

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Mais mon maître paraît.

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Lisette!
Guéris-moi, si tu peux, du soin qui m'inquiète.
Eh bien! mon oncle est-il en état d'être vu?

LISETTE.

Ah! monsieur, depuis hier il est encor déchu;
J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière,
Et que je fermerais pour jamais sa paupière.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE.

Ah ciel! que dis-tu là?

CRISPIN.

C'est la vérité pure.

ÉRASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auraient en pareil cas :
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisait quelque conflit avecque l'allégresse,
Qui, par certains ressorts et mélanges confus,
Combattaient tour à tour, et prenaient le dessus;
En sorte que l'espoir... la douleur légitime... [me;
L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'expri-
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étais et triste et gai.

ÉRASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère;
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire;
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN.

Deux notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE.

Hé! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très-bien fondée; et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE.

Ah ! Lisette,
Que tu flattes mes sens ! que ma joie est parfaite !
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui ;
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur : la charmante Isabelle
Est de tous mes désirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'Amour et l'intérêt seront contents tous deux.
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devînt le sot partage?
Verrais-je d'un œil sec déchirer par lambeaux,
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre aise?
Car vous savez, monsieur...

ÉRASTE.

Va, tranquillise-toi;
Ce que j'ai dit est dit : repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause:
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux;
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et délicat et tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connaît bien votre cœur!
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle.
Regardez-la, monsieur; elle est et jeune et belle:
N'allez pas en user comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin;
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE III

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Ah! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE.

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grâce, asseyez-vous.

(*Le laquais apporte une chaise.*)

Ote-donc cette chaise;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.
(Le laquais ôte la chaise, apporte un fauteuil, et sort.)

SCÈNE IV

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut:
Un pareil, à coup sûr, emporterait la place.

ÉRASTE.

Vous voilà beaucoup mieux; et le ciel, par sa grâce,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerais assez ce que tu me proposes;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues!...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs dro-
[gues.
Qui pourrait s'en passer et mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE.

Oui, vous avez raison; c'est une tyrannie:
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion:
La maison ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires?

LISETTE.

Oui, monsieur; et dans peu vous les verrez ici.

GÉRONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi;

Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GÉRONTE.

J'ai des collatéraux...

LISETTE.

Oui vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE.

Qui, d'un regard avide, et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parents.

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ÉRASTE.

Votre santé me touche, et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger
D'un vain tas d'héritiers, et les faire enrager;
Choisir une personne honnête et qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE.

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu;
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,

Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE.

Est-il vrai ?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connais et tu vois parfois madame Argante ?

ÉRASTE.

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE.

Et sa fille Isabelle, euh! la connais-tu?

ÉRASTE.

Fort.
C'est une fille sage, et qui charme d'abord.

GÉRONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme
Les qualités qu'on doit chercher en une femme?

ÉRASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ÉRASTE.

Vous, mon oncle!

GÉRONTE.

Moi-même.

ÉRASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde! hélas! ah ciel! assiste-nous,
De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GÉRONTE.

D'Isabelle, en ce jour; et, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très-content :
Je voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau!

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prends une compagne, et de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,
Par des soins conjugaux me marquera son zèle;
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE.

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme économe et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Ah! le joli garçon! Aurais-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit pren-
[dre?

ÉRASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GÉRONTE.

Va, tu n'y perdras rien :
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Mais quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ÉRASTE.

Je vais les amener.

SCÈNE VI

GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GÉRONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCÈNE VII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE,
ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.
Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GÉRONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit;
Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bientôt.

GÉRONTE.

Je serais bien malade, et plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendaient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GÉRONTE.

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m'en [flatte)
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippo- [crate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir ;
Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.
Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ses maux ;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la médecine :
Je connais bien mes yeux ; ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GÉRONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah ! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*haut.*)
Si le diable vous tente et vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous : madame est vive et belle ;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq [ans :
Vous, vous êtes majeur, et depuis très-longtemps.
A votre âge, doit-on parler de mariages ?
Employez le notaire à de meilleurs usages :
C'est un bon testament, un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'est fort bien fait :
Qui vous a donc si bien affilé le caquet ?

LISETTE.

La raison.

GÉRONTE, *à madame Argante et à Isabelle.*

De ses airs ne soyez point blessées :

Elle me dit parfois librement ses pensées ;
Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ÉRASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte ;
Je voudrais me porter comme monsieur se porte.
Il veut se marier ; et n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon ?
Quoi ! refusera-t-il une aimable personne
Que son heureux destin lui réserve et lui donne ?
Ah ! le ciel m'est témoin si je voudrais jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits !

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire ?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ÉRASTE.

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parents ;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage ;
Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies ;
Et tous les médecins qui connaissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux,
Il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même assuré que, dans fort peu de temps,
Je pourrais de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE.

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,
Et je jurerais, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ÉRASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous ? vous changez de visage.

GÉRONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous dise adieu ;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Éraste, conduis-les. Excusez-moi, de grâce,
Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.
(*Il s'en va avec son laquais.*)

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Isabelle.*

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opère plus en lui, dès la première fois,
Que les médicaments qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour !

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCÈNE IX

LISETTE, *seule.*

Moi, je vais là dedans vaquer à mon emploi ;
Le bonhomme m'attend, et ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE.

Quoi ! vous aurez, madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle ?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle ?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous ferait de ses biens donation entière ;
En épousant ma fille, il offre de le faire :
Ai-je tort ?

ÉRASTE, *à Isabelle.*

Vous, madame, y consentirez-vous ?

ISABELLE.

Assurément, monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvait à prendre un parti présenté,
Devait de ses parents suivre la volonté ?

ÉRASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets, je flattais son caprice ?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait.

(*à madame Argante.*)

L'intérêt peut-il faire
Que vous sacrifiiez une fille si chère ?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen; et je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de manière
Que les choses iront ainsi que je l'espère,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage;
Que je serais bientôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompue, et qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE.

Que mon sort est heureux! qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, et j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Lisette.*

Comment mon oncle est-il?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

MADAME ARGANTE, *à Éraste.*

Je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ÉRASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCÈNE III

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse devant vos yeux, un si sot mariage;
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir!

ÉRASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourrait bien s'en aller en fumée.
La mère, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,

Remercier mon oncle, et lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Éraste et de Crispin?
Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire;
C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV

GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ma colique m'a pris assez mal à propos;
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE.

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois;
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De songer, à mon âge, à faire une alliance:
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point;
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point.
Monsieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ÉRASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GÉRONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GÉRONTE.

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme [un autre.

LISETTE, *à part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V

UN LAQUAIS *de madame Argante,* GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

LE LAQUAIS *de madame Argante.*

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait ré-
« flexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il
« ne convient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous
« trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous ren-
« dant votre parole, je retire la mienne, et que
« je sois votre très-humble et très-obéissante ser-
« vante,

« ARGANTE.

« Et plus bas,

« ISABELLE. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous pu- [nisse,
Vous retirer chez vous, et quitter le service;
Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ÉRASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitais dans ce péril extrême :
Un sort à cet hymen m'entraînait malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarrhes, des toux, et des obstructions?

GÉRONTE, *au laquais de madame Argante.*

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse;
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.
(Le laquais de madame Argante sort.)

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

GÉRONTE.

Voyez comme je prends promptement mon parti :
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE.

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,
Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,
De prendre femme, et faire, en un jour si célèbre,
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GÉRONTE.

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux.

ÉRASTE.

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE.

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel,
Par un bon testament.

ÉRASTE.

Ah! monsieur, je vous prie,
Épargnez cette idée à mon âme attendrie :
Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer
Le mot de testament; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit longtemps, le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE.

Tant mieux; c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parents encor pour qui le sang s'explique :
L'un est fils de mon frère, et tu sais bien son nom,
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on;
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, et par ainsi ma nièce,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincère
Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! Le legs serait exorbitant.
Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela!
Fi! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GÉRONTE.

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise, et soutenir noblesse.

ÉRASTE.

N'êtes-vous pas, monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,

Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GÉRONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GÉRONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner;
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante échauffera la bile;
J'en suis bien assuré. Viens, Éraste; suis-moi.

ÉRASTE.

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

SCÈNE VII

LISETTE, *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

SCÈNE VIII

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! te voilà, Crispin! et d'où diantre viens-tu?

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru;
Ces notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'était pas chez lui, l'autre était par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passaient là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandait?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!

A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable!

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il voulait faire un héritier en forme :
Mais le ciel, par bonheur, en ordonne autrement;
Il pense maintenant à faire un testament,
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux [faire.
La nouvelle est trop bonne; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur;
Et qu'un épanchement de joie et de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante, et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportements sois sage et plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde il n'est nul biens par-
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits, [faits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parents lointains, et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide!
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas,
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Gé- [ronte;
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Et qui sont ces parents?

LISETTE.

L'un est un Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaise et Caen;
L'autre est une baronne, et veuve sans douaire,
Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,

Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessence.
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parents?

LISETTE.

Jamais.
Il a su seulement, par une lettre écrite,
Qu'ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu:
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, et le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sait que trop: dans son cœur il enrage,
Et voudrait que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien.
De la succession les parents n'auront rien;
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités; de plus, qu'il les maudisse,
Eux et leurs descendants, à perpétuité,
Et tous les rejetons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile:
Car je dois t'épouser, si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but : ne sais-je point des tiennes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, et tu devras longtemps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes :
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes;
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu; fuis, sauve-toi.
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mère :
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière
Dont elle recevra mon petit compliment;
Je crois qu'elle en sera surprise assurément.

ÉRASTE.

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie ?

ÉRASTE.

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE.

Dis-leur de bouche encor qu'elle ne pense pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas...

ÉRASTE.

De vos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE.

Que je vais à l'instant te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE.

Je connais leur esprit,
Elles en crèveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos; je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'aperçois quelqu'un.

SCÈNE XI

M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre apothicaire,
Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, *à Clistorel.*

Ah! Dieu vous gard' en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE.

Si je m'y puis connaître,
Vous paraissez fâché. Quoi?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise?

GÉRONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GÉRONTE.

Comment?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE.

Eh! monsieur, quelle est-elle?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là?

GÉRONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudrait encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein

LISETTE.

Quoi! ce n'est que cela?

CLISTOREL.

Comment donc? dans la vie,
peut-on faire jamais de plus haute folie?

GÉRONTE.

Et quand cela serait! pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier?

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant! et vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison!
J'ai fait quatorze enfants à ma première femme,
Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son âme);
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce sera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr; il n'est point de milieu:
« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringan-[te,
« De son propre couteau sur ses jours il attente. »
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi! monsieur Clistorel, vous savez du latin!
Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL.

Moi! le ciel m'en préserve! et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chi-
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté; [canes
Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE.

Fi donc! ces médecins sont de plaisantes gens!

CLISTOREL.

Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes!
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été!

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE.

C'est bien fait. Ces messieurs voulaient vous offenser:
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait? Vous voulez prendre femme,
Pour crever; et moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudrait mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE.

Mais, monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines;
De bon catholicon...

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort et diurétique:
Voilà ce qu'il vous faut: mais une femme!...

GÉRONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais...
S'il lui fallait...

LISETTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel ou de décoction...
Je le verrais crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCÈNE XII

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte!
Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE.

Il ne reviendra plus; son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il ferait votre affaire;
Et qu'il aurait pour vous quelque sirop à part,
Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.
Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament, de me faire du bien.

GÉRONTE.

Je t'en ferai,
(*bas, à part:*)
pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Éraste ne vient point me rendre de réponse.
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant?
Suffit que vous devez être de vous content;
Vous n'avez jamais rien fait de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GÉRONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,

Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'était, la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'était cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCÈNE II

CRISPIN, *en gentilhomme campagnard ;* GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

Holà, quelqu'un, holà !
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante ?
J'ai beau heurter, crier ; aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison !

LISETTE.

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon ?
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, monsieur ? quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?
(*à part.*)
Dieu me pardonne ! c'est Crispin ; c'est lui, ma foi !

CRISPIN, *bas à Lisette.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant ; c'est moi.
(*haut.*)
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenait son domicile :
Pourrait-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN, *lui secouant le bras.*

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! monsieur, touchez là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez là derechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GÉRONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnaître ;
Mes traits vous sont nouveaux : savez-vous bien pourquoi ?
C'est que vous ne m'avez jamais vu.

GÉRONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,
Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon père se fâcha de cette diligence;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants,
N'observait pas encore assez l'ordre des temps;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'était pas inouïe,
Et qu'elle ne manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GÉRONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop [tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie;
De plus, votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE.

C'est bien fait; et je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise,

Qui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encor l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre?

CRISPIN.

Moi?

GÉRONTE.

Oui, vous: et, dans l'instant, sortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!
C'est à vous de sortir, et de passer la porte.
La maison m'appartient: ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE.

Ah ciel! quel garnement!

GÉRONTE, *bas.*

Où suis-je?

CRISPIN.

Allons, m'amie,
Au bel appartement mène-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien? Je te trouve à mon gré;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied.
Bonne chère, grand feu: que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée:
Fais main-basse sur tout; le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie;
Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, *à part.*

Grands dieux! vit-on jamais insolence semblable?

LISETTE, *bas à Géronte.*

Ce n'est pas un neveu, monsieur; mais c'est un
Pour le faire sortir employez la douceur. [diable.

GÉRONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCÈNE III

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! quel homme voilà!
Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là?

GÉRONTE. [sage

Ce n'est point mon neveu; ma sœur était trop
Pour élever son fils dans un air si sauvage :
C'est un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous.
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi
[brille;
Enfin, on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau gentilhomme?

GÉRONTE.

Moi! lui laisser mon bien! J'aimerais mieux cent
L'enterrer pour jamais. [fois

LISETTE.

Ma foi, je m'aperçois
Que monsieur le neveu, si j'en crois mon présage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE. [gens.

C'est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides :
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Éraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV

ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Tu te fais bien attendre!
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ÉRASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

GÉRONTE.

Que dis-tu de ses airs?

ÉRASTE.

Je les trouve étonnants.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÉRONTE.

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence,
Pour réprimer l'excès de son impertinence;
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui monsieur voulait de son bien faire part!

GÉRONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une âme indifférente;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...)

GÉRONTE.

Oui, je te l'ai promis; c'est mon intention

ÉRASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé.

ÉRASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre, et m'a surpris [aussi :
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé, tout franc, de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi, par un commun égard,
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÉRONTE.

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées?

ÉRASTE.

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,
Sans avoir, sur ce point, sur votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GÉRONTE.

Ne t'embarrasse point encor de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverais fort cet hymen et ce choix :
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix.
Il convient à monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE.

A la vie! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est;

Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE.

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCÈNE V

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GÉRONTE.

Encore des parents!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GÉRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.
(*au laquais.*)
Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Géronte.*

Contraignez-vous un peu :
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parents, ce serait bien le diable
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.

SCÈNE VII

CRISPIN *en veuve, un petit dragon lui portant la queue:* GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

CRISPIN *fait des révérences au laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.*

(*à Géronte.*)

Permettez, s'il vous plait, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement:
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Éraste.*

Monsieur, c'est là Crispin.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Elle a de la douceur et de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, *au laquais de Géronte.*

Ne bougez, s'il vous plait; le respect m'interdit.
(*à Géronte, avec le ton du respect.*)
Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.

(*Le laquais donne un tabouret à Crispin.*)

GÉRONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE.

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.

(*Le laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Éraste, un tabouret à Lisette, et sort.*)

SCÈNE VIII

GÉRONTE; CRISPIN *en veuve;* ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc! vous vous moquez, je suis à faire peur.
Je n'avais autrefois que cela de grosseur:
Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge;
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.
A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On aurait pu trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre defunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuits
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentiments dignes d'une Artémise.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfants.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après! voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la postérité.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire;
On passe outre : je forme empêchement formel;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au bailliage ainsi revendiquée :
On plaide, et je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! Ah ciel! quel affront est-ce là?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur se voir interloquée!

ÉRASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira;
Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque;
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.
Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE.

Comment donc? Quel caprice!

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit,
Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit.

GERONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité?

GÉRONTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-longtemps, avec mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE.

Avec moi, juste ciel! Voyez les médisants!
De quoi se mêlent-ils? Est-ce là leur affaire?

GERONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents;
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire!

LISETTE.

Ah ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis.*

GÉRONTE, *se levant.*

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie!
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment! battre une veuve et la violenter!
Au secours! aux voisins! au meurtre! on m'assas-
[sine!

GÉRONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphémer!
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer monsieur!

CRISPIN.

Ne faites point la fière,
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

LISETTE.

A la Salpêtrière!

CRISPIN.

Oui, m'amie, et sans bruit.
De vos déportements on n'est que trop instruit.

ÉRASTE.

Il faut développer le fond de ce mystère.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN.

Un commissaire à moi! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à commissaire?

ERASTE.

On verra ce que c'est;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GÉRONTE.

Ouf! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Crispin.*

Misérable! tu mets un oncle à l'agonie!
La mauvaise famille et du Maine et de Caen!
Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

SCÈNE IX

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Est-il bien vrai, Crispin? et ton ardeur sincère...

CRISPIN.

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire:
Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE.

Ah! juste ciel! c'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage:
Ici des deux parents j'ai fait le personnage;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE.

Quoi!

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de Bas-Normand vous aurait enchanté.
Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire:
Avec cet attirail, j'ai vingt fois moins de peur;
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse!

ÉRASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux?

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! monsieur, apprenez un accident terrible :
Monsieur Géronte est mort.

ÉRASTE.

Ah ciel! est-il possible?

CRISPIN.

Quoi! l'oncle de monsieur serait défunt?

LISETTE.

Hélas!
Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine;
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connais-[sance.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, monsieur! De sa mort je ne suis point la cause;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours ?
J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE.

Ne désespérons point encore de sa vie;
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE.

Ah! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort;
Et moi, qui m'y connais, je dis qu'il faut qu'il meure
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE.

Ah! juste ciel! Crispin, quel triste événement!
Mon oncle mourra donc sans faire un testament;
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle!
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête :
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire?

CRISPIN.

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,
Si tu peux : va fermer la porte de la rue;
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage;
Surtout, dans l'action, gardons le jugement.
Le sort conspire en vain contre le testament:
Plutôt que tant de bien passe en des mains pro-
De Géronte défunt, j'évoquerai les mânes; [fanes,
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin, et l'enfer, et les dieux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *tenant le portefeuille de Géronte.*

Ah! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance.
Mon oncle ne saurait reprendre connaissance :
L'art et les médecins sont ici superflus;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendait me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ÉRASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos désirs contraire,
Épuise contre nous les traits de sa colère,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE.

Il est vrai, cher Crispin; mais enfin tu sais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvaient prétendre,
Et que le testament me donnait lieu d'attendre :
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas.
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses;
C'est d'un plus noble feu que mon cœur est épris.
Je devais épouser Isabelle à ce prix :
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages :
Faute de testament, je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons; elles sont très-plausibles
Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
O mort, tu devais bien attendre encore une heure;
Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se serait passé bien à propos.

ÉRASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice
En stériles regrets passe et s'évanouisse?
Ne saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remède à mon mal?
Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyais tantôt réparer cet échec;

Mais à présent j'échoue, et je demeure à sec.
Un autre, en pareil cas, serait aussi stérile.
S'il fallait par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrais, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent et montrer ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casserait la tête;
Et cependant, monsieur, le diable n'est pas bête.

ÉRASTE.

Tu veux donc me confondre et me désespérer?

SCÈNE II

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Éraste.*

Les notaires, monsieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez : que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse?

ÉRASTE.

Je vois à tous moments croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras,
Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense,

ÉRASTE.

Crispin...

CRISPIN.

Monsieur.

ÉRASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas!

ÉRASTE.

Juste ciel!

CRISPIN.

Ha!

ÉRASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

[faire?

Eh! qu'en voulez-vous

Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en

ÉRASTE, *arrêtant Lisette.* [aller.

Attends encore un peu. Je me sens accabler.

Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,

Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois?

CRISPIN.

Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre;

Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m'égare,

Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision!

ÉRASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin; tâche à voir quelque

CRISPIN. [chose.

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si pour-

Pourquoi non?... On pourrait... [tant...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant;

Les notaires là-bas sont dans l'impatience:

Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai; mais enfin j'accouche d'un dessein

Qui passera l'effort de tout esprit humain.

Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,

Exerce à ce sujet ton imaginative;

Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi.

Qui peut en fourberie être si fort que toi?

L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée.

J'y suis, ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis.
Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles;
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, et je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle;
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit:
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire:
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serais légataire! et, par même moyen,
J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien!
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète:
Si la justice vient à connaître du fait,
Elle est un peu brutale, et saisit au collet.
Il faut faire un faux seing; et ma main alarmée
Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

ÉRASTE.

Ton trouble est mal fondé: depuis deux ou trois [mois
Géronte ne pouvait se servir de ses doigts;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,

N'est point, comme tu vois, requise en cette affaire;
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner;
Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCÈNE IV

LISETTE, *apportant les hardes de Géronte;* ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jetant le paquet.*

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte.
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe : dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah ! le mauvais valet ! chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt; dissipons notre ennui.
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui :
Voilà son air, ses traits ; et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre?

ÉRASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion :
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCÈNE V

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fe-
Un éclat indiscret peut me faire connaître. [nêtre;
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ÉRASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice!
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *se jetant brusquement dans un fauteuil.*

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE.

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants,
Saura me disculper de ces emportements.

SCÈNE VI

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux notaires.*

Entrez, messieurs, entrez.

(*à Crispin.*)

Voilà les deux notaires
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie;
Au contraire, monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique,

Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte!
Messieurs, asseyez-vous.

(*à Lisette.*)

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE.

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, messieurs, sont sages et discrètes;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

(*Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.*)

Par-devant... fut présent... Géronte... *et cœtera.*

(*à Géronte.*)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère.
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais;
Il ne manquerait pas de me faire querelle;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE.

Tout se fera, monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience.
Jamais de mon vivant, je n'aimai la dépense;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Éraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel.

ÉRASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amère!

CRISPIN. [quêts,

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, ac-
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, bil-
Déshéritant, en tant que besoin pourrait être, [lets;
Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès,

LISETTE, *affectant de la douleur*

Ce discours me fend l'âme. Hélas! mon pauvre maître,
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître!

ÉRASTE, *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls
S'il faut les acheter avec votre trépas. [appas,

CRISPIN.

Item. Je donne et lègue à Lisette présente ..

LISETTE, *de même.*

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands dieux! que je vais perdre là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, *de même.*

Ah! ah! ah!

ÉRASTE, *à part.*

Deux mille écus! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire!
(*à part.*)
Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.
(*haut à Crispin.*)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

ÉRASTE, *bas.*

A Crispin!
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, *bas.*

Ah! le traître!

CRISPIN

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE.

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire;

Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, *à part.*

Ah! quelle trahison!

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu?

ÉRASTE.

Comment! quinze cents francs!

CRISPIN.

Oui ; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas?

CRISPIN.

Je sais ce que je fais.
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

ÉRASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE.

Si...

LISETTE, *bas à Éraste.*

Ne l'obstinez point, je connais son esprit :
Il le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis?

ÉRASTE, *bas.*

Le scélérat encor rit de ma retenue;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE, *à part.*

Le ciel en soit béni!

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.
(*à Crispin.*)
Vous plaît-il de signer?

CRISPIN.

J'en aurais grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau!
M'en voilà délivré; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Vous n'avez plus besoin de notre ministère?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, monsieur; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE.

Vous nous ferez plaisir; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table et les chaises.*

Ai-je tenu parole?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament?

ÉRASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable?
De laisser à Lisette une somme semblable?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ÉRASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvais-je moins laisser à cette pauvre fille?

ÉRASTE.

Comment donc, traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille;
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goutteux;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son âme et de ma conscience.

ÉRASTE.

Et de ta conscience! Et ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN.

Il ne faut point, monsieur, s'estomaquer si fort :
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ÉRASTE.

M'en préserve le ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ÉRASTE.

Ce serait cent fois pis; j'en mourrais de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remords cuisant, certaine syndérèse,
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ÉRASTE.

Rentrons, Crispin; je tremble, et suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé;
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas! il était temps, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée :
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE VIII

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN

LISETTE, *se jetant dans le fauteuil.*

Miséricorde! ah ciel! je me meurs : je suis morte.

ÉRASTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, *à Lisette.*

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte...

CRISPIN.

Eh bien! Géronte...

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE.

Un grand fantôme noir...

ÉRASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE.

Hélas : mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bonhomme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;
De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte;
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé, nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton âme possédée
T'abuse, et te fait voir un fantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je; il parle... Ah!

(Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève, et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.)

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE.

Excuse, mon enfant; je te prenais pour lui.
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée et tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux.

ÉRASTE.

Avec quelle constance, au branle de sa roue,
La Fortune ennemie et me berce et me joue!

LISETTE.

O trop flatteur espoir! projets si bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie!
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie!
Vous le voulez, grands dieux! ma constance est à
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout. [bout.

ÉRASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et pusillanime!
Reprend des sentiments qui soient dignes de toi:
Offrons-nous aux dangers; viens signaler ta foi:
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque notaire?

ÉRASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle: ils feront leurs effets;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourrait bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le
D'appeler le secours dont il aura besoin. [soin
Pour retourner plus tôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament!
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service?

CRISPIN.

Juste ciel! sauve-moi des mains de la justice!
Tout ceci ne vaut rien, et m'inquiète fort:
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE, *à Éraste.*

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire?
On me soupçonnerait d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ÉRASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame,
Les nobles sentiments qui règnent dans votre âme:
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques moments, de grâce;
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle,
Mais on pardonnera ces transports amoureux:

(*à Isabelle.*)
Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Éraste.*

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mère,
Je puis faire paraître un sentiment sincère.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte ;
Et tous les vains brillants dont la fortune éclate
Ne sauraient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non, je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE. [livre.

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un
L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ÉRASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance ;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire ?

ÉRASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu, dans ce jour, avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît,

ISABELLE. [prendre.

Moi !

ERASTE.

N'en rougissez point : ce n'est que pour les

ISABELLE. [rendre.

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice ;
En restitution je suis encor novice.

ÉRASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

C'est Crispin que je voi.

(*à Crispin.*)

A qui donc en as-tu? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, monsieur, allons; en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ÉRASTE.

O ciel!

(*à madame Argante et à Isabelle.*)

En ce moment,
Souffrez que je vous mène à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue :
Laissons évaporer un peu sa bile émue;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.

(*à Crispin.*)

Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être;
Et tu m'informeras s'il est temps de paraître.

SCÈNE III

CRISPIN, *seul.*

Nous voilà, grâce au ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas!

SCÈNE IV

GÉRONTE, CRISPIN LISETTE.

GÉRONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma faiblesse :
Je ne sais où je suis : l'éclat du jour me blesse;
Et mon faible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement

Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire:
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise, et les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos af-
Vous seriez étonné; mais d'un étonnement [faires,
A n'en pas revenir sitôt assurément.

GÉRONTE.

Où donc est mon neveu? Son absence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GÉRONTE.

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amère,
Il s'est allé jeter....

GÉRONTE.

Où donc? dans la rivière?

CRISPIN.

Non, monsieur; sur son lit, où, baigné de ses
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs. [pleurs,

GÉRONTE.

Va donc lui redonner et le calme et la joie;
Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connaît son bon cœur, et qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnaissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amène ici.

SCÈNE V

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure en-

GÉRONTE. [tière.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière.

Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCÈNE VI

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à Éraste.*

Le ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE.

Hélas! à ce bonheur me serais-je attendu?
Je revois mon cher oncle; et le ciel, par sa grâce,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse!
Après l'avoir cru mort, il paraît à mes yeux!

GÉRONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en suis guère mieux:
Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises
Dont, par la sympathie, il sentait les reprises,
Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

SCÈNE VII

M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE
CRISPIN.

LISETTE.

Mais j'aperçois quelqu'un.

(*bas à Crispin.*)

C'est un des deux notaires.

GÉRONTE.

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE.

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure. [heure
Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle

M. SCRUPULE. [affaire?

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le
Que j'ai besoin ici de votre ministère. [faire

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?
Monsieur était présent, aussi bien que madame:
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu!

GÉRONTE.

Éraste était présent?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament.
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place,
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'aux lieux où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement : et pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte?

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Étant en son bon sens comme on a pu connaître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat. »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE.

Intestat!... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE.

Intestat!...

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
« Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE.

De tout ce préambule et de cette légende, [pende.
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. » [vin,

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs! C'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Éraste mon neveu. »

ÉRASTE.

Se peut-il ?... Juste ciel !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE.

Comment ! moi des bâtards ?

CRISPIN, *à Géronte.*

C'est style de notaire.

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand [j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(*à Lisette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah ! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, [passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?
Il en est à tout prix.

(*au notaire.*)

Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A Crispin... »

(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?

(*au notaire.*)

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire?

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Être avaricieux même après votre mort?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches;
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras!

(*haut à Géronte.*)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Où sont-ils donc? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre!

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*à Éraste.*)

Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens, et la raison.

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, à *Géronte.*

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE.

O ciel !

ÉRASTE.

Mais sous des lois que nous osons prétendre.

GÉRONTE.

Et quelles sont ces lois?

ÉRASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambrière un legs de cette espèce?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Et ce maraud aurait cette somme en partage!

CRISPIN.

Je vous promets, monsieur, d'en faire un bon usage:
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GÉRONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE.

Ce n'est pas encor tout: regardez cette belle;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur mon neveu...

ÉRASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE.

Je crois que vous et moi nous ne saurions mieux [faire.

GÉRONTE.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,

Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà

Tels que je les reçus, je les rends.

(Elle présente le portefeuille à Géronte.)

LISETTE, *prenant le portefeuille plus tôt que Géronte.*

Halte-là!

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, *se jetant à genoux.*

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux:
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE, *à genoux,*

Eh! monsieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh! monsieur.

GÉRONTE.

La tendresse m'accueille.

Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille?

ISABELLE.

Non, monsieur, je vous jure; il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GÉRONTE.

Eh bien! s'il est ainsi, par-devant le notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ÉRASTE, *à Géronte.*

Quelle action de grâce!...

GÉRONTE.

De vos remercîments volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait; j'y consens:
Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants
Qui puissent hériter de vous en droite ligne:
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas-normands,
Et nièces que le diable amène ici du Mans;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front viens ceindre des lauriers :
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon port.
En faveur des vivants je fais revivre un mort;
Je nomme, à mes désirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagère,
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

FIN DU LÉGATAIRE UNIVERSEL.

LA
CRITIQUE DU LÉGATAIRE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE MARDI 19 FÉVRIER 1708.

PERSONNAGES.

LE COMÉDIEN.
LE CHEVALIER.
LE MARQUIS.
LA COMTESSE.
CLISTOREL, apothicaire.
CLISTOREL, comédien.
M. BONIFACE, auteur.
M. BREDOUILLE, financier.

SCÈNE I

LE COMÉDIEN, *faisant l'annonce.*

Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la tragédie de... et, le jour suivant, vous aurez encore une représentation du Légataire.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

Holà, ho, monsieur l'annonceur! un petit mot, s'il vous plaît.

LE COMÉDIEN.

Que souhaitez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé! ventrebleu! n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même pièce? Est-ce qu'il n'y

a pas assez longtemps que vous nous fatiguez de votre Légataire?

LE COMÉDIEN.

Monsieur, nous ne nous lassons jamais des pièces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement et son *item*. Ma foi, c'est un mauvais plaisant; tu vaux mieux que lui.

LE COMÉDIEN.

C'est le public qui détermine le sort des ouvrages d'esprit, et le nôtre; et, lorsque nous le voyons venir en foule à quelque comédie nouvelle, nous jugeons que la pièce est bonne, et nous n'en voulons point d'autre garant.

LE CHEVALIER.

Ah! palsambleu, voilà un beau garant que le public! Le public! le public! c'est bien à lui à qui je m'en rapporte.

LE COMÉDIEN.

A qui donc, monsieur, voulez-vous vous en rapporter?

LE CHEVALIER.

A qui?

LE COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu, à moi : il y a plus de sens, de raison et d'esprit dans cette tête-là qu'il n'y en a sur votre théâtre, dans vos loges, et dans votre parterre, quand ces trois ordres seraient réunis ensemble.

LE COMÉDIEN.

Je ne doute point, monsieur, de votre capacité; mais j'ai toujours ouï dire que le goût général devait l'emporter sur le goût particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime est bonne pour les sots, mais non pas pour moi. Je ne me laisse jamais entraîner au torrent : je fais tête au parterre; et quand il approuve quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

LE COMÉDIEN.

Je vous dirai, monsieur, que nous autres comédiens nous sommes d'un sentiment bien con-

traire : c'est de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts; et, quand il a prononcé, nous n'appelons point de ses décisions.

LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu, j'en appelle comme d'abus; j'en appelle au bon sens; j'en appelle à la postérité; et le siècle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

LE COMÉDIEN.

Quelque succès qu'ait notre pièce, nous n'espérons pas, monsieur, qu'elle passe aux siècles futurs; il nous suffit qu'elle plaise présentement à quantité de gens d'esprit, et que la peine de nos acteurs ne soit pas infructueuse.

LE CHEVALIER.

Si j'étais de vous autres comédiens, j'aimerais mieux tirer la langue d'un pied de long que de représenter de pareilles sottises : mourez de faim, morbleu, mourez de faim avec constance plutôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise pièce. Et qu'est-ce que c'est encore que cette critique dont vous nous menacez?

LE COMÉDIEN.

Je vous dirai, monsieur, par avance, que ce n'est qu'une bagatelle; deux ou trois scènes qu'on a ajoutées pour donner à la comédie une juste longueur, et pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER.

Cela sera-t-il bon?

LE COMÉDIEN.

C'est ce que je ne vous dirai pas : le public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public! le public! Ils n'ont autre chose à vous dire, le public! le public!

LE COMÉDIEN.

Monsieur, je vous laisse avec lui : tâchez à le faire convenir qu'il a tort; mais ne lui exposez que de bonnes raisons : il ne se paie pas de mauvais discours, je vous en avertis : il a souvent imposé silence à des gens qui avaient autant d'esprit que vous.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III

LE CHEVALIER, *seul.*

Je lui parlerais fort bien, si je me trouvais tête à tête avec lui; mais la partie n'est pas égale : il faut remettre l'affaire à une autre fois, et voir si ces messieurs voudront me rendre ma place.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE.

LA COMTESSE.

Holà! quelqu'un de mes gens! n'ai-je là personne? Mon carrosse, mon carrosse. Monsieur le marquis, sortons d'ici. Remuez-vous donc, monsieur Boniface; vous voilà comme une idole : faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Sitôt que votre carrosse sera devant la porte, on viendra vous avertir; mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure! Quoi! il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une reprise de lansquenet; je vais souper proche les Incurables; nous devons courir le bal toute la nuit; et sur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un réveillon à la porte Saint-Bernard.

LE MARQUIS.

Voilà, madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de temps.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout; et si vous ne voulez pas me suivre, voilà monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion : c'est un jeune poëte que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin : je l'ai amené à la comédie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS, *bas, à la comtesse.*

Comment! tête à tête?

LA COMTESSE, *bas, au marquis.*

Pourquoi non? Il me sert de chaperon; il a une mine sans conséquence : que voulez-vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien? (*Haut.*) Je prétends bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais, avant tout, tirez-moi de la foule, monsieur le marquis, tirez-moi de la foule. Mon carrosse, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine, sans pouvoir avancer ni reculer; le voilà présentement dans le même embarras. Cela est étrange, que, dans une ville policée comme Paris, les rues ne soient pas libres, et que messieurs les comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, monsieur Boniface, je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers. Vous venez de voir cette comédie qui a fait courir tant de monde; je serai charmé que vous m'en disiez votre sentiment : j'ai autrefois entendu de petits vers de votre façon qui n'étaient pas impertinents.

M. BONIFACE.

Oh! monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paraît. J'aime les gens dont la mine promet peu et tient beaucoup. Il a l'air d'un cuistre; mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

M. BONIFACE.

On voit bien, madame la comtesse, que vous vous connaissez en physionomie.

LA COMTESSE.

C'est une source d'imagination vive, hardie, échauffée; rien ne l'arrête, rien ne l'embarrasse : je lui trouve un fonds de science qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, monsieur le marquis, qu'il a fait vingt-cinq comédies, et, pour le moins, autant de tragédies? Les comédiens n'en veulent jouer aucune : mais ce qu'il y a de beau, c'est que ses comédies font pleurer, et que ses tragédies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'est attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la comtesse est, à son ordinaire, vive et pétulante ; il faut qu'elle se divertisse toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, monsieur Boniface, faites-nous part de vos lumières; et dites-nous, je vous prie, votre avis sur la pièce que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monsieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, monsieur Boniface; mais soyez court : votre récit commence déjà à m'ennuyer; je n'aime point les grands parleurs; c'est le défaut des gens de votre métier. Je rencontrai dernièrement un auteur dans la rue, qui fit à toute force arrêter mon carrosse; il me fatigua de ses vers pendant une heure entière; il en récita au laquais, au cocher, aux chevaux; et, si un autre carrosse ne fût survenu, qui lui serra les côtes de fort près et lui fit quitter prise, je crois qu'il parlerait encore, ou qu'il serait devenu lui-même la catastrophe de sa tragédie.

M. BONIFACE.

Je ne suis encore qu'un jeune candidat dans la république des lettres, un nourrisson des Muses; mais je soutiens que la pièce est vicieuse *à capite ad calcem*, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat! un jeune candidat! un nourrisson des Muses? Que dis-tu à cela, marquis? Les Muses n'ont-elles pas fait là une belle nourriture? Quand serez-vous sevré, monsieur Boniface?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lu notre poétique d'Aristote; et nous savons la différence de l'épopée avec le poëme dramatique, qui vient du grec παρὰ τὸ δρᾶν, id est, *agere*.

LA COMTESSE.

Agere... agere... Il faut avouer que cette langue grecque est admirable : il faut que vous me l'appreniez, monsieur Boniface... Que je serais ravie de savoir du grec? Quoi! je parlerais grec, je parlerais grec, monsieur le marquis? mais cela serait tout à fait plaisant.

LE MARQUIS.

Oui, madame, cela serait tout à fait plaisant et nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes; c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une pièce que je m'attache; et, par là, je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui est fort.

M. BONIFACE.

N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette pièce d'un testament qui fait le nœud et le dénoûment de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

M. BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce testament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'est un valet?

LA COMTESSE.

Oui, c'est Crispin. Il me réjouit parfois; j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or est-il que le Code Justinien, titre douze, *paragrapho primo de testamentis,* nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître; *ergo*, je soutiens que le valet n'a pu faire de testament : et de là je conclus que la pièce est détestable.

LE MARQUIS.

Belle conclusion?

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle saper un ouvrage par les fondements, raisonner juste, et décider comme j'aurais fait. Que monsieur Boniface a d'esprit! c'est un gouffre de science. Mon Dieu, que j'aurais envie de l'embrasser? mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, monsieur Boniface, baisez ma main. Te voilà, marquis, confondu, écrasé, anéanti. Tu ne ris point? tu ne ris point?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matière. Qu'avons-nous

affaire ici d'épopée et de tous les grands mots grecs et latins dont monsieur Boniface fait une parade fastueuse?

LA COMTESSE.

Ce sont tous termes de l'art qui sont cités fort à propos; l'épopée, le code Justinien, le *paragrapho*. Je voudrais avoir trouvé une douzaine de ces mots et les avoir payés une pistole pièce.

LE MARQUIS.

Apprenez, monsieur le jurisprudent hors de saison, qu'il n'est point question, dans une comédie, du droit romain ni de Justinien : il s'agit de divertir les gens d'esprit avec art; et je vous soutiens, moi, que la conduite de cette pièce est très-sensée.

M. BONIFACE.

C'est dont nous ne convenons pas parmi nous autres savants.

LE MARQUIS.

Le premier acte expose le sujet; le second fait le nœud; dans le troisième commence l'action; elle continue dans les suivants : tout concourt à l'événement; l'embarras croît jusqu'à la dernière scène; le dénoûment est tiré des entrailles du sujet. Tous les acteurs sont contents, et les spectateurs seraient bien difficiles s'ils ne l'étaient pas, puisqu'il me paraît qu'ils ont été divertis dans les règles.

LA COMTESSE.

Pour moi, je n'entends point vos règles de comédie; mais mon frère le chevalier, qui a bon goût, et qui est presque aussi sage que moi, m'a dit qu'elle ne valait rien; il ne l'a pourtant point encore vue.

LE MARQUIS.

C'est le moyen d'en juger bien sainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune représentation. La première, il ne vit rien; la seconde, il n'entendit pas un mot; la troisième, il ne vit ni n'entendit; et, toutes les autres fois, il était dans les foyers, occupé devant le miroir à rajuster sa personne, ranimer sa perruque, se renouveler de bonne mine, pour être en état de donner la main

à quelque femme de qualité, et la conduire avec succès dans son carrosse.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

LA COMTESSE.

Pour moi, ne trouvant plus de place dans les premières loges, je l'ai vue la première fois dans l'amphithéâtre, où je me trouvai entourée de cinq ou six jeunes seigneurs qui ne cessèrent de folâtrer autour de moi : jamais jolie femme ne fut plus lutinée; et, si la pièce n'avait promptement fini, je ne sais, en vérité, ce qu'il en serait arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raison, madame la comtesse, de pester; vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette comédie.

M. BONIFACE.

Pour moi, j'étais dans le parterre à la première représentation; il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise comédie : une moitié de mon justaucorps fut emportée par la foule, et j'eus bien de la peine à sauver l'autre au milieu des flots de laquais qui m'inondèrent de cire en sortant, et me brûlèrent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les auteurs qui ont des habits aussi mûrs que le vôtre, monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une première représentation.

LE MARQUIS.

Madame la comtesse a raison. Vous êtes là un tas de mauvais poëtes cantonnés par peloton (je ne parle pas de ceux qui sont avoués d'Apollon, dont on doit respecter les avis); vous êtes là, dis-je, comme des âmes en peine, tout prêts à donner l'alarme dans votre quartier, et à sonner le tocsin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hasardés, négligés, ou mal interprétés, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rends, marquis; tu fléchis; tu demandes quartier. Courage, monsieur Boniface; remettez-vous; l'ennemi plie; tenez bon, quand il devrait

aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-tu, marquis, de te mesurer avec monsieur Boniface! C'est le plus bel esprit du siècle; il a voix délibérative aux cafés; et c'est lui qui fait un livre qui aura pour titre : *Le Diable partisan, ou l'Abrégé des soupirs auprès des cruelles.*

LE MARQUIS.

Mais enfin, vous conviendrez que la pièce est...

LA COMTESSE.

Horrible, détestable, archidétestable; et qu'il n'y a que les entr'actes qui la soutiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? Il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! Comment appelez-vous donc ces pirouettes, ces caracoles, ces chaudes embrassades qui se font sur le théâtre pendant qu'on mouche les chandelles? Voilà ce qui s'appelle des scènes d'action et de mouvement des plus comiques. Place au théâtre! haut les bras! Demandez plutôt au parterre, je suis sûr qu'il sera de mon avis. Mais je perds ici bien du temps. Mon cher monsieur Boniface, voyez, je vous prie, si mon carrosse n'est point à la porte; de moment en moment je sens que je m'exténue; je fonds, je péris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, madame, je viens vous rendre réponse.

SCÈNE V

M. BREDOUILLE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, *sortant de la coulisse.*

Allez toujours devant, j'y serai aussitôt que vous; ayez soin seulement que nous buvions bien frais, et que le rôt soit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé! bonjour, mon cher monsieur Bredouille; que j'ai de joie de vous rencontrer ici? Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chère, et qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connais autre que monsieur Bredouille; j'ai été vingt fois à sa maison de campagne : c'est lui qui a inventé les poulardes aux huîtres, les poulets aux œufs, et les cervelles aux olives. Si je n'étais pas retenue, je lui proposerais de nous donner ce soir à souper, pour nous dédommager de la mauvaise comédie que nous venons de voir.

M. BREDOUILLE.

Qu'appelez-vous mauvaise comédie? mauvaise comédie!... Je la trouve excellente : je ne me suis jamais tant diverti; et monsieur Clistorel m'a guéri de toute la mauvaise humeur que j'y avais apportée.

LA COMTESSE.

D'où venait ton chagrin, mon gros bredouilleux? quelque quartaut de ta cave a-t-il échappé à ses cerceaux? et pleures-tu, par avance, le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été?

M. BREDOUILLE.

Mon cuisinier avait, à dîner, manqué sa soupe; ses entrées ne valaient pas le diable, et le coquin avait laissé brûler un faisan qu'on m'avait envoyé de mes terres. Je n'ai pas laissé d'y rire tout mon soûl, tout mon soûl.

LA COMTESSE.

Comment! tu as pu rire de pareilles sottises? Si je te faisais l'anatomie de cette pièce-là, tu tomberais dans un dégoût qui t'ôterait l'appétit pendant tout le carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas; il n'est point ici question d'anatomie. Est-ce que le testament ne vous a pas réjouie? Il y a là deux *item* qui valent chacun une comédie. Et cette veuve, morbleu! cette veuve, n'est-elle pas à manger? Ce Poisson est plaisant, il me divertit : j'aime à rire, moi; cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la scène de la veuve qui m'a donné un dégoût pour la pièce; j'ai une antipathie extrême pour cet habit; et, si mon mari mourait aujourd'hui, je me remarierais demain pour n'être pas obligée de me présenter sous un si lu-

gubre équipage. Je crois que je ne ferais pas mal dès à présent de choisir quelqu'un pour lui succéder. Qu'en dis-tu, marquis?

LE MARQUIS.

Ce serait très-bien fait.

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce gentilhomme normand, monsieur Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, du Clistorel, et de la servante qui ne veut pas être interloquée?

M. BREDOUILLE.

Eh bien! interloquée, interloquée! où est donc le grand mal? N'ai-je pas été interloqué, moi qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes fermiers?

LA COMTESSE.

Eh! fi donc, monsieur! fi donc!

M. BREDOUILLE.

Pour moi, je n'y entends pas tant de façon; quand une chose me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'esprit pour savoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

M. BREDOUILLE.

Madame la comtesse, par exemple, je ne la détaille point par le menu; il suffit qu'elle me plaise en gros : je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée; elle me plaît, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Monsieur Bredouille a raison; car, voyez-vous, une femme est comme une comédie; il y a de l'intrigue, du dénoûment. Monsieur Bredouille, par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre; il a de bon vin, on le va voir : en faut-il davantage? N'est-il pas vrai, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je suis votre serviteur. Je vais souper à la Place-Royale, où nous devons attaquer un

aloyau dans les formes; et je serais au désespoir que la scène commençât sans moi.

LA COMTESSE, *bredouillant.*

C'est très-bien fait, monsieur Bredouille; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, et de boire autant de rasades à ma santé.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Voilà un plaisant original! Mais que vois-je? Il me semble que j'aperçois monsieur Clistorel. Il n'est pas encore déshabillé; il faut l'appeler pour nous en divertir. Holà, ho, monsieur Clistorel! un petit mot.

SCÈNE VII

CLISTOREL, *apothicaire;* LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Les comédiens sont bien plaisants, de jouer sur leur théâtre un corps aussi illustre que celui des apothicaires; et ce petit mirmidon de Clistorel bien impertinent, de s'attaquer à un homme comme moi!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire? n'êtes-vous pas monsieur Clistorel? Comment donc! je crois qu'en voilà un autre : je m'imaginais qu'il fût unique en son espèce. Holà, ho, monsieur Clistorel! un petit mot.

SCÈNE VIII

CLISTOREL, *comédien;* CLISTOREL, *apothicaire;* LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apothicaire, à Clistorel, comédien.*

C'est donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom et ma personne pour les mettre dans vos comédies? Savez-vous que je suis doyen des apothicaires?

CLISTOREL, *comédien.*

Vous! doyen des apothicaires?

CLISTOREL, *apothicaire.*

Oui, moi.

CLISTOREL, *comédien.*

Que m'importe? Ah! ah! ah! la plaisante figure pour un doyen!

CLISTOREL, *apothicaire.*

Figure! parbleu, figure vous-même; je serais bien fâché que la mienne fût aussi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *comédien.*

Et moi, je serais au désespoir de vous ressembler : ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné?

CLISTOREL, *apothicaire.*

Depuis deux cents ans nous tenons boutique d'apothicaire, de père en fils, dans le faubourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *comédien.*

Oui, l'on dit que c'est vous qui récrépissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a pas d'homme en France qui ait plus raccommodé de visages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des visages! Je croyais qu'un visage n'était pas de la compétence d'un apothicaire. Il faudra donc, monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien. Je suis jeune encore, comme vous voyez; mais quand j'ai bu du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances brouillées, et des erreurs au teint qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL, *comédien, à la comtesse.*

Il a remis sur pied des teints aussi désespérés que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point d'affront, et qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Pourquoi donc, mon petit comédien, connaissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me jouer en plein théâtre?

CLISTOREL, *comédien.*

Nous y jouons bien tous les jours les médecins, qui valent bien les apothicaires.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Savez-vous que personne n'approche de plus près que nous les princes et les grands seigneurs?

CLISTOREL, *comédien.*

Vous ne les voyez que par derrière; mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Je suis apothicaire, et médecin quand il le faut

CLISTOREL, *comédien.*

Je joue, moi, dans le comique et dans le sérieux.

CLISTOREL, *apothicaire.*

J'ai fait, à Paris, quatre cours de chimie.

CLISTOREL, *comédien.*

J'ai joué, en campagne, les rois et les empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous jouez dans le sérieux ! Un pygmée, un extrait d'homme comme vous représenterait Achille, Agamemnon, Mithridate ! Marquis, que dis-tu de ce héros-là? Ne voilà-t-il pas un Mithridate bien fourni pour faire fuir les légions romaines?

LE MARQUIS.

Je vous prie, monsieur Clistorel le sérieux, de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *comédien.*

Oui-dà.

« Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
« Et Lisette, et Crispin, et l'enfer et les dieux. »

CLISTOREL, *apothicaire.*

Il faut dire la vérité : voilà une belle taille pour faire un empereur !

CLISTOREL, *comédien.*

Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfants à sa femme !

CLISTOREL, *apothicaire.*

Cela est faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *comédien.*

Tant mieux, pourvu qu'ils soient tous de votre façon.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Qu'est-ce à dire de ma façon? Apprenez que sur l'honneur, madame Clistorel n'a jamais fait de quiproquo.

CLISTOREL, *comédien.*

Elle ne vous ressemble donc pas?

CLISTOREL, *apothicaire.*

Moi, j'ai fait des quiproquo! Vous en avez menti.

CLISTOREL, *comédien.*

J'en ai menti?

(*Ils se battent.*)

LA COMTESSE, *les séparant.*

Monsieur l'apothicaire, monsieur le comédien, monsieur Clistorel, monsieur Mithridate...

CLISTOREL, *apothicaire.*

Avorton de comédien!

CLISTOREL, *comédien.*

Embryon d'apothicaire!

LA COMTESSE.

Doucement, messieurs, doucement : je ne souffrirai point qu'il arrive de malheur, et que deux Clistorels se coupent la gorge en ma présence. Vous, monsieur Clistorel l'apothicaire, retournez dans votre boutique; et vous, monsieur Clistorel le comédien, je veux que vous me meniez au bal, et que nous dansions ensemble le rigodon, la chasse, les cotillons, la jalousie, et toutes les autres danses nouvelles, où j'excelle assurément; et je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se trémousse dans un bal avec plus de noblesse, de cadence, de vivacité, de légèreté, et de pétulance.

SCÈNE IX

M. BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL, *comédien;* CLISTOREL, *apothicaire;* LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

Madame, votre carrosse est à la porte, et vous descendrez quand il vous plaira.

COMTESSE.

Il a bien fait de venir; j'allais me jeter dans le premier venu. (*A Clistorel, le comédien.*) Allons, monsieur Clistorel, donnez-moi la main.

SCÈNE X

LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien! morbleu, voilà ce qui s'appelle une comédie dans les règles! cela vaut mieux que l'autre; et je vous jure que l'on ne la jouera point que je n'y revienne. Je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

FIN DE LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE.

LES SOUHAITS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES

NON REPRÉSENTÉE.

PERSONNAGES.

MERCURE.
UNE NOUVELLE MARIÉE.
UNE SUISSESSE.
UNE FILLE, en cavalier gascon.
UN NAIN, en vieillard.
L'HOMME DE BONNE CHÈRE.
POISSON, } comédiens de campagne.
LA THORILLIÈRE, } comédiens de campagne.
MARS, joué par La Thorillière.
VULCAIN, joué par Poisson.
VÉNUS.
SUITE DE CYCLOPES.

Le théâtre représente une foire ou une assemblée de plusieurs personnes de différentes nations. Mercure entre, suivi de tous ceux qui viennent lui demander l'accomplissement de leurs souhaits.

MARCHE

MERCURE, *chantant.*

Venez, venez, peuples divers,
Accourez à ma voix des bouts de l'univers :
Le dieu qui lance le tonnerre
Remet aujourd'hui dans mes mains
Le bonheur de la terre,
Et le sort de tous les humains.
Ne vous plaignez donc plus des malheurs de la vie,
Mortels; je veux vous rendre heureux :
Formez tous des souhaits au gré de votre envie;
Je comblerai vos vœux,
Si pour votre repos ils sont avantageux.



LES SOUHAITS.

LE NAIN.

Mais cependant, sans vous déplaire,
Cela gâterait-il quelque chose à l'affaire,
Si j'avais sur ma tête encore un pied de plus ?

Scène II.

Imp Falconer [illegible]

SCÈNE I

UNE NOUVELLE MARIÉE, MERCURE.

LA MARIÉE.

Je m'offre la première étant la plus pressée.
En vous disant d'abord que je suis mariée,
Vous devinez assez que je viens vous prier
De vouloir me démarier.
Ne rendez point ma demande frivole,
Et, pour le bien commun, changez tous les maris;
Je vous porte ici la parole
Pour tout le corps des femmes de Paris.

MERCURE.

Je le crois aisément; mais je me persuade
Que, de leur côté, les époux,
Pour obtenir même grâce que vous,
Vont m'envoyer même ambassade.

LA MARIÉE.

Ils n'en ont pas tant de raisons que nous.

MERCURE.

Comptez-vous bien du temps depuis que l'hymé [née
Au sort de votre époux joint votre destinée?

LA MARIÉE.

Quinze jours; mais, avant ce choix si malheu- [reux,
J'étais, en moins d'un mois, déjà veuve de deux:
Sitôt que l'un fut mort, par grâce singulière,
Un autre à succéder aussitôt fut admis;
Celui-ci mort, un autre en sa place fut mis,
Croyant mieux trouver et mieux faire:
Mais, hélas! j'ai toujours été de pis en pis.
Le premier se trouva brutal jusqu'à l'extrême;
Le second plus brutal, et très-jaloux, de plus;
L'autre est jaloux, brutal, ivrogne au par-dessus;
Je veux voir si le quatrième
Pourrait avoir quelques vertus,
Sauf à recourir au cinquième.

MERCURE.

Mais pour vous fournir de maris
Seulement pendant une année,
De l'humeur dont vous êtes née,
Vous épuiseriez tout Paris.

LA MARIÉE.

Je veux, pour en trouver un à ma fantaisie,
En changer, si je puis, tous les jours de ma vie.

MERCURE.

Je rebute vos vœux, et j'ai pitié de vous;
Il vous arriverait, dans votre rage extrême,
Si vous preniez un quatrième,
Qu'il aurait à lui seul tous les défauts de tous,
Et qu'il pourrait encor vous assommer de coups,
Et ferait bien, cela ne soit dit qu'entre nous,
Pour vous ôter l'espoir de songer au cinquième.

LA MARIÉE.

De mon sort, en un mot, vous plaît-il d'ordonne

MERCURE.

Votre vœu n'est pas impétrable.
Faisant place à quelqu'un qui soit plus raisonna-
Écoutez le conseil que je vais vous donner. [ble,

AIR :

Le mariage
Est un hommage
Que chacun à son tour
Peut rendre à l'Amour.
Mais quand un doux veuvage
Assure un heureux sort,
Ce n'est pas être sage
D'affronter de nouveau l'orage,
Quand on est au port.

SCÈNE II

UNE SUISSESSE; UN NAIN, *en vieillard;* MERCURE.

LA SUISSESSE, *à Mercure.*

Vous voyez deux amants dont la taille diffère:
La nature dans l'un prodigua sa matière,
Et dans l'autre elle fut avare de ses biens;
Cependant, ne pouvant mieux faire,
Nous voulons de l'hymen contracter les liens.
Mais chacun, par avance,
Rit de cette alliance;
Et je viens vous prier, par un souhait nouveau,
De vouloir bien tous deux nous mettre de niveau.

MERCURE.

Voilà du dieu d'amour l'ordinaire injustice;
Il se plaît, sous un joug d'airain,
D'asservir bien souvent deux amants de sa main,
Fort différents d'humeur, de taille et de caprice;

Puis il en rit le lendemain.

LE NAIN.

Je ne sais pas pourquoi dans mon choix on me blâme.
Un grand homme souvent épouse un avorton:
Je puis, par la même raison,
Épouser une grande femme,
Sans crainte du qu'en-dira-t-on.
Je sais qu'elle n'est pas sur ma forme taillée;
Mais je ne suis pas le premier
Qui prend pour femme, et sans s'en méfier,
Une fille dépareillée.

LA SUISSESSE.

Nous craignons fort que nos enfants
N'aient pas la forme ordinaire.
Si la nature un jour les mesure à leur mère,
Ils pourront être des géants;
Si d'ailleurs ils tiennent du père,
Les risques n'en sont pas moins grands;
Ce ne seront que des idées,
Ou du moins des nains étonnants,
Et qui n'auront pas deux coudées.
Mais, pour nous égaler dans un tel différend,
Faites-moi plus petite, ou le faites plus grand.

MERCURE.

La raison est choquée aux souhaits que vous faites:
Mariez-vous tels que vous êtes.
A porter des géants ses flancs sont destinés:
Et de là je conclus, sans être philosophe,
Que sa fécondité doit vous fournir assez
Ce qui, de votre part, pourra manquer d'étoffe,
Et vos enfants seront bien proportionnés.

LE NAIN.

Mais cependant, sans vous déplaire,
Cela gâterait-il quelque chose à l'affaire,
Si j'avais sur ma tête encore un pied de plus?

MERCURE.

Sur ce point laisse agir ta femme:
Si j'en juge aux regards de cette bonne dame,
Tes vœux ne seront point déçus;
Quand tu seras époux, tu deviendras peut-être
Plus grand que tu ne voudrais être.

(*A la Suissesse.*)

Pour vous, écoutez bien ma chanson là-dessus.

AIR :

Un mari toujours embarrasse :
Heureuse celle qui s'en passe !
On n'en a pas comme on les veut.
Vous en pourrez trouver qui seront plus de mise :
Mais de mauvaise marchandise
Il ne s'en faut charger que le moins que l'on peut.

SCÈNE III

UN HOMME *de bonne chère, ou un buveur,* MERCURE.

L'HOMME *de bonne chère*

Vous voyez un garçon qui du bien fait usage,
Assez bien nourri pour son âge ;
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et j'espère dans peu profiter davantage.
Cet embonpoint des plus brillants,
Qui fidèlement m'accompagne,
Est pétri de mets succulents,
Et broyé de vin de Champagne.

MERCURE.

La teinture en est bonne, et durera longtemps.

L'HOMME *de bonne chère.*

Cependant, croiriez-vous ce que je vais vous dire
Avec cet embonpoint des autres souhaité,
Souvent je manque de santé.

MERCURE.

Bon! je crois que vous voulez rire:
Vous n'avez point d'affaire avec la Faculté.

L'HOMME *de bonne chère.*

Mon plaisir unique est la table ;
Je m'y plais à passer les nuits:
Mais, lorsque trop longtemps j'y suis,
Un désir de dormir m'accable.
En vain, pour le chasser, je fais ce que je puis.
Quand j'ai seulement bu mes neuf ou dix bouteil-
Certain mal de tête me prend, [les,
Sous moi mon pied est chancelant,
Et j'ai des vapeurs sans pareilles; [sert,
Il me prend un dégoût pour tout ce qu'on me
Plus de faim, plus de soif, plus d'appétit ouvert.
Dans cette affreuse maladie,
Je me traîne à mon lit sans me déshabiller:

Là, je dors sans donner aucun signe de vie;
Et je demeure en cette léthargie
Jusques au lendemain, sans pouvoir m'éveiller.

MERCURE.

S'il est ainsi, vous êtes bien malade.
Et ce mal vous prend-il bien ordinairement?

L'HOMME *de bonne chère.*

Une fois par jour réglément.

MERCURE.

Oui! vous êtes plus mal qu'on ne se persuade.

L'HOMME *de bonne chère.*

Je viens vous demander, pour vivre heureusement,
Un meilleur estomac, un ventre plus capable,
Une faim qui s'irrite à table
Et qui puisse porter l'effroi dans tous les plats,
Et surtout une soif que rien ne puisse éteindre

MERCURE.

Homme, ou tonneau, je ne t'écoute pas;
Serait-ce t'obliger qu'avancer ton trépas?
Eh! de moi tu devrais te plaindre.
Ton souhait est impertinent;
Cherche une demande meilleure.
Tu crèveras avant qu'il soit un an;
Et, si j'étais à tes vœux complaisant,
Tu crèverais avant qu'il fût une heure.

L'HOMME *de bonne chère.*

Quoi! je n'aurai donc point de vous d'autre raison?

MERCURE.

A ce propos, écoute ma chanson.

AIR :

Ami, je condamne l'usage
De ceux qui mettent tous leurs soins
A voir dans un repas qui boira davantage,
Et qui vivra le moins.
Buvez tant que d'Iris vous perdiez la mémoire,
Vous gagnerez beaucoup;
Alors je vous permets de boire,
Pour célébrer votre victoire,
Encore un coup.

SCÈNE IV

UNE FILLE, *en cavalier gascon;* MERCURE.

LE GASCON.

Cadédis, monsieur de Mercure,
Je ne viens point faire de vœux,
Comme font tous ces malheureux;
J'ai tout reçu de la nature.
Je suis plus noble que le roi,
Et je ne le cède à personne;
Ma noblesse est plus vieille et plus pure, je croi,
Que les sources de la Garonne.
J'ai plus d'esprit cent fois qu'il ne me faut;
Ma taille est des plus à la mode;
Je ne vois en moi nul défaut;
Mais trop de valeur m'incommode.

MERCURE.

Oh! oh! cet homme a le sang chaud.
En ce temps de désordre, où l'on voit sur la terre
Régner le démon de la guerre,
Vous avez de quoi batailler.

LE GASCON.

D'accord : mais les hivers on ne peut chamailler.
Ce repos m'ennuie et me gêne:
Le sang me bout de veine en veine;
Je voudrais qu'il me fût permis,
Pour me tenir bien en haleine,
De me battre en duel contre mes ennemis,
Trois fois seulement par semaine.

MERCURE.

Vous êtes-vous battu parfois?

LE GASCON.

Non, ou je mens;
Mais, certes, je m'en meurs d'envie.

MERCURE.

Ce métier à la longue ennuie,
Lasse, et ne nourrit pas son maître bien longtemps.

LE GASCON.

Lorsque je l'aurai fait dix ans,
Je me reposerai le reste de ma vie.

MERCURE.

Ce souhait est vraiment nouveau,
Et je ne vois rien de si beau
D'aller à tout venant offrir la carte blanche :

Mais, si vous commenciez lundi
Ce jeu digne d'un étourdi,
A peine iriez-vous au dimanche.

LE GASCON.

Vous vous raillez, je crois. Remplissez mon souhait:
Ce m'est un jeu quand je m'exerce
A pousser la quarte et la tierce,
Et faire une passe au collet:
Du sort d'un ennemi je suis toujours le maître;
Et, dans un combat singulier,
Je force à demander quartier,
Quelque brave que ce puisse être.

MERCURE.

Quelque mortels que soient vos coups,
Je connais, à votre visage,
Que bien des gens voudraient posséder l'avantage
D'en venir aux mains avec vous.
Malgré l'habit qui me cache vos charmes,
Vous ne sauriez m'imposer en ce jour:
Vous vous imaginez être fait pour les armes,
Et vous êtes fait pour l'amour.

LE GASCON.

Il faut donc que je me retranche
Aux exploits que ce dieu m'offrira désormais,
Et que je prenne ma revanche
Sur des cœurs qui n'en pourront mais.

SCÈNE V

POISSON, LA THORILLIÈRE, *comédiens de campagne;* MERCURE.

LA THORILLIÈRE.

Avec tous les respects que la divinité
Exige de l'humanité,
Nous venons rendre notre hommage,
Et profiter de l'avantage
Qui par vous nous est présenté.

POISSON.

Seigneur Mercure, en vérité,
En voyant ce noble équipage
Qui vous sert à faire voyage,
On ne vous prendra pas, à moins d'être hébété,
Pour un messager de village;
Mais cette noble majesté

Qui... je n'en dis pas davantage,
De crainte de prolixité.

MERCURE.

Venons au fait, et point tant de langage.

LA THORILLIÈRE.

Des bords fameux du Pô, jusqu'aux rives du Rhin,
Dans les troupes toujours cherchant un beau des-
De lauriers éclatants nous avons ceint nos têtes, [tin,
Et près du sexe même étendu nos conquêtes.
Le sceptre est souvent en nos mains;
Et vous voyez en nous, par le fruit de nos peines,
Ce que les Grecs et les Romains
Ont eu de plus grands capitaines.

MERCURE.

Oui! mais, s'il est ainsi, comme on n'en peut douter,
Que vous peut-il encor rester à souhaiter?

LA THORILLIÈRE.

Rassasiés de gloire et de ses dons frivoles,
Comme sont enfin les héros,
Ayant dans l'univers joué les premiers rôles,
Nous cherchons un peu de repos.
L'honneur partout nous accompagne;
Mais nous sommes d'ailleurs fort dénués de biens,
Car nous sommes comédiens.

POISSON.

Et comédiens de campagne.

MERCURE.

J'aime les gens de cet emploi.
Parlez, que voulez-vous de moi?

LA THORILLIÈRE.

Vous savez que notre espérance,
Le but de nos travaux est d'être un jour admis,
Dans cette troupe de Paris,
Où l'on vit avec abondance:
On emploie à cela l'argent et les amis.

POISSON.

C'est pour nous le bâton de maréchal de France.

LA THORILLIÈRE.

C'est donc où se bornent nos vœux,
Et ce qui peut nous rendre heureux.

MERCURE.

Pour m'assurer si le vœu que vous faites
Vous est avantageux ou non,
Il faudrait de ce que vous êtes
Me donner quelque échantillon.

Quel rôle faites-vous?

POISSON.

Jadis dans le comique
Mon camarade et moi nous avions du crédit;
Mais, pour faire en tout genre admirer notre esprit,
Nous chaussons maintenant le cothurne tragique,
Et je fais le héros des mieux, à ce qu'on dit.

LA THORILLIÈRE.

Pour peu que vous vouliez en passer votre envie,
Nous jouerons un fragment pris d'une tragédie,
Dont les vers, faits par moi, furent très-bien reçus:
Elle a nom, *Les Amours de Mars et de Vénus*,
Et ce n'est proprement qu'un trait de parodie
D'une scène d'Iphigénie,
Quand Achille en fureur insulte Agamemnon.
Pour moi, quand je travaille,
J'aime mieux imiter certains auteurs de nom,
Qu'en produisant de moi, ne rien faire qui vaille.

MERCURE.

Vous avez fort bonne raison.

POISSON.

Ordonnez donc, seigneur Mercure,
Que les musiciens, avec leurs violons,
Vous fredonnent une ouverture,
Et dans peu nous commencerons.

SCÈNE VI

VÉNUS, VULCAIN, SUITE DE CYCLOPES.

PARODIE

VULCAIN.

Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos déportements entretient la licence,
Madame; je ne puis les souffrir plus longtemps:
Et Mars fait voir pour vous des feux trop éclatants.

VÉNUS.

Ne cesserez-vous point, dans votre humeur farouche,
De m'immoler sans cesse à vos transports jaloux?

VULCAIN.

Vous immolez ma tête aux malheurs d'un époux,
Et le mal d'assez près me touche.

VÉNUS.

Vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

VULCAIN.

On ne m'abuse point par de fausses caresses;
Je sais ce que je dois croire de vos discours.

VÉNUS.

Que manque-t-il à vos tendresses?
Vous avez épousé la mère des Amours.

VULCAIN.

Et c'est là ma douleur amère!
Des Amours vous êtes la mère;
Et moi, Vulcain, qui suis par malheur votre époux,
J'en devrais être aussi le père, ce me semble:
Cependant, au dire de tous,
De tant d'enfants aucun ne me ressemble;
Et les mortels, dans leurs discours,
Ne m'appellent jamais le père des Amours.

VÉNUS.

Il serait beau, vraiment, que de votre visage
Mes enfants eussent quelques traits;
Vous n'avez pas assez d'attraits
Pour leur souhaiter votre image.
Que dirait tout le genre humain,
Si, de notre couche féconde,
Il voyait voler dans le monde
Des Amours forgés par Vulcain?

VULCAIN.

C'est trop insulter à ma peine.
A son appartement, gardes, qu'on la ramène,
Et qu'on l'empêche d'en sortir.

(*Deux cyclopes s'emparent de Vénus.*)

VÉNUS.

Quoi! vous voulez, par cette violence,
Forcer mon cœur à vous haïr!

VULCAIN.

Vous avez trop longtemps lassé ma patience.
Je parle, j'ai parlé; c'est à vous d'obéir.

(*Les deux cyclopes emmènent Vénus.*)

SCÈNE VII

VULCAIN, *seul.*

Faut-il, cruel hymen, que, tout dieux que nous som-
[mes,
Nous ressentions tes coups comme les autres hom-
[mes?

SCÈNE VIII

MARS, VULCAIN.

MARS.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'exerçant sur Vénus un rigoureux empire,
Et vous-même étouffant tout sentiment d'époux,
Vous voulez l'immoler à vos transports jaloux.
Contre ses volontés par vos soins retenue,
Vous la faites, dit-on, ici garder à vue.
On dit plus; on prétend que cette dure loi
N'est donnée en ces lieux, n'est faite que pour moi.
Qu'en dites-vous, seigneur? que faut-il que j'en [pense?
Ne ferez-vous point taire un bruit qui nous offense?

VULCAIN.

Seigneur, je ne rends point compte de mes des- [seins:
Ma femme ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle soit enfermée,
Vous en serez instruit avec la renommée.

MARS.

Et vous pourriez, cruel, la maltraiter ainsi!

VULCAIN.

De vos secrets complots je suis trop éclairci:
Vos discours me font voir ce que j'avais à craindre,
Et vos lâches amours ne sauraient se contraindre.

MARS.

Seigneur, je ne rends point compte de mes amours:
Vénus ignore encor quel en sera le cours;
Et, quand il sera temps, par vous ou par un autre,
Elle apprendra son sort, et vous saurez le vôtre.

VULCAIN.

Ah! je sais trop le sort que vous me réservez.

MARS.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

VULCAIN.

Pourquoi je le demande! ô ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des ardeurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos feux injurieux,
Je vous laisse achever ce complot à mes yeux?
Que ma foi, mon honneur, mon amour y consente?

MARS.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

VULCAIN.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

MARS.

C'est pour le bien commun qu'ici mon zèle brille.

VULCAIN.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Avez-vous sur ma femme acquis des droits d'époux?
Et ne pourrai-je...

MARS.

Non, elle n'est pas à vous.
En épousant Vénus, cette belle déesse,
Vous saviez que son cœur, sensible à la tendresse,
Ne se refusait pas aux transports les plus doux ·
A ces conditions vous fûtes son époux.
Si, depuis, des amants la troupe favorite [rite,
A pris chez vous des droits dont votre cœur s'ir-
Accusez-en le sort et le ciel tout entier,
Jupiter, Apollon, et vous tout le premier.

VULCAIN.

Moi!

MARS.

Vous qui, dès longtemps, mari doux et docile,
Pour moi seul aujourd'hui devenez difficile :
Vous vous avisez tard de devenir jaloux; [vous.
Et Mars peut, comme un autre, être reçu chez

VULCAIN.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au mépris on ajoute l'outrage?
Moi, pour le bien commun, j'aurais pris femme
Et serais seulement époux *ad honores!* [exprès,
Des plaisirs du public lâche dépositaire,
Je ferais de l'hymen un trafic mercenaire!
Je ne connais ni dieux, ni mortels favoris; [prix.
Ma femme est à moi seul, et n'en veux qu'à ce

MARS.

Fuyez donc; retournez dans vos grottes ardentes
Forger à Jupiter des armes foudroyantes;
Fuyez. Mais si Vénus ne paraît aujourd'hui,
Malheur à qui verra tomber mon bras sur lui!

VULCAIN.

Je tiens à Jupiter par un nœud qui l'engage
A me mettre à l'abri de votre vaine rage :

Mais, lorsque je voudrai la cacher à vos yeux,
Je percerai le sein des antres les plus creux.
Là, bravant vos efforts, et nageant dans la joie,
Je saurai de vos mains arracher cette proie.

MARS.

Rendez grâce au seul nœud qui retient mon cour-
De votre femme encor je respecte l'époux. [roux;
Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'en-
[tendre.
J'ai mon amour ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'aux lieux que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin il vous faudra passer.

SCÈNE IX

VULCAIN, *seul.*

Et voilà ce qui doit avancer ma vengeance.
Ton insolent amour aura sa récompense. [roux!
Holà, gardes, à moi. Mais tout beau, mon cour-
Ne précipitons rien.

(*Aux cyclopes.*)

Venez, suivez-moi tous.

SCÈNE X

MERCURE, LA THORILLIÈRE, POISSON.

LA THORILLIÈRE.

Vous voyez maintenant si c'est nous faire grâce
De nous accorder une place
Que le mérite seul peut nous faire espérer.

MERCURE.

Messieurs, je ne sais que vous dire :
Vos talents n'ont pas su sur moi trop opérer.
Le métier d'un tragique est de faire pleurer;
Et chacun, vous voyant, s'est éclaté de rire.
Retournez en province, et suivez mon avis;
Là, vous serez admirés et chéris :
Vous n'auriez pas peut-être ici cet avantage.
Il vaut mieux être enfin le premier au village,
Qu'être le dernier à Paris.

POISSON.

Après une telle injustice,
Paris de mes talents ne profitera pas;

Et je m'en vais, tout de ce pas,
Me faire comédien suisse.

MERCURE.

Mortels, jusqu'à présent nul n'a demandé rien
Que je lui puisse accorder pour son bien.
Je vois bien que chacun s'empresse
De requérir, avec grand soin,
Les plaisirs, le bon vin, les honneurs, la richesse :
Mais nul n'a souhaité la vertu, la sagesse ;
Et c'est dont vous avez tous le plus de besoin.
Ne formez donc plus tant de souhaits inutiles :
Les dieux vous trahiraient, s'ils étaient trop faciles.
Sans redouter le sort, mettez tout dans sa main :
Riez, chantez, dansez, livrez-vous à la joie ;
Profitez chaque jour des biens qu'il vous envoie ;
Laissez à Jupiter le soin du lendemain.

(Les suivants de Mercure forment une contredanse que finit la comédie.)

FIN DES SOUHAITS.



LE CARNAVAL DE VENISE.

ISABELLE.

Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

Acte III, Sc. V.

Imp. Falconer, Paris

LE
CARNAVAL DE VENISE

BALLET

PERSONNAGES.

LÉANDRE, cavalier français, amoureux d'Isabelle.
ISABELLE, Vénitienne, amante de Léandre.
LÉONORE, Vénitienne, amante de Léandre.
RODOLPHE, noble vénitien, amoureux d'Isabelle.
TROUPE DE BOHÉMIENNES, D'ARMÉNIENS ET D'ESPAGNOLS.
LA FORTUNE.
TROUPE DE JOUEURS de différentes nations, suivants de la Fortune.
TROUPE DE CASTELLANS ET DE BARQUEROLLES.
LE CARNAVAL.
TROUPE DE MASQUES.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la place Saint-Marc de Venise.

SCÈNE I

LÉONORE, *seule.*

J'ai fait l'aveu de l'ardeur qui m'enflamme,
L'Amour a vaincu la fierté;
Cet aveu, qui m'a tant coûté,
D'un nouveau trouble agite encor mon âme

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on souffre tant à le dire?

Je cherche en vain de toutes parts,
Léandre ne vient point s'offrir à mes regards.

Depuis qu'il connaît ma faiblesse,
Je ne vois plus le même empressement.
Hélas! ce qui devrait animer un amant
Fait bien souvent expirer sa tendresse.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on risque tant à le dire?

Isabelle paraît; un soudain mouvement
Augmente ma crainte fatale.
Ciel! n'est-ce point une rivale?
Ah! qu'un cœur amoureux est jaloux aisément!

SCÈNE II

ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE.

Dans ces beaux lieux, où tout enchante,
Je viens donner quelques moments
Aux jeux, aux spectacles charmants
Qu'ici la saison nous présente.

LÉONORE.

Dans ces spectacles, dans les jeux,
Ce n'est point cet éclat pompeux
Qui toujours nous attire;
Sous ce prétexte, dans ces lieux
L'Amour prend soin de nous conduire,
Pour y voir quelque objet qui nous plaît encor. [mieux.

ISABELLE.

Je ne veux point faire un mystère
De l'Amour qui peut m'engager:
J'aime un jeune étranger,
Et je cherche en ces lieux l'objet qui m'a su plaire.

LÉONORE.

A vous faire un pareil aveu
Cette confidence m'engage;
Et pour un étranger j'ai senti naître un feu
Que son cœur avec moi partage.
De ses tendres regards je me sens enchanter.

ISABELLE.

A ses discours flatteurs je n'ai pu résister.

LÉONORE.

Il m'aime d'une ardeur extrême;

Il m'a juré de m'aimer constamment.

ISABELLE.

Le tendre amant que j'aime
M'a fait cent fois même serment.

LÉONORE.

Apprenez-moi le nom de cet amant fidèle.

ISABELLE.

Nommez-moi cet objet de votre amour nouvelle.

Ensemble.

C'est Léandre. Qu'entends-je? ô dieux!

LÉONORE.

Le perfide!

ISABELLE.

L'ingrat!

LÉONORE.

Il faut briser nos nœuds
Que mon dépit fasse éclater le vôtre;
Il nous abuse l'une ou l'autre.

ISABELLE.

Peut-être que l'ingrat nous trompe toutes deux.

LÉONORE.

Il vient; pénétrons dans son âme
Le secret de sa flamme.

SCÈNE III

LÉANDRE, ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE, *à Léandre.*

Puis-je croire que votre cœur
Pour une autre que moi soupire?

LÉONORE, *à Léandre.*

Ingrat, ne m'as-tu pas mille fois osé dire
Que tu brûlais pour moi d'une sincère ardeur?

LÉANDRE.

Quand je vous vois ensemble,
L'Amour, qui dans vos yeux tous ses charmes rassemble,
Est également triomphant;
Entre deux beaux objets, qui tous deux savent plaire,
Le choix est difficile à faire,
Et l'un de l'autre me défend.

LÉONORE, *à Léandre.*

Explique-toi sans artifice.

ISABELLE, *à Léandre.*

Il est temps enfin de parler.

LÉONORE, *à Léandre.*

Il ne faut plus dissimuler.

LÉANDRE.

Quelle contrainte! quel supplice!
De vos tendres regards j'ai senti les attraits;
Je vous aimai, charmante Léonore;
Mais des yeux plus puissants encore
Ont soumis mon cœur à leurs traits;
C'est Isabelle que j'adore,
Pour ne changer jamais.

LÉONORE.

Ciel! que viens-je d'entendre? et que ma peine est [rude!
Oses-tu déclarer ton infidélité?

ISABELLE.

En amour bien souvent un peu d'incertitude
Flatte plus que la vérité.

LÉONORE.

Jouis de ta victoire, orgueilleuse rivale;
Insulte encore à mon malheur:
Et toi, perfide amant, crois-tu voir dans mon cœur
Dissiper en regrets ma tendresse fatale?
Non, ingrat! je prétends que mon courroux égale
Et surpasse encor mon ardeur;
Je veux qu'à ma vengeance offert en sacrifice,
L'un ou l'autre périsse;
J'en atteste le ciel, en ce funeste jour
La haine vengera l'amour.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Que ces vains projets de vengeance
Ne servent qu'à serrer nos nœuds.

De divers étrangers une troupe s'avance;
Écoutons leurs concerts, prenons part à leurs jeux.

SCÈNE V

Une troupe de Bohémiennes, d'Arméniens et d'Esclavons, avec des guitares, vient dans la place Saint-Marc prendre part aux plaisirs du carnaval.

UNE BOHÉMIENNE.

Amor, amor, te'l giuro a fè,

Tuo crudo stral non fa più per me.

LE CHŒUR *répète ces deux vers, et les reprend à chaque couplet.*

UN ESCLAVON.

Lungi da me, vaga beltà;
Non mi giova la crudeltà.
Chi vuol sospirar,
Pùo s'innamorar :
Amor, non la voglio con te;
Lascia mio cuore in libertà.

LE CHŒUR.

Amor, etc.

L'ESCLAVON.

Grata merce di costante fè,
Indarno vien a consolar me :
Col fuoco non voglio più scherzar,
Amor per me gioco non è;
Voglio ridere, non avvampar.

LE CHŒUR.

Amor, etc.

TRADUCTION DES VERS ITALIENS.

UNE BOHÉMIENNE.

Amour, je t'en donne ma foi,
Tés traits ne sont plus faits pour moi.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

UN ESCLAVON.

Loin de moi, sévère beauté;
Je renonce à la cruauté;
Qui voudra soupirer s'enflamme :
Plus de commerce, Amour, fuis : laisse dans mon [âme
Et le calme et la liberté.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

L'ESCLAVON.

En vain, pour me flatter un peu,
La constance me montre un prix que je désire :
L'on ne badine point en vain avec le feu;
L'amour pour moi n'est pas un jeu;
Je ne veux point brûler, si je puis; je veux rire.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

(*La troupe continue les jeux, et danse la villanelle.*)

UNE MUSICIENNE *de la troupe.*

Formons, s'il est possible,
Les plus doux concerts;
Ce séjour est paisible
Dans le sein des mers.

LE CHŒUR *répète les quatre vers précédents à chaque couplet.*

LA MUSICIENNE.

Neptune, plus tranquille,
Pour flatter nos vœux,
Sert, dans ce doux asile,
De théâtre aux jeux.

LE CHŒUR.

Formons, s'il est possible, etc.

LA MUSICIENNE.

Nous ressentons dans l'onde
Le flambeau d'Amour;
Il est plus cher au monde
Que celui du jour.

LE CHŒUR.

Formons, s'il est possible, etc.

(On recommence la danse.)

UNE BOHÉMIENNE.

Tout plaît, tout rit dans ce beau séjour;
Vénus y tient sa brillante cour.

LE CHŒUR *répète ces deux vers à chaque couplet.*

UN ARMÉNIEN.

Dans ces beaux lieux remplis d'attraits,
L'Amour n'a que d'aimables traits;
Tout vient, jeunes cœurs, flatter vos désirs;
Si l'hiver chasse les zéphirs,
Il vous ramène les doux plaisirs.

LE CHŒUR *répète :*

Tout plaît, tout rit, etc.

L'ARMÉNIEN.

Malgré la glace et les noirs frimas,
Nous ressentons des feux pleins d'appas
Et les jeux suivent partout nos pas.
Quel printemps fait de plus beaux jours?
Au lieu de fleurs il naît des amours.

LE CHŒUR *répète :*

Tout plaît, tout rit, etc.

SCÈNE VI

LÉANDRE, ISABELLE.[1]

LÉANDRE.

Vous brillez à mes yeux d'une grâce nouvelle,
Et je brûle pour vous d'une nouvelle ardeur :
La mère des Amours ne fut jamais plus belle ;
Tout le feu de vos yeux a passé dans mon cœur.

ISABELLE.

Je crains une rivale ; et mon ardeur fidèle
Me fait sentir de mortelles terreurs.

LÉANDRE.

Ne craignez rien de ses fureurs.

ISABELLE.

Je crains plus de votre inconstance.

LÉANDRE.

Ah! que cette crainte m'offense?

ISABELLE.

Pourquoi vous offenser de la juste frayeur
Dont je sens les atteintes?
Les troubles et les craintes
Sont les premiers effets d'une naissante ardeur.

LÉANDRE.

De ce tendre discours que mon âme est ravie!

ISABELLE.

D'un jaloux odieux je crains la barbarie :
Si notre amour éclatait à ses yeux,
Rien ne pourrait calmer ses transports furieux.

LÉANDRE.

L'amour armé de la constance
Ne craint ni rivaux, ni jaloux :
Si nos cœurs sont d'intelligence,
Rien n'est à redouter pour nous.
D'un jaloux importun tromper la vigilance,
C'est goûter par avance
Ce que l'amour a de plus doux.

ISABELLE.

Brûlerez-vous pour moi d'une flamme sincère?

LÉANDRE.

Pouvez-vous vous connaître, et me le demander?

ISABELLE.

La conquête d'un cœur est plus aisée à faire,
Qu'elle n'est facile à garder.

LÉANDRE.

Bannissez ces alarmes,
Rendez le calme à votre cœur;
Vos beaux yeux et vos charmes
Vous répondront de mon ardeur.

Ensemble.

Goûtons, sans nous contraindre,
Les plaisirs les plus doux.
Ah! que pouvons-nous craindre,
Si l'Amour est pour nous?

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la salle des Réduits de Venise, qui est un lieu destiné pour le jeu pendant le Carnaval.

SCÈNE I

RODOLPHE, *seul.*

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amants, que votre sort est doux!

Deux tyrans dans mon cœur exercent leur furie:
L'amour, le tendre amour
Y fait naître la jalousie;
Et mes jaloux transports, par un cruel retour,
Y font mourir l'amour qui leur donna la vie.

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amants, que votre sort est doux!

SCÈNE II

LÉONORE, RODOLPHE.

LÉONORE.

Malgré toute l'ardeur qui règne dans votre âme,
On vous séduit, on trahit votre flamme.

RODOLPHE.

Ah! je m'en doutais bien; et mes soupçons jaloux
M'en avaient instruit avant vous.

LÉONORE.

Un autre amant, sans résistance,
Remporte le prix le plus doux
Que méritait votre constance.

RODOLPHE.

Nommez-moi seulement le rival qui m'offense,
Et laissez agir mon courroux.

LÉONORE.

L'affront est égal entre nous,
Je veux partager la vengeance.

Un ingrat me jurait de vivre sous mes lois.
Je me flattais de ce bonheur extrême;
On se laisse aisément tromper par ce qu'on aime,
Lorsque l'on est trompé pour la première fois.

A ce perfide amant Isabelle a su plaire,
Et Léandre à ses yeux...

RODOLPHE.

O ciel! que dites-vous?

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en co-
Vengeons-nous, hâtons nos coups; [lère.
La vengeance qu'on diffère
Perd ce qu'elle a de plus doux.

LÉONORE, *à part.*

Et toi, sors de mon cœur, indigne et faible reste
D'une impuissante ardeur;
Ne me parle plus en faveur
D'un perfide que je déteste.

RODOLPHE, *à part.*

J'étoufferai la voix d'une pitié funeste
Qui crie en vain dans le fond de mon cœur.

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en co-
Vengeons-nous, hâtons nos coups; [lère:
La vengeance qu'on diffère
Perd ce qu'elle a de plus doux.

RODOLPHE.

Rien ne peut s'opposer à mon impatience;
Allons, courons à la vengeance.

SCÈNE III

LA FORTUNE *paraît suivie d'une troupe de Joueurs de toutes nations.*

CHŒUR *de suivants de la Fortune.*

Suivons tous, d'une ardeur fidèle:
C'est la Fortune ici qui nous appelle;
Son pouvoir peut combler nos vœux.
Tous les biens volent autour d'elle;
C'est elle qui nous rend heureux.

LA FORTUNE.

Je suis fille du sort, inconstante et légère,
Tout fléchit sous ma loi.
De tous les dieux que le monde révère,
Quel autre a plus d'encens que moi?

Je traîne à mon char la victoire;
Je brise, quand je veux, des trônes éclatants;
Et je puis, à tous les instants,
Par quelque événement éterniser ma gloire.

Venez implorer mon secours,
Amants qu'un triste sort accable;
Je fais naître à mon gré le moment favorable
Que, sans moi, l'on attend toujours.

(*Entrée de suivants de la Fortune.*)

UN MASQUE.

De tes rigueurs,
Ni de tes faveurs,
Fortune inconstante,
Je ne crains rien, rien ne me tente;
Tout ton pouvoir
Ne fait ni ma crainte, ni mon espoir.

Le bien qui peut enchanter mon âme
Est de brûler d'une constante flamme,
Et d'allumer de semblables feux.
Deux yeux
Touchants,
Charmants,
Élèvent mon sort aux cieux;
Sans cesse je les implore,
Je les adore;
Ce sont mes rois, ma fortune, et mes dieux.

SCÈNE IV

Le théâtre change et représente une vue de plusieurs palais ou balcons. Le reste de l'acte se passe pendant la nuit.

RODOLPHE, *seul*.

De ses voiles épais la nuit couvre les cieux.
Je sais que mon rival, dans l'ardeur qui le presse,
Doit ici, par ses chants, exprimer sa tendresse;
Pour l'observer, cachons-nous en ces lieux.
(*Il se retire dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE V

LÉANDRE *conduit une troupe de musiciens, pour donner une sérénade à Isabelle.*

LÉANDRE.

Doux charme des ennuis et des peines pressantes,
Favorable divinité,
Sommeil, qui, dans la fausseté
De tes illusions charmantes,
Nous fais goûter la vérité
De cent douceurs des plus touchantes,
Viens verser sur cette beauté
De tes pavots les vapeurs les plus lentes;
Et fais que son cœur enchanté
Jouisse du repos que ses yeux m'ont ôté.
(*Les musiciens se joignent à Léandre, et chantent le trio italien qui suit.*)

TRIO ITALIEN.

Luci belle, dormite;
Deh! per pietà, un momento cessate,
Con i dardi
De' vostri sguardi,
Di rinnovar al cuor le mie ferite.

TRADUCTION DU TRIO ITALIEN.

Dormez, beaux yeux, dormez sans craintes;
Et cessez un moment, avec vos traits vainqueurs,
De renouveler les atteintes
Dont vous percez les cœurs.

LÉANDRE, *apercevant quelqu'un au balcon d'Isabelle.*

L'Amour me favorise, et je vois dans ces lieux

Une clarté nouvelle;
N'en doutez point, mes yeux,
C'est l'aurore, ou c'est Isabelle.

SCÈNE VI

ISABELLE, *sur le balcon.*

Mi dice la speranza
Ch' il tormento
In contento
Si cangerà.
Tra le spine nascosa
Si ritrova la rosa;
E fra le pene amor trionferà.

TRADUCTION DE L'AIR ITALIEN.

L'espérance me dit que nos peines mortelles
Se changeront en des plaisirs charmants.
Parmi les épines cruelles
On voit les roses les plus belles;
L'Amour doit triompher au milieu des tourments.

LÉANDRE.

Quelle félicité peut égaler la mienne?

Il faut quitter ce lieu charmant;
Un jaloux s'endort avec peine,
Mais il se réveille aisément.

SCÈNE VII

RODOLPHE, *sortant du lieu où il était caché.*

Je me suis fait trop longtemps violence.
Je ne puis plus cacher mes transports furieux.
Où donc est cet audacieux?
Mais il fuit en vain ma présence;
Avant que le soleil paraisse dans ces lieux,
Les ministres de ma vengeance
Éteindront dans son sang des feux injurieux.

SCÈNE VIII

ISABELLE, RODOLPHE.

ISABELLE, *croyant parler à Léandre.*

Je cède à mon impatience;

Et, tandis que la nuit triomphe encor du jour,
Cher Léandre, je viens, conduite par l'amour,
Vous dire de mes feux toute la violence.

Quel plaisir de tromper et les soins et les yeux
D'un jaloux importun qui m'obsède en tous lieux!

Que je le hais! que son amour me gêne!
Rien n'est comparable à la haine
Que je ressens pour ce jaloux,
Que l'amour violent dont je brûle pour vous.

RODOLPHE.

Ingrate!

ISABELLE.

Ah ciel!

RODOLPHE.

Ma voix t'étonne.
Je sais les trahisons où ton cœur s'abandonne.

ISABELLE.

Si le sort trahit votre espoir,
C'est à vous qu'il faut vous en prendre:
Pourquoi cherchez-vous à savoir
Ce qu'on ne veut pas vous apprendre?

RODOLPHE.

O dieux!

ISABELLE.

Ne m'aimez plus; rompez, rompez des nœuds
Qui ne sauraient vous rendre heureux.

RODOLPHE.

Puis-je briser la chaîne qui m'accable?
Mon cœur par vos attraits s'est trop laissé charmer.
Si vous ne voulez pas m'aimer,
Souffrez du moins que je vous trouve aimable.
Je veux vous adorer malgré moi, malgré vous;
J'espère que le temps rendra mon sort plus doux.

ISABELLE.

Dans mes yeux vous avez pu lire
Le sort que vous gardait mon cœur:
Jamais d'aucun regard flatteur
Ai-je entrepris de vous séduire?
Ah! quand on ressent quelque ardeur,
Les yeux sont-ils si longtemps à le dire?

RODOLPHE.

Pour rendre le calme à mes sens,
Et pour payer l'amour dont mon âme est atteinte,

Dites que vous m'aimez, trompez-moi, j'y consens:
Cette fausse pitié, cette cruelle feinte
Peut-être calmeront les douleurs que je sens.

ISABELLE.

C'est une peine, quand on aime,
D'avouer un penchant qu'on trouve plein d'appas;
Ce serait un supplice extrême
De déclarer des feux que l'on ne ressent pas.

RODOLPHE.

Mon tendre amour, de votre haine
Ne sera-t-il jamais victorieux?
Vous gardez le silence; insensible! inhumaine!

ISABELLE.

L'aurore va paraître, il faut quitter ces lieux.

SCÈNE IX

RODOLPHE, *seul.*

Pour trouver un amant qu'en vain ton cœur adore,
La nuit n'a point d'horreur pour toi;
Et tu crains avec moi
Le retour de l'aurore!
Va, cours chercher ce rival odieux
Qui de ton cœur s'est rendu maître;
Tes mépris trop injurieux
Étouffent tout l'amour que j'ai pris dans tes yeux!
Mais mon juste dépit te fera bien connaître
Que, si je sais aimer, je hais encore mieux.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une place de Venise, environnée de palais magnifiques, où se rendent quantité de canaux couverts de gondoles.

SCÈNE I

LÉONORE, *seule.*

Transports de vengeance et de haine,
Succédez à l'amour qui régnait dans mon cœur;
Mon ingrat va périr, et sa mort est certaine;
Peut-être en ce moment une main inhumaine...

Je tremble... je frémis d'horreur.
Barbares... arrêtez... votre fureur est vaine;
L'ingrat que vous percez cause encor ma langueur.
Transports de vengeance et de haine,
Ne chassez point l'amour qui flatte encor mon cœur.

Mais il vit pour une autre! Une pitié soudaine
Doit-elle s'opposer à mon dépit vengeur?
Ministres, qui servez le courroux qui m'entraîne,
Frappez... et qu'en mourant cet infidèle apprenne
Que je l'immole à ma fureur.

Transports de vengeance et de haine,
Succédez à l'amour qui régnait dans mon cœur.

SCÈNE II

RODOLPHE, LÉONORE.

RODOLPHE.

A la fin vous êtes vengée :
J'ai servi le juste transport
De notre tendresse outragée :
Votre ingrat ne vit plus, et mon rival est mort.

LÉONORE.

Il est mort, justes dieux! ma bouche impitoyable
A prononcé l'arrêt de son trépas.
Qu'ai-je fait, malheureuse? hélas!

RODOLPHE.

Il ne vit plus; et le ciel redoutable,
S'il respirait encor, ne le sauverait pas.

LÉONORE.

Tu l'as souffert, ô ciel! et ta main équitable
Ne punit point ces attentats!
Que fais-tu? qui retient ton bras?
Lance ta foudre épouvantable;
Sur ce traître ou sur moi fais voler ses éclats,
Tu ne saurais manquer de frapper un coupable.

Ensemble.

LÉONORE.

C'est toi qui lui perces le cœur.

RODOLPHE.

C'est vous qui lui percez le cœur.

LÉONORE.

Cruel, dis-moi quel est son crime.

RODOLPHE.

Vous demandiez une victime.

Ensemble.

LÉONORE.

Devais-tu croire mon ardeur?

RODOLPHE.

Deviez-vous armer ma fureur?

LÉONORE.

C'est toi qui lui perces le cœur.

RODOLPHE.

C'est vous qui lui percez le cœur.

RODOLPHE.

Calmez les déplaisirs dont votré âme est saisie.
Pour oublier leur perfidie,
Aimons-nous, unissons nos cœurs;
Et qu'un amour formé de nos communs malheurs
Soit le fruit de la jalousie.

LÉONORE.

Que je m'unisse à toi,
Monstre sorti de l'infernal empire!
Va... fuis... je frémis d'effroi,
Que le jour que je voi,
Que l'air que je respire
Me soient communs avec toi.

SCÈNE III

RODOLPHE, *seul.*

Laissons de ses regrets calmer la violence.
(*On entend un bruit de réjouissances.*)
Mais le parti victorieux
Du combat que le peuple a donné dans ces lieux
Vient montrer sa réjouissance.

Allons faire savoir à l'objet qui m'offense
Un trépas dont son cœur sera saisi d'effroi;
Je perds le prix de ma vengeance,
Si l'ingrate l'apprend d'un autre que de moi.

SCÈNE IV

Divertissement de Castellans et de Barquerolles, avec le fifre et le tambourin.

Les Castellans et les Nicolotes sont deux partis opposés dans Venise, qui donnent pendant le carnaval, pour divertir le peuple, un combat à coups de poing pour se rendre maîtres d'un pont. Le parti victorieux se promène dans toute la ville avec des cris de joie et des acclamations publiques.

UN CHEF DE CASTELLANS.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre;

Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre:
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

LE CHŒUR.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre:
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

Des Castellans et des Castellanes témoignent, par leur danse, la joie qu'ils ont de leur victoire.

UNE CASTELLANE.

Entre la crainte et l'espérance,
Sur le sein de Neptune, on est à tous moments;
L'empire de l'Amour n'a pas plus de constance,
Et l'on y voit flotter sans cesse les amants
Entre la crainte et l'espérance.

Le parti victorieux recommence la danse.

UN BARQUEROLLE.

Embarquez-vous,
Amants, sans faire résistance,
Embarquez-vous,
L'empire de l'Amour est doux.
C'est une mer toujours sujette à l'inconstance,
Que quelque orage à tout moment vient agiter;
Malgré ces maux, le calme de l'indifférence
Est encor plus cent fois à redouter.

Entrée de gondoliers et de gondolières.

LE CHŒUR.

Tout rit à nos désirs,
Ne songeons qu'aux plaisirs;
Que le vent gronde,
Que la mer soulève les flots,
Que le ciel en feu leur réponde,
Nous goûtons ici le repos.

SCÈNE V

ISABELLE, *seule.*

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Le jour est pour moi désormais
Un sujet de peine et d'alarmes.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Je suis coupable de vos charmes,
J'ai trop fait briller vos attraits;

Et je veux, par les mêmes armes,
Me punir des maux que j'ai faits.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Mais que servent, hélas! ces regrets superflus?
Cher Léandre, tu ne vis plus.
Quand tu descends pour moi dans la nuit éternelle,
Doit-il m'être permis de voir encor le jour?
Non, non : pour me rejoindre à cet amant fidèle,
La plus affreuse mort me paraîtra trop belle,
Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

(Elle tire son stylet pour s'en frapper.)

SCÈNE VI

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE, *lui arrêtant le bras.*

Ciel! que voulez-vous entreprendre?

ISABELLE.

Dois-je en croire mes yeux? est-ce vous, cher Léan-[dre?

LÉANDRE.

Quelle aveugle fureur vous arrache le jour?

ISABELLE.

Le bruit de votre mort causait seul mes alarmes,
Mon sang versé, mieux que mes larmes,
Vous allait prouver mon amour.

LÉANDRE.

Quoi! vous mouriez pour moi! dieux! quelle barba-[rie
De votre sort hâtait le cours?
Hélas! toute ma vie
Ne vaut pas un seul de vos jours.

Un jaloux, que la rage anime,
Vient de faire éclater son barbare courroux;
Il a porté les mains sur une autre victime,
Et la nuit et l'Amour m'ont sauvé de ses coups.

ISABELLE.

Je revois enfin ce que j'aime;
L'excès de mon bonheur peut-il se concevoir?
Je crains que le plaisir extrême
Que je sens à vous voir
Ne fasse sur mes jours l'effet du désespoir.

LÉANDRE.

Vivons pour nous aimer, vivons, malgré l'envie;
Nous triomphons des jaloux et du sort..
Que notre crainte soit suivie
Du plus tendre transport.
Aimez-moi, tout vous y convie:
Si vous vouliez donner votre sang à ma mort,
Hélas! que pourriez-vous refuser à ma vie?

Ensemble.

Suivons nos doux emportements,
Aimons-nous d'une ardeur nouvelle;
Quand l'Amour au jour nous rappelle,
Nous lui devons tous nos moments.

LÉANDRE.

Fuyons un lieu funeste à de tendres amants.

ISABELLE.

Je fais mon bonheur de vous suivre.
Je vous allais chercher dans le sein du trépas;
Lorsque pour moi l'Amour vous fait revivre,
Qui pourrait m'empêcher de voler sur vos pas?

LÉANDRE.

On doit donner au peuple, en ce jour favorable,
Un spectacle où d'Orphée on retrace la fable;
Un bal pompeux doit suivre ces plaisirs;
Le tumulte et la nuit serviront nos désirs.
Je vais en ce lieu vous attendre: [dre,
Un vaisseau par mes soins dans le port va se ren-
Pour nous porter en des climats plus doux,
Où nous pourrons braver la fureur des jaloux,
Et goûter les douceurs de l'hymen le plus tendre

(*Pendant que les violons jouent l'entr'acte, on voit descendre un théâtre fermé d'une toile, qui occupe toute l'étendue du premier. Ce qui reste d'espace jusqu'à l'orchestre contient plusieurs rangs de loges pleines de différentes personnes placées pour voir un opéra.*)

ORFEO NELL' INFERNO

OPERA

PERSONAGGI.

PLUTONE.
ORFEO.
EURIDICE.
UN' OMBRA.
CORO DI NUMI INFERNALI.
CORO DI FOLETTI.

I teatro rappresenta la reggia di Plutone.

SCENA I

PLUTONE, *fra numi infernali.*

Tartarei numi, all' armi!

CORO.

All' armi! all' armi!

PLUTONE.

Un mortal insolente,
Al dispetto della sorte,
Passa vivo nel regno della Morte,
Per turbarmi.
All' armi!

Freme il Tartaro,
Geme l' Erebo,
Stride Cerbèro.
Tartarei numi,
All' armi!

CORO.

All' armi! all armi!

(*Si sente sinfonia pianissima.*)

PLUTONE.

Ma qual nuova armonia!
Qual soave sinfonia
Dal cuor di Plutone
L'ira depone!

ORPHÉE AUX ENFERS

OPÉRA

PERSONNAGES.

PLUTON.
ORPHÉE.
EURYDICE.
UNE OMBRE.
TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.
TROUPE D'ESPRITS FOLLETS.

Le théâtre représente le palais de Pluton.

SCÈNE I

PLUTON, *au milieu d'une troupe de divinités infernales.*

Dieux des enfers, aux armes!

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes!

PLUTON.

Un mortel insolent, malgré la loi du sort,
Dans les royaumes de la mort
Descend encor vivant, et cause mes alarmes.
Aux armes! aux armes!

Le Tartare frémit,
L'Érèbe gémit;
Cerbère mugit;
Dieux des enfers, aux armes!

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes!

(*On entend une symphonie très-douce.*)

PLUTON.

Mais quels chants remplis de douceur!
Quelle douce harmonie
Chasse la barbarie
D'un cœur comme le mien, ouvert à la fureur!

SCENA II

ORFEO, PLUTONE.

ORFEO.

Dominator dell' Ombre,
Al tuo soglio Amor m' invita:
Euridice è morta,
Ahi! dure pene!
O toglimi la vita,
O rendimi il mio bene.

PLUTONE.

Troppo da te si prega;
Ma, se Amore le vuol, Pluto nol nega.
Parti, ma con tal patto,
Che non miri Euridice,
Sin ch' al regno del giorno
Il varco ti sia fatto.

SCENA III

ORFEO.

Vittoria, mio cuore:
Ha vinto Amore.

Il riso, il canto,
Al duol succede:
Al dolce incanto
D' un vago ciglio l' Inferno cede.
(Segue il ballo de' numi infernali e spiriti folletti.)

SCENA IV

UN' OMBRA *fortunata.*

Al lampo
D'un bel volto resista chi può;
Penetra il ciel un vago sembiante,
E dell' inferno stesso apre le porte.
(Si recomincia il ballo.)

SCENA V

EURIDICE.

Per piacer al mio ben,
Amori, volatemi in sen,

SCÈNE II

ORPHÉE, PLUTON.

ORPHÉE.

Puissant maître des Ombres,
A ton trône enflammé l'Amour conduit mes pas:
La charmante Eurydice, hélas!
A passé les rivages sombres;
Rends-moi cet objet plein d'appas,
Ou, par pitié, donne-moi le trépas.

PLUTON.

Plus loin que ton espoir tu portes ta demande;
Mais Pluton y consent, si l'Amour le commande.
Pars; sors du ténébreux séjour:
Mais je prétends qu'une loi s'accomplisse;
Ne regarde point Eurydice,
Que tu ne sois rendu dans l'empire du jour.

SCÈNE III

ORPHÉE.

Mon cœur, chantez votre victoire,
L'Amour est couronné de gloire.

Les ris et les chants
A la douleur succèdent,
Les enfers cèdent
Aux charmes de deux yeux touchants.

(*Entrée de divinités infernales et d'esprits follets.*)

SCÈNE IV

UNE OMBRE *heureuse.*

Soutienne qui pourra les traits et les éclairs
Qu'on voit partir d'un beau visage;
La beauté dans les cieux trouve un aisé passage,
Et se fait même ouvrir les portes des enfers.

(*On recommence la danse.*)

SCÈNE V

EURYDICE, *seule.*

Pour plaire à l'objet qui m'enflamme,
Amours, volez tous dans mon âme;

Fugite, martiri;
Fugite, sospiri;
Non turbate dell' alma il bel seren.
(Da capo.)

SCENA VI

ORFEO, EURIDICE.

Orfeo passa senza mirar Euridice.

EURIDICE.

Deh! per pietà, mira, Orfeo, chi t' adora.

ORFEO, *riguardando Euridice.*

Euridice, mio ben, ti vedo ancora.

SCENA VII

PLUTONE, ORFEO, EURIDICE.

PLUTONE.

Fuggi, temerario,
Giache del decreto mio
Violasti la fé;
Qui rimanga Euridice.

ORFEO.

O dio!

PLUTONE.

Su, ch' un diligente stuol
Porti quel perfido
A riveder il suol;
Così Pluto lo vuol.

ORFEO.

O rigor! o crudeltà!

EURIDICE.

Colpa d' amore merta pietà.
(I demoni portano Orfeo.)

SCENA VIII

PLUTONE.

Voi, per fugar sua noja,
Spirti d'Averno, mostrate la gioja.
Si canti, si goda,

Fuyez, peines, soupirs, ne revenez jamais
De mon cœur amoureux interrompre la paix.
(On recommence.)

SCÈNE VI

ORPHÉE, EURYDICE.

Orphée passe sans regarder Eurydice.

EURYDICE.
Jette, Orphée, un regard sur celle qui t'adore.

ORPHÉE, *regardant Eurydice.*
Chère Eurydice, enfin, je vous revois encore!

SCÈNE VII

PLUTON, ORPHÉE, EURYDICE.

PLUTON.
Va, fuis loin de mes yeux,
Mortel trop téméraire,
Puisque des dieux
Tu violes l'arrêt sévère;
Qu'Eurydice reste en ces lieux.

ORPHÉE.
O dieux!

PLUTON.
Qu'une troupe rapide
De démons empressés
Dans l'empire des airs reporte ce perfide.
Pluton commande, obéissez.

ORPHÉE.
Quelle rigueur impitoyable!

EURYDICE.
Un crime de l'amour n'est-il point pardonnable?
(Les démons enlèvent Orphée.)

SCÈNE VIII

PLUTON.

Esprits infernaux, en ce jour,
Pour chasser le chagrin qui la presse;
Riez, chantez, dansez, montrez votre allégresse;

Si balli, si rida;
Non si parli di dolor
Dove splende la face d'Amor.

CORO.

Si canti, si goda,
Si balli, si rida;
Non si parli di dolor
Dove splende la face d'Amor.

Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

LE CHOEUR.

Rions, chantons, dansons, montrons notre allégresse;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Il est temps de partir, l'occasion est belle;
Tout conspire pour nous, et la mer, et les vents;
Profitons bien de ces heureux moments,
Allons où l'Amour nous appelle.

LE BAL

DERNIER DIVERTISSEMENT

Le théâtre représente une salle magnifique, préparée pour donner le bal.

LE CARNAVAL *paraît, conduisant avec lui une troupe de masques de différentes nations.*

LE CARNAVAL.

L'hiver a beau s'armer d'aquilons furieux,
Et fixer des torrents la course vagabonde;
En vain ses noirs frimas, pour attrister le monde,
Dérobent le flambeau qui brille dans les cieux :
Sitôt que je parais, je bannis la tristesse;
J'ouvre la porte aux jeux, aux festins, à l'amour :
A mon départ le plaisir cesse;
Et, pour mieux s'y livrer, on attend mon retour.

Vous qui m'accompagnez, montrez votre allégresse;
Par vos jeux, par vos chants, célébrez ce beau jour.
(*Les masques commencent un bal sérieux.*)

LE CARNAVAL.

Je veux joindre à ces jeux une nouvelle danse;

Venez, aimables enjouements ;
Redoublez en ces lieux notre réjouissance
Par de nouveaux déguisements.
En ce temps de plaisir le plus sage s'oublie,
Et permet un peu de folie.

(On tire un rideau, et l'on voit arriver du fond du théâtre un char magnifique traîné par des masques comiques, et rempli de figures de même caractère, qui se mêlent en dansant avec les masques sérieux.)

LE CARNAVAL.

Chantez, dansez, profitez des beaux jours ;
L'heureux temps des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CHŒUR.

Chantons, dansons, profitons des beaux jours ;
L'heureux temps des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CARNAVAL.

La raison vainement voudrait vous interdire
Des passe-temps si doux ;
Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

LE CHŒUR.

Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

FIN DU CARNAVAL DE VENISE.

POÉSIES DIVERSES

ÉPITRE I

A M. LE MARQUIS DE.....

Ariste, en vains discours tu t'échauffes la bile;
Réserve tes conseils pour un cœur plus docile:
Tes avis sont fort bons, on en doit faire cas;
Mais, pour t'en parler net, je ne les suivrai pas.
Tel qu'un marchand avide, arraché du naufrage,
Des périls échappés je perds toute l'image;
Un fier démon m'agite et m'oblige à souffrir.
Ce démon, quel est-il? C'est l'ardeur de courir.
Trop gras d'un plein repos, je pars pour l'Italie.
Je suis fou, diras-tu. Qui n'a pas sa folie?
La nature en naissant, jalouse de son droit,
Marque l'homme à son coin par quelque faible en-
[droit.
Souvent notre bon sens malgré nous s'évapore,
Et nous aurions besoin tous d'un peu d'ellébore.
Pour surcroît de malheur, prévenus follement,
Nous nous applaudissons dans notre égarement.
Moi, vous dira **, que, d'une main profane,
Pour trois fois mille écus je vende mon Albane!
J'aurais perdu l'esprit; non, je n'en ferai rien.
Mais, monsieur... Non, vous dis-je... Il est beau,
[j'en convien;
Jamais l'art triomphant, avec tant de noblesse,
N'insulta la nature et montra sa faiblesse;
Mais, s'il vous en souvient, depuis un lustre entier,
En cuillères d'étain, en fourchettes d'acier,
Vous mangez, le dimanche, une fort maigre soupe,
Un pot cassé vous sert de bouteille et de coupe,
Et vous, et votre sœur, sans habits et sans bois,
Ne vous chauffez l'hiver qu'en soufflant dans vos
[doigts.
Voilà d'un fou parfait la parlante peinture,

Dit aussitôt André, qui, docteur en usure,
Compte déjà combien neuf mille francs par mois,
Placés modestement, rendent au denier trois.
Il est fou. Qui le nie? Êtes-vous donc plus sage,
O vous qui, possédant tous les trésors du Tage,
Vous laissez consumer et de soif et de faim,
Plutôt que d'y porter une coupable main?
Oronte, pâle, étique, et presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Tombe malade enfin; déjà de toutes parts
Le joyeux héritier promène ses regards,
D'un ample coffre-fort contemple la figure,
En perce de ses yeux les ais et la serrure.
Un nouvel Esculape, en cette extrémité,
Au malade aux abois assure la santé, [porte.
S'il veut prendre un sirop que dans sa main il
Que coûte-t-il? lui dit l'agonisant. — Qu'importe?
— Qu'importe, dites-vous? Je veux savoir combien.
— Peu d'argent, lui dit-il. — Mais encor? — Presque
[rien,
Quinze sous. — Juste ciel! quel brigandage extrême!
On me tue, on me vole: et n'est-ce pas le même,
De mourir par la fièvre, ou par la pauvreté?
Non, je n'achète point à ce prix la santé.
Damon est agité d'une fureur contraire;
Et, dissipant tout l'or qui fit damner son père,
Il fait, en moins d'un an, passer par un cornet
Cinquante mille écus d'un bien et quitte et net.
Qui des deux est plus fou, le prodigue ou l'avare?
Tous deux de leurs erreurs sont le jouet bizarre.
Que sert donc aux mortels cette droite raison
Que le ciel leur donna comme un sûr cavesson,
Si rien ne peut brider leur fougue et leur audace?
Toujours dans les excès nous donnons tête basse;
Le mal est qu'habillant nos vices en vertus,
Notre erreur est toujours ce qui nous plaît le plus.
En dépit d'Apollon D...[1] veut écrire:
Son frère en vain l'exhorte à quitter la satire,
Il ne veut point changer de style ni de ton;
Il sait que, bien payé de vingt coups de bâton,
Il gagna plus cent fois, en dépit de l'envie,
Qu'il n'a fait tout l'hiver avec sa comédie.
Laissons donc cet auteur, qui met tout à profit,

1. Despréaux.

Aux dépens de son corps égayer son esprit.
Gillot, depuis vingt ans, à plaider se tourmente;
De trente-neuf procès il en perdrait quarante.
Tout maigre et gueux qu'il est, il veut encor plaider;
L'exemple de Dandin ne saurait le brider.
Voici le fait. Dandin, pour partager sa vie,
Avait pris femme laide et servante jolie :
Conduite par l'esprit du démon du palais,
Chacune un beau matin lui suscite un procès :
La femme demandait que, pour fait d'impuissance,
De permuter d'époux on lui donnât licence;
La servante voulait que Dandin fût tenu
D'alimenter l'enfant qu'elle avait de son cru.
Dandin prenait en paix la bizarre aventure,
Et se flattait du moins, dans cette procédure,
Malgré tous les détours d'un Maurice importun,
Que de ces deux procès il en gagnerait un :
Il les perdit tous deux; et, dans la même affaire,
Par un arrêt nouveau, fut impuissant et père.
Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers.
Saint-Jean[1] ne sait pas lire et veut faire des vers.
Sur un patin de liége élevant sa chaussure,
Lise veut être grande en dépit de nature.
Damis avait pour vivre huit mille écus par an,
Hors la main du ministre: il se fait partisan.
Enfin, chaque homme est fou, tout m'oblige à le dire;
Et, si ce n'est assez, je veux encor l'écrire.
Tout beau, me diras-tu, prédicateur en vers;
Pour trois ou quatre esprits mal timbrés, de travers,
N'allez pas, emporté d'une critique vaine,
Faire ici le procès à la nature humaine.
Je sais bien, cher marquis, que tu n'as aucun trait
De ces fous dont ma plume a tracé le portrait :
Mais toi, qui fais ici le sage de la Grèce,
Ton cœur n'a-t-il jamais ressenti de faiblesse?
Ce fier tyran de l'âme, Amour, ce doux poison,
Dis-moi, n'a-t-il jamais attaqué ta raison?
Si l'on me voit encore aux pieds de la cruelle,
Dit un amant piqué des rigueurs d'une belle[2],
Que l'enfer... Doucement... Que la foudre... Eh! de grâce,

1. Saint-Jean, auteur de l'opéra d'*Ariadne et Bacchus*, joüé en 1696, le 8 mars, musique de Marais. Sur la fin de ses jours, il se retira et mourut à Perpignan.

2. Il manque ici deux vers.

Suspendez vos serments. Le premier jour se passe;
L'amant, comme un reclus, s'enferme en son logis;
Il sort, le jour suivant, malgré tous ses dépits;
Il va, revient, s'approche, observe la fenêtre
Où sa maîtresse exprès affecte de paraître.
Qu'arrive-t-il enfin? Deux mots dans un billet
Rengagent de nouveau l'oiseau dans le filet.
Plein des nouveaux transports de son amour sincère,
En cent mille façons il s'efforce de plaire :
Malgré son aigre voix, qui fait grincer les dents,
Il apprend de Lambert[1] les airs les plus touchants:
Quoique d'un âge mûr, tourné vers les cinquante,
Pécourt[2] tous les matins lui montre la courante :
Il use chaque jour de parfums sur son corps
Autant qu'il en faudrait pour embaumer deux morts:
Martyr des nouveautés, pour plaire à sa maîtresse,
Des marchands du Palais il épuise l'adresse;
Changeant, à ses genoux, de geste et de maintien,
Cent fois plus que Baron il est comédien.
Si Célimène rit, à rire il s'évertue;
Est-elle triste, il pleure; a-t-elle chaud, il sue;
Se plaint-elle du froid dans le cœur du mois d'août
Ce Protée aussitôt s'affuble d'un surtout.
Ce procédé, marquis, te paraît-il bien sage?
De l'homme cependant voilà la vive image.
Mais je te veux prouver que l'homme est mille fois
Plus dépourvu de sens que les hôtes des bois.
Est-il rien, réponds-moi, de plus cher que la vie?
Dans chaque être ici-bas cette ardeur réunie
Nous apprend qu'il n'est point de bien plus précieux.
Cependant l'homme seul, bravant ce don des cieux,
A ses jours tant chéris fait sans cesse la guerre;
Il cherche à se détruire; et, craignant que sur terre
Il ne manquât de place à creuser des tombeaux,
Il va, bravant Neptune, en chercher sur les eaux.
Ce débauché, fumant de vin et de crapule,
Met lui-même en son sein le poison qui le brûle.
Ceux que la gloire enchaîne à son char éclatant,
Séduits du faux appât d'un espoir décevant,

1. Michel Lambert, musicien renommé en son temps. C'était l'homme de Paris qui chantait le mieux. Il mourut en juin 1696.

2. Pécourt, célèbre danseur. Il mourut le 11 avril 1729, à soixante-dix-huit ans.

Les guerriers si hardis, vrais enfants d'Alexandre,
Qu'un point d'honneur expose et ne saurait dé-
[fendre,
Combien de fois le jour, pleins d'un noble trans-
Pour vivre en l'avenir, courent-ils à la mort! [port,
Tant qu'à la fin d'un plomb la blessure soudaine
D'une confession leur épargne la peine,
Et paye un créancier par un trépas d'éclat,
Aussi bien que ** par des lettres d'état.
O siècles fortunés, où la forge innocente, [lente,
Ne brûlant que pour rendre une moisson moins
Enfantait seulement des socs et des râteaux!
Elle ne creusait point ces terribles métaux
Dont on voit les mortels, insultant à la foudre,
Faire voler la mort avec trois grains de poudre.
On ne faisait amas que de blés et de vins;
Mars n'avait point encor bâti ses magasins,
Ces affreux arsenaux, réservoirs de la guerre,
D'où l'enfer entretient commerce avec la terre.
Voilà l'homme pourtant : et ces folles erreurs
Sont les égarements dignes des plus grands cœurs.
Et tu veux, cher marquis, que je sois le seul sage,
Que je me sauve seul dans un commun naufrage?
Non, non; conviens plutôt que, par mille raisons,
Tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons.
Je m'appliquerais mieux aux soins de la sagesse,
S'il se trouvait encor un seul sage en la Grèce.
Mais enfin, puisqu'ici tous les hommes sont fous,
Ce n'est pas un grand mal; hurlons avec les loups.

ÉPITRE II

A M. L'ABBÉ DE BENTIVOGLIO

Favori d'Apollon, toi qui sur le Parnasse,
D'un vol rapide et fier, suis de si près le Tasse;
Toi, dont les vers galants et libres dans leur cours,
Semblent être en tout temps dictés par les Amours,
A qui, dans mes transports, je fais gloire de plaire;
Cher Abbé, j'ai besoin d'un conseil salutaire.
Je sais que je ne puis mieux m'adresser qu'à toi.
Voici quel est le fait : de grâce, écoute-moi.

Un démon, ennemi du repos de ma vie,
De rimer, en naissant, m'inspira la folie;
Et je n'eus pas encore assemblé douze hivers,
Qu'errant sur l'Hélicon, je composai des vers.
Depuis ce temps fatal ma vie infortunée
Aux fureurs d'Apollon fut toujours condamnée.
Le fantasque qu'il est m'agite à tout propos,
Et se fait un plaisir de troubler mon repos.
Quand, retiré chez moi, que, d'un sommeil tranquille,
Je devrais à mon aise, ainsi que Gémonville,
Entre deux draps bien blancs, jusqu'à midi ronflant,
Attendre le retour d'un dîner succulent;
Bientôt ce dieu fougueux, me tirant par l'oreille,
S'empare de mes sens, me travaille, m'éveille,
M'arrache de mon lit, et fait tant qu'il m'assied,
Ainsi qu'un criminel, sur le sacré trépied.
Avec l'aide d'un fer le caillou étincelle,
Le feu prend; j'entrevois, j'allume ma chandelle;
Je prends la plume en main; j'écris, et quelquefois,
Pour faire quatre vers, je me mange trois doigts:
Je monte, je descends; sur le bruit que je mène,
On croit dans la maison que c'est une âme en peine;
La servante, en frayeur, se jette à bas du lit,
Et pour le lendemain me promet un obit,
Avec des oraisons de cent ans d'indulgence;
Mais déjà pour un temps ma pauvre âme en élance
Cherche, travaille, sue; efface, ajoute, écrit,
A la torture met son corps et son esprit.
Encor si quelquefois mon indulgente veine,
De mes premiers efforts se contentant sans peine,
A quelque faible endroit voulait faire quartier,
Je pourrais aisément, comme l'abbé Gontier,
Seul content des transports de ma veine facile,
Fatiguer de mes vers et la cour et la ville:
Mais, hélas! par malheur, Abbé, le croiras-tu?
Je ne te dirai point si c'est vice ou vertu,
Il me semble toujours, lorsque je viens d'écrire,
Que tout ce que j'ai dit on le pourrait mieux dire;
Qu'un tel vers, à mon sens, est languissant et froid;
Que ce mot n'est pas bien placé dans son endroit;
Là, que le bon sens souffre, et qu'ici la pensée
De ténèbres encor se trouve embarrassée.
Ainsi toujours chagrin, agité de remords,
Si j'en croyais la voix de mes justes transports,

Je cacherais bientôt, sous de sages ratures,
De mes vers mal polis les honteuses mesures;
Ou bien, écoutant mieux la voix de la raison,
Le feu me vengerait des froideurs d'Apollon.
Mais, malgré tous les maux où ma verve m'engage,
Abbé, vois, je te prie, à quel point va ma rage;
Comme si de ce dieu tous les trésors divers
Ne s'ouvraient que pour moi, je veux faire des vers.
J'ai beau, dans mon bon sens blâmant mon impru-
De mes astres malins accuser l'influence; [dence,
Sitôt que mon démon vient m'offrir son secours,
Il faut, comme un torrent, que ma veine ait son
[cours.
Je me rejette en mer sans crainte de l'orage;
Et, tout humide encor de mon dernier naufrage,
J'aime mieux mille fois m'abandonner aux flots
Qu'aux charmes indolents d'un ennuyeux repos.
Je serais trop heureux si d'une autre manie
Le ciel ne prenait soin de traverser ma vie;
Je ne me trouverais à plaindre qu'à demi,
Si je n'avais, Abbé, que ce seul ennemi: [dre,
De quelque adroit poison dont il vînt me surpren-
Je crois que je pourrais quelquefois m'en défendre;
Mais un dieu plein de haine est venu dans un jour
Souffler dedans mon cœur tous les feux de l'amour.
Depuis le triste instant qui vit finir ma joie,
Mon cœur de deux bourreaux est devenu la proie;
Et l'un n'a pas plutôt suspendu sa fureur,
Que l'autre arme sa rage et déchire mon cœur:
Car, sitôt qu'Apollon souffre que je respire,
L'Amour vient sur ses pas exercer son empire,
Et m'offrir un objet qui fut fait par les dieux
Pour le tourment des cœurs et le plaisir des yeux.
Que ce plaisir fatal m'a fait verser de larmes! [mes!
Qu'il en coûte à mon cœur d'avoir vu tant de char-
Et qu'il s'en faut, grands dieux! dans cet engage-
Que le plaisir, hélas! égale le tourment! [ment,
Je veux à chaque instant m'échapper de ma chaî-
J'appelle à mon secours le dépit et la haine, [ne;
La raison, ses froideurs, les maux que j'ai soufferts:
Mais, toujours malgré moi retenu dans mes fers,
Plus je forme d'efforts, plus ma rebelle flamme,
S'irritant par mes soins, s'allume dans mon âme.
Trop heureux Q... qui peux en un seul jour
Changer trois fois d'habit, de cheval, et d'amour;

Qui peux facilement, d'une flamme légère,
Passer du blond au brun, de la fille à la mère!
Pour le premier objet ton cœur est toujours prêt;
Tes plaisirs, il est vrai, sont sans goût, sans attraits;
Mais tu fais cependant, quoiqu'on en veuille rire,
L'amour sans rien souffrir, et même sans rien dire.
Que je serais heureux, si le ciel, en naissant,
M'eût donné, comme à toi, ce vertueux talent!
Ou, comme à Robineau, qu'il eût mis dans ma
[bouche
Ces accents doucereux, ce langage qui touche,
Cet air tendre et flatteur, et ce discours concis
Qui fait qu'avec deux mots un cœur se trouve pris!
Mais, hélas! je n'ai rien de ce qu'il faut pour plai-
Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire. [re;
Je me consolerais, si comme au siècle d'or
Les amants d'aujourd'hui faisaient l'amour encor,
La bouche était du cœur la fidèle interprète:
On n'appréhendait point alors qu'une coquette
Apprît à ses soupirs quand ils devaient sortir,
Et que même les fleurs servissent à mentir;
Qu'une fausse bonté, succédant à la haine,
Vînt arrêter un cœur prêt à rompre sa chaîne;
On ignorait encor l'art de dissimuler;
Qui plus avait d'amour, mieux en savait parler;
Dès que l'on aimait bien, on était sûr de plaire:
Aussi, par un retour et juste et nécessaire,
Il arrivait toujours que le plus amoureux,
Malgré tous ses rivaux, était le plus heureux.
Ce beau temps est passé; tout a changé de face;
Et l'amour aujourd'hui ne se fait qu'en grimace.
Il faut être bourru, chagrin, fâcheux, jaloux,
Et plus prompt que Rodrigue à se mettre en cour-
[roux.
Moi-même le premier je sens cette faiblesse: [se,
Qu'une mouche bourdonne autour de ma maîtres-
Et vienne impudemment sur ses lèvres s'asseoir,
Ou qu'un zéphyr fripon lui lève son mouchoir,
Soudain j'entre en fureur, je pâlis, je frissonne,
Et je crois avoir vu mon rival en personne:
Je languis, je me plains, quand je vois ses appas;
Je ne souffre pas moins quand je ne les vois pas.
Ainsi, toujours fâcheux, odieux à moi-même,
Je passe tous mes jours dans une horreur extrême:
Je m'ennuie étant seul, le monde me déplaît,

Et ne puis dire enfin si j'aime ou si je hais.
Voilà depuis cinq ans la vie que je mène:
Mais enfin il est temps que je sorte de peine;
Et je viens dans ces vers, Abbé, te consulter.
De deux rudes métiers lequel dois-je quitter?
Cesserai-je d'aimer, ou bien d'être poëte?
Tu vas me conseiller, en personne discrète,
De laisser l'un et l'autre, et les vers et l'amour.
Il est vrai : mais c'est trop entreprendre en un [jour.
Et tu seras encore un saint d'un grand mérite,
Si tu peux, par conseils, par art, par eau bénite,
Exorciser en moi l'un de ces deux démons:
Abbé, je t'en conjure ; et si par tes sermons
Apollon et l'Amour peuvent quitter la place,
S'il en rentre en mon cœur jamais la moindre tra- [ce,
Je consens que mon bras, chargé de nouveaux fers,
De l'Ottoman encor fasse écumer les mers;
De n'aller qu'en béquille, ou sur une civière;
De ne faire concert qu'avecque Goupillière;
Et, pour comble à la fin d'ennuis et de tourment,
De ne voir de trois mois la belle Lallemant.

ÉPITRE III

A M. QUINAULT

Auditeur en la Chambre des comptes, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres.

Favori des neuf Sœurs, toi que l'Amour fit naître
Pour être en l'art d'aimer et le guide et le maître,
Et dont les vers galants, libres et pleins d'attraits,
Fournissent à ce dieu les plus sûrs de ses traits;
Toi qui connais si bien le cœur et la tendresse,
Quinault, souffre aujourd'hui qu'à toi seul je m'a- [dresse
Pour châtier des vers, enfants d'un noble feu
Qui n'avait d'Apollon peut-être aucun aveu:
Juge juste et sévère, ajoute, change, efface;
Viens des vers trop pompeux humilier l'audace;
Fais à de languissants prendre un plus noble essor;
Sous tes critiques mains tout va devenir or.

Si mon faible travail s'attire quelque gloire,
Je te la devrai plus qu'aux filles de Mémoire;
Et pour élève enfin si tu veux m'avouer,
C'est par cet endroit seul qu'il faudra me louer:
Car enfin, de tes traits admirateur fidèle,
Où trouverai-je ailleurs un plus parfait modèle,
Soit que ma muse un jour donne à Lulli des vers,
Soupire d'un cœur tendre et digne de ses airs;
Soit que je veuille encor, d'une plus forte haleine,
Pour le cothurne altier faire couler ma veine;
Ou qu'un plus noble feu m'emportant vers les cieux,
Je chante d'un héros les exploits glorieux?
En effet, qui sait mieux dans les plus froides âmes
Allumer les brasiers des amoureuses flammes?
On dirait que l'Amour t'a remis son carquois,
Qu'il frappe par tes coups et touche par ta voix.
Si tu chantes Louis, que l'univers révère,
Tu cesses d'être Ovide, et prends le ton d'Homère.
Quelle gloire pour toi que tes illustres vers
Aient donné matière à ces nobles concerts
Qui vont porter son nom du midi jusqu'à l'Ourse,
Et du couchant aux lieux où le jour prend sa source!
A l'ombre de ce nom, cher Quinault, ne crains pas
D'être soumis aux lois d'un injuste trépas:
A l'injure des ans ta gloire est arrachée,
Puisqu'elle est pour jamais à Louis attachée.
Heureux si, comme toi, plein de divins transports,
Je lui pouvais un jour consacrer mes efforts!
Mais faible et vain désir! Quelle muse assez fière
Osera maintenant entrer dans la carrière? [bats,
Campistron m'apprend trop, dans de pareils com-
Les dangers que l'on court en marchant sur ses pas.
Je repousse bien loin de flatteuses amorces,
Et sais mieux mesurer mes desseins à mes forces.
Que d'autres, plus hardis, dans ces nobles travaux,
S'efforcent d'imiter Racine et Despréaux;
Mais moi, je n'irai point, trop altéré de gloire,
Honorer le triomphe acquis à leur victoire;
Content de t'admirer dans un vol glorieux,
Je te suivrai, Quinault, et du cœur et des yeux.

ÉPITRE IV

A M. DU VAULX

Toi que, pour un faux pas, un sort trop inhumain,
Attache sur un lit avec des clous d'airain,
Quel que soit le chagrin dont ton âme est saisie,
Du Vaulx, le croirais-tu? ton sort me fait envie:
Non que j'ignore à quoi doivent aller tes maux;
De longs frémissements troubleront ton repos;
Une maligne humeur sur ta jambe épandue
Par cent élancements cherchera son issue;
Je sais que trente fois, dans son char radieux,
Le soleil fournira la carrière des cieux,
Avant que, pleinement remis de ta disgrâce,
Ton pied dans tes vergers laisse après toi sa trace,
Ou que, voulant tromper les hivers et les vents,
Tes chevaux à Paris te mènent à pas lents.
Si cet éloignement, à ton humeur trop rude,
Des maux que tu ressens aigrit l'inquiétude,
Que dans nos sentiments nous différons tous deux!
Car c'est par cet endroit que je te trouve heureux.
Tu vis tranquille aux champs, tandis qu'en cette ville
Rien ne s'offre à mes yeux qui n'échauffe ma bile.
Pendant un mois au moins les tiens ne verront pas
Mille objets de chagrin qu'on trouve à chaque pas.
Un ** embrassant l'une et l'autre portière
Du char dont autrefois il ornait le derrière,
Traîné par des coursiers qui, d'un pas menaçant,
Font trembler les pavés et gronder le passant.
Tu n'es point obligé, tout dégouttant de boue,
De serrer les maisons de peur qu'on ne te roue,
Et demeurant longtemps contre le mur collé,
De voir encor passer le train de Champmêlé.
Tu ne crains point, du Vaulx, qu'au détour d'une
Dainville vienne à toi, malgré sa courte vue, [rue,
Et, vomissant des vers fades et mal tournés,
N'infecte ton esprit encor plus que ton nez.
Tu ne vois point d'un fat l'ennuyeuse figure,
Bouffi du vain orgueil de sa magistrature,
Insulter au bon sens, et n'offrir, pour vertus,
Que trois laquais en jaune, et cent fois mille écus.
Pour moi, qui cède au cours d'une humeur incertai-
Et qui vais jour et nuit où le plaisir m'entraîne, [ne,

Quelque soin que je prenne à détourner mes yeux,
Les sots et les fripons me cherchent en tous lieux.
Je rencontre Alidor, dont la haute impudence
Croit duper jusqu'à Dieu par sa sainte apparence,
Et qui, sous un dehors charitable et pieux,
Cache un franc usurier : Bernard, Portail, Brieux,
Ont gémi sous le poids des intérêts qu'il tire;
Et c'est le... enfin, puisqu'il faut te le dire.
Le... me diras-tu! parlez mieux, s'il vous plaît;
Le... est honnête homme. Il est vrai qu'il connaît
Combien sur un billet par mois on doit rabattre,
Et ce que cent écus rendent au denier quatre;
Mais du pauvre en revanche il fournit aux besoins,
Et l'on voit l'Hôtel-Dieu prospérer par ses soins.
Je me tais : car enfin je vois, plus j'examine,
Qu'être honnête homme ici c'est en avoir la mine.
Damon, midi sonnant, vêtu d'un habit noir, [seoir;
Un dimanche, dans l'œuvre, au sermon vient s'as-
D'un gros livre, à l'instant, que son bras porte à pei-
Il parcourt les feuillets, et les lit d'une haleine. [ne,
Tu croirais, à le voir, que le ciel en courroux
Suspend, en sa faveur, tous ses carreaux sur nous.
Mais prends garde à ce fourbe; et, par trop d'impru-
Ne va pas d'un dépôt charger sa conscience; [dence,
Tu le verrais bientôt, avec un front d'airain,
Nier d'avoir reçu ce qu'il prit de ta main;
Et par mille serments, au mépris du tonnerre,
Attester hautement et le ciel et la terre.
Mais je t'entends déjà, d'un ton de défenseur,
Blâmer les traits aigus de mon esprit censeur;
Et, lâche adulateur, t'élever, et me dire
Que ces emportements sont bons pour la satire;
Qu'on peut trouver encor quelque honnête homme
Et que tous ne sont pas faits comme... [ici,
Ariste, diras-tu, n'est-il pas un modèle
D'un homme plein d'honneur, et d'un ami fidèle?
N'est-il pas doux, sincère, obligeant, généreux?
D'accord : mais entre nous, il n'est pas malheureux
D'avoir pu se purger, quoi que dans lui l'on vante,
De maints fâcheux griefs sus dans la chambre arden-
Tout mortel porte un fonds corrompu, vicieux; [te.
Le plus saint est celui qui le cache le mieux;
Et la vertu qu'on voit, si l'on en voit quelqu'une,
N'est qu'un effet de l'art ou bien de la fortune.
D'un intrépide cœur Crispin, plus de vingt fois,

A frustré, dans Paris, le gibet de ses droits:
Cependant aujourd'hui le premier à l'église,
Le ciel ne fait de bien que par son entremise;
Il est dévot, pieux; et, pour n'en dire rien,
C'est qu'il a pris assez pour être homme de bien;
Que de mille orphelins il a fait des victimes,
Et ses vertus ne sont que le fruit de ses crimes.
Sans les coups imprévus d'un outrageant cornet,
Ou les revers affreux d'un maudit lansquenet,
Verrait-on d'O... plein d'une ardeur nouvelle,
Servir les hôpitaux, prier Dieu d'un grand zèle?
Non; autour d'une table, assis en quelque lieu,
De tout autre manière il parlerait à Dieu.
Mais je m'emporte trop, et ma mordante veine
Des esprits mal tournés va m'attirer la haine.
Et que veux-je de plus? Si tu m'aimes, DU VAULX,
Je suis assez vengé de la haine des sots.
Démocrite, après tout, l'estima-t-on moins sage,
Lorsque d'un ris moqueur il châtiait son âge,
Et que, las des Lombards qu'il trouvait en tous lieux,
Pour n'en plus voir enfin il se creva les yeux?

Cependant, de son temps, voyait-on dans Abdère
Un Pécourt de ses airs insulter le parterre?
Voyait-on la... sous un dais de velours?
La... d'un duc devenir les amours,
Après que chacun sait qu'autrefois de chez elle
On ne faisait qu'un saut chez Bessière ou Morelle?
Il ne rencontrait point alors en son chemin
Une mule à pas lents traînant un médecin,
Et n'aurait jamais cru qu'en ce temps où nous som-
On eût mis à profit l'art de tuer les hommes. [mes,
Que dirait-il, grands dieux! si, sur les fleurs de lis,
Il voyait au palais un magistrat assis,
Qui, malgré les clameurs de Maurice en furie,
Se dédommage à fond d'une longue insomnie,
Et, n'ayant pas du fait entendu quatre mots,
Pour donner un arrêt se réveille en sursaut;
S'il voyait des repas dont la folle dépense
Des eaux et des forêts épuise l'abondance;
S'il voyait un sénat de cuisiniers fameux
Pour quelque nouveau mets tenir conseil entre eux,
Donner des lois au goût, et, pour le satisfaire,
Y décider en chef des points de bonne chère?

Mais voilà bien prêcher, me dira Daigremont,
Qui, comme moi, souvent bâille et dort au sermon.
A quoi bon ces chagrins? quel démon vous agite?
En vain contre les mœurs la raison vous irrite;
Par quatre méchants vers, peut-être déjà dits,
Croyez-vous changer l'homme et redresser Paris?
Non; je sais que vouloir réformer cette ville,
C'est tracer sur le sable un sillon inutile;
Que Bourdaloue et moi, nous prêcherions mille ans,
Avant que la Dussé se passât de galants.
Je sais que Saint-O... quoi qu'on fasse et qu'on die,
Sera fripon au jeu tout le temps de sa vie.
Mais du moins je fais voir que, marchant loin des
Je sépare souvent le vrai d'avec le faux. [sots,
Je distingue... d'avec un homme sage,
Et ne suis point enfin la dupe de mon âge.

ÉPITRE V

Quoi! toujours prévenu des sentiments vulgaires,
Ne sortiras-tu point des routes ordinaires?
Et veux-tu, te laissant entraîner au torrent,
Toujours dans tes erreurs suivre un peuple igno-
Ne pourrai-je à la fin te mettre dans la tête [rant?
Que ces opinions où le peuple s'arrête
Sont ces faux loups-garous, ces masques effrayants,
Ces spectres dont ici l'on fait peur aux enfants?
Ne sais-tu point encor, par ton expérience,
Que tout ce qu'ici-bas on appelle science
N'est qu'un abîme obscur, où nous trouvons enfin
Qu'il n'est rien de si sûr que tout est incertain;
Qu'une femme en sait plus que...
Tu ris! Qu'a donc, dis-moi, ce discours qui t'étonne?
Je ne veux que deux mots pour te pousser à bout.
Qu'est-ce que le savoir? L'art de douter de tout.
Ignorer ou douter étant la même chose,
Un simple esprit, certain de ce qu'on lui propose,
N'est-il pas, réponds-moi, mille fois plus savant
Dans ses égarements que ce docte ignorant,
Lequel, interrogé si le soleil éclaire,
Répond: Je n'en sais rien; j'en doute; il se peut
Mais il faut s'égayer; et sur le même ton, [faire.

Après t'avoir prouvé par plus d'une raison
Que l'homme ne sait rien qu'à force d'ignorance,
Sceptique dangereux, je dis plus, et j'avance
Que le bien et le mal n'est qu'en opinion;
Que faire l'un ou l'autre est faire une action
Que la loi seulement défend, ou rend licite,
Et qui ne porte en soi ni crime ni mérite;
Que l'un dans l'autre enfin est si fort confondu,
Que le bien est un mal, le crime une vertu.
Ma doctrine n'est pas tout à fait orthodoxe,
J'en conviens, et je sais qu'un pareil paradoxe
Du portique incertain a toujours pris l'essor.
Mais il faut le prouver comme l'autre : d'accord.
Le bien dont nous parlons n'est-il pas d'une essence
Qui ne prend que de soi toute son excellence;
Qui, recherché de tous, et toujours précieux,
N'emprunte sa valeur ni du temps ni des lieux?
Le mal est, d'autre part, ce qu'une voix tacite
Nous dit être mauvais, et que chacun évite.
Or, dis-moi, quelle chose est d'un goût général
Ici-bas reconnue ou pour bien ou pour mal?
Chaque peuple, à son gré, conduit par ses caprices,
N'a-t-il pas ordonné des vertus et des vices?
Et, sans de la raison écouter trop la voix,
Ce qui fut mal en soi fut fait bien par les lois.
Chacun, dans ses erreurs, ou fâcheux, ou commode,
S'établit une loi purement à sa mode.
Ainsi l'on vit du Nil les brûlés habitants
Peindre les anges noirs, comme les démons blancs.
Le porc est chez l'hébreu le morceau détestable;
Le porc, chez les chrétiens, est l'honneur de la [table;
Et sur le même mets nous voyons attaché,
Pour les uns du plaisir, pour d'autres du péché.
L'Ottoman ne saurait boire du vin sans crime;
Le Germain, s'il n'en boit, ne peut être en estime;
Et c'est une vertu, sur les rives du Rhin,
De perdre la raison pour faire honneur au vin.
On a, dans mille lieux, vingt femmes de réserve;
Deux suffisent ici pour aller droit en Grève;
Même les plus sensés, craignant le nom de sot,
Ont jugé sainement qu'une était encor trop.
Un mari, redoutant les coups de la tempête
Dont le musqué blondin vient menacer sa tête,
Croit qu'il n'est point au monde un plus sensible [affront

Que celui qui, sans bruit, le peut marquer au front,
Et qu'il n'est devant Dieu d'actions plus énormes
Que ces crimes féconds qui font pousser les cornes.
Il n'en est pas de même en ces tristes pays
Que sous d'âpres glaçons l'Aquilon tient transis.
Qui le sait mieux que moi? La froide Laponie
De ces sottes erreurs ignore la manie:
Pour honorer son hôte, il faut (me croiras-tu?)
Prendre le soin fâcheux de le faire cocu.
Cocu! Vous vous moquez. Bon! il n'est pas possible.
Et pourquoi non? Qu'a donc ce mot de si terrible?
Les femmes n'en ont pas, comme toi, tant de peur.
Cela fut bon jadis. Voyez le grand malheur,
Quand ton nom des cocus grossira le volume,
Si ton front à la chose aisément s'accoutume!
Eh! pourquoi, sans raison, du seul mot s'effrayer?
Je le dis entre nous, il faut que ce métier
Ne soit pas, après tout, un si rude exercice,
Puisqu'on voit tous les jours dedans cette milice
Des flots d'honnêtes gens venir prendre parti.
Mais je reviens au point duquel je suis sorti;
Et je dis qu'il n'est point de vertu ni de vice
Qui ne change de nom suivant notre caprice,
Et que tout ici-bas est diversement pris
Par les gens plus sensés et les plus beaux esprits.
Ces lieux si décriés, que ces femmes humaines
Tiennent pour soulager les amoureuses peines,
Ces temples de Vénus, où l'on voit si souvent
Le commissaire en robe appuyé du sergent;
Ces lieux contre lesquels le dévot voisinage
Va déchaîner son zèle et déployer sa rage,
Sont détestés en France, et bénis au Levant,
Où l'on voit tous les jours le pieux musulman
Fonder sur les chemins, par un excès de zèle,
Ainsi qu'un hôpital ou bien une chapelle,
De ces lieux que l'on trouve ici si dangereux,
Pour les pressants besoins du passant amoureux.
Cependant, à nous voir, nous sommes les seuls [sages;
Rien ne fut mieux conçu que nos lois, nos usages.
Il est vrai; mais bientôt, par de bonnes raisons,
L'Indien va nous placer aux Petites-Maisons.
En effet, dira-t-il, quelle fureur extrême
De mettre en terre un corps qu'on chérit, que l'on [aime,
Pour être indignement la pâture des vers?

Qu'avec plus de raison, en cent ragoûts divers,
Le fils mangeant le père, il lui rend en partie
Ce qu'il reçut de lui quand il vint à la vie;
Et, ranimant sa chair et réchauffant son sang,
Il lui fait de son corps un sépulcre vivant!
Quelle horreur ne font pas ces sentiments bizarres!
Mais pourtant dans ces lieux si cruels, si barbares,
Nous-mêmes nous passons pour des gens sans
Ingrats, dénaturés, et peu dignes du jour. [amour,
Non, non, je le dirai, il n'est point de folie
Qui ne soit ici-bas en sagesse établie,
Point de mal qui pour bien né puisse être reçu,
Et point de crime enfin qu'on n'habille en vertu.
Un voleur, par la ville, en pompeuse ordonnance,
Est du fond d'un cachot conduit à la potence :
La raison, l'équité, la coutume, les lois,
Pour demander sa mort tout élève sa voix.
En jugiez-vous ainsi jadis, Lacédémone, [ronne
Quand, par votre ordre exprès, une illustre cou-
Venait ceindre le front du plus adroit voleur,
Qu'on renvoyait comblé de présents et d'honneur?
Cependant les décrets que vous sûtes écrire
Furent reçus dans Rome, et ce fameux empire,
Qui prescrivait des lois à l'univers jaloux,
Se fit toujours honneur d'en recevoir de vous.
Mais pourquoi s'étonner que des lois étrangères
Soient, suivant le caprice, aux nôtres si contraires?
Nous-mêmes, sans raison, à nous-même opposés,
Nous punissons des faits par nous-même encensés;
Et, sans avoir pour nous des raisons légitimes,
Le succès fait toujours nos vertus ou nos crimes.
Il est vrai, j'en conviens, nous voyons parmi nous
Les suivants de Thémis, de leur pouvoir jaloux,
Contre des malheureux déchaîner leur colère.
Mais ces voleurs fameux de la première sphère,
Ces riches partisans, ces heureux scélérats,
Malgré tous leurs forfaits, ne les voyons-nous pas,
A force d'entasser injustices sur crimes,
Se tracer une route aux rangs les plus sublimes?
Voler au coin d'un bois pour éviter la faim,
C'en est trop pour mourir d'un supplice inhumain;
Mais, sous le faux semblant de l'intérêt du prince,
Désoler en un an la plus riche province,
Faire gémir le peuple, accabler l'équité,
Se faire une vertu de son iniquité,

Immoler tous les jours d'innocentes victimes,
Et remporter enfin, pour le fruit de ses crimes,
Le repos malheureux de n'en connaître plus;
Voilà, voilà des faits dont se sont prévalus
Ceux qu'on a vus par là mériter l'alliance
D'un duc et pair, ou bien d'un maréchal de France.
Par cent bouches d'airain mettre une ville à bas,
Ravir une province, enlever des États,
Déposséder des rois affermis sur le trône,
Leur ôter en un jour la vie et la couronne,
Précipiter enfin cent peuples dans les fers,
Et porter l'épouvante aux coins de l'univers:
N'est-ce pas là courir de victoire en victoire,
Et faire des exploits d'éternelle mémoire?
Répandre un peu de sang, c'est être un assassin,
C'est être d'un gibet l'honneur et le butin;
Mais de ruisseaux de sang inonder les campagnes,
De morts et de mourants élever des montagnes,
Immoler l'univers à toute sa fureur;
A force de trépas, de carnage et d'horreur,
Obliger le soleil à rebrousser sa course,
Et révolter les eaux contre leur propre source:
Que fîtes-vous jamais, illustres conquérants,
Pour mériter le nom d'invincibles, de grands,
Que ces fameux forfaits que l'univers admire?
N'est-ce pas à ce prix qu'on achète un empire?
Et vous eût-on jamais élevé des autels,
Si vous n'eussiez été qu'à demi criminels?
Pourquoi commandes-tu que je perde la vie,
Dit ce corsaire un jour au vainqueur de l'Asie?
Ce fut toi qui m'appris, en pillant l'univers,
Le métier malheureux de voler sur les mers:
Nous exerçons tous deux le même art de pirate;
En cela différents, que toi dessus l'Euphrate
Tu ravis tous les jours des empires nouveaux,
Et que moi je ne prends sur mer que des vaisseaux.
N'avait-il pas raison? Car si, pour le bien prendre,
Le corsaire eût été plus voleur qu'Alexandre,
Par un fâcheux revers alors on aurait vu
Le premier sur le trône, et le second pendu.

La plus belle action n'est bien souvent qu'un vice.
Romains, vous l'enseigniez, quand du dernier
[supplice
Vous punissiez vos fils en criminels d'État,

Quand ils avaient vaincu sans l'ordre du sénat.
De si hautes vertus, de si rares maximes,
Par leur trop de hauteur dégénèrent en crimes;
Et le crime élevé, et d'éclat revêtu,
Perd son nom dans son vol, et se change en vertu
Que je te plains, hélas! malheureuse duchesse,
D'être du campagnard et du clerc la maîtresse!
Tu vois depuis quinze ans, dans ton indigne emploi,
Ta honte tous les jours s'élever contre toi:
Si, comme une Laïs, ou comme une Faustère,
Tu pouvais captiver les maîtres de la terre,
Et t'élevant enfin par quelque coup d'éclat,
Devenir les amours d'un ministre d'État;
Alors certes, alors, ennoblie, estimée,
Tu verrais de ton sort changer la renommée;
Tu verrais dans l'État tout soumis à tes lois;
Seule tu donnerais les charges, les emplois,
Qui tu voudrais irait par la ville en carrosse;
Tu verrais à tes pieds et l'épée et la crosse;
Et la France viendrait, ne jurant que par toi,
T'implorer, comme on fait le tout-puissant Louvois.
Plutôt que d'épuiser une telle matière,
Je compterais vingt fois combien au cimetière
Pilon, l'homme aux pardons, a fait porter de corps,
Combien au jeu Robert a perdu de trésors,
Et combien la Milieu, la beauté de notre âge,
A de fois en un an recrépi son visage.

ÉPITRE VI

A M. ***

Si tu peux te résoudre à quitter ton logis,
Où l'or et l'outremer brillent sur les lambris,
Et laisser cette table avec ordre servie,
Viens, pourvu que l'amour ailleurs ne te convie,
Prendre un repas chez moi demain, dernier janvier,
Dont le seul appétit sera le cuisinier.
Je te garde avec soin, mieux que mon patrimoine,
D'un vin exquis, sorti des pressoirs de ce moine
Fameux dans Ovilé, plus que ne fut jamais
Le défenseur du clos vanté par Rabelais.

Trois convives connus, sans amour, sans affaires,
Discrets, qui n'iront point révéler nos mystères,
Seront par moi choisis pour orner le festin.
Là, par cent mots piquants, enfants nés dans le vin,
Nous donnerons l'essor à cette noble audace
Qui fait sortir la joie, et qu'avouerait Horace.

Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé
J'habite dans Paris, citoyen exilé,
Et me cache aux regards du profane vulgaire?
Si tu le veux savoir, je vais te satisfaire.
Au bout de cette rue où ce grand cardinal,
Ce prêtre conquérant, ce prélat amiral,
Laissa pour monument une triste fontaine,
Qui fait dire au passant que cet homme, en sa haine,
Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau,
Sut répandre le sang plus largement que l'eau,
S'élève une maison modeste et retirée,
Dont le chagrin surtout ne connaît point l'entrée:
L'œil voit d'abord ce mont dont les antres profonds
Fournissent à Paris l'honneur de ses plafonds;
Où de trente moulins les ailes étendues
M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues:
Le jardin est étroit; mais les yeux satisfaits
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
C'est là qu'en mille endroits laissant errer ma vue,
Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue;
C'est là que, dans son temps, des moissons d'artichauts
Du jardinier actif secondent les travaux,
Et que de champignons une couche voisine
Ne fait, quand il me plaît, qu'un saut dans ma cuisine:
Là, de Vertumne enfin les trésors précieux
Charment également et le goût et les yeux.
Dans le sein fortuné de ce réduit tranquille,
Je ne veux point savoir ce qu'on fait dans la ville;
J'ignore si Paris fait des feux pour la paix;
Mes yeux n'y voient point un maudit Bourvalais
Dans un char surdoré jouir avec audace
Des indignes regards dont chacun le menace;
Je n'entends point crier tant de nouveaux...
De l'avare cerveau de... sortis.
Libre d'ambition, d'amour, de jalousie,
Cynique mitigé, je jouis de la vie;
Et, pour comble de biens, dans ce lieu retiré,
Je n'y connus jamais ni M... ni G...

Dans ce logis pourtant, humble, et dont les tentures
Dans l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs teintures,
Où Mansart de son art ne donna point les lois,
Sais-tu quel hôte, ami, j'ai reçu quelquefois?
Enghien, qui, ne suivant que la gloire pour guide,
Vers l'immortalité prend un vol si rapide,
Et que Nerwinde a vu, par des faits inouïs,
Enchaîner la victoire aux drapeaux de Louis.
Ce prince respecté, moins par son rang suprême
Que par tant de vertus qu'il ne doit qu'à lui-même,
A fait plus d'une fois, fatigué de Marly,
De ce simple séjour un autre Chantilly.
Conti, le grand Conti, que la gloire environne,
Plus orné par son nom que par une couronne,
Qui voit, de tous côtés, du peuple et des soldats
Et les cœurs et les yeux voler devant ses pas;
A qui Mars et l'Amour donnent, quand il commande,
De myrte et de laurier une double guirlande;
Dont l'esprit pénétrant, vif et plein de clarté,
Est un rayon sorti de la Divinité,
A daigné quelquefois, sans bruit, dans le silence,
Honorer ce réduit de sa noble présence.
Ces héros, méprisant tout l'or de leurs buffets,
Contents d'un linge blanc et de verres bien nets,
Qui ne recevaient point la liqueur infidèle
Que Rousseau fit chez lui d'une main criminelle,
Ont souffert un repas simple et non préparé,
Où l'art des cuisiniers, sainement ignoré,
N'étalait point au goût la funeste élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance,
Mais où le sel attique, à propos répandu,
Dédommageait assez d'un entremets perdu.

C'est à de tels repas que je te sollicite;
C'est dans cette maison où ma lettre t'invite.
Ma servante déjà, dans ses nobles transports,
A fait à deux chapons passer les sombres bords.
Ami, viens donc demain, avant qu'il soit une heure.
Si le hasard te fait oublier ma demeure,
Ne va pas t'aviser, pour trouver ma maison,
Aux gens des environs d'aller nommer mon nom;
Depuis trois ans et plus, dans tout le voisinage,
On ignore, grâce au ciel, mon nom et mon visage:

Mais demande d'abord où loge dans ces lieux
Un homme qui, poussé d'un désir curieux,
Dès ses plus jeunes ans sut percer où l'Aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore;
Qui, parcourant le sein des infidèles mers,
Par le fier Ottoman se vit chargé de fers;
Qui prit, rompant sa chaîne, une nouvelle course
Vers les tristes Lapons que gèle et transit l'Ourse,
Et s'ouvrit un chemin jusqu'aux bords retirés
Où les feux du soleil sont six mois ignorés.
Mes voisins ont appris l'histoire de ma vie,
Dont mon valet causeur souvent les désennuie.
Demande-leur encore où loge en ces marais
Un magistrat qu'on voit rarement au palais;
Qui, revenant chez lui lorsque chacun sommeille,
Du bruit de ses chevaux bien souvent les réveille;
Chez qui l'on voit entrer, pour orner ses celliers,
Force quartauts de vin, et point de créanciers.
Si tu veux, cher ami, leur parler de la sorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte.
C'est là qu'au premier coup tu verras accourir
Un valet diligent qui viendra pour t'ouvrir:
Tu seras aussitôt conduit dans une chambre
Où l'on brave à loisir les fureurs de décembre.
Déjà le feu, dressé d'une prodigue main,
S'allume en pétillant. Adieu jusqu'à demain.

SUR LE MARIAGE

STANCES.

En ce temps malheureux, où tout le genre humain,
    La flamme et le fer à la main,
    Ne travaille qu'à se défaire,
    On ne saurait trop honorer
    Ceux qui, d'humeur plus débonnaire,
    Ne cherchent qu'à le réparer.

    L'hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offre la guerre,
    Vous donnera de vrais plaisirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'histoire ;

Mais vivre au gré de ses désirs
Vaut bien mieux qu'une mort avec un peu de gloire.

Ne divertissez point les fonds
Destinés pour la paix de votre mariage :
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un si grand ouvrage.

Pour être heureux époux, soyez toujours amant;
Que, bien plus que le sacrement,
L'amour à jamais vous unisse;
Et pour faire durer le plaisir entre vous,
Que ce soit l'amant qui jouisse
De tout ce qu'on doit à l'époux.

Pour vivre sans débat dans votre domestique,
Vous n'avez qu'un moyen unique,
Et je vais vous le découvrir.
Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître;
Mais, si l'on veut bien le souffrir,
Contentez-vous de le paraître.

Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous fasse douter
Que votre épouse est toujours sage;
Car, sans cet article de foi,
Qu'on doit croire toujours, et souvent malgré soi,
Point de salut en mariage.

SONNET

Jardin délicieux, que l'art et la nature
S'efforcent d'enrichir par un concours égal,
Où cent jets d'eau divers, élançant leur cristal,
Des couleurs de l'iris retracent la peinture :

Cabinets toujours verts, rustique architecture,
A qui jamais l'hiver ne put faire de mal,
Qui, bordant à l'envi les rives d'un canal,
Répètent dans les eaux leur charmante figure :

Parterres enchantés, lauriers, myrtes, jasmins,
Que Flore prit plaisir de planter de ses mains,
Et qui font l'ornement de la saison nouvelle :

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne sont pour
[les dieux,
Qu'il est doux à loisir de pousser une selle!

DIVERTISSEMENT

A METTRE EN MUSIQUE

Une troupe de joueurs, dont douze habillés comme les figures des cartes, rois, dames et valets, conduits par la Fortune.

MARCHE POUR LES JOUEURS.

LA FORTUNE.

Je suis fille du Sort, inconstante et légère;
Tout fléchit sous ma loi :
De tous les dieux que l'univers révère,
Aucun n'a plus d'autels ni plus de vœux que moi.

Je donne à mon gré les richesses;
Tout mortel à me suivre emploie tous ses soins:
Je comble souvent de caresses
Ceux qui les attendent le moins.

Vous, qu'une ardeur fidèle
Attache à mes pas chaque jour,
Faites voir ici votre zèle;
Méritez les faveurs qu'on espère à ma cour.

AIR *pour les suivants de la Fortune et pour les cartes.*

LE CHŒUR.

Nous tous, qu'un soin fidèle
Attache à ses pas chaque jour,
Faisons voir ici notre zèle;
Méritons les faveurs qu'on espère à sa cour.

AIRS *pour les suivants de la Fortune, et pour les joueurs, travestis en figures de cartes.*

UN JOUEUR, UN AMANT.

LE JOUEUR.

Vous qui suivez l'Amour, votre joie est commune;
Le jeu seul peut nous rendre heureux.

L'AMANT.

Infortunés Joueurs, qui suivez la Fortune,
L'Amour seul fait qu'un cœur n'est jamais malheureux.

LE JOUEUR.

Quel plaisir de languir auprès d'une cruelle
Qui vous vend bien cher ses rigueurs?

L'AMANT.

Quel plaisir de languir auprès d'une infidèle
Dont on doit craindre les faveurs?

LE JOUEUR.

La Fortune et ses biens flattent notre espérance,
Et peuvent combler nos désirs.

L'AMANT.

L'Amour et ses douceurs auront la préférence;
Même dans ses chagrins on trouve des plaisirs.

LE JOUEUR.

C'est la Fortune qu'il faut suivre;
Tôt ou tard elle rend contents.
L'Amour à mille maux nous livre,
Et ses biens trop tardifs s'attendent trop longtemps.

L'AMANT.

C'est l'Amour qu'il faut suivre;
Tôt ou tard il nous rend contents.

LA FORTUNE.

Votre querelle m'importune;
La Fortune et l'Amour sont unis dans ce jour:
Rarement on est bien avec l'Amour,
Quand on est mal avec la Fortune.

(*On recommence l'air des joueurs déguisés.*)

LA FORTUNE.

Vos jeux ont eu pour moi de sensibles appas:
Je reconnaîtrai votre zèle.
Venez, suivez mes pas
Où la Fortune vous appelle.

LE CHOEUR.

Allons, suivons ses pas;
La Fortune nous appelle[1].

1. Le surplus de ce divertissement ne s'est pas trouvé parmi les papiers de M. Regnard après son décès.

POUR MLLE L***

AIR

Vainement je cherche quel crime
Rend votre courroux légitime;
L'Amour contre vous me défend.
Qu'ai-je dit, ou qu'ai-je pu faire?
Mais je ne puis être innocent,
Puisqu'enfin j'ai su vous déplaire.

En vain l'Amour me justifie;
Je traîne une odieuse vie:
Heureux si je perdais le jour!
Que me sert-il, dans ma tristesse,
D'être si bien avec l'Amour
Et si mal avec ma maîtresse?

POUR LA MÊME, SUR SA MALADIE

Elle est en proie à mille peines;
Un feu dévorant dans ses veines
Chaque jour vient s'y recéler:
Une fièvre ardente consume
Celle qui ne devrait brûler
Que des feux que l'Amour allume.

CHANSON

POUR MESDEMOISELLES LOYSON[1], EN 1702

Pour la Doguine
Qu'un autre se laisse enflammer:

[1]. Dans leur société, l'aînée s'appelait Doguine; la cadette Tontine. Mesdemoiselles Loyson ont fait beaucoup de bruit dans le monde par les grâces de leur personne et les agréments de leur esprit. (Voy. *Opuscules de Fréron,* t. II, p. 34.) Tontine vivait encore en 1745, lorsque l'on publia pour la première fois cette chanson. Regnard en avait été éperdument amoureux et voulait l'épouser. La mère de mademoiselle Loyson ne voulut pas y consentir.

Si je n'avais point vu Tontine,
Je pourrais me laisser charmer
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,
Tontine charme également;
Et, pour contenter tout le monde,
Elle est alternativement
Ou brune ou blonde.

Sur son visage
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours sont le tendre ouvrage;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur son visage.

Sa belle bouche
Est pleine de ris et d'attraits;
Elle ne dit rien qui ne touche:
L'Amour a choisi pour palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Est de marbre, à ce que je croi;
Car mortel encor dans le monde
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle est charmante
Avec les accents de sa voix[1]!
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement sous ses doigts,
Qu'elle est charmante!

De la Doguine
Je veux célébrer les attraits;
Elle est digne sœur de Tontine:
Ami, verse-moi du vin frais
Pour la Doguine.

Qu'elle est aimable,
Quand Bacchus la tient sous ses lois!

1. Mademoiselle Tontine était grande musicienne; elle chantait bien et jouait du clavecin parfaitement.

Mais bien qu'elle triomphe à table,
L'Amour ne perd rien de ses droits.
Qu'elle est aimable!

Tous, à la ronde,
Vidons ce verre que voilà;
C'est à cette charmante blonde[1]:
Peut-être elle nous aimera
Tous, à la ronde.

AUTRE COUPLET

POUR LES DEUX SŒURS, EN 1702

Sur l'air de *Joconde*.

Chez vous, pour vous faire la cour,
Prince et marquis se range;
N'y pourrai-je point quelque jour
Voir le prince d'Orange?
Le roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête;
Mais vous la mettez sur les cœurs:
L'impôt est plus honnête.

CHANSON

FAITE A GRILLON

POUR MESDEMOISELLES LOYSON, EN 1703

Pour passer doucement la vie
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une abbaye,
Et je la consacre à Bacchus.

Je veux qu'en ce lieu chaque moine
Qui viendra pour prendre l'habit,

1. L'aînée était blonde, la cadette était brune.

Apporte pour tout patrimoine
Grande soif et bon appétit.

Les vœux qu'en ce temple on doit faire
Ne peuvent point nous alarmer :
Long repas et courte prière,
Chanter, dormir, et bien aimer.

Renaud nous chantera matine,
Très-courte, de peur d'ennuyer :
Je donne à Duché[1] la cuisine;
D'Avaux prendra soin du cellier.

Pour empêcher que les richesses
Ne tentent le cœur de quelqu'un,
L'argent, le vin et les maîtresses,
Tous les biens seront en commun.

Chacun aura sa pénitente,
Conforme à ses pieux desseins;
Et, telle qu'une jeune plante,
La cultivera de ses mains.

Si la belle a quelque scrupule,
Le sage directeur pourra
La mener seule en sa cellule,
Lui lever les doutes qu'elle a.

Afin qu'aucun frère n'en sorte,
Et fasse sans peine ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
ICI L'ON FAIT CE QUE L'ON VEUT[2].

L'Amour, jaloux de la victoire
Que Bacchus remporte en ce jour,
Veut aussi partager sa gloire,
Et fonder un temple à son tour.

Pour abbesse il vous a choisie ;
La lettre est écrite en vos yeux,
Pour être avec plaisir suivie :
Pouvait-il jamais choisir mieux?

1. M. Duché, auteur d'*Absalon*, mort en 1704.
2. C'est la devise de l'abbaye de Thélème, dans Rabelais.

Si nous recevons dans la troupe
D'aussi belles sœurs désormais,
Je jure, en vidant cette coupe,
L'ordre ne finira jamais.

Vous, ma sœur, qui, pleine de zèle,
Parmi nous voulez bien venir,
L'Amour en ce lieu vous appelle:
L'Amour vous y doit retenir.

En regardant ce beau visage,
Qui comme une fleur doit passer,
N'en présumez pas davantage;
Songez seulement d'en user.

On reçoit ici la licence
De donner tout à ses désirs;
Et l'on n'y fait d'autre abstinence
Que de chagrins et de soupirs.

Aimer, boire, point de contraintes,
Chérir ses frères comme soi;
Voilà nos maximes succinctes,
Nos prophètes et notre loi.

ÉPIGRAMME

SUR UN AUTEUR DONT QUELQUES OUVRAGES POSTHUMES ÉTAIENT FORT PIQUANTS ET FORT SATIRIQUES

Dans ces vers beaux à merveille,
Qui semblent venir du ciel,
On sent la douceur du miel
Et l'aiguillon de l'abeille;
Mais si l'abeille toujours
Trouve la fin de ses jours
Dans sa piqûre caustique,
Damon, dis-moi par quel sort
Ici ton aiguillon pique
Seulement après ta mort?

SATIRE CONTRE LES MARIS[1]

PRÉFACE

Quelque chose que je dise contre le mariage, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont portés par une inclination naturelle, mais seulement de faire voir que les dégoûts et les chagrins qui en sont presque inséparables viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des maris que de celui des femmes, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espère qu'en faveur de la cause que j'entreprends on excusera les défauts qui se trouveront dans cette satire : je me flatte du moins que les dames seront pour moi; et, à l'abri d'une si illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée.

Non, chère Eudoxe, non, je ne puis plus me taire;
Je veux te détourner d'un hymen téméraire:
D'autres filles, sans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du soin de la postérité;
D'autres s'embarqueront sans crainte du naufrage:
Mais toi, voyant l'écueil, sans quitter le rivage,
Tu n'iras point, esclave asservie à l'amour,
Sous le joug d'un époux t'engager sans retour,
Ni, d'un servile usage approuvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur lui faire un sacrifice;
Abandonner ton âme à mille soins divers,
Et toi-même, à jamais, forger tes propres fers.

Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satire,
Ni que par un censeur le beau sexe outragé
Ait besoin de mes vers pour en être vengé :
Ce sexe plein d'attraits, sans secours et sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes;
Et les traits d'un critique affaibli par les ans
Sont tombés de ses mains sans force et languissants.
Mon esprit autrefois, enchanté de ses rimes,
Lui comptait pour vertus ses satiriques crimes,
Et livrait avec joie à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides auteurs;

1. La pièce de Regnard est la contre-partie de la satire X de Boileau, qui fut publiée en 1694.

Mais je n'ai pu souffrir qu'une indiscrète veine
Le forçât, vieux athlète, à rentrer dans l'arène;
Et que, laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau prédicateur, il vînt, en cheveux gris, [mes,
D'un esprit peu chrétien blâmer de chastes flam-
Et, par des vers malins, nous faire horreur des fem-
Si l'hymen après soi traîne tant de dégoûts, [mes.
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux:
Les femmes sont toujours d'innocentes victimes,
Que des lois d'intérêt, que de fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs.
On ne s'informe plus ni du sang ni des mœurs.

Crispin, roux et Manceau, vient d'épouser *Julie;*
Il est du genre humain et l'opprobre et la lie:
On trouverait encore, à quelque vieux pilier,
Son dernier habit vert pendu chez le fripier.
Par ses concussions, fatales à la France,
Il a déjà vingt fois affronté la potence;
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets;
Avec peine un milan traverse ses guérets:
Que faut-il davantage? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse;
Et, pour faire un époux, que voudrait-on de plus
Que dix terres en Beauce, avec cent mille écus?

Regarde *Dorilas*, cet échappé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un microscope,
Dont le corps de travers et l'esprit plus mal fait,
D'un Thersite à nos yeux retracent le portrait:
Que t'en semble, dis-moi? Penses-tu qu'une fille
Qui n'a vu cet amant qu'à travers une grille,
Et qui, depuis dix ans, nourrie à Port-Royal,
A passé du parloir dans le lit nuptial,
Puisse garder longtemps une forte tendresse
En faveur d'un mari d'une si rare espèce,
Quand la ville et la cour présentent à ses yeux
Des flots d'adorateurs qui la méritaient mieux?

Mais je veux que du ciel une heureuse influence
Rassemble en ton époux et mérite et naissance:
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens,
Qu'un contrat malheureux confond avec les siens.

Entrons dans ce brelan, où s'arrête à la porte

Des laquais mal payés la maligne cohorte.
Vois les cornets en l'air jetés avec transport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du sort:
Vois ces pâles joueurs, qui, pleins d'extravagance,
D'un destin insolent affrontent l'inconstance,
Et sur trois dés maudits lisent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'hôpital.
Pénétrons plus avant. Vois cette table ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés semblent avoir fait vœu
De se sacrifier au noir démon du jeu.
Vois-tu sur cette carte un contrat disparaître?
Sur cette autre un château prêt à changer de maître?
Quel soudain désespoir saisit ce malheureux
Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux?
Mais fuyons : sous ses pieds tous les parquets gémissent;
De serments tout nouveaux les plafonds retentissent;
Et, par le sort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin *Galet* à l'aumône réduit.
Sa femme cependant, de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits et le fiel et l'absinthe,
Ou, traînant après soi d'infortunés enfants,
Va chercher un asile auprès de ses parents.

Harpagon est atteint de tout autre folie.
Le ciel l'avantagea d'une femme accomplie:
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattait de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance:
Elle croyait au moins que deux ou trois amis
Pourraient, soir et matin, à sa table être admis;
Mais *Harpagon*, aride, et presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de son pain:
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim.
Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légère,
Son visage soudain prend une autre couleur;
Ses valets sont en butte à sa mauvaise humeur:
L'avarice bientôt, au teint livide et blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons:
Ses hôtes, sans payer, ont vidé ses maisons;

D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance;
Ou de fougueux torrents, inondant ses vallons,
Ont noyé, sans pitié, l'honneur de ses sillons.
Ainsi, toujours rétif, rien ne fléchit son âme.
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la mort, le mettant au cercueil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.

Mais pourquoi, diras-tu, cette injuste querelle?
Les époux sont-ils faits sur le même modèle?
Alcipe n'est-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquants tableaux?
D'accord: il est bien fait, généreux, noble et sage;
Mais à se ruiner son propre honneur l'engage.

Sitôt que la victoire, un laurier à la main,
Appellera Louis sur les rives du Rhin;
Que des zéphyrs nouveaux les fécondes haleines
Feront verdir nos bois, et refleurir nos plaines,
Ses mulets importuns, bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant partout environnés,
Sous des tapis brodés se suivant à la file,
A pas majestueux traverseront la ville.
Tout le peuple, attentif au bruit de ces mulets,
Verra passer au loin surtout, fourgons, valets,
Chevaux de main fringants, insultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfants de la guerre!
Mais, pour donner l'essor à ce noble embarras,
Combien chez le notaire a-t-il fait de contrats?
Les joyaux de sa femme ont été mis en gage;
D'un somptueux buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le marchand d'où l'on l'a vu sortir.
Pour assembler un fonds de deux mille pistoles;
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rôles!
Combien a-t-il fait voir que le plus fier guerrier
Est bien humble aujourd'hui devant un usurier!
Il part enfin, et mène avec lui l'abondance;
Tout le camp se ressent de sa noble dépense:
Des cuisiniers fameux, pour lui fournir des mets,
Épuisent chaque jour les mers et les forêts.

Que fait sa femme alors? Dans le fond d'un village
Elle va, sans argent, déplorer son veuvage,

Dans ses jardins déserts promener sa douleur,
Et des champs paresseux exciter la lenteur.
On voit, six mois après, tout ce train magnifique,
Réduit à la moitié, revenir faible, étique :
On voit sur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triste état n'osant presque paraître,
S'en vont droit au marché chercher un nouveau [maître.
Cependant au printemps il faut recommencer;
Il faut sur nouveaux frais emprunter, dépenser.
Mais nous verrons bientôt une liste cruelle
Du trépas de l'époux apporter la nouvelle :
Et, pour payer enfin de tristes créanciers,
Il ne laisse après lui qu'un tas de vains lauriers.

Il est d'autres maris volages, infidèles,
Fatigants damerets, tyrans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'hymen et ses sacrés flambeaux,
S'enrôler chaque jour sous de nouveaux drapeaux;
Qui, d'un cœur plein de feux à leur devoir contrai- [res,
Encensent follement des beautés étrangères :
Le soin toujours pressant de leurs galants exploits,
En vingt lieux différents les appelle à la fois.

Agathon dans Paris court à bride abattue :
Malheur à qui pour lors est à pied dans la rue!
D'un et d'autre côté ses chevaux bondissants
D'un déluge de boue inondent les passants;
Tout fuit aux environs, chacun cherche un asile;
Avec plus de vitesse il traverse la ville
Que ces courriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de Nerwinde apporter les lauriers,
Et qui de la victoire empruntèrent les ailes,
Pour en donner au roi les premières nouvelles.
De cet empressement le sujet inconnu
Quel est-il en effet? Eh quoi! l'ignores-tu?
Il va, fade amoureux, de théâtre en théâtre,
Exposer un habit dont il est idolâtre :
Dans le même moment on le retrouve au Cours;
Hors la file, au grand trot, il y fait plusieurs tours.
Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries,
Cherchant partout matière à ses galanteries.
Il reçoit tous les jours mille tendres billets;
Ses bras sont jusqu'au coude entourés de portraits;

On voit briller dans l'or des blondes et des brunes,
Qu'il porte pour garants de ses bonnes fortunes :
Aux yeux de son épouse il en fait vanité.
Il prétend qu'en dépit des lois de l'équité,
Sa femme lui conserve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs, et court de belle en belle.
D'autres amours encor... Mais non, d'un tel dis-
Il ne m'est pas permis de prolonger le cours : [cours
Ma plume se refuse à ma timide veine.
Eût-on cru que le Tibre eût coulé dans la Seine,
Et qu'il eût corrompu les mœurs de nos Français,
Pour consoler le Rhin de leurs fameux exploits?

Je voudrais bien, Eudoxe, abrégeant la matière,
Calmer ici ma bile, et finir ma carrière;
Mais puis-je supprimer le portrait d'un époux
Qui, sans cesse agité de mouvements jaloux,
Et paré des dehors d'une tendresse vaine,
Aime, mais d'un amour qui ressemble à la haine?

Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau:
Il est de sa moitié l'amant et le bourreau;
Partout il la poursuit; sans cesse il la querelle;
Il ne peut la quitter ni demeurer près d'elle.
L'erreur au double front, le dévorant ennui,
Les funestes soupçons volent autour de lui;
Un geste indifférent, un regard sans étude,
Va de son cœur jaloux aigrir l'inquiétude;
Sans cesse il se consume en projets superflus;
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus;
Il est, malgré ses soins et ses constantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, sourd avec cent oreilles.
Chaque objet de son cœur vient arracher la paix :
Marbres, bronzes, tableaux, portiers, cochers, la-
[quais,
Ceux même qu'aux déserts de l'ardente Guinée
Le soleil a couverts d'une peau basanée,
Tout lui paraît amant fatal à son honneur;
Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre zéphyr, avec trop de licence,
Des cheveux de sa femme ait détruit l'ordonnance,
Sa main s'arme aussitôt du fer ou du poison;
D'un prétendu rival il veut tirer raison.
Si la crainte des lois suspend sa frénésie,
Pour l'immoler cent fois il lui laisse la vie :

Dans quelque affreux château, retraite des hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle;
Et pour la tourmenter il s'enferme avec elle.
Dans ce sauvage lieu, des vivants ignoré,
D'un fossé large et creux doublement entouré,
Cette triste victime, affligée, éperdue,
Sur les funestes bords croit être descendue,
Lorsque la Parque enfin, répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.

Nomme-moi, si tu peux, quelque mari sans vice,
Ma muse est toute prête à lui rendre justice.
Sera-ce *Licidas*, qui met, avec éclat,
Sa femme en un couvent, par arrêt du sénat,
Et qui, trois mois après devenu doux et sage,
Célèbre en un parloir un second mariage?
Sera-ce *Lisimon*, qui, toujours entêté,
Convoque avec grand bruit toute la Faculté;
Et sur son sort douteux consultant Hippocrate,
Fait qu'aux yeux du public son déshonneur éclate?
Quel champ, si je parlais d'un époux furieux,
Qui, profanant sans cesse un chef-d'œuvre des dieux,
Ose, dans les transports de sa rage cruelle,
Porter sur son épouse une main criminelle!

Mais je te veux encore ébaucher un tableau.
Remontons sur la scène, et tirons ce rideau.
Dieux! que vois-je? En dépit d'une épaisse fumée,
Que répand dans les airs mainte pipe enflammée,
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'aperçois *Trasimon* sur le ventre étendu,
Qui, tout pâle et défait, rejette sous la table
Les rebuts odieux d'un repas qui l'accable.
Il fait, pour se lever, des efforts violents;
La terre se dérobe à ses pas chancelants;
De mortelles vapeurs sa tête encore pleine
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne.
Il retombe, et bientôt l'aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit;
Bientôt avec le jour nous allons voir paraître [tre,
Quatre insolents laquais, aussi soûls que leur maî-
Qui, charmés dans leur cœur de ce honteux fracas,
Près de sa femme, au lit, le portent sous les bras.
Quel charme, quel plaisir pour cette triste femme

De se voir le témoin de ce spectacle infâme,
De sentir des vapeurs de vin et de tabac,
Qu'exhale à ses côtés un perfide estomac!
Tu frémis : toutefois, dans le siècle où nous sommes,
Chère Eudoxe, voilà comme sont faits les hommes.

Quel mérite, après tout, quels titres souverains
Rendent donc les maris et si fiers et si vains?
Osent-ils se flatter qu'un contrat authentique
Leur donne sur les cœurs un pouvoir tyrannique?
Pensent-ils que, brutaux, peu complaisants, fâ-
Avares, négligés, débauchés, ombrageux, [cheux,
Parés du nom d'époux, ils seront sûrs de plaire
Au mépris d'un amant soumis, tendre, sincère,
Complaisant, libéral, qui se fait nuit et jour
Un soin toujours nouveau de prouver son amour?
Non, non : c'est se flatter d'une erreur condamnable;
Et, pour se faire aimer, il faut se rendre aimable.

Après tous ces portraits, bien ou mal ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux pédagogue,
Des martyrs de l'hymen grossir le catalogue?
Non; dans un plein repos arrête ton destin :
C'est le premier des biens de vivre sans chagrin.
Si, dans des vers piquants, Juvénal en furie
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

LE TOMBEAU DE M. B*** D***[1]

SATIRE

Quelle sombre tristesse attaque tes esprits?
Le chagrin sur ton front est gravé par replis.
Qu'as-tu fait de ce teint où la jeunesse brille?
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille
Qui, courant vainement, cherche depuis un mois
Quelque honnête usurier qui prête au denier trois;
Ou qu'un auteur tremblant qui voit lever les lustres

1. Boileau Despréaux.

Pour éclairer bientôt ses sottises illustres,
Quand le parterre en main tient le sifflet tout prêt
Et lui va, sans appel, prononcer son arrêt.

Ma douleur, cher ami, paraît avec justice,
Et n'est point en ce jour un effet du caprice.
Le pompeux attirail d'un funeste convoi
Vient de saisir mon cœur de douleur et d'effroi,
Mes yeux ont vu passer dans la place prochaine
Des menins de la mort une bande inhumaine;
De pédants mal peignés un bataillon crotté
Descendait à pas lents de l'Université: [terre;
Leurs longs manteaux de deuil traînaient jusques à
A leurs crêpes flottants les vents faisaient la guerre;
Et chacun à la main avait pris pour flambeau
Un laurier jadis vert pour orner un tombeau.
J'ai vu parmi les rangs, malgré la foule extrême,
De maint auteur dolent la face sèche et blême:
Deux Grecs et deux Latins escortaient le cercueil,
Et, le mouchoir en main, Barbin menait le deuil.
Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance,
Ce lugubre appareil, cette noire affluence?
D'un poëte défunt plains le funeste sort:
L'Université pleure, et Despréaux est mort.
Il est mort. C'en est fait; sa satire nouvelle,
Enfant infortuné d'une plume infidèle,
Dont la ville et la cour ont fait si peu de cas,
L'avait déjà conduit aux portes du trépas,
Quand les cruels effets d'une jalouse rage
L'ont fait enfin partir pour ce dernier voyage.
Il croyait qu'Hippocrène et son plus pur cristal
Ne devaient que pour lui couler à plein canal;
Mais apprenant qu'un autre, animé par la gloire,
Avait heureusement dans sa source osé boire,
Il frémit, et, percé du plus cruel dépit,
Par l'ordre d'Apollon il va se mettre au lit.
Tu ris! De tous les maux déchaînés sur la terre
Pour livrer aux auteurs une cruelle guerre
Sais-tu bien que l'envie est le plus dangereux?
Ils n'ont point d'antidote à ce poison affreux.
Un poëte aisément, aidé par la nature,
Souffre la faim, la soif, le soleil, la froidure,
Porte sans murmurer dix ans le même habit,
N'a que les quatre murs, l'hiver, pour tour de lit.
D'un grand qui le nourrit il souffre les saccades;

Son dos même endurci se fait aux bastonnades :
Mais voit-il sur les rangs quelqu'un se présenter,
Et cueillir des lauriers qu'il croit seul mériter,
Au bon goût à venir soudain il en appelle ;
Au siècle perverti sa muse fait querelle ;
A chaque coin de rue il crie : O temps ! ô mœurs !
Le poison cependant augmente ses ardeurs ;
Et les dépits cruels, les noires jalousies,
Font à la fin l'effet de vingt apoplexies.
Ainsi finit ses jours le classique héros
Dont un triste cercueil garde à présent les os.
Mais se sentant voisin de l'infernale rive,
Et tout près d'exhaler son âme fugitive,
Il demanda par grâce, et d'une faible voix,
D'embrasser ses enfants pour la dernière fois.
Deux valets aussitôt, ses dignes secrétaires,
Apportent près de lui des milliers d'exemplaires.
Le lit par trop chargé gémit sous les paquets,
Et l'auteur moribond dit ces mots par hoquets :
« O vous, mes tristes vers, noble objet de l'envie,
« Vous dont j'attends l'honneur d'une seconde vie,
« Puissiez-vous échapper au naufrage des ans,
« Et braver à jamais l'ignorance et le temps !
« Je ne vous verrai plus ; déjà la mort hideuse
« Autour de mon chevet étend une aile affreuse :
« Mais je meurs sans regret dans un temps dépravé
« Où le mauvais goût règne et va le front levé ;
« Où le public, ingrat, infidèle, perfide,
« Trouve ma veine usée, et mon style insipide.
« Moi, qui me crus jadis à Regnier préféré,
« Que diront nos neveux ? R... m'est comparé !
« Lui qui, pendant dix ans, du couchant à l'aurore,
« Erra chez le Lapon ou rama sous le Maure !
« Lui qui ne sut jamais ni le grec, ni l'hébreu,
« Qui joua jour et nuit, fit grand'chère et bon feu !
« Est-ce ainsi qu'autrefois, dans ma noire soupente,
« A la sombre lueur d'une lampe puante,
« Feuilletant les replis de cent bouquins divers,
« J'appris, pour mes péchés, l'art de forger des vers ?
« N'est-ce donc qu'en buvant que l'on imite Horace ?
« Par des sentiers de fleurs monte-t-on au Parnasse ?
« Et R... cependant voit éclater ses traits, [quais !
« Quand mes derniers écrits sont en proie aux la-
« O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
« Après tant de travaux, sur la fin de ma vie,

« Par un nouvel athlète on me verra vaincu !
« Et je vis ! Non, je meurs ; j'ai déjà trop vécu. »
A ces mots bégayés, que la fureur inspire,
B... ferme les yeux, penche la tête, expire.
Le bruit de cette mort dans le pays latin
Se répand aussitôt et vole chez Barbin.
Là, dans l'enfoncement d'une arrière-boutique,
Sa femme étale en vain un embonpoint antique,
Et, faisant le débit de cent livres mauvais,
Amuse un cercle entier des oisifs du Palais ;
Là, le vieux nouvelliste a toujours ses séances ;
Là, le jeune avocat vient prendre ses licences,
Et le blond sénateur, en quitant le barreau,
Vient peigner sa perruque et prendre son chapeau.
C'est là que le chanoine, au sortir du service,
Vient en aumusse encore achever son office,
Et qu'on voit à midi maint auteur demi-nu,
Sur le projet d'un livre emprunter un écu.
Dans ce lycée enfin cette mort imprévue
Fut par les assistants diversement reçue.
Acaste en soupira, le libraire en frémit,
Crispe en eut l'œil humide, et Perrault en sourit.
Pendant qu'on doute encor de la triste nouvelle,
Ariste arrive en pleurs, et, sur une escabelle,
Au milieu du perron se plaçant tristement,
Lut au cercle, en ces mots, l'extrait du testament :
« En l'honneur d'Apollon, à jamais je souhaite
« Aux yeux de l'univers vivre et mourir poëte ;
« J'en eus toute ma vie et l'air et le maintien :
« Mais désirant mourir en poëte chétien,
« Je déclare en public que je veux que l'on rende
« Ce qu'à bon droit sur moi Juvénal redemande :
« Quand mon livre en serait réduit à dix feuillets,
« Je veux restituer les larcins que j'ai faits ;
« Si de ces vols honteux l'audace était punie,
« Une rame à la main j'aurais fini ma vie.
« Las d'être un simple auteur entêté du latin,
« Pour imposer aux sots, je traduisis Longin ;
« Mais j'avoue, en mourant, que je l'ai mis en [masque,
« Et que j'entends le grec aussi peu que le basque.
« Surtout de noirs remords mon esprit agité
« Fait amende honorable au beau sexe irrité :
« Au milieu des pédants nourri toute ma vie,
« J'ignorais le beau monde et la galanterie ;

« Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits
« Est une terre australe où je n'allai jamais.
« Je laisse à mon valet de quoi lever boutique
« Des restes méprisés d'une ode pindarique
« Qu'on vit dans sa naissance expirer dans Paris;
« On le verrait bientôt rouler en chevaux gris,
« Si le langage obscur employé dans cette ode
« Pouvait un jour enfin devenir à la mode.
« *Item...* » Mais à cet mot, chez l'horloger Le Roux
La pendule se meut, sonne, et frappe dix coups.
Alidor aussitôt, rempli d'impatience,
D'un délai criminel accuse l'assistance;
Fait voir que le temps presse, et qu'il faut en grand [deuil,
Dans une heure au plus tard escorter le cercueil.
Il dit; et dans l'instant on vit la compagnie
Se lever brusquement pour la cérémonie.
L'un court chez un ami, l'autre chez un fripier,
Endosser l'attirail d'un nouvel héritier.
Perrin, d'un vieux bahut où pend une serrure,
Tira son justaucorps, fait au deuil de Voiture,
Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec,
Et d'un crêpe reteint orna son caudebec.
Pradon, le seul Pradon, eut assez de courage
D'entrer chez un drapier, et d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap estimé vingt écus,
Proposer un billet signé *Germanicus*.
Enfin, midi sonnant, cette lugubre escorte
S'est saisie aujourd'hui du défunt sur sa porte;
Et promenant ses os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnasse à son gîte dernier.
C'est là qu'on va porter ses funèbres reliques,
Dans la cave marquée aux auteurs satiriques.
Là, sur un marbre offert aux yeux de l'univers,
En caractères d'or on gravera ces vers :

Ci-gît maître B..... qui vécut de médire,
Et qui mourut aussi par un trait de satire :
Le coup dont il frappa lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour son livre était perdu,
A le chercher bien loin, passant, ne t'embarrasse;
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

VOYAGE

DE

FLANDRE ET DE HOLLANDE

COMMENCÉ LE 26 AVRIL 1681

Nous partîmes de Paris le 26 avril 1681, par le carrosse de Bruxelles. Je fus coucher à Senlis, où se devait rendre M. de Fercourt, qui était parti de Paris trois jours auparavant. Nous nous trouvâmes dans un carrosse tous jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-huit ans. Il y avait cinq Hollandais, du nombre desquels était M. de Wasenau, capitaine des gardes du prince d'Orange. Il se trouva aussi parmi nous un petit abbé espagnol qui allait prendre possession d'une chanoinie à Bruxelles. Ce petit prêtre, bossu par devant et par derrière, nous servit de divertissement pendant tout le chemin. Nous allâmes le lendemain dîner à Pont, et coucher à Gournai, où était la maison de M. le président Amelot. Le château est entouré d'eau, et le jardin est coupé de différents ruisseaux qui en forment l'agrément. Nous en partîmes d'assez grand matin pour aller coucher à Péronne : cette ville est nommée la pucelle, à cause de sa fidélité inébranlable, et que, malgré tous les troubles, elle s'est conservée dans la soumission qu'elle devait à son roi. Elle est d'une petite étendue, mais extrêmement forte du côté où on y entre, à cause des marais qui rendent son approche difficile, et qui forment quantité de fossés très-larges et fort profonds, qui font mille détours avant que d'arriver à la ville. La rivière de Somme l'arrose, et la défend de ce même côté; ce qui fait qu'elle est presque inaccessible. Ces fossés produisent d'excellentes carpes, qui sont renommées par toute la France; et des canards en quantité, dont les pâtés ne sont pas moins estimés. De Péronne à Cambrai on compte sept

lieues. Dans le chemin nous fûmes pris du mauvais temps avec tant de violence, que nos chevaux, effrayés et aveuglés des éclairs continuels, qui formaient un jour malgré l'obscurité des ténèbres, renversèrent le carrosse dans un fossé fort profond, où nous devions tous finir nos jours de cette chute violente ; mais le hasard voulut que pas un de nous ne fût blessé : nous en fûmes quittes pour quantité d'eau qui passa dessus nous ; et après que l'on nous eût pêchés et retirés de ce carrosse, faits comme des gens qui sortent d'un bourbier où ils ont enfoncé jusqu'aux oreilles, nous fûmes obligés de faire une lieue et demie à pied, qui restait jusqu'à Cambrai, où nous fîmes une entrée aussi sale et aussi crottée qu'il est aisé de s'imaginer.

Cette ville ne devait pas faire tout le bruit qu'elle faisait dans la France, elle n'était redoutable que par le mal que ses garnisons faisaient à nos paysans ; et je me suis étonné des désordres qu'elle a causés avant que le plus grand des rois l'eût réduite en son obéissance. En effet, Cambrai de lui-même n'est rien, il n'y a que la citadelle qui soit en état de se défendre, et la ville n'était forte que par la sûreté que lui donnait cette citadelle; mais les travaux qu'on y fait présentement font connaître qu'on ne la veut pas rendre sitôt, et que les Espagnols, qui se faisaient si forts de cette place, et qui disaient que si le roi de France voulait prendre Cambrai, il fallait qu'il en fît faire un, on connaît, dis-je, qu'ils lui ont donné le dernier adieu. Cette citadelle, si renommée par tout le monde, fut commencée par Charles-Quint, et a été augmentée de plusieurs fortifications qui la rendent une pièce très-considérable. Ses murailles sont d'une hauteur surprenante, et cela vient de la grande profondeur que l'on a donnée aux fossés, qui n'a pas apporté d'avantage à ses murailles, qui sont presque toutes déracinées. Nous fûmes conduits partout par un officier qui prit plaisir à nous faire tout voir, et nous montra la brèche par où les Espagnols sont sortis. La ville n'a rien de remarquable que le clocher de la cathédrale, qui est bâti à jour avec une délicatesse surprenante. Nous logeâmes au Corbeau, et fûmes

assez mal, à cause de la quantité de carrosses qui y étaient.

On ne compte pas davantage de Cambrai à Valenciennes que de Péronne à Cambrai. Cette ville est située sur l'Escaut, et l'on y travaille de manière à la rendre une ville imprenable. Nous y remarquâmes avec soin le lieu par où elle avait été prise, et la porte par où les mousquetaires y étaient entrés. Cette porte est faite comme une porte de cave à barreaux, et faisait la communication avec une esplanade : elle n'avait point été ouverte depuis plus de vingt ans, et elle ne le fut que pour porter le corps du major, qui avait été blessé à une attaque qui se faisait de ce côté. Les mousquetaires, pour qui elle n'avait pas été ouverte, poursuivirent les ennemis, et trouvant cette entrée, continuèrent leur pointe; et malgré une grêle de balles, ils poussèrent jusqu'à une autre porte, de laquelle on ne put abattre la herse, qui n'avait point servi depuis fort longtemps, et se rendirent maîtres de la ville. Nous passâmes dans la forteresse; et comme nous avions une espèce de prêtre avec nous, on nous donna deux soldats pour nous conduire. L'on sait qu'il n'y a que le cœur des prêtres qui soit espagnol en ce pays; et afin de leur ôter tout moyen de rien entreprendre, on les veille d'une manière particulière. Nous remarquâmes que toutes les femmes étaient belles en ce pays. De Valenciennes pour aller à Mons, on va dîner à Reverain, lieu recommandable, tant par le séjour que nos armées y ont fait, que parce que c'est le lieu qui sépare les terres d'Espagne d'avec celles de France. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à la ville, et nous eûmes le temps de la considérer.

Mons est la ville capitale du Hainaut, et la première qui reconnaisse de ce côté la domination espagnole, jusqu'à ce qu'il plaise à la France de lui faire sentir son joug. Elle peut passer pour une des plus fortes des Pays-Bas, à cause de sa situation qui se trouve au milieu des marais. Les bourgeois la gardent, et nous leur vîmes monter la garde dans la grande place, qui est très-belle. Le prince d'Aremberg, duc d'Arscot, de la meilleure maison des Pays-Bas, grand d'Espagne, en

est gouverneur. Ce qui me plut davantage dans Mons, et ce qui est assez particulier, ce fut le collége royal des chanoinesses, fondé par une....., qui établit cette communauté pour y recevoir des filles de qualité, qui y demeurent jusqu'à ce qu'elles en sortent pour se marier. Ces filles font le service avec une grâce particulière. Elles ont un habit qui leur est propre pour aller à l'église le matin, et un autre le soir pour aller à la ville et dans toutes les compagnies, où elles sont parfaitement bien reçues, à cause de leur galanterie dont elles font profession. Nous montâmes sur la grande tour, d'où nous aperçûmes toute la ville, et où nous vîmes un très-beau carillon, dont tous les Hollandais et les Flamands sont fort curieux.

De Mons nous fûmes coucher à Notre-Dame de Halle. Ce lieu de dévotion a été, comme tous les autres, fort maltraité des armées qui ont campé aux environs; et l'on n'a eu aucun égard à la dévotion que tous les Flamands ont à cette église dédiée à la Vierge. Nous vîmes, au sortir de Mons, le lieu où s'était donnée la bataille fameuse de Saint-Denys, la veille que la paix fut publiée dans l'armée, et le prince d'Orange en ayant les articles signés sur lui. Nous étions avec un officier qui s'y était trouvé, et qui nous montra les postes et les lieux qu'occupaient les deux armées. Cette bataille porte aussi le nom de Cassiau, à cause d'un petit village qui est tout contre cette abbaye, qui a imposé le nom à cette journée.

Nous arrivâmes enfin à Bruxelles, la seconde ville du Brabant. Elle est très-agréable et très-peuplée, à cause de la demeure ordinaire que les gouverneurs des Pays-Bas y font, et la quantité des gens de qualité qui suivent la cour; c'est pour cela qu'elle est appelée la Noble. Le palais du gouverneur est le plus somptueux bâtiment de la ville, tant à cause de sa grandeur que par un grand parc qui sert de promenade à tous les habitants, et réjouit la vue par la quantité de fontaines qu'on y voit. Le prince de Parme en est présentement gouverneur: il a mis la milice sur un très-bon pied, et l'a rétablie par les grandes levées qu'il a faites sur le peuple, qui n'en était pas trop content. L'hôtel de ville est un bâtiment assez curieux : il fut fait

par un Italien, qui se pendit de dépit d'avoir manqué à mettre la tour au milieu, comme son épitaphe le fait connaître; et cet homme fit par avance de lui ce qu'aurait fait un bourreau. Il ne méritait pas moins qu'une corde, pour avoir manqué à un point où des gens qui n'auraient pas les moindres connaissances de l'architecture ne manqueraient pas. Les églises de Bruxelles, comme toutes celles des Pays-Bas, sont très-belles et fort bien entretenues. Nous vîmes dans la collégiale, du nom de Sainte-Gudule, les trois hosties miraculeuses, sur lesquelles on dit qu'on voit quelques gouttes de sang. Nous allâmes voir la communauté des béguines, qui est un ordre particulier en ce pays. Elles sont vêtues de blanc dans l'église, et vont par les rues avec un long manteau noir, qui leur descend du sommet de la tête, et leur tombe sur les talons. Elles portent aussi sur le front une petite huppe, qui forme un habillement assez galant; et on trouve des filles sous cet habit dévot, que j'aimerais mieux que beaucoup d'autres avec l'or et les diamants qui les environnent : elles étaient pour lors au nombre de huit cents dans le béguinage... Le cours à la mode est chez eux ce que le cours est chez nous. C'est là que se trouvent toutes les dames et les cavaliers, avec cette différence néanmoins que toutes les dames sont d'un côté et les hommes de l'autre. Nous demeurâmes trois jours à Bruxelles avec bien du plaisir; et après avoir vu tout ce qu'il y avait à voir dans la ville, nous en partîmes le 16 mai par le canal qui va à Anvers, et qui ne nous conduisit que jusqu'à[1]....., où nous descendîmes du bateau pour prendre des chariots qui nous devaient conduire à Malines, que nous voulions voir avant que d'arriver à Anvers.

Malines est appelée la Jolie, et non sans raison; car il semble plutôt que ce soit une ville peinte que réelle, tant les rues en sont propres et bien pavées, et les bâtiments bien proportionnés. C'est en ce parlement, le premier du Pays-Bas, où sont renvoyés tous les procès qui en appellent en ce

1. Themst est le lieu où la barque s'arrête pour les passagers qui vont à Malines.

lieu, ce qui rend cette ville fort recommandable. Cette province est démembrée du reste des Pays-Bas, et c'est un marquisat séparé. Tout le commun peuple travaille, comme par toute la Flandre, à faire des dentelles blanches qu'on appelle de ce nom ; et le béguinage, qui est le plus grand et le plus considérable de tous, n'est entretenu que par ce travail que les béguines exercent, et dans lequel elles excellent. Ces béguines sont des filles ou femmes dévotes, qui se retirent dans ce lieu autant de temps qu'elles veulent. Elles y ont chacune une petite maison séparée, où elles sont visitées de leurs parents. Il y en a même quelques-unes qui prennent des pensionnaires. Le lieu s'appelle Béguinage, et les portes s'en ferment tous les soirs de bonne heure. Il y a à Malines une tour qui est fort estimée pour la hauteur, de laquelle on découvre extrêmement loin. De Malines, où nous dînâmes, nous fûmes coucher à Anvers sur des chariots de poste, établis pour partir tous les jours à certaine heure, et par le chemin le plus beau et le plus agréable que j'aie jamais fait.

Anvers, la première et la plus grande ville du Brabant, et à qui on pourrait donner des titres encore plus superbes, surpasse toutes les autres villes que j'ai vues, à l'exception de Naples, Rome, Venise, non-seulement par la magnificence de ses bâtiments, par la pompe de ses églises, et par la largeur de ses rues spacieuses, mais aussi par les manières de ses habitants, dont les plus polis tâchent à se conformer à nos manières françaises, et par les habits, et par la langue, qu'ils font gloire de posséder en perfection. La première chose que nous admirâmes en y entrant, ce fut la beauté de ses superbes remparts, qui, tout couverts de grands arbres, forment une promenade la plus agréable du monde. Ils sont revêtus partout de pierre de taille, et arrosés d'un fossé d'eau vive qui court tout autour de la ville, et qui sert autant à l'embellir qu'à la défendre. La cathédrale est fort bien bâtie, et le clocher, ouvrage des Anglais, est d'une délicatesse surprenante, mais qui pourrait peut-être quelque jour lui être funeste. On y voit des peintures admirables, et entre autres,

une descente de croix de Rubens, qui peut passer pour une pièce achevée.

L'église des Jésuites ne cède en magnificence à pas une de toutes celles que j'ai vues en Italie, et est d'autant plus superbe, que le marbre dont elle est bâtie y a été apporté de fort loin et avec une grande dépense. Toute la voûte est ornée de cadres de la main des plus excellents maîtres. Il est aisé de juger de la magnificence de cette église, quand on dira que le seul balustre de marbre qui ferme le maître-autel coûte plus de quarante mille livres. Je ne crois pas aussi qu'on puisse jamais voir un ouvrage plus achevé. Le marbre est manié si délicatement, qu'il semble qu'il ait quitté sa dureté naturelle pour prendre la forme qu'on lui a voulu donner, et se fléchir comme de la cire, suivant la volonté de l'ouvrier. La citadelle, renommée par toute l'Europe pour sa régularité, est à cinq bastions : elle est plus grande, plus forte, et incomparablement mieux faite que celle de Cambrai. Son esplanade est tout à fait spacieuse et d'une grande étendue, mieux entendue en cela que celle de Cambrai, de laquelle on peut approcher d'assez près étant toujours couvert ; ce qui en a beaucoup facilité la prise. Nous y fûmes conduits par M. de Verprost, et menés dans tous les endroits par un officier, qui ne voulut pas permettre que nous allassions sur les bastions. Nous vîmes l'endroit par où les Hollandais voulurent la surprendre, lorsqu'ils firent de nuit une descente dans la rivière, et essayèrent de passer le fossé avec de petits bateaux que chaque homme pouvait porter sur son épaule; mais la sentinelle, ayant entendu du bruit, donna l'alarme; ce qui fit que les Hollandais, ayant manqué leur coup, se retirèrent et laissèrent tous les bateaux et les instruments, qu'on garde encore dans la citadelle, et qu'on nous fit voir comme des marques et des monuments de la victoire.

Nous nous embarquâmes à Anvers pour Rotterdam. Nous laissâmes la Zélande à gauche, et passâmes à la vue de Berg-op-Zoom, qui appartient à M. le comte d'Auvergne. Nous fûmes trois jours à notre navigation, et passâmes à la Brille. Cette place a fait bien de la division pendant les trou-

bles de Hollande, qui arrivèrent il y a environ cent ans.

Du temps de Philippe II, fils de Charles-Quint, les dix-sept provinces étaient gouvernées par[1]...., sœur de Charles-Quint, et par conséquent tante de l'empereur, qui en était maître, et qui a voulu lever sur ces peuples certains droits nouveaux, et introduire parmi eux l'inquisition. Les Hollandais s'opposèrent à ces nouvelles déclarations; et le prince d'Orange, soutenu du comte de Horn, et de[2]..... à la tête de la populace, firent des remontrances à la gouvernante, et lui proposèrent deux cents articles, sur lesquels ils voulaient qu'on leur donnât satisfaction. Cette femme, surprise de ce tumulte, se retourna vers un des premiers de son conseil, qui lui dit, comme en se moquant, qu'elle ne devait point se mettre en peine de ces gens qui n'étaient que des gueux : ce qui ayant été rapporté à ce peuple mutiné, il en devint si courroucé, qu'ils formèrent entre eux un parti, qui depuis a été appelé le parti des gueux. La gouvernante cependant étant retournée en Espagne, et connaissant le naturel remuant des peuples des dix-sept provinces, ne voulut pas s'y faire voir, qu'elle ne les contentât sur une partie des articles qu'ils demandaient; ce qui fit que Philippe II envoya le duc d'Albe, qui depuis a tant fait de carnage, et a été cause de l'entière rébellion de ces provinces. On dit qu'il a fait mourir par la main du bourreau plus de dix-huit mille personnes. Il ne fut pas plus tôt à Bruxelles, qu'il y convoqua les États. Le comte de Horn, ne voulant point paraître chef de la sédition, y alla; mais le prince d'Orange, craignant les Espagnols dont il se défiait, sortit des États pour ne point s'y trouver; et le comte de Horn rencontrant le prince d'Orange qui s'absentait : *Adieu,* lui dit-il, *prince sans terres;* à quoi le prince répondit : *Adieu, comte sans tête,* comme en effet cela se trouva vrai; et ayant été arrêté aux États, on lui fit sauter la tête avec une quantité presque innom-

1. Marie, veuve de Louis II, roi de Hongrie, nommée en 1531 après la mort de Marguerite d'Autriche, sa tante.

2. Le comte d'Egmont.

brable de gens qu'on croyait suivre son parti, ou qui étaient suspects; étant un crime de lèse-majesté parmi les Espagnols d'être seulement suspect à son prince. Le prince d'Orange voyant, par la mort du comte de Horn et de ses adhérents, qu'il avait très-bien fait de se sauver, voulut encore songer à son salut; et, appuyant la faction des mécontents, il se mit à leur tête; et après plusieurs combats, où il eut toujours du dessous, il prit enfin la Brille, d'où le duc d'Albe prétendit le chasser; mais n'en ayant pu venir à bout, il donna occasion à ces tableaux qu'on a faits de lui, dans lesquels il est dépeint par dérision avec des lunettes sur le nez, parce que Brille en hollandais signifie lunettes. La Hollande se divise en sept provinces-unies, qui sont la Gueldre, la Hollande, la Zélande, Utrecht, la Frise, l'Over-Issel, et Groningue.

Nous arrivâmes à minuit à Rotterdam, et nous fûmes obligés de passer par-dessus les murailles pour entrer dans la ville, dont les portes étaient fermées. Cette ville est la seconde de tout le pays; et il est aisé de juger de sa richesse par la quantité de vaisseaux qu'on y voit aborder de tous les pays, et qui emplissent le canal de la ville, qui est extrêmement large. Cette ville est remarquable par l'étendue de son commerce et par la beauté de ses maisons, qui ont toutes la propreté qu'on remarque dans toutes les villes de Hollande. L'on voit au milieu d'une grande place la statue d'Érasme, qui était natif de cette ville, et qui a assez bien mérité de la république pour avoir une statue en bronze sur le pont qui est au milieu de la grande place. Nous partîmes de Rotterdam sur les deux heures après midi par les barques, qui sont d'une commodité admirable par toute la Hollande. Elles partent en différentes heures, et à une demiheure l'une de l'autre; ce qui fait qu'à toutes les demi-heures du jour et de la nuit il part de ces commodités qui vont en cent endroits différents, et qui sont si ponctuelles, que le cheval est attelé à la barque lorsque l'heure est prête à sonner, et qu'à peine elle a frappé que le cheval marche. Nous passâmes à Delft, petite ville à deux lieues de La Haye, où nous vîmes le frère d'un de nos

amis que nous avions laissé esclave en Alger. Nous entrâmes dans le principal temple de la ville, où nous vîmes le tombeau du fameux amiral Tromp. Nous arrivâmes le soir à La Haye, le plus beau et le premier village du monde. C'est le lieu où le prince d'Orange fait sa résidence ordinaire. Il n'y était pas pour lors, et il était allé à une chasse générale qui se faisait en Allemagne sur les terres de....., avec le.....

Le prince d'Orange s'appelle Guillaume III de Nassau. Ces dernières guerres ont servi à le rendre recommandable dans la Hollande, et à le faire déclarer stathouder, capitaine-général des armées des provinces-unies des Pays-Bas, et grand amiral. Les États lui accordent pour cela une pension de cent mille francs, et font la dépense de toute sa maison. Quelques remuants lui ont voulu mettre en tête de se faire déclarer souverain dans la Hollande, pendant qu'il était maître absolu de toutes les troupes : mais les plus politiques lui ont fait connaître premièrement la difficulté de son dessein, et entendre ensuite que, quand il serait assez heureux pour le mettre en exécution, il ne pourrait jamais se maintenir dans cette souveraineté, la Hollande étant un pays qui périrait bientôt si elle était gouvernée par un particulier, et si elle cessait d'être république, à cause des grands frais qu'il faut renouveler continuellement pour la conservation du pays, et des grandes levées qu'un prince serait obligé de faire sur ses sujets, que des républicains, qui se repaissent du titre spécieux de liberté, donnent avec plaisir, n'ayant tous pour but que la même chose, ce qui fait qu'il n'y a point de pays plus vexé d'impôts et de subsides que la Hollande ; et ces peuples se flattent que, comme ce sont eux qui se les imposent, ils sont libres de se les ôter quand ils veulent. Ce conseil, le plus sûr et le plus politique, fut suivi du prince d'Orange, qui s'en trouva bien.

Les États de Hollande se tiennent à La Haye, ce qui contribue beaucoup à sa magnificence. Les maisons des particuliers sont très-belles, mais le palais du prince n'a rien de remarquable; au contraire, il est étonnant de voir qu'il soit si mal

logé, et qu'il y ait des bourgeois qui habitent des maisons plus superbes. Nous y vîmes les chambres des Etats, dont il y en a une assez belle, et que M. Del... disait qu'il entreprendrait de faire dorer pour deux mille écus, quoique, par la supputation de tout le monde, il y dût entrer pour plus de dix mille écus d'or; mais il dit qu'il entendait qu'on le lui fournît. M. Davaux y était pour lors ambassadeur. Nous le vîmes en deuil à cause de la mort récente de M. le chevalier de Mesme, son beau-frère que j'ai vu à Rome, et qui avait été tué depuis peu d'un coup de pierre.

On voit, en sortant du château, une porte qui est proche le logis de monsieur....., le lieu où se fit le massacre du pensionnaire de With, qui fut tué[1] par la populace au commencement de la guerre; tout cela par les menées du prince d'Orange, à cause qu'il avait été fait depuis peu un édit par lequel il était défendu de reconnaître le prince d'Orange pour souverain, que le peuple voulait reconnaître tel.

Le prince Guillaume de Nassau, qui était à la tête des mécontents lorsqu'ils secouèrent le joug espagnol, se comporta si généreusement dans toute cette rébellion, qu'après avoir forcé l'Espagnol par la paix à reconnaître les Hollandais et leur république pour souverains, ils se trouvèrent obligés de récompenser sa vaillance, en lui donnant le titre de protecteur des États. Ce titre est dévolu à ses successeurs. Mais le conseil des provinces, et particulièrement les de With, qui faisaient une faction particulière, et qui en entraînèrent d'autres avec eux, firent cet édit perpétuel par lequel ils déclaraient qu'on ne pourrait jamais proposer le prince d'Orange pour souverain, et le firent même signer au prince d'Orange d'aujourd'hui, encore jeune. La guerre de France est arrivée sur ces entrefaites: et le peuple, appréhendant la domination des Français, et croyant que, s'ils avaient le prince d'Orange à la tête de leurs armées, ils feraient des merveilles, le proposèrent : mais étant arrêtés par cet édit perpé-

1. Le 20 août 1672.

tuel, ils éclatèrent contre de With, général des troupes, et le firent arrêter, l'accusant du crime de trahison, et d'avoir voulu perdre l'État; mais n'ayant point trouvé de sujet pour le faire mourir, on se contenta de le bannir pour contenter le peuple et la faction du prince d'Orange. Son frère, le pensionnaire à La Haye pour les affaires de la province de Hollande, demanda permission de le voir; mais en voulant entrer dans la prison, le peuple mutiné, souffrant impatiemment la vue d'un homme qui s'opposait à ses menées, se rua dessus lui, et l'assassina cruellement sur la place, et le traînèrent un peu plus loin où ils le pendirent. Chacun accourut à ce spectacle, et le peuple était si animé, qu'il le coupa en pièces, dont chacun prit des morceaux de chair, qui se vendaient quelques jours après fort cher à ceux qui n'avaient pas eu le plaisir d'assister à cette boucherie. Le peuple, qui est une bête féroce qui se porte toujours dans les extrémités parce qu'il agit sans raison, qui est timide par excès ou impétueux dans l'extrémité, n'est pas à se repentir de cette action. Il reconnaît que cet édit était fait pour son utilité; et la mort du pensionnaire a été le premier échec qui ait été donné à la république.

Les Provinces-Unies doivent, après le ciel, leur liberté aux princes d'Orange, qui ont tant fait qu'ils ont obligé le roi d'Espagne à signer leur liberté et à les reconnaître pour peuples libres, indépendants de tout autre, ce qui est une circonstance fort remarquable. Guillaume Ier cimenta de son sang les fondements de cette république. Maurice et Henri, ses fils, en accrurent la splendeur par le gain de plusieurs batailles. Guillaume II égala les autres, mourut fort jeune, et laissa pour successeur de ses vertus, Guillaume III du nom, prince d'Orange d'à présent, fils de Guillaume II et de Marie Stuart, fille aînée de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui eut la tête coupée. Ce prince l'eut à la trente-six ou trente-septième année de son âge, et a épousé la fille du duc d'York. Il ne vint au monde qu'après la mort de son père, et il perdit à onze ans la princesse royale sa mère, qui mourut à Londres de la pe-

tite vérole, de même que le feu prince Guillaume son mari.

Tout le monde sait que la Hollande est un État purement républicain; mais il faut dire quelque chose de plus particulier de son gouvernement.

Chaque ville est gouvernée par un magistrat, des bourgmestres et des conseillers, et un bailli dans les causes criminelles, qui exerce sa charge autant de temps qu'il plaît au conseil, et qui juge absolument, dans les affaires criminelles, de la sentence des bourgmestres. Au-dessus d'une certaine somme, on appelle à la cour de la province, où chaque ville envoie un conseiller.

Les députés des villes composent les états de la province, et les députés des provinces font les états généraux, établis pour les alliances, pour les traités, pour les levées de deniers, et pour ce qui regarde le bien de la république. Ces provinces sont aussi fortes l'une que l'autre : il est vrai que la province d'Amsterdam emporte ordinairement la balance, et fait tourner les choses du côté qu'elle veut. Cette ville seule passe pour une province. Il est aisé de conclure que la souveraineté ne réside point dans les états généraux, qui ne sont rien autre chose que les envoyés des villes pour proposer dans le conseil les choses qu'elles veulent représenter.

La Haye est le lieu où la noblesse de Hollande fait résidence; il n'y en a guère de plus agréable dans le monde. Un grand bois de haute futaie, bordé de magnifiques palais, d'un côté, et de l'autre, de vastes et agréables prairies qui l'entourent, rendent son aspect un des plus riants de l'Europe. On voit devant le château un étang revêtu de pierre de taille : de hauts arbres qui le bordent servent à embellir le palais du prince. On va de La Haye à la mer en moins d'un quart d'heure par un chemin très-agréable. Nous vîmes en y allant un chariot à voiles que le prince d'Orange a fait faire, et nous entrâmes dans un lieu où l'on court la bague sur des chevaux de bois. Nous allâmes voir une maison du prince d'Orange à quelques lieues de La Haye, appelée Osnadin; c'est là où il passe

une partie de l'année, et où il entretient quantité de bêtes extraordinaires. Nous y vîmes des vaches de Calicut très-particulières avec une bosse sur le dos, et quantité de cerfs.

Nous partîmes de La Haye et fûmes dîner à Leyden, qu'on appelle *Lugdunum Batavorum,* recommandable par son université, par son anatomie, et par la propreté de ses bâtiments; plus agréable à mon goût que pas une ville de Hollande. Nous y vîmes quantité de choses curieuses, entre autres un hippopotame, ou vache de mer, que les Hollandais ont rapporté des Indes. On voit dans le cabinet anatomique plus de choses que n'en peut contenir un gros volume.

De Leyden nous allâmes à Amsterdam, et vîmes en passant Harlem, où nous remarquâmes une grande église : nous arrivâmes le soir à Amsterdam. Cette ville des villes, si renommée dans tout l'univers, peut passer pour un chef-d'œuvre : les maisons y sont magnifiques, les rues spacieuses, les canaux extrêmement larges, bordés de grands arbres, qui venant à mêler leur verdure avec la diversité des couleurs dont les maisons sont peintes, forment l'aspect du monde le plus charmant. Cette ville paraît double : on la voit dans les eaux; et la réverbération des palais qu'on voit dans les canaux fait de ces lieux un séjour enchanté. L'hôtel de ville est sur le Dam : cet ouvrage pourrait passer pour un des plus beaux de l'Europe, si l'architecte n'avait manqué dès le commencement, et eût fait quelque distinction de la porte avec les fenêtres, qu'il faut chercher de tous côtés, et qu'il faut bien souvent demander. Nous montâmes en haut, où nous vîmes quantité d'armes et un très-beau carillon. Nous découvrîmes Utrecht du clocher. Ce fut le lieu où le roi borna ses conquêtes. Le Spineus est une aussi plaisante invention que je sache : c'est là où l'on renferme toutes les filles de mauvaise vie, que l'on condamne pour un certain temps, et où elles travaillent. Il n'y a peut-être pas de lieu, après Paris, où le libertinage soit plus grand qu'à Amsterdam : mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il y a de certains lieux où demeurent les accoupleuses, qui gardent chez elles un certain nombre de filles. On fait entrer

le cavalier dans une chambre qui communique à plusieurs autres petites chambres dont vous voyez les portes, et au-dessus le portrait et le prix de la personne qu'elle renferme; c'est à vous à choisir: on ne fait point sortir l'original que vous n'ayez payé le prix de la taxe : tant pis pour vous si la copie a été flattée.

Le Raspeus est un autre lieu pour les mauvais garnements, et pour les enfants dont les pères ne sauraient venir à bout: on les emploie à scier du brésil. Il y a dans la grande église d'Amsterdam une chaîne d'un prix infini pour la délicatesse de son travail. On permet à Amsterdam, et par toute la Hollande, toutes sortes de religions, excepté la catholique : c'est un point de leur plus fine politique; et ils savent bien que ce serait un grand échec à leur liberté si les catholiques y étaient soufferts, qui pourraient ensuite se rendre les maîtres. On y voit des luthériens, des calvinistes, des arméniens, des nestoriens, des anabaptistes et des juifs qui y sont plus puissants qu'en autre endroit de la terre. Leur synagogue est incomparablement plus belle que celle de Venise, et ils y sont beaucoup plus puissants. La maison des Indes, qui est hors de la ville, marque bien qu'elle appartient aux plus riches négociants de l'Europe. On y bâtissait un très-beau vaisseau qui devait, un mois après, faire le voyage des Indes. Nous allâmes voir les vaisseaux de guerre, qui n'ont rien de beau, et je n'en vis pas un qui approchât de la beauté de nos vaisseaux. Ils ne veulent point de galerie à la poupe comme nous; ils croient que cela retarde la course du vaisseau : mais, bien loin d'y apporter aucun défaut, je trouve que cela est d'une utilité pour les officiers, et d'un grand ornement au vaisseau. Nous logeâmes à Amsterdam chez Cellier, à la place royale, dans le Kalverstraat. Nous connûmes M. de Resvic, des premières familles de Hollande, et qui a fait une très-belle dépense à ces dernières guerres. Il nous fit voir mademoiselle Hornia sa maîtresse, héritière de très-grands biens, catholique comme lui. Nous les vîmes ensemble à l'Opéra, à *l'Enlèvement d'Hélène*. Nous apprîmes à la comédie que tout l'argent qu'on y donne allait aux pauvres, et que la ville entrete-

nait les comédiens, à qui elle donne une certaine pension.

Je partis d'Amsterdam le 25 mai 1681, et nous arrivâmes à Enchuyse le soir même, où, sans nous arrêter qu'autant de temps qu'il faut pour manger, nous remarquâmes que cette ville portait trois harengs pour ses armes, à cause de la pêche considérable qui s'y fait de ce poisson. Nous frétâmes la nuit une barque à Vorkum, où nous arrivâmes le lendemain matin. Cette province s'appelle Nord-Hollande, et je ne crois pas qu'au reste de la terre il se puisse trouver de plus jolies femmes. Les paysannes ont une beauté qui ne le cède point aux anciennes Romaines, et qui donne de l'amour à la première vue. Nous arrivâmes à Leuvarden, capitale de Frise, ville très-jolie, qui reconnaît le prince de Nassau pour son gouverneur, n'ayant point voulu donner sa voix élective pour le prince d'Orange. Ce prince peut avoir vingt-cinq ou vingt-six ans : il perdit son père il y a environ dix-huit ans, à la septième année de son âge. Ce prince mourut par un accident funeste : un pistolet qui se lâcha malheureusement, ôta en même temps un grand homme à l'Europe, et un généreux gouverneur à la Frise. Il laissa une illustre veuve par sa beauté, par sa naissance, et par son mérite, Albertine d'Orange, fille du prince Henri et d'Amélie de Solmes. Ce prince vécut sept ou huit jours après cet accident; et les Frisons, en reconnaissance des bons services que leur avait rendus le père, offrirent d'abord le gouvernement au fils, qui était en très-bas âge, et à qui ils ne donnèrent point d'autre gouverneur que la princesse sa mère.

Nous quittâmes Leuvarden; et, ayant marché toute la nuit, nous arrivâmes à la pointe du jour à Groningue, ville fort bien située, et qui s'est rendue recommandable, dans les dernières guerres, par le siége qu'elle soutint contre l'évêque de Munster, qui s'y trouva en personne avec vingt-quatre mille hommes. Mais ses bonnes fortifications et la vigueur de ses habitants obligèrent les assiégeants à lever le piquet après six semaines de siége, pendant lequel ils perdirent beaucoup de monde. De Groningue nous passâmes à Oldem-

bourg, qui appartient présentement au roi de Danemarck. Cette ville a donné le nom à tout le comté. Il y a deux ans que cette ville fut consumée par le feu du ciel. On recommence à la rebâtir, et le roi de Danemarck y fait faire quelques fortifications. On y voit une corne d'abondance, qui a donné lieu de faire le conte d'une femme qui, sortant de terre, se présenta au comte d'Oldembourg avec ce cornet à la main, plein d'une liqueur qu'il ne connaissait pas. Ce prince était pour lors à la chasse, éloigné des siens, et extrêmement altéré. Mais, ne connaissant point cette liqueur, et voyant une femme extraordinaire, il n'en voulut point tâter, et la répandit sur la croupe de son cheval. La force de ce breuvage emporta tout le poil aux endroits où il avait touché.

Il n'y avait que deux jours que le roi était parti d'Oldembourg pour Copenhague. Le même jour, nous nous trouvâmes au soir à Brême, république qui est environnée des terres de Suède et de Danemarck. La ville est fort jolie, mais de si peu d'étendue, qu'à peine les remparts sont de ses terres. De Brême nous ne vîmes rien de recommandable jusqu'à Hambourg, où nous arrivâmes après cinq jours et cinq nuits de marche continuelle avec des chariots de poste. De Hambourg à Amsterdam, on compte soixante milles, qui valent cent trente lieues de France.

Hambourg est une ville anséatique, libre et impériale, qui, par sa bonne milice et ses fortifications régulières, est en état de ne point appréhender quantité de princes qui envient fort ce morceau, et particulièrement le roi de Danemarck, à qui elle siérait parfaitement bien. Ce prince la bloqua pendant ces dernières guerres avec vingt-cinq mille hommes; mais ayant vu les troupes auxiliaires qui lui venaient de toutes parts, il ne put rien entreprendre davantage. Il a cédé depuis peu, pendant son vivant, toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur cette ville, moyennant la somme de deux cent mille écus. Elle est gouvernée par quatre bourgmestres et dix-huit conseillers. Les femmes y sont très-belles; elles se couvrent le visage à l'espagnole. On professe la religion luthé-

rienne dans cette ville, où on voit la cave du pin de cent ans. Les opéras n'y sont pas mal représentés; j'y ai trouvé celui d'Alceste très-beau.

Tout le pays est très-bon et très-fertile en pâturages. Les chariots sont d'une commodité admirable; les chevaux en sont excellents, et courent continuellement.

VOYAGE DE DANEMARCK

De Hambourg nous partîmes pour Copenhague, éloignée de Hambourg d'environ cent vingt lieues. Nous vîmes à Pennenberg, à trois milles de la ville, la reine-mère de Danemarck, qui allait aux eaux de Pyrmont avec le prince George son fils, et cadet du roi. De Pennenberg à Issoe, Rensburg, Flensburg, Assen, Niébury, Castor, Rochild. Cette ville était autrefois la demeure des rois de Danemarck. On y voit encore leur sépulture. Celle de Christian Ier est belle. Nous y vîmes le modèle de sa statue, et à peine y puis-je atteindre.

La reine-mère est de la maison de Lunébourg. Elle allait au camp trouver la jeune reine, avec laquelle elle ne s'accommode pas bien ; et ne reçoit point la visite des ambassadeurs, parce qu'ils visitent la jeune reine devant elle.

Toutes ces villes sont assez jolies : les femmes y portent toutes sortes de paniers d'un osier très-fin sur la tête. A Assen je perdis une valise.

Frédéric III a été le premier roi sous lequel le royaume soit devenu héréditaire. Il fut aidé des bourgeois de Copenhague, qui ne pouvaient souffrir la tyrannie de la noblesse; ils le favorisèrent dans son entreprise, et le récompensèrent de ses services. Les bourgeois et les paysans étaient si mal traités des nobles, qu'ils pouvaient tuer une personne en mettant un écu sur le corps du défunt. Frédéric ne voulut point leur ôter ce privilége; mais il ordonna que quand un bourgeois ou un paysan tuerait un noble, il en mettrait deux.

Le cercueil qui enferme le corps de Frédéric III, dernier roi de Danemarck, et père du régnant, est très-riche, couvert de quantité d'ouvrages d'argent.

Copenhague est située sur la mer Baltique fort

avantageusement. Elle est frontière du côté de la province de Schonen, et a soutenu le siége fort vigoureusement pendant deux ans contre le grand Gustave-Adolphe, père de la reine Christine, que nous avions vue à Rome. Les clochers de Sainte-Marie portent les marques de ce siége.

Le Louvre est un bâtiment fort commun, couvert de cuivre, qui fut autrefois la demeure des évêques, quand les rois tenaient leur cour à Rochild. L'écurie est belle et très-longue, fort bien remplie de chevaux : et le manége qui est auprès est une pièce assez curieuse. Ce fut où l'on fit le carrousel, quand la reine de Suède sortit de Copenhague.

Il n'y a donc rien de considérable à voir en cette ville pour les bâtiments, si vous exceptez le palais de la reine-mère, le jardin du roi, et celui du duc de *Guldenleu*; c'est ainsi que s'appellent tous les premiers bâtards des rois de Danemarck, et qui veut dire *Lion doré;* et quand le roi régnant a un Guldenleu, celui du défunt prend le titre de Haute Excellence.

Nous fûmes quatre jours et quatre nuits à faire cent vingt lieues, et nous arrivâmes à Copenhague le jeudi à porte ouvrante, où nous logeâmes au Krants.

Le roi Frédéric III était archevêque de Brême, et fut élu roi par le décès de son aîné. Il eut six enfants : deux garçons et quatre filles : le roi Christian, le prince George. L'aînée des filles, Anne-Sophie, a été mariée au duc de Saxe, George III ; une autre, au duc de Holstein ; la troisième, Sophie-Amélie, à Guillaume Palatin du Rhin, frère de madame d'Orléans ; et la quatrième, la plus jeune, Ulrique-Éléonore, au roi de Suède.

Le roi Christian V, à présent régnant, a cinq enfants : trois garçons : le prince Frédéric, âgé de onze ans ; le prince Christian, de six ; et le prince Charles, d'un ; deux filles : la première s'appelle Sophie, et l'autre.....

La tour de l'observatoire, sur laquelle un carrosse peut monter, est une pièce fort curieuse. Elle fut bâtie par Frédéric II. Du haut de la tour on découvre toute la ville, qui ne nous parut pas fort grande, mais presque de tous côtés environ-

née d'eau. On y voit un globe céleste de cuivre, fait de la main de Tycho-Brahé, mathématicien fameux, originaire du pays.

La bourse est un fort beau bâtiment qui fait face au Louvre. Son clocher est d'une manière assez particulière; quatre lézards, dont les queues s'élèvent en l'air, en forment la flèche. C'est là où se vendent toutes les curiosités, comme au palais.

On voit dans le port les vaisseaux du roi au nombre de cinquante ou soixante, dont l'amiral est de cent pièces de canon. Les rois de Danemarck n'ont jamais mis plus de vaisseaux en mer; et la dernière bataille qu'ils remportèrent sur les Suédois leur a acquis un renom éternel.

L'arsenal est garni dè quantité de très-belles pièces de canon: il y en a même d'acier fort poli, qui ont été faites en Moscovie. On voit au-dessus une salle pleine d'armes pour soixante mille hommes; un chariot qui va de lui-même, et un autre dans les roues duquel il y a une horloge qui sonne d'heure en heure par le mouvement des roues. Toutes les dépouilles que les Danois remportèrent, ces dernières guerres, sur les Suédois s'y voient, avec tout l'équipage des dix-sept vaisseaux qu'ils prirent pour une seule fois.

Le cabinet du roi est au-dessus de la bibliothèque. Ce sont plusieurs chambres remplies de curiosités; entre autres une queue de cheval qui est la marque d'autorité, et que les bachas mettent devant leurs tentes lorsqu'ils sont à l'armée: le Grand-Seigneur trois, et le visir deux. Nous y vîmes une belle mandragore femelle; les pantoufles d'une fille qui fut *taponata* sans en rien sentir; l'ongle qu'on dit être de Nabuchodonosor; et un des enfants de cette comtesse de Flandre qui en mit au monde autant que de jours en l'an.

Le roi est un prince assez bien fait, qui se plaît à tous les exercices, comme la chasse et monter à cheval. Il est âgé de trente-quatre ans, et a épousé Charlotte-Amélie, landgrave de Hesse.

Il n'y a point de langue plus propre à demander l'aumône que la danoise: il semble toujours qu'ils pleurent.

Les royaumes de Danemarck et de Norwége appartiennent au même maître. Ils regardent au le-

vant le royaume de Suède, au couchant l'Angleterre ; au nord ils ont la mer Glaciale, et au midi l'Allemagne, à laquelle ils sont attachés vers l'isthme par le duché de Holstein; cette partie est présentement appelée Jutlande, que les anciens connaissaient sous le nom de Chersonèse Cimbrique, entre l'Océan et la mer Baltique.

Le Danemarck est un pays très-gras et très-abondant, consistant en quantité d'îles, dont les plus renommées sont Zéland, Falster, Langeland, Laland et Fune, renommée par cette dernière victoire qui sauva le royaume de sa perte totale, lorsque les Danois, secondés des Hollandais, défirent Charles-Gustave dans cette île, lequel avait tenu deux ans Copenhague assiégée. Le roi de Danemarck est encore maître de l'île d'Islande, qu'on croît être l'*ultima Thule* connue des anciens. Cette île, malgré les neiges qui la couvrent, ne laisse pas d'avoir des montagnes brûlantes qui vomissent les feux et les flammes de leur sein, et auxquelles les poëtes comparent le sein de leur maîtresse. Il y a des lacs fumants qui convertissent en pierres tout ce qu'on y jette, et plusieurs autres merveilles qui rendent cette île recommandable. La Norwége s'étend tout le long de la côte de la mer, jusqu'au château de Wardhus, qui est par-delà le cap du Nord, en approchant du côté de la mer Blanche, sur laquelle est Archangel, port de mer de Moscovie. Cette étendue de terre lui a été laissée par le traité de paix fait entre Frédéric III et Charles-Gustave, défunts rois de Suède et de Danemarck. La Groënlande lui appartient aussi ; mais cette terre n'est habitable que trois mois de l'année, que l'on choisit pour la pêche de la baleine.

La Suède a été jointe à ces deux royaumes plusieurs fois, par les alliances qui se faisaient des princes ou des princesses de ces nations. Mais la Suède en a été entièrement séparée sous Gustave Ier du nom, chef de la famille de Vasa, qui s'en fit couronner roi l'an 1528, et y introduisit la religion luthérienne, dans le même temps que Christian III lui donnait entrée dans le Danemarck. Ce royaume a toujours été électif, aussi bien que la Suède; mais Frédéric III, après avoir

soutenu quantité de guerres contre ses voisins, et avoir sauvé l'État par sa valeur et par sa vigilance, fit déclarer le royaume successif et héréditaire.

Frédéric III du nom, fils de Christian IV, qui régna plus de soixante ans, et d'Anne-Catherine, sœur de Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, est père du roi d'à-présent, Christian V. Il fut archevêque de Brême, avant qu'il parvînt à la couronne par la mort de son père et de son aîné qui le devança d'un an, et épousa, l'an 1643, Sophie-Amélie, fille de George, duc de Brunswick et Lunébourg, et d'Anne-Éléonore, fille de Louis, landgrave de Hesse, chef de la branche de Darmstadt. La dernière réunion de ces royaumes arriva en 1397, par le mariage de Haquin, fils de Magnus V, roi de Suède, et d'Inselburge, héritière de Norwége, avec Marguerite, fille aînée de Waldemar IV, roi de Danemarck.

La dernière séparation arriva, comme j'ai dit, en l'an 1528, au sujet de la tyrannie que Christian II exerçait contre les Suédois. Il obligea ceux de Stockholm de lui donner des otages et ne les en traitait pas moins cruellement. Gustave de Vasa, qui était un des otages, se sauva en Suède, et se fit chef de ce peuple opprimé, qui l'élut roi, et secoua la domination du roi de Danemarck.

Nous apprîmes en Danemarck ce que c'était qu'un virschat. M. l'ambassadeur prit lui-même la peine de nous en informer, et de nous dire que ces divertissements se faisaient ordinairement l'hiver, pendant lequel temps le roi, voulant se divertir, ordonne un virschat dans toute sa cour, et se met lui-même de la partie.

Toute la cour paraît en différents métiers, avec des habits conformes à l'art que chacun professe, et que le sort lui a donné. Le roi de Danemarck y parut la dernière fois en charbonnier; et on nous dit que rien n'était si plaisant que cette sorte de mascarade. Elle ne se pratique pas seulement en Danemarck, mais aussi en Suède, et par toute l'Allemagne.

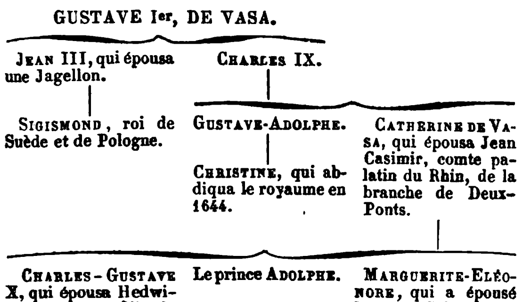
Il est à remarquer que la justice est parfaitement bien administrée en Danemarck, et qu'il se tient tous les ans une chambre établie pour juger en dernier ressort tous les procès du royaume, et

qui ne finit point qu'elle ne les ait tous terminés.

La garde du roi de Danemarck est de drabans à pied et à cheval, habillés de bleu doublé de jaune, et une grande casaque de même. Le roi a toujours quarante mille hommes, que les provinces lui entretiennent en paix et en guerre; et les plus riches en fournissent deux, l'un de cavalerie et l'autre d'infanterie.

VOYAGE DE SUÈDE

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE SUÈDE DEPUIS GUSTAVE Ier.



CHARLES XI, à présent régnant, a épousé Ulrique-Éléonore, sœur du roi de Danemarck, de qui il a eu une fille pour premier enfant, en juillet 1681.

Ce que nous appelons présentement Suède était autrefois appelé Scandie ou Scandinavie, qui n'est pour ainsi dire qu'une presqu'île, qui s'étend entre l'Océan, la mer Baltique, et le golfe Bothnique.

Cette province n'est pas des plus fertiles partout. La Laponie est la stérilité même ; et ce peuple, que j'ai eu la curiosité d'aller voir au bout du monde, est entièrement abandonné de la nourriture du corps et de l'âme, n'ayant ni le pain matériel, ni l'évangélique. Mais la Gothie et Ostrogothie sont des pays qu'on peut comparer à la France pour leur fertilité ; et la terre y est si

bonne, qu'elle donne en trois mois ce qu'elle produit en neuf en d'autres endroits. Les autres lieux, où l'on force la nature pour l'obliger à nourrir les habitants, sont la Schonen, la Schanmolande, l'Angermanie, la Finlande ; et c'est dans ces lieux où la nature, refusant la fertilité des plaines, accorde l'abondance des forêts, que les habitants brûlent l'hiver pour semer l'été prochain du grain sur les cendres, qui y vient en perfection, et en moins de temps que partout ailleurs.

Les Suédois sont naturellement braves gens; et sans parler des Goths et des Vandales, qui, franchissant les Alpes et les Pyrénées, se rendirent maîtres de l'Italie et de l'Espagne, considérons de nos jours un Gustave-Adolphe, l'honneur des conquérants, suivi de très-peu de Suédois, qui passa victorieux toute l'Allemagne comme un éclair, et qui fit ressentir à tous les princes la valeur de ses armes. Voyons un Charles-Gustave, dernier roi de ce pays, qui réduisit les Danois, ses plus fiers ennemis, à se retirer dans leur ville capitale qui leur restait seule de tout le royaume, où il les assiégea pendant deux ans; qui, après plusieurs batailles, vint finir ses jours à Gottenbourg, d'une fièvre, à l'âge de trente-sept ans, le 12 février 1660.

Ce prince, qui n'a jamais fait que des merveilles, obligea aussi le ciel à le seconder et à le secourir, et à faire des miracles pour lui. Il affermit les eaux du Belt pour lui donner occasion d'entreprendre une action héroïque. Charles X fit passer toutes ses troupes sur une mer glacée de deux lieues de large, avec tout le canon, et y campa plusieurs jours avec une intrépidité de cœur qui surprenait tous les autres, et qui lui était naturelle. Si ce prince était grand guerrier, il ne fut pas moins politique; et il le fit bien voir pendant le gouvernement de la reine Christine, qui, s'amusant à consulter quantité de savants, qu'elle faisait venir de toutes parts, et qui ne lui apprenaient pas l'art de régner, lui donna occasion de captiver l'esprit de tous les sénateurs, rebutés du gouvernement de cette reine, qu'ils obligèrent à abdiquer le royaume entre ses mains.

Le grand Gustave-Adolphe n'a-t-il pas montré le chemin à ce digne successeur? et après avoir mené une vie toute héroïque et toute guerrière, il la finit dans le champ de la victoire, et au milieu de ses armées, d'un coup de mousquet, qui ôta à l'Europe son plus grand conquérant.

La reine Christine a été un digne rejeton de ce grand prince: cette princesse avait l'âme toute royale, et a épuisé toutes les louanges des grands hommes. Elle aurait régné plus longtemps, si elle eût été plus maîtresse d'elle-même; et la jalousie qu'elle excita parmi les sénateurs, qui voyaient impatiemment les dernières faveurs qu'elle accordait au *ristrosse*, dont elle eut des enfants, lui ôta la couronne de dessus la tête. Elle changea de religion, à la persuasion d'un ambassadeur d'Espagne, qui lui promit qu'elle épouserait le roi son maître, si elle voulait se faire catholique. Elle est demeurée à Rome presque tout le temps qu'elle a quitté le sceptre, où elle s'entretenait de dix mille écus de pension que le pape lui donnait tous les ans, jusqu'à ce que le roi de France l'eut fait rentrer dans tous ses biens. Elle s'était réservé les îles fertiles d'Aland et de Gotland, qui sont sur la mer Baltique; mais elle les a échangées depuis peu contre le territoire de Norcopin en Ostrogothie.

Charles XI, à présent régnant, est fils de Charles-Gustave, comte palatin, de la maison de Deux-Ponts, et de Hedwige-Eléonore, fille puînée du duc de Holstein. C'est un prince qui ne dément point la générosité de ses ancêtres, et son port fier et royal fait assez voir qu'il est du sang des illustres Gustave. Les inclinations de ce prince sont toutes martiales; et n'ayant plus d'ennemis à combattre, sa plus grande occupation est d'aller à la chasse aux ours. Cette chasse se fait mieux en hiver qu'en été; et lorsque quelque paysan a découvert leurs passages, par les traces qui sont imprimées dans la neige, il en donne avis au grand-veneur, qui y conduit le roi. L'ours est un animal intrépide; il ne fuit point à l'aspect de l'homme, mais il passe son chemin sans se détourner. Quand on l'aperçoit assez proche, il faut descendre de cheval, et l'attendre jusqu'à ce qu'il

soit fort près de vous, et vous le faites lever sur ses pattes de derrière, par un coup de sifflet que vous donnez : c'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer, et il est fort dangereux de ne le pas blesser mortellement; car il vient de furie se jeter sur le chasseur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étouffe ordinairement; c'est pourquoi il faut avoir encore un pistolet pour lui lâcher à bout portant, et un épieu pour la dernière extrémité. Nous en vîmes un à Stockholm, que le roi avait tué lui-même, en secourant son favori Vaqmester, qui en était presque étouffé. Cet animal est couché trois ou quatre mois de l'année, et ne prend pour lors aucune nourriture qu'en suçant sa patte. Le roi a toujours autour de lui trois ou quatre petits ours, à qui on coupe les dents et les ongles tous les mois.

J'ai connu à Copenhague M. de Martangis, ambassadeur, qui me fit mille amitiés. Je jouai plusieurs fois avec lui. Il me mena chez madame la comtesse de Rantzau, dont le mari a été ambassadeur en France; j'y soupai avec les belles dames de Revinsleau et Grabe, deux sœurs, dont la dernière peut passer pour un chef-d'œuvre de beauté. J'y vis aussi madame de Ratelan, et M. du Boineau, Rochelois, capitaine de vaisseau du roi, qui avait quitté le service à cause de la religion.

Je partis de Copenhague pour Stockholm le 1er juillet. Nous vîmes Frédérisbourg, le lieu de plaisance du roi, qu'on peut appeler le *Versailles du Danemarck*. La chapelle en est magnifique; la chaire et le tabernacle, et quantité d'autres figures, sont d'argent massif; mais ce qui me parut de plus curieux fut un orgue d'ivoire qu'on dit avoir coûté quatre-vingt mille écus de sculpture. L'oratoire du roi, qui est derrière la chapelle, et d'où il entend le service, est un lieu où on n'a rien épargné pour le rendre magnifique. On nous mena par tous les appartements du château, et nous n'y remarquâmes rien de beau que la grande salle qui est au haut, dont on peut admirer le lambris : la variété des couleurs forme un aspect magnifique, et contente admirablement la vue.

De Frédérisbourg nous vînmes coucher à Else-

neur, où est le détroit du Sund; c'est là que tous les vaisseaux payent au roi de Danemarck. Les vaisseaux suédois sont exempts de payer aucun tribut; ce qui fait que la plupart des vaisseaux prennent bannière suédoise, qui est de bleu avec une croix jaune. Ce passage est gardé d'un bon château; mais je ne crois pas qu'il soit bien difficile d'y passer sans rien payer. Nous couchâmes là chez l'agent du roi de France, qui est Irlandais. Nous passâmes le lendemain à Helsimbourg avec un vent contraire. Cette ville a soutenu dans ces dernières guerres assez longtemps contre les efforts des Danois : il y périt plus de six mille hommes en huit jours de temps. Ils la prirent enfin; mais ils l'ont rendue comme toutes les autres places qu'ils avaient prises à la couronne de Suède.

Nous vîmes en passant Ryga, Engelholm, la Holm, Halmstad, ville fortifiée et recommandable par la dernière bataille que le roi de Suède y donna. Ce fut là le premier combat qu'il soutint, et la première victoire qu'il remporta, aidé de M. de Feuquières, lieutenant-général des armées du roi, et ambassadeur auprès de Suède. Ce fut dans cette même bataille que ce jeune roi se laissant emporter à son courage, et se croyant suivi de son régiment de drabans, qui sont ses gardes, avec lesquels il se croit invincible, s'avança seul au milieu de l'armée ennemie, cherchant partout le roi de Danemarck, et l'appelant à haute voix; et ne le trouvant point, il se mit à la tête d'un régiment ennemi qu'il trouva sans capitaine, faisant le commandement en allemand, comme toutes les nations du Nord, et le conduisit au milieu de son armée, où il fut haché en pièces.

De Halmstad nous allâmes à Jénycopin, dont la situation sur le bord du Veser, lac qui a huit lieues d'étendue, est admirable. On va ensuite à Grenna, Norcopin, Lincopin, Nicopin, Vellit; et nous arrivâmes à Stockholm le lundi à onze heures du soir, ayant été six jours à marcher continuellement, et le jour et la nuit, par des rochers et des bois de pins et d'espiéras, qui forment la plus belle vue du monde. Nous fîmes ce chemin dans un chariot que nous achetâmes quatre écus à Drasé; et nous remarquâmes les maisons des

paysans, qui sont faites à la moscovite, avec des arbres entrelacés. Ces gens ont quelque chose de sauvage; l'air et la situation du pays leur inspirent cette manière.

Le mille de Suède a 6,600 toises; et celui de France, 2,600.

Stockholm est une ville que sa situation particulière rend admirable. Elle se trouve située presque au milieu de la mer Baltique, au commencement du golfe Bothnique. Son abord est assez difficile, à cause de la quantité de rochers qui l'environnent; mais du moment que les vaisseaux sont une fois dans le port, ils sont plus en sûreté qu'en aucun endroit du monde: ils y demeurent sans ancre, et s'approchent jusque dans les maisons. Stockholm est la ville de la mer Baltique du plus grand commerce; et comme cette mer n'est navigable que six mois de l'année, rien de plus superbe que la quantité des vaisseaux qui se voient dans son port, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre.

Sitôt que nous fûmes arrivés à Stockholm, nous allâmes saluer M. de Feuquières, lieutenant-général des armées du roi, qui y était ambassadeur depuis dix ans. Il nous reçut avec tout l'accueil possible, et nous mena le lendemain baiser la main du roi. Ce prince, âgé de vingt-cinq ans, est fils de......., prince de Holstein, entre les mains duquel la reine Christine, fille d'Adolphe, dernier roi de la maison de Vasa, laissa la couronne de Suède, lorsqu'elle voulut se défaire du gouvernement, et changer de religion.

Son humeur est toute martiale; les exercices de la guerre et de la chasse lui sont familiers; et il n'a pas de plus grand plaisir que celui qu'il prend dans ces travaux. Nous eûmes l'honneur de l'entretenir pendant près d'une heure, et le plaisir de le contempler tout à notre aise. Il est d'une taille bien proportionnée: son port est fier, et tout en est royal. Il épousa, il y a environ un an..... fille de Frédéric III, et sœur du roi de Danemarck à présent régnant. Ces deux personnes royales ont toujours eu entre elles un rapport et une sympathie extraordinaire, qu'il était aisé de voir. La nature les avait de tout temps formées l'une pour l'autre.

Le prince ne rencontrait jamais personne qui pût lui donner des nouvelles de la princesse, qu'il n'en demandât d'assez particulières pour faire connaître qu'il y avait toujours dans ses demandes plus d'amour que de curiosité ; et la princesse s'enquérait toujours si exactement du prince, qu'on remarquait aisément qu'elle aimait moins des nouvelles du prince que le prince même.

L'on fit, pendant notre séjour à Stockholm, de grandes réjouissances pour la naissance d'une princesse. Nous fûmes présents à la cérémonie de son baptême. Il y eut table ouverte; et le roi, pour marquer sa joie, entreprit de soûler toute la cour, et se fit lui-même plus gaillard qu'à l'ordinaire. Il les excitait lui-même, en leur disant qu'*un cavalier n'était pas brave, lorsqu'il ne suivait pas son roi.* Il parlait le peu de français qu'il savait à tout le monde; et je remarquai que c'était le seul de sa cour qui le parlait le moins. Tous les cavaliers suédois se font une gloire particulière de bien parler notre langue. Le comte de Stembok, grand maréchal du royaume, le *ristrosse* ou vice-roi, comte de la Gardie, le grand trésorier Steint-Bielke, le comte Cunismar, tous ces gens-là parlent aussi bien français que des Français mêmes. L'envoyé d'Angleterre fit des merveilles dans cette débauche, c'est-à-dire qu'il se soûla le premier. L'envoyé de Danemarck, qui avait tenu la princesse au nom du roi son maître, le suivit de bien près, et ne raisonna guère. Après lui toute la compagnie n'en fit pas moins. Les dames furent aussi de la partie; les deux belles-filles du *ristrosse* tenaient les bouts du poêle qui couvrait l'enfant. Elles s'y firent distinguer par-dessus toutes les autres dames par leur beauté et leur bonne grâce. Nous allâmes quelques jours après chez le comte de la Gardie, à Carsbéry, palais assez régulier, et que sa situation au milieu des rochers et sur le bord du lac rend un des plus beaux de la Suède. Le roi de Suède l'a voulu acheter pour en faire présent à la reine. Le maître de cette maison, qui est assurément un des grands seigneurs du royaume, a été depuis quatre mois fort maltraité de la réduction, comme quantité d'autres.

Il a perdu plus de quatre-vingt mille écus par cette réunion de biens au domaine.

Les bâtiments de Stockholm sont assez somptueux : l'on peut remarquer entre autres la maison de la noblesse, le palais du *ristrosse*, celui du grand trésorier, et quantité d'autres. Je devrais avoir parlé du Louvre avant tous les autres édifices; mais, s'il est vrai qu'il est le premier de la ville, à cause de la personne qui l'habite, on peut dire que ce n'est que par là, et par la quantité de son logement, qu'il est recommandable. Il y a quelques salles qui sont meublées assez magnifiquement; mais elles ne sont point disposées pour faire un palais, et on ne sait de quelle figure elles sont.

Nous vîmes pendant notre séjour une exécution de deux valets, qui s'étaient trouvés à l'assassinat d'un gentilhomme que leurs maîtres avaient fait. Ils n'étaient pas les plus coupables, mais ils furent les plus malheureux. Nous admirâmes la constance et l'intrépidité de ces gens allant au supplice. Ils ne semblaient point émus, et parlaient indifféremment avec toutes les personnes qu'ils rencontraient. L'un d'eux était marié; et sa femme le soutenait d'une main, et le ministre de l'autre.

Nous connûmes à Stockholm M. de Feuquières, ambassadeur; M. de la Piquetière, homme savant et fort curieux; M. Le Vasseur, secrétaire de l'ambassade, fils d'un avocat, rue Quincampoix; M. de La Chenêts, et le P. Archange, carme et aumônier de M..... Là nous vîmes M. Bart, corsaire, qui demeurait à Stockholm, pour le recouvrement des deniers d'une vente qu'il avait faite au roi, de quelques prises sur les Danois et Lubéquois, déclarées bonnes.

A l'auberge, chez Virchal, Normand, MM. de Saint-Leu, La Neuville, Grand-Maison, écuyer de M. le comte Charles Ocstiern, Coiffard, chirurgien, et.....

La mine de Coperbéryt est ce qu'il y a de plus curieux en Suède, et qui fait toute la richesse du pays. Quoiqu'il s'y trouve beaucoup de mines, celle-là a toujours été la plus estimée; et on ne se souvient point du temps qu'elle a été ouverte : elle est à quatre journées de Stockholm. On dé-

couvre cette mine longtemps avant que d'y être, par la fumée qui en sort de toutes parts, et qui la fait plutôt paraître la boutique de Vulcain que la demeure des hommes. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbon, que soufre et que cyclopes, qui achèvent de perfectionner ce tableau infernal. Mais descendons dans cet abîme pour en mieux concevoir l'horreur. On nous conduisit d'abord dans une chambre où nous changeâmes d'habits, et prîmes chacun un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits les plus dangereux. De là nous entrâmes dans la mine par une bouche d'une longueur et d'une profondeur épouvantable, qui empêchaient de voir les gens qui travaillaient dans le fond, dont les uns élevaient des pierres, d'autres faisaient sauter des terres; quelques-uns détachaient le roc du roc par des feux apprêtés pour cela; enfin tous avaient leur emploi différent. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de degrés qui y conduisaient; et nous commençâmes alors à connaître que nous n'avions encore rien fait, et que ce n'était là qu'une préparation à de plus grands travaux. En effet, nos guides allumèrent alors des flambeaux de bois de sapin, qui perçaient à peine les épaisses ténèbres qui régnaient dans ces lieux souterrains, et ne donnaient de jour qu'autant qu'il en fallait pour distinguer tous les objets affreux qui se présentaient à la vue. L'odeur de soufre vous étouffe, la fumée vous aveugle, le chaud vous tue : joignez à cela le bruit des marteaux qui retentissent dans ces cavernes, la vue de ces spectres nus comme la main et noirs comme des démons; et vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui donne une plus forte idée de l'enfer, que ce tableau vivant, peint des plus sombres et des plus noires peintures qu'on se puisse imaginer.

Nous descendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, et toujours dans de continuelles appréhensions. Nous aperçûmes dans notre chemin quantité de pompes et de machines assez curieuses pour élever les eaux; mais nous ne pûmes les examiner, à cause de l'extrême fatigue dans la-

quelle nous nous trouvions : nous aperçûmes seulement quantité de ces malheureux qui travaillaient à ces pompes. Nous allâmes jusqu'au fond avec beaucoup de peine; mais quand il fallut remonter, *superasque evadere ad auras*, ce fut avec des peines incomparables que nous regagnâmes la première hauteur, où il fallut nous jeter contre terre pour reprendre un peu d'haleine, que le soufre nous avait coupée. Nous arrivâmes, par le secours de quelques gens qui nous prirent par-dessous les bras, à la bouche de la mine. Ce fut là que nous commençâmes à respirer avec autant de plaisir que ferait une âme qui sortirait du purgatoire; et nous commencions à reprendre un peu de vigueur, quand un objet pitoyable se présenta devant nous. On reportait en haut un pauvre malheureux qui venait d'être écrasé d'une pierre qui était tombée sur lui. Cela arrive tous les jours; et les pierres les plus petites, venant à tomber d'une hauteur extraordinaire, font le même effet que les plus grosses. Il y a toujours sept ou huit cents hommes qui travaillent dans cet abîme : ils gagnent seize sous par jour; et il y a presque autant de piqueurs, qui ont une hache à la main pour marque de commandement. Je ne sais si l'on doit avoit plus de compassion du sort de ces malheureux, ou de l'aveuglement des hommes qui, pour entretenir leur luxe et assouvir leur avarice, déchirent les entrailles de la terre, confondent les éléments, et renversent toute la nature. Boëce avait bien raison de dire, en se plaignant des mœurs de son temps :

Heu ! primus quis fuit ille
Auri qui pondera tecti
Gemmasque latere volentes,
Pretiosa pericula fodit ?

En effet, y a-t-il rien de plus inhumain que d'exposer tant de gens dans de si précieux périls? Pline dit que les Romains, qui avaient plus besoin d'hommes que d'or, ne voulaient point permettre qu'on ouvrît des mines qu'on avait découvertes en Italie, ponr ne pas exposer la vie de leurs peuples; et les malheureux qui ont mérité la mort ne

peuvent être plus rigoureusement punis qu'en les laissant vivre pour être obligés de creuser tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette mine du soufre vif, du vitriol bleu et vert, et des octaèdres: ce sont des pierres taillées naturellement en forme pyramidale de l'un et l'autre côté.

De Coperbéryt nous vînmes à une mine d'argent qu'on voit à Salbéryt, petite ville à deux journées de Stockholm, dont l'aspect est un des plus riants qui soit en ce lieu. Nous allâmes le lendemain à la mine, qui en est distante d'un quart de mille. Cette mine a trois larges bouches, dans lesquelles on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau soutenue d'un câble sert d'escalier pour descendre dans cet abîme, qui monte et qui descend par une même machine assez curieuse, que l'eau fait tourner de l'un et de l'autre côté. La grandeur du péril où on est se conçoit aisément, quand on se voit ainsi descendre, n'ayant qu'un pied dans cette machine, et qu'on connaît que la vie dépend de la force ou de la faiblesse d'un câble. Un satellite noir comme un démon, tenant à la main une torche de poix et de résine, descend avec vous, et chante pitoyablement un air dont le chant lugubre semble être fait exprès pour cette descente infernale. Quand nous fûmes vers le milieu, nous fûmes saisis d'un grand froid, qui, joint aux torrents qui tombaient sur nous de toutes parts, nous fit sortir du profond assoupissement dans lequel nous semblions être en descendant dans ces lieux souterrains. Nous arrivâmes enfin, après une demi-heure de marche, au fond de ce premier gouffre; là nos craintes commencèrent à se dissiper : nous ne vîmes plus rien d'affreux; au contraire, tout brillait dans ces régions profondes. Nous descendîmes encore fort avant sous terre, sur des échelles extrêmement hautes, pour arriver dans un salon qui est dans l'enceinte de cette caverne, soutenu de plusieurs colonnes du précieux métal dont tout était revêtu. Quatre galeries spacieuses y viennent aboutir; et la lueur des feux qui brillaient de toutes parts, et qui venaient à frapper sur l'argent des voûtes, et sur un clair ruisseau qui coulait à côté, ne servait pas tant à éclairer les travaillants qu'à rendre ce séjour plus

magnifique que le palais de Pluton, qu'on nous met au centre de la terre, où le dieu des richesses a déployé tous ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations, qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, et d'autres arrachent le roc du roc. C'est une ville sous une autre ville : là il y a des maisons, des cabarets, des écuries et des chevaux; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est un moulin qui tourne continuellement dans le fond de ce gouffre, et qui sert à élever les eaux qui sont dans la mine. On remonte dans la même machine pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent.

On appelle stuf les premières pierres qu'on tire de la mine, lesquelles on fait sécher dans un fourneau qui brûle lentement, et qui sépare l'antimoine, l'arsenic et le soufre d'avec la pierre, le plomb et l'argent, qui restent ensemble. Cette première opération est suivie d'une autre, et ces pierres séchées sont jetées dans des trous pour y être pilées, et réduites en limon, par le moyen de quantité de gros marteaux que l'eau fait agir : cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une grosse toile mise en glacis, qui, emportant tout ce qu'il y a de terrestre et de grossier, retient le plomb et l'argent dans le fond, d'où on le tire pour le jeter pour la troisième fois dans des fourneaux qui séparent l'argent d'avec le plomb, qui sort en écume.

Les Espagnols du Potosi ne s'arrêtent plus à toutes les différentes fontes pour purifier l'argent et le rendre malléable, depuis qu'ils ont trouvé la manière de l'affiner avec le vif-argent, qui est l'ennemi mortel de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or et l'argent, qu'il sépare de tout ce qu'ils ont de terrestre pour s'unir entièrement à eux. On trouve du mercure dans cette mine; et ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent pas ce nom, parce qu'il n'est pas malléable, est peut-être un des plus rares effets de la nature; car étant liquide et coulant de lui-même, et la chose du monde la plus pesante, il se convertit en la plus légère, et se résout en fumée qui,

venant à rencontrer un corps dur ou une région froide, s'épaissit aussitôt, et reprend sa première forme sans pouvoir jamais être détruit.

La personne qui nous conduisit dans la mine, et qui en était intendant, nous fit voir ensuite chez lui quantité de pierres curieuses qu'il avait ramassées de toutes parts. Il nous fit voir un gros morceau de cette pierre ductile qui blanchit dans le feu loin de se consumer, et dont les Romains se servaient pour brûler les corps de leurs défunts. Il nous assura qu'il l'avait trouvée dans cette même mine, et nous fit présent à chacun d'un petit morceau, que, par grâce spéciale, il détacha.

Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upsal, où nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure. Cette ville est la plus considérable de toute la Suède, pour son académie et pour sa situation; c'est là où tous ceux qui veulent embrasser l'état ecclésiastique vont étudier; et la politique de ce royaume défend aux nobles d'entrer dans cet état, afin de maintenir toujours le nombre des gentilshommes qui peuvent servir plus utilement ailleurs.

Nous vîmes la bibliothèque, qui n'a rien de considérable que le *Codex argenteus*, manuscrit écrit en lettres gothiques d'argent, par un évêque nommé *Ulphila*, qui demeurait dans la Mésie. Ce livre fut trouvé dans le sac de Prague, et enlevé par le comte de Conismarck, qui en fit présent à la reine Christine.

La suite d'Upsal se peut voir dans la relation qui est à la suite de mon voyage de Laponie, parce qu'en revenant je fis ce chemin.

Nous vîmes aussi à Stockholm un envoyé du kan des Petits-Tartares, autrement Tartares de Crimée ou Précopites, qui habitent l'ancienne Chersonèse Taurique, et le pays qui s'étend entre le Borystène et le Tanaïs. Le prince donne des récompenses qui ne lui coûtent guère; et des lettres d'envoyé aux princes chrétiens sont ses grâces les plus spéciales. J'étais présent quand il eut audience. Le roi était dans un fauteuil au milieu de sa cour. Celui-ci fit sa harangue mal, sans même regarder le roi : il lui présenta cinq ou six lettres pliées en long, et enveloppées dans du taffetas. L'une était

du kan; l'autre, de la femme d'un de ses frères; et une du grand ministre. Il offrit quelques chevaux tartares assez mal faits, mais d'une vigueur inconcevable. Le roi fit répondre qu'il les acceptait s'ils venaient de leurs seigneurs, ce qu'ils assurèrent, et baisèrent la main du roi en la mettant sur leur tête : cinq ou six gueux étaient à sa suite, et jamais on ne vit rien de plus misérable.

Nota. Les villes de Brême, de Hambourg, et de Lubeck, qui sont villes impériales, avec le duc de Meckelbourg, de Holstein-de-Sel, de Lunebourg, Hanover, généralement toute la maison de Brunswick, forment la Basse-Saxe, qui sont le cercle que l'on appelle le cercle de la Basse-Saxe, et ont voix dans toutes les diètes de l'Empire.

Luther est enterré à Wittemberg. Il se pêche quantité de sardines depuis cette île jusqu'à Brême, et un capitaine de vaisseau chargea quantité d'œufs de cabillauds pour servir à cette pêche, dont le poisson est fort friand.

Un tonneau, en fait de marine, signifie deux milliers pesant.

Le *Grand-Louis* tire six brasses d'eau.

Un canon de trente-six livres de balle pèse six milliers , et le millier de fonte coûte mille livres.

Il faut remarquer à la chasse de l'ours, qu'elle se fait aussi en Pologne de plusieurs manières. Comme il n'y a rien de si délicat que les pattes d'ours, qu'on sert à la table des rois, il n'y a point aussi de chasse à laquelle les gentilshommes prennent plus de plaisir. Il est dangereux de manquer son coup, car l'ours frappé retourne sur le chasseur, et l'étouffe des pattes de devant. Il nous fut dit, par un gouverneur d'une province de la Prusse, qu'il n'y avait pas quinze jours qu'un de ses parents avait eu le bras rompu à la chasse d'un ours, et le cou tordu, dont il mourut. Les paysans les chassent autrement : ils savent l'endroit où ils vont les attaquer avec un couteau à la main. Lorsque l'ours vient à eux, ils leur mettent dans la gueule la main gauche entortillée de beaucoup de linges, et de l'autre les éventrent. L'autre façon n'est pas si périlleuse. L'ours est extrêmement friand du miel que les abeilles font dans des troncs d'arbres; il monte, attiré par

l'odeur de la proie, au sommet des arbres les plus élevés. Les paysans mettent de l'eau-de-vie parmi ce miel; et l'ours, qui trouve cette nourriture agréable, en prend tant que lá force du brandevin l'enivre et le fait tomber, où le paysan alors le trouve étendu sans force, et n'a pas grand'-peine à s'en rendre le maître.

L'électeur de Brandebourg s'appelle..... Il a un fils âgé de quinze ans, qu'on appelle Kurtprince. Il est de la religion calviniste. L'ambre se trouve sur ses terres dans la Prusse ducale; car la royale appartient au roi de Pologne. Elle lui rapporte plus de vingt-cinq mille écus par mois. Il afferme la pêche de l'ambre soixante ou quatre-vingt mille écus. Il y a des gardes à cheval qui gardent la côte. Lorsque le vent est grand, c'est alors qu'on le trouve en plus grande abondance. Il est mou avant qu'il soit sorti de la mer, et l'on peut y imprimer un cachet. Il y en a plusieurs morceaux dans lesquels on trouve des mouches. Cette pêche s'étend depuis Dantzick jusqu'à Memel.

L'élan est un animal plus haut qu'un cheval, et d'un poil tirant sur le blanc. Il porte un bois comme un daim, et a le pied de même fort long. Il a la lèvre de dessous pendante, et a une bosse sur le cou comme un chameau. Il se bat contre les chiens qui le poursuivent, des pieds de devant, dans lesquels il a une grande force.

Le fils de l'électeur de Brandebourg a épousé depuis un an la fille du prince Bogeslas de Ratzevil, duc de Sutck et de Kopil de Bitze, et de Dubniki, de l'illustre famille de Ratzevil, descendus des anciens princes de Lithuanie, et depuis plus de trois siècles princes de l'Empire. Il était fils du prince Janallius, de la branche noire, que son mauvais destin porta à se rendre chef de parti contre son roi, mais qui rentra bientôt en grâce; et d'Élisabeth-Sophie, fille de Jean-George, électeur de Brandebourg, mariée depuis à Jules-Henri, duc de Saxe-Lawembourg : il était gouverneur de la Prusse ducale.

Cette jeune princesse a toujours été élevée à la cour de Brandebourg : le..... lui a fait la cour, et a dépensé beaucoup d'argent auprès d'elle; mais l'électeur n'a pas voulu laisser sortir plus de huit

cent mille livres de rente hors de ses États. Les Polonais en murmurent tous les jours, parce qu'il y avait un traité que cette princesse n'épouserait qu'un Polonais. Celui qui lui faisait la cour a perdu l'esprit de dépit.

Le père du grand-duc de Moscovie s'appelait Frédéric-Alexandre ; et celui d'à présent, Alexandre-Michaël, ou Michaël Fédérowits, Michel, fils de Pierre.

Le prince de Transilvanie s'appelle Apaty, paye quatre-vingt mille écus de tribut au Turc, n'aime qu'à boire. Requili gouverne l'État, Téléchi est général des rebelles. La capitale de Transilvanie est Cujuar ou Albejule.

M. Acakias a été résident auprès de ce prince, pour entretenir la faction des rebelles.

Les armes de l'église sont deux clefs couronnées d'une tiare; celles de l'empire, un aigle à deux têtes; celles de France, trois fleurs de lis; celles d'Espagne, deux châteaux et deux lions écartelés; de Portugal, cinq écussons chargés de besants, qui représentent les deniers dont Notre-Seigneur fut vendu. L'Angleterre a trois léopards; la Suède, trois couronnes; le Danemarck, trois lions; la Pologne, un aigle ses ailes ouvertes; la Moscovie, un cavalier armé, tenant la lance en arrêt, et un dragon à ses pieds; et celles du Grand-Turc, un croissant.

Le pape se dit Innocent XI, par la grâce de Dieu, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu: l'empereur, Ignace Léopold III, par la grâce de Dieu, empereur des Romains, roi de Hongrie, de Bohême, de Croatie, de Dalmatie et d'Esclavonie; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, de Stirie, de Carinthie et de Carniole; comte de Tirol; le roi de France, Louis XIV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre; le roi d'Espagne, Charles II, par la grâce de Dieu, roi des Espagnes et des Indes, de Castille, de Léon, d'Aragon, de Grenade, de Séville, de Tolède, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de Majorque et Minorque, de Sardaigne et de Corse, d'Algezire, de Gibraltar, des îles Canaries, îles de Terre-Ferme, de la mer Océane; archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Milan, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres, et comte de Hapsbourg, de Flandre,

d'Artois, de Bourgogne, du Tirol, de Barcelone, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur, de Burgau; marquis du Saint-Empire; seigneur de Frise, de Salins, du Milanès, des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Over-Issel, de Groningue; seigneur de Biscaye, de Molins; duc d'Athènes et Néopatrie; marquis d'Oristant et de Gasiano; le roi d'Angleterre, Charles II, par la grâce de Dieu, roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande; le roi de Danemarck, de Norwége, des Goths et des Vandales; le roi de Suède, Charles XI, par la grâce de Dieu, roi de Suède, de Danemarck, de Norwége, des Goths et des Vandales; le duc de Moscovie, par la grâce de Dieu, grand-seigneur, czar et grand-duc, conservateur de toutes les Russies; prince d'Uladimir, Moscou, Novogorod; czar de Casan, czar d'Astracan, czar de Sibérie; seigneur de Plescou; grand-duc de Tuerschi, Jugreschi, Périnschi, Varschi, Palgarschi, et seigneur et grand-duc de Novogorod aux Pays-Bas; commandeur de Roosanchi, Rostochi, Gerelapschi, Beloserschi, Udorschi, Obdorschi, Condinel, et par tout le nord; seigneur d'Iverie; czar de Karlalinsely et Igrusinschi; prince des pays de Kabardinschi, Cyrcaschi et Jorschi; seigneur et dominateur de plusieurs autres seigneuries; le roi de Pologne; Jean III, par la grâce de Dieu, roi de Pologne; grand-duc de Lithuanie, de Russie, de Prusse et Mazovie, Samogitie, Livonie, Smolensco, et de Cernicovie.

Le grand-seigneur, Mahomet IV, se dit légitime distributeur des couronnes de l'univers, maître incommutable de mille divers peuples, nations et générations qui reposent à l'ombre et sous le sacré bois de notre lance; destiné libérateur de ceux qui gémissent et sont encore sous le joug de l'oppression infidèle, et qui n'attendent avec impatience que l'heure et le bonheur de notre domination; propriétaire des célestes cités de la Mecque et de Médine; gardien perpétuel de Jérusalem la sainte et de son sépulcre; empereur de Constantinople et de Trébizonde; roi de Hongrie en Europe, de Memphis en Afrique, et de Bagdad en Asie, ensemble de soixante et dix autres royaumes effectifs; roi de la mer Méditerranée, des mers Blanche, Noire et Rouge, Hellespontique, Méotique et

Archipélagique; grand-amiral de l'Océan, et possesseur des plus célèbres promontoires, caps, côtes, golfes, fleuves et rivières du monde; prince en Géorgie; absolu en Barbarie, Tartarie, Cosatie, et en mille autres régions; commandant à la Porte-de-Fer, villes adjacentes et lieux circonvoisins; fidèle refuge et parfait asile des autres empereurs, rois, princes, républiques et seigneuries; redouté ou chéri partout; souverain du cœur de la terre, unique favori du ciel, et son divin porte-enseigne, etc.

L'empereur a épousé une des filles de Philippe IV, roi d'Espagne; le roi de France, la fille aînée d'une autre femme du même Philippe; le roi d'Espagne, la fille de M. le duc d'Orléans; le roi de Portugal, la fille du duc de Nemours; le roi de Suède, la fille du roi de Danemarck. Le roi de Danemarck a épousé Charlotte-Amélie, landgrave de Hesse; le grand-duc de Moscovie, la fille d'un marchand de son État. Le grand-seigneur n'épouse point; mais la première qui met au monde un enfant mâle est la sultane.

RÉFLEXIONS

Il est ordinaire aux voyageurs qui passent les mers de faire naître des orages; et tout ce qui n'est point calme est pour eux une tempête continuelle, qui brise leurs vaisseaux contre le firmament, et tantôt les jette jusque dans les enfers : ce sont les manières de parler de quelques-uns. Pour moi, sans amplifier les choses, je vous dirai que la mer Baltique est célèbre en naufrages, et qu'il est rare d'y passer pendant l'automne, car elle n'est point navigable l'hiver, sans y être pris du mauvais temps. Nous avons été obligés de relâcher en cinq ou six endroits; et ce passage, qu'on fait ordinairement en trois ou quatre jours, nous a retenus.

Ces disgrâces ont servi à quelque chose, et le temps que nous sommes demeurés à l'ancre n'a pas été le plus mal employé de ma vie. J'allais

tous les jours passer quelques heures sur des rochers escarpés, où la hauteur des précipices et la vue de la mer n'entretenaient pas mal mes rêveries. Ce fut dans ces conversations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-même, et que j'allais chercher dans les replis de mon cœur les sentiments les plus cachés et les déguisements les plus secrets, pour me mettre la vérité devant les yeux, sans fard, telle qu'elle était en effet. Je jetai d'abord la vue sur les agitations de ma vie passée, les desseins sans exécution, les résolutions sans suite, et les entreprises sans succès. Je considérai l'état de ma vie présente, les voyages vagabonds, les changements de lieux, la diversité des objets, et les mouvements continuels dont j'étais agité. Je me reconnus tout entier dans l'un et dans l'autre de ces états, où l'inconstance avait plus de part que toute autre chose, sans que l'amour-propre vînt flatter le moindre trait qui empêchât de me reconnaître dans cette peinture. Je jugeai sainement de toutes choses. Je conçus que tout cela était directement opposé à la société de la vie, qui consiste uniquement dans le repos, et que cette tranquillité d'âme si heureuse se trouve dans une douce profession, qui nous arrête comme l'ancre fait un vaisseau retenu au milieu de la tempête. Tous ces desseins vagues, ces vues qui s'étendent sur l'avenir, les chimères, les imaginations de fortune, sont des fantômes qui nous abusent, que nous prenons plaisir de nous former, et avec lesquels notre esprit nous joue. Tous les obstacles que l'ambition fait naître, loin de nous arrêter, doivent nous faire défier de nous-mêmes, et nous faire appréhender davantage.

Vous savez, monsieur, comme moi, que le choix d'un état est ce qu'il y a de plus difficile dans la vie; c'est ce qui fait qu'il y a tant de gens qui n'en embrassent aucun, et qui, demeurant dans une indolence continuelle, ne vivent pas comme ils voudraient, mais comme ils ont commencé, soit par la crainte des fâcheux événements, soit par l'amour de la mollesse et la fuite du travail, ou pour quelques autres raisons.

Il y en a d'autres qu'un échec ne fixe pas entièrement; et se laissant toujours emporter à cette

légèreté qui leur est naturelle, pour être dans le port, ils n'en sont pas plus en repos : ce sont de nouveaux desseins qui les agitent, et de nouvelles idées de fortune qui les tourmentent. Ces gens ne changent que pour le plaisir de changer, et par une légèreté naturelle; ce qu'ils ont quitté leur plaît toujours infiniment davantage que ce qu'ils ont pris. Toute la vie de ces personnes est une continuelle agitation; et si on les voit quelquefois se fixer sur la fin de leurs jours, ce n'est pas la haine du changement qui les retient, mais la lenteur de la vieillesse, incapable de mouvement, qui les empêche de rien entreprendre : semblables à ces gens inquiets qui ne peuvent dormir, et qui, à force de se tourner, trouvent enfin le repos que la lassitude leur procure.

Je ne sais lequel de ces deux états est le plus à plaindre, mais je sais qu'ils sont tous deux extrêmement fâcheux. De là viennent ces dérèglements de l'âme, ces passions immodérées qui font qu'on souhaite plus qu'on ne peut ou qu'on n'ose entreprendre; qu'on craint tout, qu'on espère tout, et qu'on cherche ailleurs un bonheur qu'on ne peut trouver que chez soi. De là viennent ces ennuis, ces dégoûts de soi-même, ces impatiences de son oisiveté, ces plaintes qu'on fait de ce qu'on n'a rien à faire. Tout déplaît : la compagnie est à charge, la solitude est affreuse, la lumière fait peine, les ténèbres affligent, l'agitation lasse, le repos endort, le monde est odieux, et l'on devient enfin insupportable à soi-même. Il n'y a rien que ces sortes de personnes ne veuillent; et la prévention qu'ils ont d'eux-mêmes les pousse à tout entreprendre. L'ambition leur fait tout trouver possible; mais le courage leur manque, et leur irrésolution les arrête. L'élèvement des autres, qu'ils ont continuellement devant les yeux, sert tantôt à entretenir leurs vagues desseins, et à fomenter leur ambition, et tantôt à les exposer en proie à la jalousie. Ils souffrent impatiemment la fortune des autres; ils souhaitent leur abaissement, parce qu'ils n'ont pu s'élever; et la destruction de leur fortune, parce qu'ils désespèrent d'en faire une pareille.

Ces gens accusent continuellement la cruauté

de leur mauvaise fortune, se plaignant toujours de la dureté du siècle et de la dépravation du genre humain : ils entreprennent des voyages de long cours; ils s'arrachent de leur patrie, et cherchent des climats qu'un autre soleil échauffe. Tantôt ils se commettent à l'inclémence de la mer, et tantôt rebutés, ou de son calme, ou de ses orages, ils se remettent sur terre. Aujourd'hui la mollesse de l'Italie leur plaît, et ils n'y sont pas plutôt, qu'ils regrettent la France avec tous ses plaisirs. Sortons de la ville, dira l'un, la vertu y est opprimée, le vice et le luxe y règnent, et je ne saurais plus y supporter le bruit. Retournons à la ville, dira-t-il bientôt après; je languis dans la solitude: l'homme n'est pas né pour vivre avec les bêtes, et il y a trop longtemps que je n'entends plus ce doux fracas qui se trouve dans la confusion de la ville. Un voyage n'est pas plus tôt fini qu'il en entreprend un autre. Ainsi, se fuyant toujours lui-même, il ne peut s'éviter; il porte toujours avec lui son inconstance; et la source de son mal est dans lui-même, sans qu'il la connaisse.

VOYAGE DE LAPONIE

Les voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions; et l'on sort souvent de chez soi pour n'aller qu'en Hollande, qu'on se trouve, je ne sais comment, jusqu'au bout du monde. La même chose m'est arrivée, monsieur. J'appris à Amsterdam que la cour de Danemarck était à Oldembourg, qui n'en est qu'à trois journées : j'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette cour, et bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis donc pour Oldembourg; mais ce hasard, qui me voulait conduire plus loin, en avait fait partir le roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je le trouverais encore à Altona, qui est à une portée de mousquet de Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein, et à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitais. De plus, Hambourg est une ville anséatique fameuse pour le commerce qu'elle entretient avec toute la terre, et recommandable par ses fortifications et son gouvernement. J'y devais rencontrer la cour de Danemarck; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulais voir. Je n'y trouvai que la reine-mère et le prince George son fils, qui allaient aux eaux de Pyrmont. Je vis Hambourg, dont je fus fort content; mais après avoir tant fait de chemin pour voir le roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville capitale, où je devais infailliblement le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'ambassadeur me présenta au roi; j'eus l'honneur de lui baiser la main, et de l'entrete-

nir quelque temps. Le séjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, et j'y trouvai les dames si spirituelles et si bien faites, que j'aurais eu bien de la peine à les quitter, si on ne m'eût assuré que j'en trouverais en Suède d'aussi aimables. L'extrême envie que j'avais de voir aussi le roi de Suède m'engagea à partir pour Stockholm. Nous eûmes l'honneur de saluer le roi, et de l'entretenir pendant une heure entière. Ayant connu que nous voyagions pour notre curiosité, il nous dit que la Laponie méritait d'être vüe par les curieux, tant par sa situation que pour les habitants, qui y vivent d'une manière tout à fait inconnue au reste des Européens, et commanda même au comte Sleint-Bielk, grand trésorier, de nous donner toutes les recommandations nécessaires, si nous voulions faire ce voyage. Le moyen, monsieur, de résister au conseil d'un roi, et d'un grand roi comme celui de Suède! Ne peut-on pas avec son aveu entreprendre toutes choses? et peut-on être malheureux dans une entreprise qu'il a lui-même conseillée, et dont il a souhaité le succès? Les avis des rois sont des commandements : cela fut cause qu'après avoir mis ordre à toutes choses, nous mîmes à la voile pour *Torno* le mercredi 23 juillet 1681, sur le midi, après avoir salué M. Sleint-Bielk, grand trésorier, qui, suivant l'ordre qu'il avait reçu du roi son maître, nous donna des recommandations pour les gouverneurs des provinces par où nous devions passer.

Nous fûmes portés d'un sud-ouest jusqu'à Vacsol, où l'on visite les vaisseaux. Nous admirâmes, en y allant, la bizarre situation de Stockholm. Il est presque incroyable qu'on ait choisi un lieu comme celui où l'on voit cette ville, pour en faire la capitale d'un royaume aussi grand que celui de Suède. On dit que les fondateurs de cette ville, cherchant un lieu pour la faire, jetèrent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir au lieu où il s'arrêterait: ce bâton s'arrêta où l'on voit présentement cette ville, qui n'a rien d'affreux que sa situation; car les bâtiments en sont fort superbes, et les habitants fort civils.

Nous vîmes la petite île d'Aland, à quarante milles de Stockholm : cette île est très-fertile, et

sert de retraite aux élans, qui y passent de Livonie et de Carélie, lorsque l'hiver leur a fait un passage sur les glaces. Cet animal est de la hauteur d'un cheval, et d'un poil tirant sur le blanc; il porte un bois comme un daim, et a le pied de même fort long; mais il le surpasse en légèreté et en force, dont il se sert contre les loups, avec lesquels il se bat souvent. La peau de cet animal appartient au roi; et les paysans sont obligés, sous peine de la vie, de la porter au gouverneur.

En quittant cette île, nous perdîmes la terre de vue, et ne la revîmes que le vendredi matin à la hauteur d'Hernen ou Hernesante, éloignée de Stockholm de cent milles, qui valent trois cents lieues de France; et le vent demeurant toujours extrêmement violent, nous ne fûmes pas longtemps à découvrir les îles de Ulfen, Schagen et Goben; en sorte que le samedi matin nous trouvâmes que nous avions laissé l'Angermanie, et que nous étions à la hauteur de *Urna*, première ville de Laponie, qui prend son nom du fleuve qui l'arrose. Cette ville donne son nom à toute la province qu'on appelle *Urna Lapmark*. Elle se trouve au trente-huitième degré de longitude, et au soixante-cinquième onze minutes de latitude, éloignée de Stockholm de cent cinquante milles, faisant environ quatre cent cinquante lieues françaises.

Nous découvrîmes le samedi les îles de *Quercken*; et le vent, continuant toujours sud-sud-ouest, nous fit voir sur le midi la petite île de *Ratan*; et sur les quatre heures du même jour, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap de *Burockluben*.

Quand nous eûmes passé ce petit cap, nous perdîmes la terre de vue; et le dimanche matin, le vent s'étant tenu au sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Malkurn*, petite île à huit milles de *Torno*. Il en sortit des pêcheurs dans une petite barque aussi mince que j'en aie vu de ma vie, dont les planches étaient cousues ensemble à la mode des Russes. Ils nous apportèrent du *strumelin*, et nous leur donnâmes du biscuit et de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournèrent bien contents.

Le vent demeurant toujours extrêmement favo-

rable, nous arrivâmes à une lieue de *Torno*, où nous mouillâmes l'ancre.

Il est assez difficile de croire qu'on ait pu faire un aussi long chemin que celui que nous fîmes en quatre jours de temps. On compte de Stockholm à *Torno* deux cents milles de Suède par mer, qui valent six cents lieues de France, et nous fîmes tout ce chemin avec un vent de sud-sud-ouest si favorable et si violent, qu'étant partis le mercredi à midi de Stockholm, nous arrivâmes à la même heure le dimanche suivant, sans avoir été obligés de changer les voiles pendant tout le voyage.

Torno est situé à l'extrémité du golfe Bothnique, au quarante-deuxième degré vingt-sept minutes de longitude, et au soixante-sept de latitude. C'est la dernière ville du monde du côté du nord ; le reste jusqu'au cap n'étant habité que par des Lapons, gens sauvages qui n'ont aucune demeure fixe.

C'est en ce lieu où se tiennent les foires de ces nations septentrionales pendant l'hiver, lorsque la mer est assez glacée pour y venir en traîneau. C'est pendant ce temps qu'on y voit de toutes sortes de nations du Nord, de Russes, de Moscovites, de Finlandais et de Lapons de tous les trois royaumes, qui viennent ensemble sur des neiges et sur des glaces, dont la commodité est si grande, qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Laponie, et traverser sur les glaces le sein Bothnique, quoiqu'il ait dans les moindres endroits trente ou quarante milles de Suède. Le trafic de cette ville est en poissons, qu'ils envoient fort loin; et la rivière de *Torne* est si fertile en saumons et en brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitants de la mer Baltique. Ils salent les uns pour les transporter, et fument les autres dans des *basses-touches* qui sont faites comme des bains. Quoique cette ville ne soit proprement qu'un amas de cabanes de bois, elle ne laisse pas de payer tous les ans deux mille *dalles* de cuivre, qui font environ mille livres de notre monnaie.

Nous logeâmes chez le patron de la barque qui nous avait amenés de Stockholm. Nous ne trou-

vâmes pas sa femme chez lui; elle était allée à une foire qui se faisait à dix ou douze lieues de là, pour troquer du sel et de la farine contre des peaux de rennes, de petits-gris et autres; car tout le commerce de ce pays se fait ordinairement en troc; et les Russes et les Lapons ne font guère de marchés autrement.

Nous allâmes le jour suivant, lundi, pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en lapon tous les psaumes de David, et qui a écrit leur histoire. C'était un prêtre de la campagne : il était mort depuis trois jours, et nous le trouvâmes étendu dans son cercueil avec des habits conformes à sa profession, et qu'on lui avait fait faire exprès : il était fort regretté dans le pays et avait voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme était d'un autre côté, couchée sur son lit, qui témoignait, par ses soupirs et par ses pleurs, le regret qu'elle avait de perdre un tel mari. Quantité d'autres femmes ses amies environnaient le lit et répondaient par leurs gémissements à la douleur de la veuve.

Mais ce qui consolait un peu, dans une si grande affliction et une tristesse si générale, c'était la quantité de grands pots d'argent faits à l'antique, pleins, les uns de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, et d'autres d'eau-de-vie, qu'on avait soin de ne pas laisser longtemps vides. Nous tâtâmes de tout; et la veuve interrompait souvent ses soupirs pour nous presser de boire; elle nous fit même apporter du tabac, dont nous ne voulûmes pas prendre. On nous conduisit ensuite au temple dont le défunt était pasteur, où nous ne vîmes rien de remarquable; et prenant congé de la veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, et faire, monsieur, ce qui s'appelle *libare manibus*.

Nous allâmes ensuite chez une personne qui était en notre compagnie : la mère nous reçut avec toute l'affection possible; et ces gens, qui n'avaient jamais vu de Français, ne savaient comment nous témoigner la joie qu'ils avaient de nous voir en leur pays.

Le mardi, on nous apporta quantité de fourrures à acheter, de grandes couvertures fourrées

de peaux de lièvre blanc, qu'on voulait donner pour un écu. On nous montra aussi des habits de Lapons, faits de peaux de jeunes rennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture et le bonnet. Nous allâmes le même jour à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sauvages, et autres animaux inconnus en nos pays, et nous nous étonnâmes que les habitants que nous rencontrions dans le chemin ne nous fuyaient pas moins que le gibier.

Le mercredi, nous reçûmes visite des bourgmestres de la ville et du bailli, qui nous firent offre de service en tout ce qui serait en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après le dîner dans leurs barques, et nous menèrent chez le prêtre de la ville, gendre du défunt *Tornæus*.

Ce fut là où nous vîmes pour la première fois un traîneau lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *pulea,* est faite comme un petit canot, élevée sur le devant pour fendre la neige avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche, et le corps est composé de plusieurs morceaux de bois qui sont cousus ensemble avec de gros fil de renne, sans qu'il y entre un seul clou, et qui se réunissent sur le devant à un morceau de bois assez fort, qui règne tout du long par-dessus, et qui, excédant le reste de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traîneau glisse; et comme il n'est large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté et d'autre : on se met dedans jusqu'à la moitié du corps comme dans un cercueil; et l'on vous y lie, en sorte que vous êtes entièrement immobile, et l'on vous laisse seulement l'usage des mains, afin que d'une vous puissiez conduire le renne, et de l'autre vous soutenir lorsque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir son corps dans l'équilibre; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette manière de courir, on est souvent en danger de la vie, et principalement lorsque le traîneau descend des rochers les plus escarpés, sur lesquels vous courez d'une si horrible vitesse, qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mouve-

ment, à moins de l'avoir expérimenté. Nous soupâmes ce même soir en public avec le bourgmestre; tous les habitants y coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes ce même soir notre départ pour le lendemain, et prîmes un truchement.

Le jeudi, dernier juillet, nous partîmes de *Torno* dans un petit bateau finlandais, fait exprès pour aller dans ce pays : sa longueur peut être de douze pieds et sa largeur de trois. Il ne se peut rien voir de si bien travaillé ni de si léger, en sorte que deux ou trois hommes peuvent porter facilement ce bâtiment, lorsqu'ils sont obligés de passer les cataractes de ce fleuve, qui sont si impétueuses, qu'elles roulent des pierres d'une grosseur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied presque tout le reste de la journée, à cause des torrents qui tombaient des montagnes, et d'un vent impétueux qui faisait entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que si l'on n'eût été extrêmement prompt à la vider, il eût été bientôt rempli. Nous allâmes le long de la rivière toujours chassant; nous tuâmes quelques pièces de gibier, et nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, de courlis et de plusieurs autres oiseaux que nous rencontrâmes à chaque pas. Nous ne fîmes pas ce jour-là tout le chemin que nous avions déterminé de faire, à cause d'une pluie violente qui nous surprit et nous obligea de passer la nuit dans une maison de paysan, à une lieue et demie de *Torno*.

Nous marchâmes tout le vendredi sans nous reposer, et nous fûmes depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit à faire trois milles; si l'on peut appeler la nuit un temps où l'on voit toujours le soleil, sans que l'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin à pied, à cause des torrents effroyables qu'il fallut surmonter. Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque espace de chemin, et nous eûmes le plaisir de voir en même temps descendre deux petites barques au milieu de ces cataractes. L'oiseau le plus vite et le plus léger ne peut aller de cette impétuosité; et la vue ne peut

suivre la course de ces bâtiments qui se dérobent aux yeux, et s'enfoncent tantôt dans les vagues, où ils semblent ensevelis, et tantôt se relèvent d'une hauteur surprenante. Pendant cette course rapide, le pilote est debout, et emploie toute son industrie à éviter des pierres d'une grosseur extraordinaire, et passer au milieu des rochers, qui ne laissent justement que la largeur du bateau, et qui briseraient ces petites chaloupes en mille pièces si elles y touchaient le moins du monde.

Nous tuâmes ce jour-là dans les bois deux faisandeaux, trois canards et deux cercelles, sans nous éloigner de notre chemin, pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons, qui sont la peste de ce pays, et qui nous firent désespérer. Les Lapons n'ont point d'autre remède contre ces maudits animaux que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent; et nous remarquâmes sur le chemin que, pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paissent leurs vaches (que nous trouvâmes toutes blanches), à la fumée duquel elles se mettent, et chassent ainsi les moucherons, qui n'y sauraient durer.

Nous fîmes la même chose, et nous nous enfumâmes lorsque nous fûmes arrivés chez un Allemand qui est depuis trente ans dans le pays, et qui reçoit le tribut des Lapons pour le roi de Suède. Il nous dit que ce peuple était obligé de se trouver en un certain lieu qu'on lui assigne l'année précédente, pour apporter ce qu'il doit, et qu'on prenait ordinairement le temps de l'hiver, à cause de la commodité qu'il donne aux Lapons de venir sur les glaces par le moyen de leurs rennes. Le tribut qu'ils payent est peu de chose, et c'est une politique du roi de Suède, qui, pour tenir toujours ces peuples tributaires à sa couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons, qui n'ont point de demeure fixe, et à qui toute l'étendue de la Laponie sert de maison, n'aillent sur les terres d'un autre pour éviter les vexations du prince de qui ils seraient trop surchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui payent plusieurs tributs à différents

États, et quelquefois un Lapon sera tributaire du roi de Suède, de celui du Danemarck et du grand-duc de Moscovie. Ils payeront au premier, parce qu'ils demeurent sur ses États; à l'autre, parce qu'il leur permet de pêcher du côté de la Norwége, qui lui appartient, et au troisième, à cause qu'ils peuvent aller chasser sur ses terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le samedi; mais sitôt que nous fûmes arrivés chez un paysan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans le bain. Ces lieux, qu'ils appellent *basses-touches* ou bains, sont faits de bois, comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, sans qu'ils aient observé aucun ordre en le faisant, que d'y laisser un trou au milieu, dans lequel ils allument du feu. Ces pierres étant une fois échauffées communiquent la chaleur à tout le lieu; mais ce chaud s'augmente extrêmement lorsque l'on vient à jeter de l'eau dessus les cailloux, qui, renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire dans ces bains est tout de feu. Ce qui nous surprit beaucoup fut, qu'étant entrés dans ce bain, nous y trouvâmes ensemble filles et garçons, mères et fils, frères et sœurs, sans que ces femmes nues eussent peine à supporter la vue des personnes qu'elles ne connaissaient point. Mais nous nous étonnâmes davantage de voir de jeunes filles frapper d'une branche des hommes et des garçons nus. Je crus d'abord que la nature, affaiblie par de grandes sueurs, avait besoin de cet artifice pour faire voir qu'il lui restait encore quelque signe de vie; mais on me détrompa bientôt, et je sus que cela se faisait afin que ces coups réitérés, ouvrant les pores, aidassent à faire faire de grandes évacuations. J'eus de la peine ensuite à concevoir comment ces gens, sortant nus de ces bains tout de feu, allaient se jeter dans une rivière extrêmement froide, qui était à quelques pas de la maison, et je conçus qu'il fallait que ces gens fussent d'un fort tempérament, pour pouvoir résister aux efforts que ce prompt changement du chaud au froid pouvait causer.

Vous n'auriez jamais cru, monsieur, que les

Bothniens, gens extrêmement sauvages, eussent imité les Romains dans leur luxe et dans leurs plaisirs. Mais vous vous en étonnerez encore davantage, quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux comme les empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un peu de lait et se nourrissent de la plus tendre écorce qui se trouve au sommet des pins. Ils la prennent lorsque l'arbre jette sa séve, et après l'avoir exposée quelque temps au soleil, ils la mettent dans de grands paniers sous terre, sur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur et un goût assez agréable. Voilà, monsieur, quelle est pendant toute l'année la nourriture de ces gens, qui cherchent avec soin les délices du bain, et qui peuvent se passer de pain.

Nous fûmes assez heureux à la chasse le dimanche; nous rapportâmes quantité de gibier; mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de sapin, avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches, extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aunes et larges d'un demi-pied; elles sont relevées en pointe sur le devant et percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit, pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes et immobiles. Le Lapon qui est dessus tient un long bâton à la main, où d'un côté est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course et pour s'arrêter quand il veut; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit, lorsqu'il en est assez près.

Il est assez difficile de se figurer la vitesse de ces gens, qui peuvent avec ces instruments surpasser la course des bêtes les plus vites; mais il est impossible de concevoir comment ils peuvent se soutenir en descendant les fonds les plus préci-

pités, et comment ils peuvent monter les montagnes les plus escarpées. C'est pourtant, monsieur, ce qu'ils font avec une adresse qui surpasse l'imagination, et qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parents et entreprennent de cette manière les voyages les plus difficiles et les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes et que nous tuâmes; nous avions ce jour-là plus de vingt pièces dans notre dépense : il est vrai que nous achetâmes cinq ou six canards de quelques paysans qui venaient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chasse que l'arc ou l'arbalète. Ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups et les rennes sauvages, et lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalète, qui ne diffère des nôtres que par sa grandeur. Les habitants de ce pays sont si adroits à se servir des armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas, et il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les flèches dont ils se servent sont différentes : les unes sont armées de fer ou d'os de poisson, et les autres sont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils se servent des premières pour l'arc, lorsqu'ils vont aux grandes chasses; et des autres pour l'arbalète, quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer sans leur faire une plaie si dangereuse. Ils emploient ces mêmes flèches rondes contre les petits-gris, les martres et les hermines, afin de conserver les peaux entières; et, parce qu'il est difficile qu'il n'y reste la marque que le coup a laissée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, et les frappent ordinairement à la tête, qui est l'endroit de la peau le moins estimé.

Nous arrivâmes le mardi à Kones, et nous y restâmes le mercredi pour nous reposer et voir travailler aux forges de fer et de cuivre qui sont en ce lieu.

Nous admirâmes les manières de fondre ces métaux et de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des pelotes, qui font la monnaie du pays, lorsqu'elle est marquée du coin du prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces forgerons approcher de la fournaise, et prendre avec sa main du cuivre que la violence du feu avait fondu comme de l'eau, et le tenir ainsi quelque temps. Rien n'est plus affreux que ces demeures; les torrents qui tombent des montagnes, les rochers et les bois qui les environnent, la noirceur et l'air sauvage des forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément, et de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques; et ce fut au milieu de ces rochers que je laissai couler ces vers, d'une veine qui avait été longtemps stérile :

Tranquilles et sombres forêts,
Où le soleil ne luit jamais
Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits !
Et qu'il est doux, sous vos ombrages,
De pouvoir respirer en paix !

Que j'aime à voir vos chênes verts,
Presque aussi vieux que l'univers,
Qui, malgré la nature émue
Et ses plus cruels aquilons,
Sont aussi sûrs près de la nue
Que les épis dans les sillons !

Et vous, impétueux torrents,
Qui, sur les roches murmurants,
Roulez vos eaux avec contrainte,
Que le bruit que vous excitez
Cause de respect et de crainte
A tous ceux que vous arrêtez !

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroser les roseaux,
Forment des étangs pacifiques,
Où les plongeons et les canards,
Et tous les oiseaux aquatiques,
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté l'on voit des poissons
Qui, sans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes ;
Et pour prendre un plaisir nouveau,
Las de folâtrer dans les ondes,
S'élancent et sautent sur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces respectables débris,
Qu'on voit sur cette roche obscure,
Sont plus beaux que les bâtiments
Où l'or, l'azur et la peinture
Forment les moindres ornements.

Le temps y laisse quelques trous
Pour la demeure des hiboux ;
Et les bêtes d'un cri funeste,
Les oiseaux sacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite,
Trouvent toujours un sûr réduit.

Nous partîmes le jeudi de ces forges, pour aller à d'autres qui en sont éloignées de dix-huit milles de Suède, qui valent environ cinquante lieues de France. Nous nous servîmes toujours de la même voie, n'y en ayant point d'autres dans le pays, et continuâmes notre chemin au nord sur la rivière. Nous apprîmes qu'elle changeait de nom, et que les habitants l'appelaient *Wilnama Suanda.* Nous passâmes toute la nuit sur l'eau, et nous arrivâmes le lendemain, vendredi, dans une pauvre cabane de paysan, dans laquelle nous ne trouvâmes personne. Toute la famille, qui consistait en cinq ou six personnes, était dehors ; une partie était dans les bois, et l'autre était allée à la pêche du brochet. Ce poisson, qu'ils sèchent, leur sert de nourriture toute l'année : ils ne le prennent point avec des rêts, comme on fait les autres; mais, en allumant du feu sur la proue de leur petite barque, ils attirent le poisson à la lueur de cette flamme, et le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la manière qu'on nous représente un trident. Ils en prennent en quantité et d'une grosseur extraordinaire, et la nature, comme une bonne mère, leur refusant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus l'on avance dans le pays, et plus la misère est extrême. On ne connaît plus l'usage du blé : les os de poisson, broyés avec l'écorce des arbres, leur servent de pain, et, malgré cette méchante nourriture, ces pauvres gens vivent dans une santé parfaite. Ne connaissant point de médecins, il ne faut pas s'étonner s'ils ignorent aussi les maladies, et s'ils vont jusqu'à une vieillesse si avancée, qu'ils passent ordinairement cent ans, et quelques-uns cent cinquante.

Nous ne fîmes le samedi que fort peu de chemin, étant restés tout le jour dans une petite maison, qui est la dernière qui se rencontre dans le pays. Nous eûmes différents plaisirs pendant le temps que nous séjournâmes dans cette cabane. Le premier fut de nous occuper tous à différents exercices aussitôt que nous fûmes arrivés. L'un coupait un arbre sec dans le bois prochain, et le traînait avec peine au lieu destiné; l'autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, soufflait de tous ses poumons pour l'allumer; quelques-uns étaient occupés à accommoder un agneau qu'ils venaient de tuer, et d'autres, plus prévoyants, laissant ces petits soins pour en prendre de plus importants, allaient chercher sur un étang voisin, tout couvert de poisson, quelque chose pour le lendemain. Ce plaisir fut suivi d'un autre; car sitôt qu'on se fut levé de table, on fut d'avis, à cause des nécessités pressantes, d'ordonner une chasse générale. Tout le monde se prépara pour cela, et ayant pris deux petites barques avec deux paysans avec nous, nous nous abandonnâmes sur la rivière à notre bonne fortune. Nous fîmes la chasse la plus plaisante du monde et la plus particulière. Il est inouï qu'on se soit jamais servi en France de bâtons pour chasser; mais il n'en est pas de même dans ce pays : le gibier y est si abondant, qu'on se sert de fouet et même de bâton pour le tuer. Les oiseaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons, et nous admirions l'adresse de nos gens à les attraper. Ils les suivaient partout où ils les voyaient, et lorsqu'ils les apercevaient nageant entre deux eaux, ils lançaient leur bâton et leur écrasaient la tête, dans le fond de l'eau, avec tant d'adresse, qu'il est difficile de se figurer la promptitude avec

laquelle ils font cette action. Pour nous, qui n'étions point faits à ces sortes de chasses, et de qui les yeux n'étaient pas assez fins pour percer jusque dans le fond de la rivière, nous frappions au hasard dans les endroits où nous voyions qu'ils frappaient, et sans autres armes que des bâtons, nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pièces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation, fort contents d'avoir vu cette chasse, et encore plus de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque temps. Une bonne fortune, comme une mauvaise, vient rarement seule; et quelques paysans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'était répandue bien loin dans le pays, en partie par curiosité de nous voir, et en partie pour avoir de notre argent, nous apportèrent un mouton, que nous achetâmes cinq ou six sous, et qui accrut nos provisions de telle sorte que nous nous crûmes assez munis pour entreprendre trois jours de marche, pendant lesquels nous ne devions trouver aucune maison. Nous partîmes donc le matin du dimanche, c'est-à-dire à dix heures; car le soin que nous avions de nous reposer faisait que nous ne nous mettions guère en chemin devant ce temps.

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fussions si avant dans le Nord, nous ne laissions pas de rencontrer quantité d'hirondelles; et ayant demandé aux gens du pays qui nous conduisaient ce qu'elles devenaient l'hiver, et si elles passaient dans les pays chauds, ils nous assurèrent qu'elles se mettaient en pelotons, et s'enfonçaient dans la bourbe qui est au fond des lacs; qu'elles attendaient là que le soleil, reprenant sa vigueur, allât dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avait ôtée. La même chose m'avait été dite à Copenhague par M. l'ambassadeur, et à Stockholm par quelques personnes; mais j'avais toujours eu beaucoup de peine à croire que des animaux pussent vivre plus de six mois ensevelis dans la terre, sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité; et cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurais plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda*, où commence la Laponie; et le lendemain lundi, après

avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la rivière, où il fallut coucher *sub dio*, et où nous fîmes des feux épouvantables, pour nous garantir de l'importunité des moucherons. Nous fîmes un grand retranchement rond, de quantité de gros arbres secs, et de plus petits pour les allumer : nous nous mîmes au milieu et fîmes le plus beau feu que j'aie vu de ma vie. On aurait pu assurément charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris, du bois que nous consumâmes, et il s'en fallut peu que nous ne mîmes le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, et nous nous mîmes en chemin le lendemain matin, mardi, pour aller aux mines de cuivre, qui n'étaient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'ouest, sur une petite rivière nommée *Longasiochi*, qui formait de temps en temps des paysages les plus agréables que j'aie jamais vus; et après avoir été souvent obligés de porter notre bateau, faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara*, ou *Suppawahara*, où sont les mines de cuivre. Ce lieu est éloigné d'une lieue de la rivière, et il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis, à notre arrivée, d'apprendre qu'il y avait un Français dans ce lieu. Vous voyez, monsieur, qu'il n'y a point d'endroit, si reculé qu'il puisse être, où les Français ne se fassent jour. Il y avait près de trente ans qu'il travaillait aux mines : il est vrai qu'il avait plus la mine d'un sauvage que d'un homme. Il ne laissa pas de nous servir beaucoup, quoiqu'il eût presque oublié sa langue; et il nous assura que depuis qu'il était en ce lieu, bien loin d'y avoir vu des Français, il n'y était venu aucun étranger plus voisin qu'un Italien, qui passa il y a environ quatorze ans, et dont on n'a plus entendu parler depuis. Nous fîmes tout doucement que cet homme reprit un peu sa langue naturelle, et nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à savoir d'un autre que d'un Français.

Ces mines de *Swapavara* sont à trente milles de *Torno*, et quinze milles de *Konges* (il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de

Suède). Elles furent ouvertes, il y a environ vingt-sept ans, par un Lapon nommé..... à qui l'on a fait une petite rente de quatre écus, et de deux tonneaux de farine; il est aussi exempt de toute contribution. Ces mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne sont; il y avait toujours cent hommes qui y travaillaient; mais présentement à peine en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en toute la Suède; mais le pays est si désert et si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lapons qui demeurent pendant l'hiver autour des mines; et l'été ils sont obligés d'abandonner le pays, à cause du chaud et des moucherons que les Suédois appellent *alcaneras*, qui sont pires mille fois que toutes les plaies d'Égypte. Ils se retirent dans les montagnes proche de la mer occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, et pour trouver plus facilement de la nourriture à leurs rennes, qui ne vivent que d'une petite mousse blanche et tendre, qui se trouve, l'été, sur les monts Sellices, qui séparent la Norwége de la Laponie, dans les pays les plus septentrionaux.

Nous allâmes, le lendemain mercredi, voir les mines qui étaient éloignées d'une bonne demi-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux et les abîmes ouverts qui pénétraient jusqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des enfers, de la matière au luxe et à la vanité. La plupart de ces trous étaient pleins de glaçons; et il y en avait qui étaient revêtus, depuis le bas jusqu'en haut, d'un mur de glace si épais, que les pierres les plus grosses, que nous prenions plaisir à jeter contre, loin d'y faire quelque brèche, ne laissaient pas même la marque où elles avaient touché; et lorsqu'elles tombaient dans le fond, on les voyait rebondir et rouler sans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions pourtant alors dans les plus fortes chaleurs de la canicule; mais ce qu'on appelle ici un été violent peut passer en France pour un très-rude hiver.

Toute la roche ne fournit pas partout le métal; il faut chercher les veines, et lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on

a eu de peine à la découvrir. On se sert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher, ou de la poudre pour le faire sauter. Cette dernière manière est beaucoup plus pénible; mais elle fait incomparablement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de bleues, de vertes, de violettes; et ces dernières nous parurent les plus pleines de métal, et les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant, que nous trouvâmes sur la roche; mais elles avaient perdu presque toute leur force par le feu qu'on avait fait au-dessus et au-dessous : ce qui fit que nous ne voulûmes point nous en charger, et que nous différâmes d'en prendre à la mine de fer à notre retour. Après avoir considéré toutes les machines et les pompes qui servent à élever l'eau, nous contemplâmes à loisir toutes les montagnes couvertes de neiges qui nous environnaient. C'est sur ces roches que les Lapons habitent l'hiver; ils les possèdent en propre depuis la division de la Laponie, qui fut faite du temps de Gustave-Adolphe, père de la reine Christine. Ces terres et ces montagnes leur appartiennent, sans que d'autres puissent s'y établir; et pour marque de leur propriété, ils ont leurs noms écrits sur quelques pierres ou sur quelques endroits de la montagne qu'ils ont eue en propriété, ou qu'ils ont habitée : tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, ou *roche du Tonnerre*, qui ont donné le nom aux familles des Lapons qui y habitent, et qu'on ne connaît dans le pays que par les surnoms qu'ils ont pris de ces roches. Ces montagnes ont quelquefois sept ou huit lieues d'étendue; et quoiqu'ils demeurent toujours sur la même roche, ils ne laissent pas de changer fort souvent de place, lorsque la nécessité le demande, et que les rennes ont consommé toute la mousse qui était autour de leur habitation. Quoique certains Lapons aient pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, et desquels on ne saurait trouver l'habitation; ils sont tantôt dans les bois, et tantôt proche des lacs, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser; et on ne les voit que lorsqu'ils viennent l'hiver

aux foires, pour troquer leurs peaux contre autre chose dont ils ont besoin, et pour apporter le tribut qu'ils payent au roi de Suède, dont ils pourraient facilement s'exempter, s'ils ne voulaient pas se trouver à ces foires. Mais la nécessité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux, et autres, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce qu'ils ont besoin. Le tribut qu'ils payent est d'ailleurs fort peu de chose. Les plus riches d'entre eux, quand ils auraient mille ou douze cents rennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne payent ordinairement que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choses, nous reprîmes le chemin de notre cabane, et nous vîmes en passant les forges où l'on donne la première fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il y a de plus grossier, lorsqu'il a été assez longtemps dans le creuset pour pousser dehors toutes ses impuretés : avant que de trouver le cuivre qui est au fond, on lève plusieurs feuilles qu'ils appellent *rosettes*, dans lesquelles il n'y a que la moitié de cuivre, et qu'on remet ensuite au fourneau pour en ôter tout ce qu'il y a de terrestre : c'est la première façon qu'on lui donne là ; mais il faut à *Konges* qu'il passe encore trois fois au feu pour le purifier tout à fait, et le rendre en état de prendre sous le marteau la forme qu'on lui veut donner.

Le jeudi, le prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa nation, pour se trouver le lendemain à un des jours de prières établies par toute la Suède, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, et dont la vue nous réjouit tout à fait. Ils venaient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées ; et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large et plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, et une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont propor-

tionnés à la petitesse du corps : les jambes sont déliées, les bras longs; et toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'hiver est d'une peau de renne, faite comme un sac, descendant sur les genoux, et retroussée sur les hanches d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent : les souliers, les bottes et les gants sont de même; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le Nord, velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que de ceux que la nature leur avait donnés. Ils ont toujours une bourse des parties de renne qui leur pend sur l'estomac, dans laquelle ils mettent une cuillère. Ils changent cet habillement l'été, et en prennent un plus léger, qui est ordinairement de la peau des oiseaux qu'ils écorchent, pour se garantir des moucherons. Ils ne laissent pas d'avoir par-dessus un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc, qu'ils mettent sur leur chair; car l'usage du linge leur est tout à fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui est ordinairement fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard, qu'ils appellent *loom*, qui veut dire en leur langue *boiteux*, à cause que cet oiseau ne saurait marcher : ils le tournent d'une manière que la tête de l'oiseau excède un peu le front, et que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Voilà, monsieur, la description de ce petit animal qu'on appelle Lapon ; et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme. Nous les interrogeâmes sur plusieurs choses dont nous voulions nous informer, et nous leur demandâmes particulièrement l'endroit où nous pouvions trouver de leurs camarades. Ces gens nous instruisirent sur tout, et nous dirent que les Lapons commençaient à descendre des montagnes qui sont vers la mer Glaciale, d'où le chaud et les mouches les avaient chassés, et se répandaient vers le *Tornotracs,* d'où le fleuve *Torno* prend sa source, pour y pêcher quelque temps, jusqu'à ce qu'ils pussent, vers la Saint-Barthélemi, se rapprocher tout à fait des montagnes de *Swapavara, Kilavan,* et les autres où le froid commençait à se faire sentir, pour y pas-

ser le reste de l'hiver. Ils nous assurèrent que nous ne manquerions pas d'en trouver là des plus riches; et que, pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lapons emploieraient ce temps pour y venir. Ils ajoutèrent que, pour eux, ils étaient demeurés pendant tout l'été aux environs de la mine et des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rennes qu'ils avaient chacun, et étant trop pauvres pour entreprendre un voyage de quinze jours, pour lequel il fallait prendre des provisions qu'ils n'étaient pas en pouvoir de faire, à cause qu'ils ne pouvaient vivre éloignés des étangs qui leur fournissaient chaque jour de quoi vivre.

Le vendredi, 15 août, il fit un grand froid, et il neigea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une longue conversation avec le prêtre, lorsqu'il eut fini les deux sermons qu'il fit ce jour-là, l'un en finlandais, et l'autre en lapon. Il parlait, heureusement pour nous, assez bon latin, et nous l'interrogeâmes sur toutes les choses qu'il pouvait le mieux connaître, comme sur le baptême, le mariage, et les enterrements. Il nous dit, au sujet du premier, que tous les Lapons étaient chrétiens et baptisés, mais que la plupart ne l'étaient que pour la forme seulement, et qu'ils retenaient tant de choses de leurs anciennes superstitions, qu'on pouvait dire qu'ils n'avaient que le nom de chrétiens, et que leur cœur était encore païen.

Les Lapons portent leurs enfants au prêtre pour baptiser, quelque temps après qu'ils sont nés : si c'est en hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux; et si c'est en été, ils les mettent sur des rennes, dans leurs berceaux pleins de mousse, qui sont faits d'écorce de bouleau, et d'une manière toute particulière. Ils font ordinairement présent au prêtre d'une paire de gants, bordés en de certains endroits de la plume de *loom*, qui est violette, marquetée de blanc, et d'une très-belle couleur. Sitôt que l'enfant est baptisé, le père lui fait ordinairement présent d'une renne femelle, et tout ce qui provient de cette renne qu'ils appellent *pannikcis*, soit en lait, fromage et autres denrées, appartient en propre

à la fille; et c'est ce qui fait sa richesse lorsqu'elle se marie. Il y en a qui font encore présent à leurs enfants d'une renne lorsqu'ils aperçoivent sa première dent; et toutes les rennes qui viennent de celle-là sont marquées d'une marque particulière, afin qu'elles puissent être distinguées des autres. Ils changent le nom de baptême aux enfants lorsqu'ils ne sont pas heureux; et le premier jour de leurs noces, comme tous les autres, ils couchent dans la même cabane, et caressent leurs femmes devant tout le monde.

Il nous dit, touchant le mariage, que les Lapons mariaient leurs filles assez tard, quoiqu'elles ne manquassent pas de partis, lorsqu'elles étaient connues dans le pays pour avoir quantité de rennes provenues de celles que leur père leur a données à leur naissance et à leur première dent; car c'est là tout ce qu'elles emportent avec elles; et le gendre, bien loin de recevoir quelque chose de son beau-père, est obligé d'acheter la fille par des présents. Il commence ordinairement au mois d'avril à faire l'amour comme les oiseaux.

Lorsque l'amant a jeté les yeux sur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il fasse état d'apporter quantité d'eau-de-vie, lorsqu'il vient faire la demande avec son père ou son plus proche parent. On ne fait point l'amour autrement en ce pays, et on ne conclut jamais de mariage qu'après avoir vidé plusieurs bouteilles d'eau-de-vie, et fumé quantité de tabac. Plus un homme est amoureux, et plus il apporte de brandevin, et il ne peut par d'autres marques témoigner plus fortement sa passion. Ils donnent un nom particulier à cette eau-de-vie que l'amant apporte aux accords, et ils l'appellent la bonne arrivée du vin, ou *soubbouvin*, *le vin des amants*. C'est une coutume chez les Lapons d'accorder leurs filles longtemps avant que de les marier : ils font cela afin que l'amoureux fasse durer ses présents; et s'il veut venir à bout de son entreprise, il faut qu'il ne cesse point d'arroser son amour de ce breuvage si chéri. Enfin, lorsqu'il a fait les choses honnêtement pendant un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.

Les Lapons avaient autrefois une manière de ma-

rier toute particulière, lorsqu'ils étaient encore tout à fait ensevelis dans les ténèbres du paganisme, et qui ne laisse pas encore d'être observée de quelques-uns. On ne menait point les parties devant le prêtre; mais les parents les mariaient chez eux, sans autre cérémonie que par l'excussion du feu qu'ils tiraient d'un caillou. Ils croient qu'il n'y a point de figure plus mystérieuse, et plus propre pour nous représenter le mariage; car, comme la pierre renferme en elle-même une source de feu qui ne paraît que lorsqu'on l'approche du fer, de même, disent-ils, il se trouve un principe de vie caché dans l'un et l'autre sexe, qui ne se fait voir que lorsqu'ils sont unis.

Je crois, monsieur, que vous ne trouverez pas que ce soit fort mal raisonné pour des Lapons; et il y a bien des gens, et plus subtilisés, qui auraient de la peine à donner une comparaison plus juste. Mais je ne sais si vous jugerez que le raisonnement suivant soit de la même force.

J'ai déjà dit que lorsqu'une fille est connue dans le pays pour avoir quantité de rennes, elle ne manque point de partis; mais je ne vous avais pas dit, monsieur, que cette quantité de bien était tout ce qu'ils demandaient dans une fille, sans se mettre en peine si elle était avantagée de la nature, ou non; si elle avait de l'esprit, ou si elle n'en avait point, et même si elle était encore pucelle, ou si quelque autre avant lui avait reçu des témoignages de sa tendresse. Mais ce que vous admirerez davantage, et qui m'a surpris le premier, c'est que ces gens, bien loin de se faire un monstre de cette virginité, croient que c'est un sujet parmi eux de rechercher de ces filles avec autant d'empressement, que, toutes pauvres qu'elles sont bien souvent, ils les préfèrent à des riches qui seraient encore pucelles, ou qui passeraient du moins pour telles parmi eux. Il faut pourtant faire cette distinction, monsieur, qu'il faut que ces filles dont nous parlons aient accordé cette faveur à des étrangers qui vont l'hiver faire marchandise, et non pas à des Lapons; et c'est de là qu'ils infèrent que, puisqu'un homme qu'ils croient plus riche, et de meilleur goût qu'eux, a

bien voulu donner des marques de son amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite secret qu'ils ne connaissent pas, et dont ils doivent se bien trouver dans la suite. Ils sont si friands de ces sortes de morceaux, que lorsqu'ils viennent quelquefois pendant l'hiver à la ville de *Torno*, et qu'ils trouvent une fille grosse, non-seulement ils oublient leurs intérêts, en voulant la prendre sans bien, mais même, lorsqu'elle fait ses couches, ils l'achètent des parents autant que leurs facultés le leur peuvent permettre.

Je connais bien des personnes, monsieur, qui seraient assez charitables pour faire ainsi la fortune de quantité de pauvres filles, et qui ne demanderaient pas mieux que de leur procurer, sans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine, des partis avantageux. Si cette mode pouvait venir en France, on ne verrait pas tant de filles demeurer si longtemps dans le célibat. Les pères de qui les bourses sont nouées d'un triple nœud n'en seraient pas si empêchés, et elles auraient toujours un moyen tout prêt de sortir de la captivité où elles sont. Mais je ne crois pas, monsieur, quoi que puissent faire les papas, qu'elle s'y introduise sitôt : on est trop infatué de ce mot d'*honneur*, on s'en est fait un fantôme qu'il est présentement trop mal aisé de détruire.

Comme les Lapons ignorent naturellement presque toutes les maladies, ils n'ont point voulu s'en faire d'eux-mêmes, comme nous. La jalousie et la crainte du cocuage ne les troublent point. Ces maux, qui possèdent tant de personnes parmi nous, sont inconnus chez eux; et je ne crois pas même qu'il y ait un mot dans leur langue pour exprimer celui de *cocu;* et l'on peut dire plaisamment avec cet Espagnol, en parlant des siècles passés, et de celui dans lequel nous vivons :

Passo lo de oro,
Passo lo de plata,
Passo lo de hierro.
Vive lo de cuerno.

Et tandis que ces gens-là font revivre le siècle d'or, nous nous en faisons un de *cornes*. En effet,

monsieur, vous allez voir parmi eux ce que je crois qu'on voyait du temps de Saturne, c'est-à-dire une communauté de biens qui vous surprendra. Vous avez vu les Lapons ce que nous, nous appelons *cocus*, devant le sacrement; et vous allez voir qu'ils ne le sont pas moins après.

Quand le mariage est consommé, le mari n'emmène pas sa femme, mais il demeure un an avec son beau-père, au bout duquel temps il va établir sa famille où bon lui semble, et emporte avec lui tout ce qui appartient à sa femme. Les présents même qu'il a faits à son beau-père, au temps des accords, lui sont rendus, et les parents reconnaissent ceux qui leur ont été faits, par quelques rennes, suivant leur pouvoir.

Je vous ai remarqué, monsieur, que les étrangers ont en ce pays un grand privilége, qui est d'honorer les filles de leur approche. Ils en ont un autre qui n'est pas moins considérable, qui est de partager avec les Lapons leurs lits et leurs femmes. Quand un étranger vient dans leurs cabanes, ils le reçoivent le mieux qu'ils peuvent, et pensent le régaler parfaitement, s'ils ont un verre d'eau-de-vie à lui donner; mais après le repas, quand la personne qu'ils reçoivent est de considération, et qu'ils veulent lui faire chère entière, ils font venir leurs femmes et leurs filles, et tiennent à grand honneur que vous agissiez avec elles comme ils feraient eux-mêmes: pour les femmes et les filles, elles ne font aucune difficulté de vous accorder tout ce que vous pouvez souhaiter, et croient que vous leur faites autant d'honneur qu'à leurs maris ou à leurs pères.

Comme cette manière d'agir me surprit étrangement, et n'ayant pu jusqu'à présent l'éprouver moi-même, je m'en suis informé le plus exactement qu'il m'a été possible; et parmi quantité d'histoires de cette nature, je vous en dirai donc ce qu'on m'a assuré être véritable.

Ce Français que nous trouvâmes aux mines de *Swapavara*, homme simple, et que je ne crois pas capable de controuver une histoire, nous assura que pour faire plaisir à quantité de Lapons, il les avait soulagés du devoir conjugal; et pour nous faire voir combien ces gens lui avaient fait d'in-

stances pour le faire condescendre à prendre cette peine, il nous dit qu'un jour, après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie avec un Lapon, il fut sollicité par cet homme de coucher avec sa femme, qui était là présente, avec toute sa famille; et que, sur le refus qu'il lui en fit, s'excusant du mieux qu'il pouvait, le Lapon, ne trouvant pas ses excuses valables, prit sa femme et le Français, et les ayant jetés tous deux sur le lit, sortit de la chambre et ferma la porte à la clef, conjurant le Français, par tout ce qu'il put alléguer de plus fort, qu'il lui plût faire en sa place comme il faisait lui-même.

L'histoire qui arriva à *Joannes Tornæus*, prêtre des Lapons, dont j'ai déjà parlé, n'est pas moins remarquable. Elle nous fut dite par ce même prêtre qui avait été longtemps son vicaire dans la Laponie, et qui avait vécu sous lui près de quinze ans: il la tenait de lui-même. Un Lapon, nous dit-il, des plus riches et des plus considérés qui fussent dans la Laponie de *Torno*, eut envie que son lit fût honoré de son pasteur; il ne crut point de meilleur moyen pour multiplier les troupeaux et pour attirer la bénédiction du ciel sur toute sa famille: il le pria plusieurs fois de lui vouloir faire cet honneur; mais le pasteur, par conscience ou autrement, n'en voulut rien faire, et lui représentait toujours que ce n'était pas le plus sûr moyen pour s'attirer un Dieu propice. Le Lapon n'entrait point dans tout ce que le pasteur lui pouvait dire, et un jour qu'il le rencontra seul, il le conjura à genoux, et par tout ce qu'il avait de plus saint parmi les dieux qu'il adorait, de ne pas lui refuser la grâce qu'il lui demandait; et ajoutant les promesses aux prières, il lui présenta six écus, s'offrit de les lui donner, s'il voulait s'abaisser jusqu'à coucher avec sa femme. Le bon pasteur songea quelque temps s'il pouvait le faire en conscience; et ne voulant pas refuser ce pauvre homme, il trouva qu'il valait encore mieux le faire cocu et gagner son argent, que de le désespérer.

Si cette aventure ne nous avait pas été racontée par le même prêtre qui était alors son disciple, et qui était présent, je ne pourrais jamais la croire;

mais il nous l'assura d'une manière si forte, que je ne puis en douter, connaissant d'ailleurs le naturel du pays.

Cette bonne volonté que les Lapons ont pour leurs femmes ne s'étend pas seulement à l'égard de leurs pasteurs, mais aussi sur tous les étrangers, suivant ce qu'on en a dit, et comme nous voulons le prouver.

Je ne vous dis rien, monsieur, d'une fille à qui le bailli de Laponie, qui est celui qui reçoit le tribut pour le roi, avait fait un enfant. Un Lapon l'acheta, pour en faire sa femme, de celui qui l'avait déshonorée, sans autre raison que parce qu'elle avait su captiver les inclinations d'un étranger. Toutes ces choses sont si fréquentes en ce pays, que pour peu qu'on vive parmi les Lapons, on ne manque pas d'en être bientôt convaincu par sa propre expérience.

Ils lavent leurs enfants dans un chaudron, tous les jours trois fois, jusqu'à ce qu'ils aient un an; et après, trois fois par semaine. Ils ont peu d'enfants, et il ne s'en trouve presque jamais six dans une famille. Lorsqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans de la neige jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus respirer, et pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude; je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Sitôt que la mère est délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, et croit que cela lui est d'un secours considérable. Il est aisé de connaître dans le berceau de quel sexe est l'enfant. Si c'est un garçon, ils suspendent au-dessus de sa tête un arc, des flèches ou une lance, pour leur apprendre, même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reste de leur vie, et leur faire connaître qu'ils doivent se rendre adroits dans leur exercice. Sur le berceau des filles on voit des ailes de *lagopos*, qu'ils appellent *rippa*, avec les pieds et le bec, pour leur insinuer dès l'enfance la propreté et l'agilité. Quand les femmes sont grosses, on frappe le tambour pour savoir ce qu'elles auront. Elles aiment mieux des filles, parce qu'elles reçoivent des présents en les mariant, et qu'on est obligé d'acheter les femmes.

Les maladies, comme j'ai déjà remarqué, sont presque toutes inconnues aux Lapons; et, s'il

leur en arrive quelqu'une, la nature est assez forte pour les guérir d'elle-même; et sans l'aide de médecins ils recouvrent bientôt la santé. Ils usent pourtant de quelques remèdes, comme de la *racine de mousse*, qu'ils nomment *jeest*, ou ce qu'on appelle *angélique pierreuse*. La résine qui coule des sapins leur fait des emplâtres, et le fromage de renne est leur onguent divin. Ils s'en servent diversement : ils ont du fiel de loup qu'ils délayent dans du brandevin avec de la poudre à canon. Lorsque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches sur la partie malade; et ils en reçoivent du soulagement. La seconde manière d'employer le fromage pour les maux extérieurs, ou intérieurs, est de faire entrer un fer rouge dans le fromage, qui distille par cette ardeur une espèce d'huile, de laquelle ils se frottent à l'endroit où ils souffrent, et le remède est toujours suivi d'un succès et d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, et est bon pour toutes les contusions; mais la manière la plus ordinaire pour les plaies plus dangereuses, c'est le feu. Ils s'appliquent un charbon tout rouge sur la blessure, et le laissent le plus longtemps qu'ils peuvent, afin qu'il puisse consumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume est celle des Turcs; ils ne trouvent point de remède plus souverain.

Ceux qui sont assez heureux en France et en d'autres lieux pour arriver à une extrême vieillesse sont obligés de souffrir quantité d'incommodités qu'elle traîne avec elle; mais les Lapons en sont entièrement exempts, et ils ne ressentent pour toute infirmité, dans cet état, qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne saurait même distinguer les vieillards d'avec les jeunes, et on voit rarement de tête blanche en ce pays : ils retiennent toujours leur même poil, qui est ordinairement roux. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'on rencontre peu de vieillards qui ne soient aveugles. Leurs vues déjà affaiblies par le défaut de la nature ne peuvent plus supporter ni l'éclat de la neige, dont la terre est presque toujours couverte, ni la fumée continuelle causée

par le feu qui est toujours allumé au milieu de leur cabane, et qui les aveugle sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils sont malades, ils ont coutume de jouer du tambour dont je parlerai ci-après, pour connaître si la maladie doit les conduire à la mort; et lorsqu'ils croient être persuadés du succès fâcheux, et que le malade commence à tirer à la fin, ils se mettent autour de son lit; et pour faciliter à son âme le passage à l'autre monde, ils font avaler à l'agonisant ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en boivent autant qu'ils en ont, pour se consoler de la perte qu'ils font de leur ami, et pour s'exciter à pleurer. Il n'est pas plus tôt mort qu'ils abandonnent la maison, et la détruisent même, de crainte que ce qui reste de l'âme du défunt, que les anciens appelaient mânes, ne leur fasse du mal. Leur cercueil est fait d'un arbre creusé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avait de plus cher, comme son arc, ses flèches, sa lance, afin que si un jour il entre en vie, il puisse exercer sa même profession. Il y en a même de ceux qui ne sont que cavalièrement chrétiens, qui confondent le christianisme avec leurs anciennes superstitions; et, entendant dire à leurs pasteurs que nous devons un jour ressusciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou et un fer pour faire du feu (les Lapons ne voyagent point sans cet équipage), afin que, lorsque le défunt ressuscitera, il puisse abattre les arbres, aplanir les rochers, et brûler tous les obstacles qui pourraient se rencontrer sur le chemin du ciel. Vous voyez, monsieur, que, malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir; ils y veulent arriver de gré ou de force, et l'on peut dire, *his per ferrum et ignes ad cœlos grassari constitutum*, et qu'ils prétendent par le fer et par le feu emporter le royaume des cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les cimetières, mais bien souvent dans les forêts ou dans les cavernes. On arrose le lieu d'eau-de-vie; tous les assistants en boivent, et trois jours après l'enterrement on tue le renne qui a conduit le mort au lieu de sa sépulture, et on en fait un

festin à tous ceux qui ont été présents. On ne jette point les os, mais on les garde avec soin pour les enterrer au côté du défunt. C'est dans ce repas qu'on boit le *paligavin*, c'est-à-dire *l'eau-de-vie bienheureuse*, parce qu'on la boit en l'honneur d'une personne qu'ils croient bienheureuse.

Les successions se font à peu près comme en Suède : la veuve prend la moitié; et si le défunt a laissé un garçon et une fille, le garçon prend les deux tiers du bien, et laisse l'autre à sa sœur.

Nous étions au plus fort de cette conversation, quand on nous vint avertir qu'on apercevait sur le haut de la montagne des Lapons qui venaient avec des rennes. Nous allâmes au-devant d'eux pour avoir le plaisir de contempler leur équipage et leur marche; mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre personnes qui apportaient sur des rennes des poissons secs pour vendre à *Swapavara*. Il y a longtemps, monsieur, que je vous parle de *rennes*, sans vous avoir fait la description de cet animal, dont on nous a tant parlé autrefois. Il est juste que je satisfasse présentement votre curiosité, comme je contentai pour lors la mienne.

Rheen est un mot suédois dont on a appelé cet animal, soit à cause de sa propreté, soit à cause de sa légèreté : car *rhen* signifie *net*, et *renna* veut dire *courir* en cette langue. Les Romains n'avaient aucune connaissance de cet animal, et les Latins récents l'appellent *rangifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raison, sinon que je crois que les Suédois ont pu avoir autrefois appelé cette bête *rangi*, auquel mot on aurait ajouté *fera*, comme qui dirait *bête nommée rangi*. Comme je ne voudrais pas dire que le bois de ces animaux, qui s'étend en forme de grands rameaux, ait donné lieu de les appeler ainsi, puisqu'on aurait aussitôt dit *ramifer* que *rangifer* : quoi qu'il en soit, il est constant, monsieur, que, bien que cette bête soit presque semblable à un cerf, elle ne laisse pas de différer en quelque chose. Le renne est plus grand que le cerf; la tête est assez semblable, mais le bois est tout différent; il est élevé fort haut, et se courbe vers le milieu, faisant une forme de cercle sur la tête; il est velu depuis le

bas jusqu'en haut, de la couleur de la peau, et est plein de sang partout; en sorte qu'en le pressant fort avec la main, on s'aperçoit par l'action de l'animal, qu'il sent de la douleur dans cette partie. Mais ce qu'il a de particulier, et qu'on ne voit en aucun autre animal, c'est la quantité de bois dont la nature l'a pourvu pour se défendre contre les bêtes sauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où sortent quantité de dagues; mais les rennes en ont une autre sur le milieu du front, qui fait le même effet que celle qu'on peint sur la tête des licornes, et deux autres qui, s'étendant sur ses yeux, tombent sur sa bouche. Toutes ces branches néanmoins sortent de la même racine, mais elles prennent des routes et des figures différentes; ce qui leur embarrasse tellement la tête, qu'ils ont de la peine à paître, et qu'ils aiment mieux arracher les boutons des arbres, qu'ils peuvent prendre avec moins de difficultés.

La couleur de leur poil est plus noire que celle du cerf, particulièrement quand ils sont jeunes, et pour lors ils sont presque noirs comme les rennes sauvages, qui sont toujours plus forts, plus grands et plus noirs que les domestiques.

Quoiqu'ils n'aient pas les jambes si menues que le cerf, ils ne laissent pas de le dépasser en légèreté. Leur pied est extrêmement fendu et presque rond; mais ce qui est de remarquable dans cet animal, c'est que tous ses os, et particulièrement les articles des pieds, craquent comme si on remuait des noix, et font un cliquetis si fort, qu'on entend cet animal presque d'aussi loin qu'on le voit. L'on remarque aussi dans les rennes, que, quoiqu'ils aient le pied fendu, ils ne ruminent point, et qu'ils n'ont point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

Au reste, quoique cette bête soit d'une nature sauvage, les Lapons ont si bien trouvé le moyen de les apprivoiser et de les rendre domestiques, qu'il n'y a personne dans le pays qui n'en ait des troupeaux comme de moutons. On ne laisse pas d'en trouver dans les bois grande quantité de sauvages, et c'est à ceux-là que les Lapons font une chasse cruelle, tant pour avoir leur peau, qui

est beaucoup plus estimée que celle des rennes domestiques, que pour la chair, qui est beaucoup plus délicate. Il y a même de ces animaux qui sont à demi sauvages et domestiques, et les Lapons laissent aller dans les bois leurs rennes femelles, dans le temps que ces animaux sont en chaleur; et ceux qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier; et ils les appellent *kattaigiar*, et ils deviennent beaucoup plus grands et plus forts que les autres, et plus propres pour le traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres animaux domestiques que les rennes ; mais on trouve dans ces bêtes seules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourrissons. Ils ne jettent rien de cet animal; ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le sang et les nerfs, et ils mettent tout en usage.

La peau leur sert pour se garantir des injures de l'air. En hiver ils s'en servent avec le poil, et en été ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal est pleine de suc, grasse et extrêmement nourrissante; et les Lapons ne mangent point d'autre viande que celle de renne. Les os leur sont d'une utilité merveilleuse pour faire des arbalètes et des arcs, pour armer leurs flèches, pour faire des cuillères, et pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La langue et la moelle des os est ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux; et les amants portent de ces mets à leurs maîtresses, comme les plus exquis, qu'ils accompagnent ordinairement de chair d'ours et de castor. Ils boivent souvent le sang; mais ils le conservent plus ordinairement dans la vessie de cet animal, qu'ils exposent au froid, et le laissent condenser et prendre un corps en cet état; et lorsqu'ils veulent faire du potage, ils en coupent ce qu'ils ont de besoin, et le font bouillir avec du poisson. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'ils filent sur la joue de ces animaux. Ils se servent des plus fins pour faire leurs habits, et ils emploient les plus gros pour coudre ensemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fournissent pas seulement aux Lapons de quoi se vêtir et de quoi manger, ils

leur donnent aussi de quoi boire. Le lait de renne est le seul breuvage qu'ils aient ; et parce qu'il est extrêmement gras et tout à fait épais, ils sont obligés d'y mêler presque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-setier par jour des meilleures rennes, qui ne donnent même du lait que lorsqu'elles ont un veau. Ils en font des fromages très-nourrissants, et les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rennes pour manger ne se servent point d'autre nourriture. Ces fromages sont gras et d'une odeur assez forte, mais ils sont fades, comme étant faits et mangés sans sel.

La plus grande commodité qu'on retire des rennes, c'est pour faire voyage et pour porter les fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la manière dont les Lapons se servent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le moment satisfaire notre curiosité, et voir ce que c'est qu'un renne attelé à un traîneau. Nous fîmes dans le moment venir une de ces machines que les Lapons appellent *pulaha*, et que nous nommons traîneau, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous y fîmes attacher le renne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *jocolaps*. Il n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre entre les jambes, et va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lapon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et lui fait connaître le chemin en la tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour-là, pour la première fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable ; et c'est dans cette voiture que l'on fait en peu de temps un chemin considérable. On avance avec plus ou moins de diligence, suivant que le renne est plus ou moins vite et vigoureux. Les Lapons en nourrissent exprès de bâtards, qui sont produits d'un mâle sauvage et d'une femelle domestique, comme je vous ai déjà dit ; et ceux-là sont

beaucoup plus vites que les autres, et plus propres pour le voyage. Zieglerus dit qu'un renne peut en un jour changer trois fois d'horizon, c'est-à-dire joindre trois fois le signe qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet espace de chemin, quoique très-considérable et fort bien exprimé, ne donne pas bien à connaître la diligence que peut faire un renne. Les Lapons la désignent mieux, en disant qu'on peut faire vingt milles de Suède, ou cinquante lieues, en ne comptant que deux lieues et demie de France pour un mille de Suède. Les milles de Suède sont de 6,600 toises, et les lieues de France de 2,600 toises; cependant ordinairement le mille de Suède passe pour trois lieues de France. Cette supputation satisfait plus que l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, et que les Lapons ne distinguent point si c'est le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un voyageur, il est plus à propos, pour donner à comprendre ce qu'un renne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarqué par la supputation qui précède, et par ma propre expérience, de dire qu'un bon renne entier, comme sont ceux qui se rencontrent dans la Laponie *Kimi Lapmarch,* qui sont renommés pour les plus vites et les plus vigoureux, peut faire par heure, étant poussé, six lieues de France; encore faut-il pour cela que la neige soit fort unie et fort gelée: il est vrai qu'il ne peut pas résister longtemps à ce travail, et il faut qu'il se repose après sept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage ne feront pas tant de chemin, mais dureront aussi plus longtemps. Ils résisteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout desquelles il est nécessaire qu'ils se reposent un jour ou deux, si l'on ne veut pas qu'ils crèvent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, monsieur, est très-considérable, et s'il y avait des postes de rennes établies en France, il ne serait pas bien difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-six heures. La diligence serait belle; mais quoiqu'il semble que cette manière de voyager soit fort commode, on en serait beaucoup plus fatigué. Les sauts qu'il faut faire, les fossés qu'il faut

franchir, les pierres sur lesquelles il faut passer, et le travail continuel nécessaire pour s'empêcher de verser, et pour se relever quand on est tombé, ferait qu'on aimerait beaucoup mieux aller plus doucement, et essuyer moins de risques.

Quoique ces animaux se laissent assez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs, et qui sont presque indomptables; en sorte que, lorsque vous les poussez trop vite, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ne manquent pas de se retourner, et, se dressant sur leurs pieds de derrière, ils viennent fondre avec une telle furie sur celui qui est dans le traîneau, qui ne peut ni se défendre, ni sortir, à cause des liens qui l'embarrassent, qu'ils lui cassent souvent la tête et le tuent quelquefois avec leurs pieds de devant, desquels ils sont si forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour se défendre contre les loups. Les Lapons, pour se parer des insultes de ces animaux, n'ont point d'autre remède que de se tourner contre terre, et de se couvrir de leur traîneau, jusqu'à ce que leur colère soit un peu apaisée.

Ils ont encore une autre sorte de traîneau, beaucoup plus grand, et fait d'une autre manière, qu'ils appellent *racdakeris*. Ils s'en servent pour aller quérir leurs bois et pour transporter leurs biens, lorsqu'ils changent d'habitation.

Voilà, monsieur, la manière dont les Lapons voyagent l'hiver, lorsque la neige couvre entièrement toute la terre, et que le froid a fait une croûte glissante par-dessus. L'été, il faut qu'ils aillent à pied, car les rennes ne sont pas assez forts pour les porter, et ils ne les attellent point à des chariots, dont l'usage leur est tout à fait inconnu, à cause de l'âpreté des chemins: ils ne laissent pas de porter des fardeaux, et les Lapons prennent une forte écorce de bouleau, qu'ils courbent en forme d'arc, et mettent sur la largeur ce qu'ils ont à porter, qui n'excède pas de chaque côté le poids de quarante livres. C'est de cette manière qu'ils portent pendant l'été leurs enfants baptiser, et qu'ils suivent derrière.

La nourriture la plus ordinaire des rennes est d'une petite mousse blanche extrêmement fine,

qui croît en abondance par toute la Laponie, et lorsque la terre est toute couverte de neige, la nature donne à ces animaux un instinct pour connaître sous la neige l'endroit où elle peut être, et aussitôt ils la découvrent en faisant un grand trou dans la neige avec les pieds de devant, et ils font cela d'une vitesse incroyable : mais quand le froid a si fort endurci la neige, qu'elle est aussi dure que la glace même, les rennes mangent pour lors une certaine mousse faite comme une toile d'araignée, qui pend des pins, et que les Lapons appellent *luat*.

Je pense déjà avoir dit que les rennes n'ont de lait que lorsqu'elles ont un veau, qui tette pendant trois mois, et sitôt que le veau est mort, elles n'ont plus de lait. Ils leur mettent des cocons de pin, lorsqu'ils veulent qu'ils mangent ; et quand ils tettent et qu'ils piquent leur mère, elle leur donne des coups de cornes.

L'on dit de ces animaux qu'on leur parle à l'oreille, si l'on veut qu'ils aillent d'un côté ou d'un autre ; cela est entièrement faux : ils vont presque toujours avec un conducteur qui en conduit six après lui ; et s'il arrive que quelqu'un veuille faire voyage en quelque endroit, s'il peut trouver un renne de renvoi qui soit du pays où il veut aller, il n'aura besoin d'aucun guide, et le renne le mènera à l'endroit où il veut aller, quoiqu'il n'y ait aucun chemin tracé, et que la distance soit de plus de quarante lieues.

Le samedi, nous nous mîmes en chemin pour aller à pied au logis du prêtre, qui était éloigné de cinq milles, pour prendre ensuite notre chemin au nord-ouest, et aller à *Tornotresch*, où nous devions trouver les Lapons que nous cherchions. Nous ne fûmes pas plus tôt hors de *Swapavara*, que nous trouvâmes de quoi souper : nous tuâmes trois ou quatre oiseaux qu'on appelle en ce pays *fiælripa* ou *oiseau de montagne*, et que les Grecs appelaient *lagopos* ou *pied-velu*. Il est de la grosseur d'une poule, et, pendant l'été, a le plumage du faisan, mais tirant plus sur le brun, et est distingué en certains endroits de marques blanchâtres. L'hiver il est tout blanc. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui rirait de toute

sa force. Il se repose rarement sur les arbres. Au reste, je ne sais point de gibier dont le goût soit si agréable. Il a ensemble, et la délicatesse du faisan, et la finesse de la perdrix : on en trouve en quantité sur les montagnes de ce pays.

A deux milles de *Swapavara* nous rencontrâmes la barque des Lapons à qui nous avions parlé le jour précédent, et qui devaient nous conduire à *Tornotresch*. Ils avaient pêché toute la nuit, et nous apportâmes des truites saumonées fort excellentes, qu'ils appellent en ce pays *œrlax*. De là, continuant notre chemin par eau, nous vînmes camper sur une petite hauteur. Nous passâmes la nuit au milieu des bois, dont nous nous trouvâmes bien ; car le froid fut extrêmement violent, et nous fûmes obligés de faire un si beau feu pour nous garantir des bêtes, et particulièrement des ours, que ce jour-là nous mîmes le feu à la forêt : on oublia de l'éteindre en partant, et il prit avec tant de violence, excité par une horrible tempête qui s'éleva, que, revenant quinze jours après, nous le trouvâmes encore allumé en certains endroits de la forêt, où il avait brûlé avec bien du succès ; mais cela ne faisait mal à personne, et les incendiaires ne sont point punis en ce pays.

Nous ne fîmes qu'un demi-mille le dimanche, à cause des torrents et d'un vent impétueux qui nous terrassaient à tous moments ; et, pendant le temps que nous fûmes à faire ce chemin à pied, nous n'avancions pas quatre pas sans voir ou sans entendre tomber des pins d'une grosseur extrême, qui causaient, en tombant, un bruit épouvantable qui retentissait par toute la forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour et la nuit, nous obligea de rester, et de passer cette nuit, comme nous avions fait la précédente, avec d'aussi grands feux, mais plus de précaution, pour ne pas porter l'incendie partout où nous passions ; ce qui faisait dire à nos bateliers qu'il ne faudrait que quatre Français pour brûler en huit jours tout le pays.

Le lendemain lundi, las d'être exposés à la bise sans avancer, nous ne laissâmes pas, malgré la tempête qui durait encore, de nous mettre en chemin sur un lac qui paraissait une mer agitée, tant les vagues étaient hautes ; et, après quatre

ou cinq heures de travail pour faire trois quarts de mille, nous arrivâmes à l'église des Lapons, où demeurait le prêtre.

Cette église s'appelle *Chucasdes*[1], et c'est le lieu où se tient la foire des Lapons pendant l'hiver, où ils viennent troquer les peaux de rennes, d'hermines, de martres, et de petits-gris, contre de l'eau-de-vie, du tabac, du *waldmar*, qui est une espèce de gros drap dont ils se couvrent, et duquel ils entourent leurs cabanes. Les marchands de *Torno* et du pays voisin ne manquent pas de s'y trouver pendant ce temps, qui dure depuis la Conversion de saint Paul, en janvier, jusqu'au deuxième de février. Le bailli des Lapons, suivi d'un juge, s'y rendent en personne, l'un pour recevoir les tributs qu'ils donnent au roi de Suède, et l'autre pour terminer les différends qui pourraient être parmi eux, et punir les coupables et les fripons, quoiqu'il s'en rencontre rarement; car ils vivent entre eux dans une grande confiance, sans qu'on ait entendu jamais parler de voleurs, qui auraient pourtant de quoi faire facilement leurs affaires, les cabanes pleines de plusieurs choses restant toutes ouvertes, lorsqu'ils vont l'été en Norwége, où ils demeurent trois ou quatre mois. Ils laissent au milieu des bois, sur le sommet d'un arbre qu'ils ont coupé, toutes les munitions nécessaires; et on entend rarement parler qu'ils aient été volés. Le pasteur, comme vous pouvez croire, monsieur, ne s'éloigne pas dans ce temps; et c'est pour lors qu'il reçoit les dîmes de peaux de rennes, de fromage, de gants, de souliers, et autres choses, suivant le pouvoir de ceux qui lui font des présents.

Les Lapons les plus chrétiens ne se contentent pas de donner à leurs pasteurs, ils font aussi des offrandes à l'église. Nous avons vu quantité de peaux de petits-gris qui pendaient devant l'autel; et quand ils veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rennes à l'église, et les étendent sur le chemin qui conduit à l'autel, par où il faut nécessairement que

1. Iukaricrvi.

le prêtre passe; et ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du ciel. Les prêtres ont beaucoup d'affaires pendant ce temps; car, comme la plupart ne viennent que cette fois à l'église pendant toute l'année, il faut faire pendant huit ou quinze jours tout ce qu'on ferait ailleurs en une année. C'est dans ce temps que la plus grande partie fait baptiser les enfants, qu'ils enterrent les corps de ceux qui sont morts pendant l'été; car lorsqu'il meurt quelqu'un dans le temps qu'ils sont vers la mer Occidentale, ou dans quelque autre endroit de la Laponie, comme ils ne sauraient apporter les corps, à cause de la difficulté des chemins, et qu'ils n'ont point de commodité pour les transporter, ils les enterrent sur le lieu où ils sont morts, dans quelque caverne ou sous quelques pierres, pour les déterrer l'hiver, lorsque la neige leur donne la commodité de les porter à l'église. D'autres, pour éviter que les corps ne se corrompent, les mettent dans le fond de l'eau, dans leur cercueil, qui est, comme j'ai dit, d'un arbre creux ou de leur traîneau, et ne les tirent point que pour les porter au cimetière. Ils font aussi leurs mariages pendant la foire : comme tous leurs amis sont présents à cette action, ils la diffèrent ordinairement jusqu'à ce temps, pour la rendre plus solennelle, et se divertir davantage.

Les marchandises que les Lapons apportent à ces foires sont des rennes et des peaux de ces animaux; ils y débitent aussi des peaux de renards, noires, rouges, et blanches; de loutres, *gulonum,* de martres, de castors, d'hermines, de loups, de petits-gris, et d'ours; des habits de Lapons, des bottes, des gants, et des souliers; de toutes sortes de poissons secs; et des fromages de renne.

Ils changent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux, et des peaux de bœufs, qui leur sont apportés par les Moscovites. Leurs marchandises ont toujours le même prix : un renne ordinaire se donne pour la valeur de deux écus; quatre peaux vont pour un renne ; un *limber* de petits-gris, composé de quarante peaux, est estimé la valeur d'un écu; une peau de martre

autant; celle d'ours se donne pour autant; et trois peaux blanches de renard ne coûtent pas davantage. Le prix des marchandises est limité de même : une demi-aune de drap est estimée un écu; une pinte d'eau-de-vie autant; une livre de tabac vaut le même prix; et quand on veut acheter des choses qui coûtent moins, le marché se fait avec une, deux ou trois peaux de petit-gris, suivant que la chose est estimée.

Tous ces marchés ne se font plus avec la même franchise qu'ils se faisaient autrefois; et comme les Lapons, qui agissaient avec fidélité, se sont vus trompés, la crainte qu'ils ont de l'être encore les met sur leurs gardes à tel point, qu'ils se trompent plutôt eux-mêmes que d'être trompés.

Il n'y a rien qui fasse mieux voir le peu de christianisme qu'ont la plupart des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'église pour entendre le prêtre, et pour assister à l'office. Il faut que le bailli ait soin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes pour voir s'ils y sont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent; quelques-uns croient pouvoir se dispenser d'assister à la prédication, en disant qu'ils y étaient l'année passée; et d'autres s'imaginent avoir une excuse légitime de s'absenter, en disant qu'ils sont d'une autre église à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne sont chrétiens que par force, et qu'ils n'en donnent des marques que lorsqu'on les contraint de le faire.

Nous fûmes occupés le reste de ce jour, et toute la matinée du mardi, à graver sur une pierre des monuments éternels, qui devaient faire connaître à la postérité que trois Français n'avaient cessé de voyager qu'où la terre leur avait manqué, et que, malgré les malheurs qu'ils avaient essuyés, et qui auraient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étaient venus planter leur colonne au bout du monde, et que la matière avait plutôt manqué à leurs travaux que le courage à les souffrir. L'inscription était telle :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :

Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

18 Augusti 1681.

Nous gravâmes ces vers sur la pierre et sur le bois; et quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'église au-dessus de l'autel. Nous portâmes les autres avec nous pour les mettre au bout du lac de *Tornotresch*, d'où l'on voit la mer Glaciale, et où finit l'univers.

Lorsque les Lapons qui devaient nous conduire et nous montrer le chemin furent arrivés de chez eux, où ils étaient allés pour prendre quelques petites provisions, consistant en sept ou huit fromages de rennes et quelques poissons secs, nous partîmes de chez les prêtres sur les cinq heures du soir, et vînmes nous reposer à un torrent impétueux qu'ils appellent *Vaccho*, où nous arrivâmes à une heure après minuit. Nous eûmes le plaisir, tout le long du chemin, de voir le coucher et l'aurore du soleil en même temps. Le soleil se coucha ce jour-là à onze heures, et se leva à deux, sans qu'on cessât de voir aussi clair qu'en plein midi. Mais lorsque les jours sont les plus longs, c'est-à-dire trois semaines devant la Saint-Jean, et trois semaines après, on le voit continuellement pendant tout ce temps, sans qu'au plus bas de sa course il touche la pointe des plus hautes montagnes. On est aussi, pendant les plus courts jours de l'hiver, deux mois entiers sans le voir, et l'on monte à la Chandeleur sur le sommet des montagnes pour le regarder poindre pendant un moment. La nuit n'est pourtant pas continuelle; et sur le midi il paraît un petit crépuscule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumière et de la réverbération de la neige, dont la terre est toute couverte, prennent ce temps pour aller à la chasse et à la pêche, qu'ils ne finissent point, quoique les rivières et les lacs soient gelés partout, et en quelques endroits de la hauteur d'une pique : mais ils

font des trous dans la glace, d'espace en espace, et poussent, par le moyen d'une perche qui va dessous cette glace, leurs filets de trou en trou, et les retirent de même. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que bien souvent il rapportent dans des filets des hirondelles qui se tiennent avec leurs pattes à quelque petit morceau de bois. Elles sont comme mortes lorsqu'on les tire de l'eau, et n'ont aucun signe de vie; mais lorsqu'on les approche du feu, et qu'elles commencent à sentir la chaleur, elles remuent un peu, puis secouent leurs ailes, et commencent à voler comme elles font en été. Cette particularité m'a été confirmée par tous ceux à qui je l'ai demandée.

Nous nous mîmes le mercredi matin en chemin, et après avoir passé de l'autre côté du torrent, nous fîmes une petite lieue à pied. Nous rencontrâmes dans notre chemin la cabane d'un Lapon, faite de feuilles et de gazon : toutes ses hardes étaient derrière sa cabane sur des planches, qui consistaient en quelques peaux de renne, quelques outils pour travailler, et plusieurs filets qui pendaient sur une perche. Après avoir tout examiné, nous poursuivîmes notre route à l'ouest, dans les bois, sans suivre aucun chemin. Nous trouvâmes dans le milieu un magasin de Lapon, construit sur quatre arbres qui faisaient un espace carré. Tout cet édifice, couvert de quelques planches, était appuyé sur ces quatre morceaux de bois, qui sont ordinairement de sapin, dont les Lapons ôtent l'écorce, afin que particulièrement les loups et les ours ne puissent monter sur ces arbres, qu'ils frottent de graisse et d'huile de poisson. C'est dans ce magasin que les Lapons ont toutes leurs richesses, qui consistent en poisson sec ou chair de renne. Ces garde-manger sont au milieu des bois, à deux ou trois lieues de l'endroit où le Lapon a son habitation : le même en aura quelquefois deux ou trois en différents endroits. C'est pourquoi, comme ils sont exposés continuellement à la fureur des bêtes, ils emploient toute leur adresse pour rendre leurs efforts vains; mais il arrive bien souvent, quoi qu'ils puissent faire, que les ours détruisent tout le travail d'un Lapon, et mangent en un jour tout ce qu'il aura amassé

pendant une année entière, ainsi qu'il arriva à un certain que nous trouvâmes sur le lac de *Tornotresch*, et que nous rencontrâmes à notre retour, fort désolé de ce que les ours avaient détruit son magasin, et dévoré tout ce qui était dedans.

Ils ont encore une autre sorte de réservoir qu'ils appellent *nalla*, qui est pourtant comme les autres au milieu des bois, mais qui n'est que sur un seul pivot. Ils coupent un arbre de la hauteur de six ou sept pieds, et mettent sur le tronc deux morceaux de bois en croix, sur lesquels ils établissent ce petit édifice, qui fait le même effet que le colombier, et qu'ils couvrent de planches. Ils n'ont d'autre échelle pour monter à ce réservoir qu'un tronc d'arbre dans lequel ils creusent comme des espèces de degrés.

Après avoir encore marché environ une demi-heure, nous arrivâmes sur le bord du lac, où nous trouvâmes un petit Lapon, extrêmement vieux, avec son fils qui allait à la pêche. Nous l'interrogeâmes sur quantité de choses, et particulièrement sur son âge, qu'il ne savait pas; ignorance ordinaire aux Lapons, qui presque tous n'ont pas même le souvenir de l'année dans laquelle ils vivent, et qui ne connaissent les temps que par la succession de l'hiver à l'été. Nous lui donnâmes du tabac et de l'eau-de-vie; et il nous dit que, nous ayant aperçus de sa cabane, il s'était sauvé dans le bois, d'où il pouvait pourtant nous voir; et qu'ayant reconnu que nous ne lui avions fait aucun dommage, et que nous n'avions emporté aucune chose, il s'était hasardé à sortir de son fort pour vaquer à son travail. Le bon traitement que nous fîmes à ce pauvre homme en tabac et en eau-de-vie, qui est le plus grand régal qu'on puisse faire aux Lapons, fit qu'il nous promit de nous mener chez lui à notre retour, et qu'il nous ferait voir ses rennes au nombre de soixante-dix ou quatre-vingts, et tout son petit ménage.

Nous passâmes outre, et allâmes passer la nuit dans la cabane d'un Lapon qui était à l'endroit où le lac commence à former le fleuve. Il y a longtemps, monsieur, que je vous parle des maisons des Lapons, sans vous en avoir fait la description; il faut contenter votre curiosité.

Les Lapons n'ont aucune demeure fixe, mais ils vont d'un lieu à un autre, emportant avec eux tout ce qu'ils ont. Ce changement de place se fait, ou pour la commodité de la pêche dont ils vivent, ou pour la nourriture de leurs rennes, qu'ils cherchent ailleurs, lorsqu'elle est consommée dans l'endroit où ils vivaient. Ils se mettent ordinairement pendant l'été sur le bord des lacs, à l'endroit où sont les torrents; et l'hiver ils s'enfoncent davantage dans les bois, aux endroits où ils croient trouver de quoi chasser. Ils n'ont pas de peine à déménager promptement; en un quart d'heure ils ont plié toute leur maison, et chargent tous leurs ustensiles sur des rennes, qui leur sont d'un merveilleux secours; ils en ont en cette occasion cinq ou six sur lesquels ils mettent dessus tout leur bagage, comme nous faisons sur nos chevaux, et les enfants qui ne sauraient marcher.

Ces rennes vont les uns après les autres; le second est attaché d'une longue courroie au col du premier; et le troisième est lié au second, ainsi du reste. Le père de famille marche derrière les rennes, et précède tout le reste de son troupeau, qui le suit, comme on voit les moutons suivre le berger. Quand on est arrivé en un lieu propre pour demeurer, l'on décharge les bêtes, et l'on commence à bâtir la maison. Ils élèvent quatre perches qui font le soutien de tout leur bâtiment. Ces bâtons sont percés à l'extrémité d'en haut, et joints ensemble d'un autre sur lequel sont appuyées quantité d'autres perches qui forment tout l'édifice, et font le même effet que ferait une cloche. Toutes ces perches servent à soutenir une grosse toile qu'ils appellent *waldmar*, qui fait ensemble, et les murailles, et le fort de la maison. Les plus riches emploient une double couverture pour se mieux garantir des pluies et des vents, et les pauvres se servent de gazon. Le feu est au milieu de la cabane, et la fumée sort par un trou qu'ils laissent pour cela au sommet. Ce feu est continuellement allumé pendant l'hiver et pendant l'été ; ce qui fait que la plupart des Lapons perdent la vue lorsqu'ils arrivent sur l'âge. La crémaillère pend du haut du toit sur le feu : quelques-unes sont faites de fer ; mais la plupart

sont d'une branche de bouleau, au bout de laquelle il y a un crochet. On voit toujours un chaudron qui pend sur le feu, et particulièrement l'hiver lorsqu'ils font fondre la neige; et lorsque quelqu'un veut boire, il prend de la neige dans une grande cuillère, et l'arrose de cette eau bouillante, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement fondue. Le plancher de leur cabane est fait de branches de bouleau ou de pin, qu'ils jettent en confusion pour leur servir de lit. Voilà, monsieur, quelles sont les habitations des Lapons. Là sont les vieux comme les jeunes, les hommes et les femmes, les pères et les enfants. Ils couchent tous ensemble sur des peaux de renne, tout nus, ce qui occasionne bien souvent des désordres fort dangereux. La porte de la cabane est extrêmement étroite, et si basse qu'il y faut entrer à genoux; ils la tournent ordinairement au midi, afin d'être moins exposés au vent du nord.

Il y a encore une autre sorte de cabane qui est fixe, et qu'ils font de figure hexagone, avec des pins qu'ils emboîtent les uns sur les autres, et dont les fentes sont bouchées de mousse. Celles-là appartiennent aux plus riches, qui ne laissent pas de changer de demeure comme les autres, mais qui reviennent toujours au bout de quelque temps au même endroit, qui est ordinairement sur le bord des cataractes, qui apportent une grande commodité pour la pêche.

Ce fut dans une de ces cabanes que nous passâmes la nuit. Elle n'était couverte que de branches entrelacées qui soutenaient de la mousse. Nous y rencontrâmes deux Lapons que nous saluâmes en leur donnant la main, et leur disant *pourist*, qui est la salutation laponne, qui veut dire *bien venu*. Ces pauvres gens nous saluèrent de même, et nous rendirent le salut par le mot de *pourist oni*, *soyez bien venu aussi*. Ils accompagnèrent ces mots de leur révérence ordinaire, qu'ils font à la mode des Moscovites, en fléchissant les deux genoux. Nous ne manquâmes pas, pour faire connaissance, de leur donner de l'eau-de-vie, et de cinq ou six sortes; de manière qu'en ayant trop pris pour leur tête, et la cervelle commençant à leur tourner, un d'eux voulut faire le sorcier et

prit son tambour. Comme cet article est le point de la superstition le plus essentiel, vous voulez bien, monsieur, que je vous parle de leur religion.

Tout le monde sait que les peuples les plus voisins du septentrion ont toujours été adonnés à l'idolâtrie et à la magie. Les Finlandais y ont excellé par-dessus tous les autres, et on les dirait aussi savants dans cet art diabolique, que s'ils avaient eu pour maître Zoroastre ou Circé. Les anciens les connaissaient pour tels; et un auteur danois, en parlant des Finlandais, desquels les Lapons sont sortis, disait : *Tunc Biarmenses, arma artibus permutantes, carminibus in nimbos solvêre cœlum, lætamque aeris faciem tristi imbrium aspergine confuderunt.* « Les Biarmiens, employant leur « art au défaut des armes, changent les temps se« reins en des tempêtes cruelles, et remplissent « le ciel de nuages par leurs enchantements. » Cela fait connaître que les Biarmiens, qui sont les Finlandais d'à présent, étaient aussi méchants soldats qu'ils étaient grands magiciens. Il en parle encore en un autre endroit en ces termes : *Sunt Finni ultimi septentrionis populi, vix quidem habitabilem orbis terrarum partem culturâ complent; acer iisdem telorum est usus, non alia gens promptiore jaculandi peritiâ fruitur; grandibus et latis sagittis dimicant, incantationum studiis incumbunt*, etc. « Les Finlandais sont, dit-il, les derniers peuples « qui habitent vers le septentrion; ils vivent dans « la partie du monde la moins habitable, et se « servent si bien de traits, qu'il n'y a point de « nation plus adroite à tirer de l'arc. Ils com« battent avec des flèches fort longues et fort « larges, et s'étudient aux enchantements. » Si les Finlandais étaient autrefois si adonnés à la magie, les Lapons, qui en descendent, ne le sont pas moins aujourd'hui; ils ne sont chrétiens que par politique et par force. L'idolâtrie, qui est beaucoup plus palpable, et qui frappe plus les sens que le culte du vrai Dieu, ne saurait être arrachée de leur cœur. Les erreurs des Lapons se peuvent réduire à deux chefs : on peut rapporter au premier tout ce qu'ils ont de superstitieux et de païen, et au second leurs enchantements et leur magie. Leur première superstition est d'observer ordi-

nairement les jours malheureux, pendant lesquels ils ne veulent point aller chasser, et croient que leurs arcs se rompraient ces jours-là, qui sont les jours de Sainte-Catherine, Saint-Marc, et autres. Ils ont de la peine à se mettre en chemin le jour de Noël qu'ils croient malheureux. La cause de cette superstition vient de ce qu'ils ont mal entendu ce qui se passa ce jour-là, quand les anges descendirent du ciel et épouvantèrent les pasteurs; et ils croient que des esprits malins se promènent ce jour-là dans les airs, qui pourraient leur nuire. Ils sont encore assez superstitieux de croire qu'il reste quelque chose après la mort, appelé mânes, qu'ils appréhendent fort; et lorsque quelqu'un meurt en dispute avec quelque autre, il faut qu'un tiers se transporte au lieu de la sépulture et qu'il fasse l'accord de pacification entre celui qui est vivant et celui qui est mort. C'est là proprement l'erreur des anciens païens qui appelaient mânes, *quasi qui maneant post obitum*. Tout cela n'est que superstition; mais vous allez voir ce qu'ils ont d'impie, de païen et de magique.

Premièrement, ils mêlent indifféremment Jésus-Christ avec leurs faux dieux, et ils font un tout de Dieu et du diable, qu'ils croient pouvoir adorer suivant leur fantaisie. Ce mélange se remarque particulièrement sur leurs tambours, où ils mettent *Storiunchar* avec sa famille au-dessus de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils ont trois dieux principaux : le premier s'appelle *Thor* ou *dieu du tonnerre;* le second, *Storiunchar;* et le troisième, *Parjutte,* qui veut dire *le soleil.*

Ces trois dieux sont adorés des Lapons de *Lula* et de *Pitha* seulement; car ceux de *Kimiet* et de *Torno,* parmi lesquels j'ai vécu, n'en connaissent qu'un, qu'ils appellent *Seyta,* et qui est le même chez eux que *Storiunchar* chez les autres. Ces dieux sont faits d'une pierre longue, sans autre figure que celle que la nature lui a donnée, et telles qu'ils les trouvent sur les bords des lacs; en sorte que toute pierre faite d'une manière particulière, raboteuse, pleine de trous et de concavités, est pour eux un dieu; et plus elle est extraordinaire, plus ils ont de vénération pour elle.

Thor est le premier des dieux; et c'est celui qu'ils croient maître du tonnerre et qu'ils arment d'un marteau. *Storiunchar* est le second, qui est le vicaire du premier; comme qui dirait *Thorjunchar, lieutenant de Thor.* Il préside à tous les animaux, aux oiseaux comme aux poissons; et comme c'est celui dont ils ont le plus besoin, c'est à lui aussi à qui ils font plus de sacrifices pour se le rendre favorable. Ils le mettent ordinairement sur le bord des lacs et dans les forêts, où il étend sa juridiction et fait voir son pouvoir. Le troisième dieu, qu'ils ont de commun avec quelques autres païens, est le soleil, pour lequel ils ont une grande vénération, à cause des grandes commodités qu'ils en reçoivent. C'est celui de tous les trois qu'ils ont, ce me semble, le plus de sujet d'adorer. Premièrement il chasse, à son approche, le froid qui les a tourmentés pendant plus de neuf mois; il découvre la terre et donne la nourriture à leurs rennes; il ramène un jour qui dure quelques mois, et dissipe les ténèbres dans lesquelles ils ont été ensevelis fort longtemps; ce qui fait qu'en son absence ils ont un grand respect pour le feu, qu'ils prennent pour une vive représentation du soleil, et qui fait en terre ce que l'autre fait dans les cieux.

Quoique chaque famille ait ses dieux particuliers, les Lapons ne laissent pas d'avoir des endroits généraux où ils en ont de communs. Je vous parlerai dans la suite d'un de ces lieux où j'ai été moi-même voir leurs autels; et c'est là qu'ils font ordinairement les sacrifices dans la manière suivante.

Lorsque les Lapons ont connu, par l'exploration du tambour, que leur dieu est altéré de sang, et qu'il demande une offrande, ils conduisent la victime, qui est un renne mâle, à l'endroit où est l'autel du dieu à qui ils veulent sacrifier, et ne permettent à aucune femme ou fille d'approcher de ce lieu, à qui il est aussi défendu de sacrifier: ils tuent la victime au pied de l'autel, en lui perçant le cœur d'un coup de couteau qu'ils lui enfoncent dans le côté; puis approchant de l'autel avec respect, ils prennent de la graisse de l'animal, et du sang le plus proche du cœur, dont ils

frottent leur dieu avec révérence, en lui faisant des croix avec le même sang. On met derrière l'idole la corne des pieds, les os et les cornes ; on pend d'un côté un fil rouge orné d'étain, et de l'autre les parties aveclesquellesl'animal augmente son espèce. Le sacrificateur emporte chez lui tout ce qui peut être mangé, et laisse seulement les cornes à son dieu. Mais quand il arrive que l'autel du dieu à qui ils veulent sacrifier est sur le sommet des montagnes inaccessibles où ils croient qu'il demeure, alors, comme ils ne peuvent le frotter du sang de la victime, ils prennent une petite pierre qu'ils trempent dedans, et la jettent au lieu où ils ne sauraient aller.

Ils n'offrent pas seulement des sacrifices aux dieux; ils en font aussi aux mânes de leurs parents ou de leurs amis, pour les empêcher de leur faire du mal. La différence qu'ils apportent dans le sacrifice des mânes est que le fil qui est rouge à l'autre est noir à celui-ci, et qu'ils enterrent les restes des bêtes, comme sont les os et le bois, et ne les laissent pas découverts comme ils font sur les autels.

Voilà, monsieur, ce qu'ils ont de semblable avec les païens : voyons présentement ce qu'ils ont de particulier dans leur art magique. Quoi que les rois de Suède aient pu faire par leurs édits menaçants, et par le châtiment de quelques sorciers, ils n'ont pu abolir entièrement le commerce que les Lapons ont avec le diable; ils ont fait seulement que le nombre en est plus petit, et que ceux qui le font encore n'osentle professer ouvertement.

Entre plusieurs enchantements dont ils sont capables, l'on dit qu'ils peuvent arrêter un vaisseau au milieu de sa course, et que le seul remède pour empêcher la force de ce charme est de répandre des purgations de femme, dont l'odeur est insupportable aux malins esprits. Ils peuvent aussi changer la face du ciel et le couvrir de nuages ; et ce qu'ils fontle plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin; et ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits diférents, et qu'ils donnent à celui qui en a besoin. S'il dénoue le premier, il excite un vent doux et supportable ; s'il a besoin d'un plus fort,

il dénoue le second; et s'il vient à ouvrir le troisième, il excitera pour lors une tempête épouvantable. L'on dit que cette manière de vendre le vent est fort ordinaire dans ce pays, et que les moindres petits sorciers ont ce pouvoir, pourvu que le vent dont ils ont besoin commence un peu à souffler, et qu'il faille seulement l'exciter. Comme je n'ai rien vu de tout ce que je parle, je n'en dirai rien; mais pour ce qui est du tambour, je vous en puis dire quelque chose de plus certain.

Cet instrument, avec lequel ils font tous leurs charmes, et qu'ils appellent *kannus*, est fait du tronc d'un pin et d'un bouleau qui croît en un certain endroit, et dont les veines doivent aller de l'orient au couchant. Ce *kannus* n'est fait que d'un seul morceau de bois creusé dans son épaisseur, en ovale, et dont le dessous est convexe, dans lequel ils font deux trous assez longs pour passer le doigt, et pour pouvoir le tenir plus ferme. Le dessus est couvert d'une peau de renne sur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, et dont l'on voit pendre plusieurs anneaux de cuivre et quelques morceaux d'os de renne. Ils peignent ordinairement les figures suivantes. Ils font premièrement, vers le milieu du tambour, une ligne qui va transversalement, au-dessus de laquelle ils mettent les dieux qu'ils ont en plus grande vénération, comme *Thor* avec ses valets, et *Seyta*; et ils en tirent une autre un peu plus bas comme l'autre, mais qui ne s'étend que jusqu'à la moitié du tambour; là l'on voit l'image de Jésus-Christ avec deux ou trois apôtres. Au-dessus de ces lignes sont représentés la lune, les étoiles et les oiseaux; mais la place du soleil est au-dessous de ces mêmes lignes, sous lequel ils mettent les animaux, les ours, les serpents. Ils y représentent aussi quelquefois des lacs et des fleuves. Voilà, monsieur, quelle est la figure d'un tambour; mais ils ne mettent pas sur tous la même chose, car il y en a où sont peints des troupeaux de rennes, pour savoir où ils les doivent trouver, quand il y en a quelqu'un de perdu. Il y a des figures qui font connaître le lieu où ils doivent aller pour la pêche, d'autres pour la chasse, quelques-unes pour savoir si les maladies dont ils

sont atteints doivent être mortelles ou non; ainsi de plusieurs autres choses dont ils sont en doute.

Il faut deux choses pour se servir du tambour : l'indice, qui doit marquer la chose qu'ils désirent; et le marteau pour frapper dessus le tambour, et pour mouvoir cet indice jusqu'à ce qu'il se soit arrêté fixe sur quelque figure. Cet indice est fait ordinairement d'un morceau de cuivre fait en forme de bossettes qu'on met au mors des chevaux, d'où pendent plusieurs autres petits anneaux de même métal. Le marteau est fait d'un seul os de renne, et représente la figure d'un grand T. Il y en a qui sont faits d'une autre forme; mais ce sont là les manières les plus ordinaires. Ils ont cet instrument en telle vénération, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de renne, ou quelque autre chose; et ils ne le font jamais entrer dans la maison par la porte ordinaire par où les femmes passent, mais ils le prennent ou par-dessus le drap qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne passage à la fumée. Ils se servent ordinairement du tambour pour trois choses principales, pour la chasse et la pêche, pour les sacrifices, et pour savoir les choses qui se font dans les pays les plus éloignés; et lorsqu'ils veulent connaître quelque chose de cet article, ils ont soin premièrement de bander la peau du tambour en l'approchant du feu; puis se mettant à genoux avec tous ceux qui sont présents, il commence à frapper en rond sur son tambour; et redoublant les coups avec les paroles qu'il prononce comme un possédé, son visage devient bleu, son crin se hérisse, et tombe enfin sur la face sans mouvement. Il reste en cet état autant de temps qu'il est possédé du diable, et qu'il en faut à son génie pour rapporter un signe qui fasse connaître qu'il a été au lieu où on l'a envoyé; puis revenant à lui-même, il dit ce que le diable lui a révélé, et montre la marque qui lui a été apportée.

Le second usage, qui est moins considérable, et qui n'est pas aussi violent, est pour connaître le succès des maladies, qu'ils apprennent par la fixation de l'indice, sur les figures heureuses ou malheureuses.

Le troisième, qui est le moindre de tous, leur montre de quel côté ils doivent tourner pour avoir une bonne chasse; et lorsque l'indice, agité plusieurs fois, s'arrête à l'orient ou à l'occident, au midi ou au septentrion, ils infèrent de là qu'en suivant le côté qui leur est marqué, ils ne seront pas malheureux.

Ils ont encore un quatrième sujet pour lequel ils se servent du tambour, et connaissent si leurs dieux veulent des sacrifices, et de quelle nature ils les veulent. Si l'indice s'arrête sur la figure qui représente *Thor* ou *Seyta*, ils offrent à celui-là, et connaissent de même quelle victime lui plaît davantage.

Voilà, monsieur, de quel usage est ce tambour lapon si merveilleux, et dont nous ne connaissons pas l'usage en France. Pour moi, qui crois difficilement aux sorciers, et qui n'ai rien vu de ce que je vous écris, je démentirais volontiers l'opinion générale de tout le monde, et de tant d'habiles gens qui m'ont assuré que rien n'était plus vrai, que les Lapons pouvaient connaître les choses éloignées. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé, prêtre de la province de *Torno*, homme extrêmement savant, et à la foi duquel je m'en rapporterais aisément, assure que cela lui est arrivé tant de fois, et que certains Lapons lui ont dit si souvent tout ce qui s'était passé dans son voyage, jusqu'aux moindres particularités, qu'il ne fait aucune difficulté de croire tout ce qu'on en dit. Les archives de Berge font foi d'une chose arrivée à un valet marchand qui, voulant savoir ce que son maître faisait en Allemagne, alla trouver un certain Lapon fort renommé, et ayant écrit la déposition du sorcier dans les livres de la ville, la chose se trouva véritable, et le marchand avoua que le maître un tel jour avait couché avec une fille. Comme le Lapon avait dit mille autres histoires de cette nature, qui m'ont été contées dans le pays par tant de gens dignes de foi, je vous avoue, monsieur, que je ne sais qu'en croire.

Que ce que je vous mande soit vrai ou faux, il est constant que les Lapons ont une aveugle croyance aux effets du tambour, dans laquelle ils s'affermissent tous les jours par les succès étran-

ges qu'ils en voient arriver. S'ils n'avaient que cet instrument pour exercer leur art diabolique, cela ne ferait de mal qu'à eux-mêmes ; mais ils ont encore un autre moyen pour porter le mal, la douleur, les maladies, et la mort même, à ceux qu'ils veulent affliger. Ils se servent pour cela d'une petite boule de la grosseur d'un œuf de pigeon, qu'ils envoient par tous les endroits du monde dans une certaine distance, suivant que leur pouvoir est étendu; et s'il arrive que cette boule enflammée rencontre quelqu'un par le chemin, soit un homme ou un animal, elle ne va pas plus loin, et fait le même effet sur celui qu'elle a frappé que sur la personne qu'elle devait frapper. Le Français qui nous servit d'interprète pendant notre voyage en Laponie, et qui avait demeuré trente ans à *Swapavara*, nous assura en avoir vu plusieurs fois passer autour de lui. Il nous dit qu'il était impossible de connaître la forme que cela pouvait avoir. Il nous assura seulement que cette boule volait d'une extrême vitesse, et laissait après soi une petite trace bleue qu'il était facile de distinguer. Il nous dit même qu'un jour passant sur la montagne, son chien, qui le suivait d'assez près, fut atteint d'un de ces *gans* (car c'est ainsi qu'ils appellent ces boules), dont il mourut sur-le-champ, quoiqu'il fût plein de vie un moment devant. Il chercha l'endroit par où son chien pouvait avoir été blessé, et vit un trou sous sa gorge, sans pouvoir trouver dans son corps ce qui l'avait frappé. Ils conservent ces *gans* dans des sacs de cuir; et ceux qui sont les plus méchants ne laissent guère passer de jours qu'ils ne jettent quelqu'un de ces *gans* qu'ils laissent ravager dans l'air, lorsqu'ils n'ont personne à qui les jeter; et quand il arrive qu'un Lapon qui se mêle du métier est en colère contre quelque autre de la même profession, et lui veut faire du mal, son *gans* n'a aucun pouvoir, si l'autre est plus expert dans son art, et s'il est plus grand diable que lui. Tous les habitants du pays appréhendent extrêmement ces émissaires, et ceux qui sont connus pour avoir le pouvoir de les jeter sont extrêmement respectés, et personne n'ose leur faire du mal. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre de leur art magique par

mon expérience, et par le récit qui m'en a été fait par tous les gens du pays, que je croyais extrêmement dignes de foi, et particulièrement par les prêtres, que j'ai consultés sur toutes ces choses.

Sitôt que notre Lapon eut la tête pleine d'eau-de-vie, il voulut contrefaire le sorcier; il prit son tambour, et commençant à frapper dessus avec des agitations et des contorsions de possédé, nous lui demandâmes si nous avions encore père et mère. Il était assez difficile de parler juste sur cette matière : nous étions trois; l'un avait son père et sa mère, et le troisième n'avait ni l'un ni l'autre. Notre sorcier nous dit tout cela, et se tira assez bien d'affaire, quoique ceux avec qui nous étions, qui étaient des Finlandais et des Suédois, n'en eussent aucune connaissance qui nous pût faire soupçonner qu'ils auraient instruit le Lapon de tout ce qu'il devait dire. Comme il avait à faire à des gens qui ne se contentent pas de peu, et qui voulaient quelque chose de plus sensible et de plus particulier que ce qui pouvait arriver par un simple effet du hasard, nous lui dîmes que nous le croirions parfaitement sorcier, s'il pouvait envoyer son démon au logis de quelqu'un de nous, et rapporter un signe qui nous fît connaître qu'il y avait été. Je demandai les clefs du cabinet de ma mère, que je savais bien qu'il ne pouvait trouver que sur elle, ou sous son chevet, et je lui promis cinquante ducats s'il pouvait me les apporter. Comme le voyage était fort long, il fallut prendre trois ou quatre bons coups d'eau-de-vie, pour faire le chemin plus gaiement, et employer les charmes les plus forts et les plus puissants, pour appeler son esprit familier, et le persuader d'entreprendre le voyage et de revenir promptement. Notre sorcier se mit en quatre; ses yeux se tournèrent, son visage changea de couleur, et sa barbe se hérissa de violence. Il pensa rompre son tambour, tant il frappait avec force, et il tomba enfin sur sa face, raide comme un bâton. Tous les Lapons qui étaient présents empêchaient avec soin qu'on ne l'approchât en cet état, et éloignaient jusqu'aux mouches, et ne souffraient pas qu'elles se reposassent sur lui. Je vous assure que quand

je vis toute cette cérémonie, je crus que j'allais voir tomber par le trou du dessus de la cabane ce que je lui avais demandé, et j'attendais que le charme fût fini pour lui en faire faire un autre, et le prier de me ménager un quart d'heure de conversation avec le diable, dans laquelle j'espérais savoir bien des choses. J'aurais appris si mademoiselle... est encore pucelle, et ce qui se passe entre monsieur... et madame... Je lui aurais demandé si monsieur... a dépucelé sa femme depuis trois ans qu'il est avec elle. Si le dernier enfant qu'a eu madame... est de son mari ou non; enfin, monsieur, j'aurais su bien des choses qu'il n'y a que le diable qui sache.

Notre Lapon resta comme mort pendant un bon quart d'heure, et revenant un peu à lui, il commença à nous regarder l'un après l'autre, avec des yeux hagards; et après nous avoir tous examinés l'un après l'autre, il m'adressa la parole, et me dit que son esprit ne pouvait agir suivant son intention, parce que j'étais plus grand sorcier que lui, et que mon génie était plus puissant, et que si je voulais commander à mon diable de ne rien entreprendre sur le sien, il me donnerait satisfaction.

Je vous avoue, monsieur, que je fus fort étonné d'avoir été sorcier si longtemps, et de n'en avoir rien su. Je fis ce que je pus pour mettre notre Lapon sur les voies. Je commandai à mon démon familier de ne point inquiéter le sien ; et avec tout cela, nous ne pûmes savoir autre chose de notre sorcier, qui se tira fort mal d'un pas si difficile, et qui sortit de dépit de la cabane, pour aller, comme je crois, noyer tous ses dieux et les diables qui l'avaient abandonné au besoin, et nous ne le revîmes plus.

Le jeudi matin nous continuâmes toujours notre chemin vers le lac de *Tornotresch*; et à l'endroit où il commence à former le fleuve, on voit à la main gauche une petite île, qui est de tous côtés entourée de cataractes épouvantables, qui descendent avec une précipitation furieuse sur des rochers, où elles causent un bruit horrible. Là, il y a eu de tout temps un hôtel fameux, dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la province de *Torno*

vont faire leurs sacrifices dans les nécessités les plus pressantes. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé plusieurs fois, faisant mention de cet endroit, en parle en ces termes : *Eo loco ubi Tornotresch ex se effudit fluvium in insula quadam in medio cataractæ Dara dictæ, reperiuntur Seytæ lapides, specie humanâ, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulò breviores, juxtà collocati; omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati; et quoniam res est difficillima periculique plenissima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideò Laponi pridem desierunt invisere locum istum, ut nunc explorari nequeant, utrùm, quomodove ulli fuerint in istam insulam.* « Au lieu, dit-il, où le « lac de *Tornotresch* se répand en fleuve dans une « certaine île, au milieu de la cataracte appelée « *Dara*, on trouve des *Seyta* de pierre, de figure « humaine, mis par ordre. Le premier est de la « hauteur d'un grand homme, et quatre autres « plus petits mis à ses côtés, tous ayant sur la « tête une espèce de petit chapeau ; et parce qu'il « est très-difficile et même dangereux d'approcher « en bateau de cette île, à cause de la violence « de l'eau, les Lapons ont cessé la coutume, de« puis longtemps, d'aller à cet autel, et ils ne peu« vent s'imaginer comment on a pu adorer ces « dieux, et de quelle manière ces pierres sont ve« nues en cet endroit. » Nous approchâmes de cet autel, et aperçûmes plutôt un grand monceau de cornes de rennes, que les dieux qui étaient derrière. Le premier était le plus gros et le plus grand de tous. Il n'avait aucune figure humaine, et je ne puis dire à quoi il ressemblait ; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il était très-gras et très-vilain, à cause du sang et de la graisse dont il était frotté : celui-là s'appelait *Seyta ;* sa femme, ses enfants et ses valets, étaient rangés par ordre à son côté droit; mais toutes ces pierres n'avaient aucune figure que celle que la nature donne à celles qui sont exposées à la chute des eaux. Elles n'étaient pas moins grasses que la première, mais beaucoup plus petites. Toutes ces pierres, et particulièrement celle qui représentait *Seyta*, étaient sur des branches de bouleau toutes récentes, et l'on voyait à côté un amas de bâtons

carrés, sur lesquels il y avait quelques caractères. On en remarquait un au milieu, beaucoup plus gros et plus haut que les autres; et c'était, comme nous dirent nos Lapons, le bourdon dont *Seyta* se servait pour faire voyage. Un peu derrière tous ces dieux, il y en avait deux autres, gros et gras, et pleins de sang, sous lesquels il y avait, comme sous les autres, quantité de branches: ceux-ci étaient plus proches du fleuve, et nos Lapons nous dirent que ces dieux avaient été plusieurs fois jetés dans l'eau, et qu'on les avait toujours retrouvés en leurs places. Quelque temps après, je vis quelque chose de contraire à ce que *Tornæus* avance: il dit, premièrement, que ce lieu n'est plus fréquenté des Lapons, à cause de la difficulté qu'on a d'en approcher, et c'est ce qui fait qu'il est en plus grande vénération parmi eux, parce que, disent-ils, les *Seyta* se plaisent dans des lieux difficiles et même inaccessibles, comme on voit par les sacrifices qu'ils font au pied des montagnes, où ils trempent la pierre dans le sang de la victime, qu'ils jettent sur le sommet lorsqu'ils ne peuvent y monter. Ce lieu est aussi fréquenté qu'auparavant, comme nous assurèrent nos Lapons, et comme nous vîmes nous-mêmes par les branches sur lesquelles ces pierres reposaient, où l'on voyait encore quelques feuilles vertes qui y restaient, et par le sang frais dont ces pierres étaient encore trempées. Pour ce qui est des chapeaux que *Tornæus* dit qu'ils ont dessus leurs têtes, ce n'est autre chose qu'une figure plate qui est au-dessus de la pierre, et qui excède en cet endroit. Il n'y a pourtant que les deux premiers, qui représentent *Seyta* et sa femme, qui aient cette marque, et les autres sont d'une pierre de figure longue, pleine de bosses et de trous, qui viennent finir en pointe, et représentent les enfants de *Seyta* et toute sa basse famille. Au reste, l'autel n'est fait que d'une seule roche, qui est couverte d'herbe et de mousse, comme le reste de l'île, avec cette différence, que le sang répandu, et que la quantité des bois et des os de rennes ont rendu la place plus foulée.

Quoi que nos Lapons pussent nous dire pour nous empêcher d'emporter de ces dieux, nous ne

laissâmes pas de diminuer la famille de *Seyta*, et de prendre chacun un de ses enfants, malgré les menaces qu'ils nous faisaient de leur part, et les imprécations dont ils nous chargeaient, en nous assurant que notre voyage serait malheureux si nous excitions la colère de leur dieu. Si *Seyta* eût été moins gras et moins pesant, je l'aurais emporté avec ses enfants. Mais ayant voulu mettre la main dessus, je ne pus qu'à grand'peine le lever de terre. Les Lapons, voyant cela, me comptèrent alors pour un homme perdu, et qui ne pouvait pas aller loin sans être du moins foudroyé : car la marque la plus certaine parmi eux d'un dieu courroucé, c'est la pesanteur qu'on trouve dans l'idole ; au lieu que la facilité qu'on a en le levant fait connaître qu'il est propice, et prêt d'aller où l'on veut : c'est de cette manière aussi qu'ils connaissent s'il veut des sacrifices, ou non.

Aussitôt que nous eûmes quitté cette île, nous entrâmes dans le lac de *Tornotresch*. De ce lac sort le fleuve de *Torno* ; sa longueur s'étend environ quarante lieues de l'est à l'ouest, mais sa largeur n'est pas considérable. Il est gelé depuis le mois de septembre jusqu'après la Saint-Jean, et fournit aux Lapons une abondance de poissons presque inconcevable. Le sommet des montagnes, dont il est partout environné, se dérobe à la vue, tant il est élevé, et les neiges dont elles sont continuellement couvertes font qu'on ne saurait presque les distinguer d'avec les nues. Ces montagnes sont toutes découvertes, et ne portent point de bois ; il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de bêtes et d'oiseaux, et particulièrement des *fiælripor*, qui se plaisent là plus qu'en tout autre endroit. C'est autour de ce lac que les Lapons viennent se répandre, quand ils reviennent de *Norwége*, où la chaleur et les mouches les ont relégués pour quelque temps ; et c'est là aux environs aussi où sont les richesses de la plupart. Ils n'ont point d'autre coffre-fort pour mettre leur argent et leurs richesses. Ils prennent un chaudron de cuivre qu'ils emplissent de ce qu'ils ont de plus précieux, et le portent dans l'endroit le plus secret et le plus reculé qu'ils peuvent s'imaginer. Là ils l'enterrent dans un trou assez profond, qu'ils font pour cela,

et le couvrent d'herbe et de mousse, afin qu'il ne puisse être aperçu de personne. Tout cela se fait sans que le Lapon en donne aucune connaissance à sa femme ou à ses enfants, et il arrive souvent que les enfants perdent un trésor, pour être trop bien caché, lorsque le père meurt d'une mort inopinée, qui ne lui donne pas le temps de découvrir à quel endroit sont ses richesses. Tous les Lapons généralement cachent aussi leurs biens, et on trouve souvent quantité de rixdales et de vaisselle d'argent, comme sont des bagues, des cuillères et des *demi-seins*, qui n'ont point d'autre maître que celui qui les trouve, et qui ne se met pas en peine de le chercher quand il y en aurait. Nous avançâmes bien sept ou huit lieues dans le lac, proche une montagne qui surpassait toutes les autres en hauteur. Ce fut là où nous terminâmes notre course, et où nous plantâmes nos colonnes. Nous fûmes bien quatre heures à monter au sommet, par des chemins qui n'avaient encore été connus d'aucun mortel; et quand nous y fûmes arrivés, nous aperçûmes toute l'étendue de la Laponie, et la mer Septentrionale, jusqu'au cap du Nord, du côté qu'il tourne à l'ouest. Cela s'appelle, monsieur, se frotter à l'essieu du pôle, et être au bout du monde. Ce fut là que nous plantâmes l'inscription précédente, qui était sa véritable place; mais qui ne sera, comme je crois, jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

Anno 1681, die 22 Augusti.

Cette roche sera présentement connue dans le monde par le nom de *Metavara*, que nous lui donnâmes. Ce mot est composé du mot latin *meta*, et d'un autre mot finlandais *vara*, qui veut dire *roche*; comme qui dirait la roche des limites. En effet, monsieur, ce fut là où nous nous arrêtâmes; et je ne crois pas que nous allions jamais plus loin.

Pendant le temps que nous fûmes à monter et à descendre cette montagne, nos Lapons étaient allés chercher les habitations de leurs camarades. Ils ne revinrent qu'à une heure après minuit, et nous rapportèrent qu'ils avaient fait bien du chemin, et qu'ils n'avaient trouvé personne. Cette nouvelle nous affligea, mais elle ne nous abattit pas, car nous n'étions venus en cet endroit que pour voir les plus éloignés, et nous en avions laissé quantité derrière nous, que nous avions différé de voir à notre retour. Nous voulûmes employer notre première ardeur aux recherches les plus pénibles, de crainte que ce feu de curiosité venant à se ralentir, nous ne nous fussions contentés de voir les plus proches.

Nous résolûmes donc de retourner sur nos pas. En effet, dès le grand matin, le vent s'étant fait ouest, nous nous mîmes à la voile, et revînmes en un jour trouver ce petit vieillard lapon, dont je vous ai parlé, qui nous avait promis de nous mener chez lui à notre retour. Nous le rencontrâmes sur le fleuve, qui pêchait; et nous fîmes tant, par notre tabac et notre eau-de-vie, que nous lui persuadâmes de nous mener chez lui, quoiqu'il tâchât pour lors de s'en défendre, et d'oublier la promesse qu'il nous avait faite. Il dit à un de nos conducteurs lapons, qui était son gendre, le lieu de sa demeure; et ayant pris son chemin dans les bois avec un de nos interprètes, à qui nous défendîmes de le quitter, nous prîmes le nôtre en continuant notre route sur le fleuve. Nous arrivâmes au bout de deux heures à la hauteur de sa cabane, qui était encore fort éloignée; et ayant mis pied à terre, et pris avec nous du tabac et une bouteille de brandevin, nous suivîmes notre Lapon, qui nous mena pendant toute la nuit dans des bois. Cet homme, qui ne savait pas précisément la demeure de son beau-père, qu'il avait changée depuis peu, était aussi embarrassé que nous. Tantôt il approchait l'oreille de terre pour entendre quelque bruit; tantôt il examinait les traces des bêtes que nous rencontrions, pour connaître si les rennes qui avaient passé par là étaient sauvages ou privés. Il montait quelquefois comme un chat sur le sommet des pins pour

découvrir la fumée, et criait toujours de toute sa force d'une voix effrayante, qui retentissait par tout le bois. Enfin, après avoir bien tourné, nous entendîmes un chien aboyer : jamais voix ne nous a paru si charmante que celle de ce chien, qui vint nous consoler dans les déserts. Nous tournâmes du côté où nous avions entendu le bruit, et, après avoir marché encore quelque temps, nous rencontrâmes un grand troupeau de rennes, et peu à peu nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui ne faisait que d'arriver comme nous.

Cette cabane était au milieu des bois, faite comme toutes les autres, et couverte de son *valdmar*. Elle était entourée de mousse pour nourrir environ quatre-vingts bêtes qu'il avait. Ces rennes font toute la richesse de ces gens. Il y en a qui en ont jusqu'à mille et douze cents. L'occupation des femmes est d'en avoir soin, et elles les lient et les traient dans de certaines heures. Elles les comptent tous les jours deux fois; et lorsqu'il y en a quelqu'un d'égaré, le Lapon cherche dans les bois jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. On voit courir fort longtemps ces bêtes égarées, et on suit même pendant trois semaines leurs traces marquées dans la neige. Les femmes, comme j'ai dit, ont un soin particulier des rennes et de leurs faons; elles les veillent continuellement, et les gardent le jour et la nuit contre les loups et les bêtes sauvages. Le plus sûr moyen de les garder contre les loups, c'est de les lier à quelque arbre; et cet animal qui est extrêmement défiant, et qui appréhende d'être pris, craint que ce ne soit une adresse, et qu'il n'y ait auprès de l'animal quelque piége dans lequel il pourrait tomber. Les loups de ce pays sont extrêmement forts, et tout gris; ils sont presque tout blancs pendant l'hiver, et sont les plus mortels ennemis des rennes, qui se défendent contre eux des pieds de devant, lorsqu'ils ne le peuvent faire par la fuite. Il y a encore un animal gris brun, de la hauteur d'un chien, que les Suédois appellent *jært*, et les Latins *gulo*, qui fait aussi une guerre sanglante aux rennes. Cette bête monte sur les arbres les plus hauts, pour voir et n'être pas vue, et pour sur-

prendre son ennemi. Lorsqu'il découvre un renne, soit sauvage, soit domestique, passant sous l'arbre sur lequel il est, il se jette sur son dos, en mettant ses pattes de derrière sur le cou, et celles de devant vers la queue, il s'étend et se roidit d'une telle violence, qu'il fend la renne sur le dos, et enfonce son museau, qui est extrêmement aigu, dans la bête, dont il boit tout le sang. La peau du *jært* est très-fine et très-belle; on la compare même aux zibelines. Il y a aussi des oiseaux qui font des guerres cruelles aux rennes : entre tous les autres l'aigle est extrêmement friand de la chair de cet animal. Il y a quantité de ces aigles en ce pays, et d'une grosseur si surprenante, qu'ils enlèvent de leurs serres les faons des rennes de trois à quatre mois, et les portent dans leur nid au sommet des plus hauts arbres. Cette particularité me parut d'abord ce que je crois qu'elle vous semblera, c'est-à-dire difficile à croire; mais cela est si vrai, que la garde qui se fait aux jeunes rennes n'est que pour cela. Tous les Lapons m'ont assuré la même chose, et le Français qui était notre interprète en Laponie m'a assuré qu'il avait vu plusieurs exemples pareils, et qu'un jour, ayant suivi un aigle qui emportait le faon d'une de ces rennes jusqu'à son nid, il coupa l'arbre par le pied, et trouva que la moitié de la bête avait déjà servi de nourriture aux petits. Il prit ses aiglons et fit d'eux ce qu'ils avaient fait de son faon, c'est-à-dire, monsieur, qu'il les mangea. La chair en est assez bonne, mais noire et un peu fade. Les rennes portent neuf mois : quand les Lapons veulent sevrer leurs faons, ils leur mettent un caveçon de pin, dont les feuilles sont faites en pointe, et piquent extrêmement; et quand le faon s'approche de sa mère pour prendre sa nourriture, ordinairement se sentant piquée, elle éloigne son faon avec son bois, et l'oblige à aller chercher à vivre ailleurs qu'auprès d'elle. Cette occupation n'est pas la seule qu'aient les femmes; elles font les habits, les souliers et les bottes des Lapons. Elles tirent l'étain pour en revêtir le fil. Elles font cela avec les dents; et, tenant un os de renne dans lequel il y a plusieurs trous de différentes grosseurs, elles passent leur étain dans le plus

16.

grand, puis dans un plus petit, jusqu'à ce qu'il soit en l'état qu'elles le souhaitent, et propre pour couvrir le fil de renne, dont elles ornent leurs habits et tout ce qu'elles travaillent. Ce fil se fait, comme je vous ai déjà dit, avec des nerfs de rennes pilés, qu'elles tirent par filets, et le filent ensuite sur leur joue, en le mouillant de temps en temps, et le tournant continuellement. Elles n'ont point d'autre manière pour faire le fil. Tous les harnais des rennes sont faits aussi par les femmes. Ces harnais sont faits de peaux de rennes. Le poitrail est orné de quantité de figures, faites avec du fil d'étain, d'où pendent plusieurs petites pièces de serge de toutes sortes de couleurs, qui font une espèce de frange. La sonnette est au milieu, et il n'y a rien qui donne la vigueur à cet animal et qui le réjouisse davantage que le bruit qu'il fait avec cette sonnette en courant.

Puisque j'ai commencé à vous parler des occupations des femmes dans ce pays, cela me donnera occasion de vous parler de l'emploi des hommes. Je vous dirai d'abord, parlant en général, que tous les habitants de ce pays sont naturellement lâches et paresseux, et qu'il n'y a que la faim et la nécessité qui les chasse de leur cabane et les oblige à travailler. Je dirais que ce vice commun peut provenir du climat, qui est si rude, qu'il ne permet pas facilement de s'exposer à l'air, si je ne les avais trouvés aussi fainéants pendant l'été qu'ils le sont pendant l'hiver. Mais enfin comme ils sont obligés de chercher toujours de quoi vivre, la chasse et la pêche font leur occupation presque continuelle. Ils chassent l'hiver et pêchent pendant l'été, et font eux-mêmes tous les instruments nécessaires pour l'un et pour l'autre de ces emplois. Ils se servent pour leurs barques du bois de sapin qu'ils cousent avec du fil de renne, et les rendent si légères, qu'un homme seul en peut facilement porter une sur son épaule. Ils ont besoin d'avoir quantité de ces barques, à cause des torrents qui se rencontrent souvent; et comme ils ne peuvent pas les monter, ils en ont d'un côté et d'un autre en plusieurs endroits. Ils les laissent sur le bord après les avoir

tirées sur terre, et mettent dedans trois ou quatre grosses pierres, de crainte que le vent ne les enlève. Ce sont eux qui font leurs filets et les cordes pour les tenir. Ces filets sont de fil de chanvre, qu'ils achètent des marchands. Ils les frottent souvent d'une certaine colle rouge, qu'ils font avec de l'écaille de poisson séchée à l'air, afin de les rendre plus forts et moins sujets à la pourriture. Pour les cordes, ils les fabriquent d'écorce de bouleau ou de racine de sapin. Elles sont extrêmement fortes lorsqu'elles sont dans l'eau. Les hommes s'occupent encore à faire les traîneaux de toutes les sortes, les uns pour porter leurs personnes (qu'ils appellent *pomes*), et les autres pour le bagage. Ces derniers sont nommés *racdakères*, et sont fermés comme des coffres. Ils font aussi les arcs et les flèches. Les arcs sont composés de deux morceaux de bois mis l'un dessus l'autre. Celui de dessous est de sapin brûlé, et l'autre de bouleau. Ces bois sont collés ensemble, et revêtus tout du long d'une écorce de bouleau très-mince, en sorte qu'on ne saurait voir ce qu'elle renfermé. Leurs flèches sont différentes : les unes sont seulement de bois, fort grosses par le bout, et elles servent à tuer (ou, pour mieux dire, à assommer) les petits-gris, les hermines, les martres, et d'autres animaux dont on veut conserver la peau. Il y en a d'autres, armées d'os de renne, faites en forme de harpon, et hautes sur le bout : cette flèche est grosse et pesante. Celles-là servent contre les oiseaux, et ne peuvent sortir de la plaie quand elles y sont une fois entrées : elles empêchent aussi, par leur pesanteur, que l'oiseau ne puisse s'envoler, et emporter avec lui la flèche et l'espérance du chasseur. Les troisièmes sont ferrées en forme de lancette, et on les emploie contre les grosses bêtes, comme sont les ours, les rennes sauvages; et toutes ces flèches se mettent dans un petit carquois fait d'écorce de bouleau, que le chasseur porte à sa ceinture. Au reste, les Lapons sont extrêmement adroits à se servir de l'arc, et ils font pratiquer à leurs enfants ce qu'autrefois plusieurs peuples belliqueux voulaient qu'ils sussent faire; car ils ne leur donnent point à manger, qu'auparavant ils n'aient touché un but pré-

paré, ou abattu quelque marque qui sera sur le sommet des pins les plus élevés.

Tous les ustensiles qui servent au ménage sont faits de la main des hommes, les cuillères, d'os de renne, qu'ils ornent de figures, dans lesquelles ils mettent une certaine composition noire. Ils font des fermetures de sacs avec des os de renne, de petits paniers d'écorce et de jonc, et de ces planches dont ils se servent pour courir sur la neige, et avec lesquelles ils poursuivent et attrapent les bêtes les plus vites. La description de ces planches est ci-devant.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les hommes font toujours la cuisine, et qu'ils accommodent tout ce qu'ils prennent, soit à la chasse, soit à la pêche : les femmes ne s'en mêlent jamais qu'en l'absence du mari.

Nous remarquâmes cela sitôt que nous fûmes arrivés : le Lapon fit cuire quelques *sichs* frais, qu'il avait pris ce jour-là. Ce poisson est un peu plus gros qu'un hareng, mais incomparablement meilleur; et je n'ai jamais mangé de poisson plus délicieux. D'abord qu'il fut cuit, on dressa la table, faite de quelques écorces de bouleau cousues ensemble, qu'ils étendent à terre. Toute la famille se mit autour les jambes croisées à la manière des Turcs, et chacun prit sa part dans le chaudron, qu'il mettait ou dans son bonnet, ou dans un coin de son habit. Ils mangent fort avidement, et ne gardent rien pour le lendemain. Leur boisson est dans une grande écuelle de bois à côté d'eux, si c'est en été, et en hiver dans un chaudron sur le feu. Chacun en puise à son gré dans une grande cuillère de bois; on boit à même, suivant sa soif. Le repas fini, ils se frappent dans la main en signe d'amitié. Les mets les plus ordinaires des pauvres sont des poissons, et ils jettent quelque écorce de pin broyé dans l'eau qui a servi à les faire cuire en forme de bouillie. Les riches mangent la chair des rennes qu'ils ont tués, à la Saint-Michel, lorsqu'ils sont gras. Ils ne laissent rien perdre de cet animal; ils gardent même le sang dans sa vessie ; et lorsqu'il a pris un corps et s'est endurci, ils en coupent et en mettent dans l'eau qui reste après qu'ils ont fait

cuire le poisson. La moelle des os de renne passe chez eux pour un manger très-exquis : la langue ne l'est pas moins; et le membre d'un renne mâle est ce qu'ils trouvent de plus délicieux. Mais quoique la viande de renne soit fort estimée parmi eux, la chair d'ours l'est incomparablement davantage : ils en font des présents à leurs maîtresses, qu'ils accompagnent de celle de castor. Ils ont un ragoût pendant l'été dont j'ai tâté, et qui me pensa faire crever. Ils prennent de certains petits fruits noirs qui croissent dans les bois, de la grosseur d'une groseille, qu'ils appellent *crokberg*, qui veut dire *groseille de corbeau;* ils mettent cela avec des œufs de poisson crus, et écrasent le tout ensemble, au grand mal au cœur de tous ceux qui les voient, et qui ne sont pas accoutumés à ces sortes de ragoûts, qui passent pourtant chez eux pour des confitures très-délicates. Le repas fini, les plus riches prennent pour dessert un petit morceau de tabac, qu'ils tirent de derrière leur oreille; c'est là le lieu où ils le font sécher; et ils n'ont point d'autre boîte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord; et lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derrière l'oreille, où il prend un nouveau goût; ils le remâchent encore une fois, et le replacent de même encore; et lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Il est étonnant de voir que ces gens se passent aisément de pain, et qu'ils aient tant de passion pour une petite herbe qui croît si loin d'eux.

Nous interrogeâmes notre Lapon sur quantité de choses. Nous lui demandâmes ce qu'il avait donné à sa femme en se mariant; et il nous dit qu'il lui en avait bien coûté, pendant ses amours, deux livres de tabac, et quatre ou cinq pintes de brandevin; qu'il avait fait présent à son beau-père d'une peau de renne, et que sa femme lui avait apporté cinq ou six rennes, qui avaient assez bien multiplié pendant plus de quarante ans qu'il y avait qu'il était marié. Notre conversation était arrosée de brandevin, que nous répandions de temps en temps dans le ventre du bonhomme et de sa femme; et la récidive fut si fréquente que l'un et l'autre s'en ressentit. Ils commencèrent à se faire des caresses à la lapone, aussi

pressantes que vous pouvez vous les imaginer; et leur tendresse alla si loin, qu'ils se mirent à pleurer tous deux, comme s'ils avaient perdu tous leurs rennes. La nuit se passa parmi ces mutuelles douceurs; et nous remarquâmes pour lórs, ce que je crois vous avoir déjà écrit, que toute la famille couche ensemble sur la même peau. Cette confusion règne toujours parmi les Lapons; et un marié ne couche pas seulement avec sa femme le premier jour de ses noces, mais avec toute la famille généralement.

Nous fîmes le lendemain matin tuer chacun un renne qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France. Si je m'en étais retourné tout droit, j'aurais essayé d'en conduire quelques-uns en vie : il y a bien des gens qui l'ont tenté inutilement; et on en conduisit encore l'année passée trois ou quatre à *Dantzick*, où ils moururent, ne pouvant s'accoutumer en ces climats, qui sont trop chauds pour ces sortes d'animaux. Nous différâmes à les tuer lorsque nous serions chez le prêtre, où nous le pouvions faire plus commodément; et après avoir pris deux ou trois de ces petits colliers qui servent à charger ces animaux, et d'autres pour les lier, nous nous remîmes en chemin, et fîmes passer le fleuve à nos rennes, et arrivâmes le même jour samedi chez le prêtre des Lapons, où nous avions demeuré en passant.

Au moment même que nous y fûmes arrivés, notre premier soin fut de tuer nos animaux. Les Lapons se servent de leur arc pour cela, et d'une flèche pareille à celle dont ils tuent les grosses bêtes. Nous eûmes le plaisir de voir l'adresse avec laquelle ils dressèrent leur coup, et nous nous étonnâmes qu'une grosse bête comme un renne mourait si vite d'une blessure qui ne paraissait pas considérable. Il est vrai que la flèche alla jusqu'à la moitié de la hampe; mais j'aurais cru qu'il aurait fallu une plaie plus dangereuse pour le faire mourir sitôt.

Hæret lateri lethalis arundo.

Nous fîmes écorcher nos bêtes le mieux que nous pûmes. Les Lapons s'emparèrent du sang,

et nous leur en donnâmes la moitié d'un. Il est difficile de s'imaginer que deux hommes seuls aient pu manger la moitié d'un gros cerf, sans pain, sans sel, et sans boire : c'est pourtant ce qui est très-véritable; et nous avons vu cela avec un grand étonnement dans nos Lapons.

Nous remarquâmes que les rennes n'ont point de fiel, mais seulement une petite tache noire dans le foie. La viande de cet animal est très-bonne, et a assez du goût de celle du cerf, mais plus relevée. La langue est un manger très-délicat, et les Lapons estiment fort la moelle. Il devient gras à la Saint-Michel, comme un porc ; et c'est pour lors que les plus riches Lapons les tuent, pour en faire des provisions pendant le reste de l'année. Ils font sécher la chair au froid, qui fait le même effet que le feu, et qui la dessèche en sorte qu'on peut facilement la conserver. Leur saloir est un tronc d'arbre creusé des mains de la nature, qu'ils ferment le mieux qu'ils peuvent, pour empêcher les ours de le ravager.

Nous demeurâmes quelques jours chez le prêtre, pour attendre un Lapon qui passait pour grand sorcier, et que nous avions envoyé chercher à quelques lieues de là par nos Lapons. Ils revinrent au bout de quelques jours, et firent tant pour gagner l'argent que nous leur avions promis s'ils l'amenaient, qu'au bout de trois jours nous les vîmes revenir avec notre sorcier, qu'ils avaient déterré dans le fond d'un bois. Nous voilà dans le même temps contents comme si nous tenions le diable par la queue, si je puis me servir de ce terme; et ce qui acheva de nous satisfaire, ce furent les promesses que notre enchanteur nous fit de nous dire bien des choses qui nous surprendraient. Nous nous mîmes aussitôt en chemin par les bois, par les rochers et par les marais. Où n'irait-on pas pour voir le diable ici-bas? Nous fîmes plus de cinq lieues, par des chemins épouvantables sur lesquels nous rencontrions quantité de bêtes et d'oiseaux qui ne nous étaient point connus, et particulièrement des petits-gris. Ces petits-gris sont ce que nous appelons *écureuils* en France, qui changent leur couleur rousse, lorsque l'hiver et les neiges leur en font prendre une

grise. Plus ils sont avant vers le nord, et plus ils sont gris. Les Lapons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, et leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissèrent passer aucun sans l'apercevoir sur les arbres les plus élevés, et avertir par leurs aboiements les Lapons qui étaient avec nous. Nous en tuâmes quelques-uns à coups de fusil, car les Lapons n'avaient pas pour lors leurs flèches rondes avec lesquelles ils les assomment; et nous eûmes le plaisir de les voir écorcher avec une vitesse et une propreté surprenante. Ils commencent à faire la chasse au petit-gris vers la Saint-Michel, et tous les Lapons généralement s'occupent à cet emploi; ce qui fait qu'ils sont à grand marché, et qu'on en donne un *timbre* pour un écu : ce timbre est composé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandise où l'on puisse être plus trompé qu'à ces petits-gris et aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir, et que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. Il n'y a point aussi de distinction à faire : toutes sont d'un même prix, et il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprîmes avec nos Lapons une particularité surprenante touchant les petits-gris, et qui nous a été confirmée par notre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité : ils changent bien souvent de pays, et l'on n'en trouvera pas un, en tout un hiver, où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée : lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit, et qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière qui se rencontrent à chaque pas dans la Laponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau, qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent, et s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort, et la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de plus de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons

qui trouvent ces débris sur le rivage, et les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop longtemps sur le sable. Il y en a quantité qui font une navigation heureuse, et qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable, et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtiments. Cette particularité pourrait passer pour un conte, si je ne la tenais par ma propre expérience.

Après avoir marché assez longtemps, nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui était environnée de quantité d'autres, qui appartenaient à ses camarades. Ce fut là que nous eûmes le plaisir d'apprendre ce que c'était que la Laponie et les Lapons. Nous demeurâmes trois ou quatre jours chez eux, à observer toutes leurs manières, et à nous informer de quantité de choses qu'on ne peut apprendre que d'eux-mêmes. Premièrement, notre sorcier voulut nous tenir sa promesse. Nous conçûmes quelque espérance d'apprendre une partie de ce que nous voulions savoir, quand nous vîmes qu'il avait apporté avec lui son tambour, son marteau, et son indice, qu'il tira de son sein, qui leur sert de pochette. Il se mit en état, par ses conjurations, d'appeler le diable; jamais possédé ne s'est mis en tant de figures différentes que notre magicien. Il se frappait la poitrine si rudement et si impitoyablement, que les meurtrissures noires dont elle était couverte faisaient bien voir qu'il y allait de bonne foi. Il ajouta à ces coups d'autres qui n'étaient pas moins rudes, qu'il se donnait de son marteau dans le visage, en sorte que le sang ruisselait de toutes parts. Le crin lui hérissa, ses yeux se tournèrent, tout son visage devint bleu, il se laissa tomber plusieurs fois dans le feu, et il ne put jamais nous dire les choses que nous lui demandions. Il est vrai, qu'à moins d'être parfaitement sorcier, il eût été assez difficile de nous donner les marques que nous lui proposions. Je voulais avoir quelque preuve certaine de France en hiver, de la légation de son démon; et c'était là l'écueil de tous les sorciers que nous avons consultés. Celui-ci, qui était connu pour habile homme, nous assura qu'il avait eu

autrefois assez de pouvoir pour faire ce que nous voulions; que son génie pourtant n'avait jamais été plus loin que Stockholm, et qu'il y en avait peu qui pussent aller plus loin; mais que le diable commençait présentement à le quitter depuis qu'il avançait sur l'âge et qu'il perdait ses dents. Cette particularité m'étonna; je m'en informai plus particulièrement, et j'appris qu'elle était très-véritable, et que le pouvoir des plus savants sorciers diminuait à mesure que leurs dents tombaient; et je conclus que, pour être bon sorcier, il fallait tenir le diable par les dents, et qu'on ne le prenait bien que par là. Notre homme, voyant que nous le poussions à bout par nos demandes, nous promit qu'avec de l'eau-de-vie il nous dirait quelque chose de surprenant. Il la prit, et regarda plusieurs fois attentivement, après avoir fait quantité de figures et d'évocations. Mais il ne nous dit que des choses fort ordinaires, et qu'on pouvait aisément assurer sans être grand sorcier. Tout cela me fit tirer une conséquence, qui est très-véritable, que tous ces gens-là sont plus superstitieux que sorciers, et qu'ils croient facilement aux fables que l'on leur fait de leurs prédécesseurs, qu'on disait avoir grand commerce avec le diable. Il s'est pu faire, monsieur, qu'il y a eu véritablement quelques sorciers autrefois parmi eux, lorsque les Lapons étaient tous ensevelis dans les erreurs du paganisme; mais présentement je crois qu'il serait difficile d'en trouver un qui sût bien son métier. Quand nous vîmes que nous ne pouvions rien tirer de notre Lapon, nous prîmes plaisir à l'enivrer, et cette absence de raison, qu'il souffrit pendant trois ou quatre jours, nous donna facilité de lui enlever tous ses instruments de magie; nous prîmes son tambour, son marteau, et son indice, qui était composé de quantité de bagues et de plusieurs morceaux de cuivre, qui représentaient quelques figures infernales, ou quelques caractères liés ensemble, avec une chaîne de même métal. Et lorsque, deux ou trois jours après, nous fûmes sur le point de partir, il nous vint demander toutes ces dépouilles, et s'informait à chacun en particulier s'il ne les avait point vues. Nous lui dîmes,

pour réponse, qu'il pouvait le savoir, et qu'il ne lui était pas difficile de connaître le recéleur, s'il était sorcier.

Nous quittâmes celui-ci pour aller chez d'autres apprendre et voir quelque chose de leurs manières. Nous entrâmes premièrement dans une cabane, où nous trouvâmes trois ou quatre femmes, dont il y en avait une toute nue, qui donnait à teter à un petit enfant, qui était aussi tout nu. Son berceau était au bout de la cabane, suspendu en l'air : ce berceau était fait d'un arbre creusé et plein d'une mousse fine, qui lui servait de linge, de matelas et de couverture; deux petits cercles d'osier couvraient le dessus du berceau, sur lesquels était un méchant morceau de drap. Cette femme nue, après avoir lavé son enfant dans un chaudron plein d'eau chaude, le remit dans son berceau; et le chien, qui était dressé à bercer l'enfant, vint mettre ses deux pattes de devant sur le berceau, et donnait le même mouvement que donne une femme. L'habit des femmes n'est presque point différent de celui des hommes; il est de même *valdmar*, et la ceinture est plus large : elle est garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur, et diffère de celle des hommes, en ce que celle-ci n'est marquée que de petites plaques de même métal, mises l'une après l'autre. A cette ceinture pend une gaîne garnie d'un couteau ; la gaîne est ornée de fils d'étain ; on y voit aussi une bourse garnie de même, dans laquelle ils mettent un fusil pour faire du feu, et tout ce qu'ils ont de plus précieux ; c'est aussi là l'endroit où pendent leurs aiguilles, attachées à un morceau de cuir, et couvertes d'un morceau de cuivre qu'elles poussent par-dessus. Tous ces ajustements sont ornés, par en bas, de quantité d'anneaux aussi de cuivre, de plusieurs grosseurs, dont le bruit et le son les divertit extrêmement, et elles croient que ces ornements servent beaucoup à relever leur beauté naturelle. Mais peut-être, monsieur, qu'en parlant de beauté, vous aurez la curiosité de savoir s'il se trouve de jolies Lapones. A cela, je vous répondrai que la nature, qui se plaît à faire naître des mines d'argent et d'autre métal dans les pays septentrionaux les

plus éloignés du soleil, se divertit aussi quelquefois à former des beautés qui sont supportables dans ces mêmes pays. Il est pourtant toujours vrai que ces sortes de personnes, qui surpassent les autres par leur beauté, sont toujours des beautés lapones, et qui ne peuvent passer pour telles que dans la Laponie. Mais parlant en général, il est constant que tous les Lapons et les Lapones sont extrêmement laids, et qu'ils ressemblent aux singes : on ne saurait leur donner une comparaison plus juste. Leur visage est carré; les joues extrêmement élevées; le reste du visage très-étroit, et la bouche se coupe depuis une oreille jusqu'à l'autre. Voilà, en peu de mots, la description de tous les Lapons. Leurs habits, comme j'ai dit, sont de *valdmar*. Le bonnet des hommes est fait d'ordinaire d'une peau de *loom*, comme je l'ai décrit ailleurs, ou bien de quelque autre oiseau écorché. La coiffure des femmes est d'un morceau de drap; et les plus riches couvrent leur tête d'une peau de renard, de martre, ou de quelque autre bête. Elles ne se servent point de bas; mais elles ont, seulement pendant l'hiver, une paire de bottes de cuir de renne, et mettent par-dessus des souliers qui sont semblables à ceux des hommes, c'est-à-dire d'un simple cuir qui entoure le pied, et qui s'élève en pointe sur le devant : on y laisse un trou pour les pouvoir mettre dans le pied, et ils les nouent, au-dessus de la cheville, d'une longue corde faite de laine qui fait cinq ou six tours; et afin que leurs chaussures ne soient point lâches, et qu'ils aient plus de commodité pour marcher, ils emplissent leurs souliers de foin, qu'ils font bouillir tout exprès pour cela, et qui croît en abondance dans toute la Laponie. Leurs gants sont faits de peaux de renne, qu'ils distinguent en compartiments d'un autre cuir plus blanc, cousu, et appliqué sur le gant. Ils sont faits comme des mitaines, sans distinction de doigts; et les plus beaux sont garnis par en bas d'une peau de *loom*. Les femmes ont un ornement particulier, qu'ils appellent *kraca*, fait d'un morceau de drap rouge, ou d'une autre couleur, qui leur entoure le cou, comme un collet de jésuite, et vient descendre sur l'estomac, et finit en pointe. Ce drap

est orné de ce qu'ils ont de plus précieux: le çou est plein de plusieurs plaques d'étain, mais le devant de l'estomac est garni de choses rares parmi eux. Les riches y mettent des boutons et des plaques d'argent, les plus belles qu'ils peuvent trouver; et les pauvres se contentent d'y mettre de l'étain et du cuivre, suivant leurs facultés.

Nous nous informâmes encore chez ces gens-là de toutes les choses que nous avions apprises des autres, qu'ils nous confirmèrent toutes; et ce qu'ils nous dirent de plus particulier, je l'ai porté à l'endroit où j'en ai parlé, que j'ai augmenté de ce qu'ils m'ont dit: mais nous voulûmes être instruits de tous les animaux à quatre pieds qui vivaient dans ce pays, et ils nous en apprirent les particularités suivantes :

Ils nous assurèrent premièrement qu'il régnait quelquefois dans leur pays des vents si impétueux, qu'ils enlevaient tout ce qu'ils rencontraient. Les maisons les plus fortes ne leur peuvent résister, et ils entraînent même si loin les troupeaux des bêtes, lorsqu'ils sont sur le sommet des montagnes, qu'on ne sait bien souvent ce qu'ils deviennent. Les ouragans font élever en été une telle quantité de sable qu'ils apportent du côté de la Norwége, qu'ils ôtent si fort l'usage de la vue qu'on ne saurait voir à deux pas de soi ; et l'hiver, ils font voler une telle abondance de neige, qu'elle ensevelit les cabanes et les troupeaux entiers. Les Lapons qui sont surpris en chemin de ces tempêtes n'ont point d'autre moyen, pour s'en garantir, que de renverser leur traîneau par-dessus eux, et de demeurer en cette posture tout le temps que dure l'orage : les autres se retirent dans les trous des montagnes, avec tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux, et demeurent dans ces cavernes jusqu'à ce que la tempête, qui durera quelquefois huit ou quinze jours, soit tout à fait passée.

De tous les animaux de la Laponie, il n'y en a point de si commun que le renne, dont j'ai fait la description assez au long. La nature, comme une bonne mère, a pourvu à des pays aussi froids que sont ceux du septentrion, en leur donnant quantité d'animaux propres pour faire des four-

rures, pour s'en servir contre les rigueurs excessives de l'hiver, qui dure presque toujours. Entre tous ceux dont les peaux sont estimées pour la chaleur, les ours et les loups tiennent le premier rang. Les premiers sont fort communs dans le septentrion; les Lapons les appellent les *rois des forêts*. Quoiqu'ils soient presque tous d'une couleur rousse, il s'en rencontre néanmoins très-souvent de blancs; et il n'y a point d'animal à qui le Lapon fasse une guerre plus cruelle pour avoir sa peau et sa chair, qu'il estime par-dessus tout, à cause de sa délicatesse. J'en ai mangé quelquefois, mais je la trouve extrêmement fade. La chasse des ours est l'action la plus solennelle que fassent les Lapons. Rien n'est plus glorieux parmi eux que de tuer un ours, et ils en portent les marques dessus eux; en sorte qu'il est aisé de voir combien un Lapon aura tué d'ours en sa vie, par le poil qu'il en porte en différents endroits de son bonnet. Celui qui a fait la découverte de quelque ours va avertir tous ses compagnons; et celui d'entre eux qu'ils croient le plus grand sorcier joue du tambour, pour apprendre si la chasse doit être heureuse, et par quel côté l'on doit attaquer la bête. Quand cette cérémonie est faite, on marche contre l'animal; celui qui sait l'endroit va le premier, et mène les autres, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la tanière de l'ours. Là, ils le surprennent le plus vite qu'ils peuvent; et avec des arcs, des flèches, des lances, des bâtons et des fusils, ils le tuent. Pendant qu'ils attaquent la bête, ils chantent tous une chanson en ces termes: *Kihelis pourra, Kihelis iiscada soubi jælla jeitti*. Ils rendent grâce à l'ours qu'il ne leur fasse aucun mal, et qu'il ne rompe pas les lances et les armes dont ils se servent contre lui. Quand ils l'ont tué, ils le mettent dans un traîneau pour le porter à la cabane, et le renne qui a servi à le traîner est exempt pendant toute l'année du travail de ce traîneau; et l'on doit aussi faire en sorte qu'il s'abstienne d'approcher aucune femelle. L'on fait une cabane tout exprès pour faire cuire l'ours, qui ne sert qu'à cela, où tous les chasseurs se trouvent avec leurs femmes, et recommencent des chansons de joie et de remercîment à la bête, de ce qu'ils sont reve-

nus sans accident. Lorsque la viande est cuite, on la divise entre les hommes et les femmes, qui ne peuvent manger des parties postérieures; mais on leur donne toujours des antérieures. Toute la journée se passe en divertissements; mais il faut remarquer que tous ceux qui ont aidé à prendre l'ours ne peuvent approcher de leurs femmes de trois jours, au bout desquels il faut qu'ils se baignent pour être purifiés. J'avais oublié de marquer que, lorsque l'ours est arrivé près de la cabane, on ne le fait pas entrer par la porte; mais on le coupe en morceaux, et on le jette par le trou qui fait passage à la fumée, afin que cela paraisse envoyé et descendu du ciel. Ils en font de même lorsqu'ils reviennent des autres chasses. Il n'y a rien qu'un Lapon estime plus que d'avoir assisté à la mort d'un ours, et il en fait gloire pendant toute sa vie. Une peau d'ours se vend ordinairement......

Les loups sont presque tous gris-blancs : il s'en trouve de blancs; et les rennes n'ont point de plus mortels ennemis. Ils les évitent en fuyant mais lorsqu'ils sont surpris par leurs adversaires, ils se défendent contre eux des pieds de devant, dont ils sont extrêmement puissants, et de leurs bois, lorsqu'ils sont assez forts pour soutenir le choc; car les rennes changent tous les ans de bois, et lorsqu'il est nouveau, ils ne peuvent s'en servir. Pour empêcher que les loups n'attaquent les rennes, les Lapons les tiennent à quelque arbre, et il est fort rare qu'ils soient pour lors attaqués; car le loup, qui est un animal fort soupçonneux, appréhende qu'il n'y ait quelque piége tendu, et qu'on ne se serve de ce moyen pour l'y attirer. Une peau de loup peut valoir... et il y a peu de personnes, même des grands seigneurs en Suède, qui n'en aient des habits fourrés; et ils ne trouvent rien de meilleur contre le froid.

Les renards abondent dans toute la Laponie; ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les moins estimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, et ceux-là sont les plus rares et les plus chers. Leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus; et le poil en est si fin et si long,

qu'il pend de quel côté l'on veut; en sorte qu'en prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, et se couche vers la tête. Tous les princes moscovites et les grands de ce pays recherchent avec soin des fourrures de ces peaux, et après les zibelines, elles sont les plus estimées. Mais, puisque j'ai parlé de zibeline, il faut que je vous dise ce que j'en sais. Ce que nous appelons zibeline, on l'appelle ailleurs *zabel*. Cet animal est de la grosseur de la fouine, et diffère de la martre en ce qu'il est beaucoup plus petit, et qu'il a les poils plus longs et plus fins. Les véritables zibelines sont damassées de noir, et se prennent en Moscovie et en Tartarie ; il s'en trouve peu en Laponie. Plus la couleur du poil est noire, et plus elle est recherchée; et vaudra quelquefois soixante écus, quoique sa peau n'ait que quatre doigts de largeur. On en a vu de blanches ou grises, et le grand-duc de Moscovie en a fait présent, par ses ambassadeurs, au roi de Suède, comme de peaux extrêmement précieuses. Les martres approchent plus des zibelines que toutes les autres bêtes: elles imitent assez la finesse et la longueur du poil; mais elles sont beaucoup plus grandes. J'en ai rencontré de la grosseur d'un chat: et il y a peu de pays où elles soient plus fréquentes qu'en Laponie. Sa peau coûte une rixdale; et celles qui ont le dessus de la gorge cendré sont plus estimées que celles qui l'ont blanc. Cet animal fait un grand carnage de petits-gris, dont il est extrêmement friand, et les attrape à la course sans grande difficulté; il ne se nourrit pas seulement d'écureuils, il donne aussi la chasse aux oiseaux, et montant sur le sommet des arbres, il attend qu'ils soient endormis pour se jeter dessus et les dévorer. S'ils sont assez forts pour s'envoler, ils s'abandonnent dans l'air avec la martre, qui a ses griffes aussi fortes et aussi pointues qu'aucun autre animal, et se tient dessus le dos de l'oiseau, et le mord en volant, jusqu'à ce qu'enfin il tombe mort. Cette chute est bien souvent aussi funeste à la martre qu'à l'oiseau ; et lorsqu'il s'est élevé bien haut dans l'air, la martre tombe bien souvent sur les rochers, où elle est brisée, et n'a pas un meilleur sort que l'autre.

J'ai parlé ailleurs des *jœrts* en suédois, et *gulones* en latin, au sujet des rennes qu'ils fendent en deux. Cet animal est de la grosseur d'un chien; sa couleur est noire-brune, et on compare sa peau à celle des zibelines : elle est damassée et fort précieuse.

La quantité des poissons de la Laponie fait qu'on y rencontre aussi beaucoup de castors, que les Suédois appellent *baver*, et qui se plaisent fort dans ces lieux, où le bruit de ceux qui voyagent ne trouble point leur repos. Mais le véritable endroit pour les trouver, c'est dans la province de Kimi, et en Russelande. Les rognons de castors servent contre quantité de maladies. Tout le monde assure qu'il n'y a rien de plus souverain contre la peste; que d'en prendre tous les matins, cela chasse le mauvais air, et entre dans les plus souveraines compositions. Olaüs, grand-prêtre de la province de Pitha, m'en a fait présent, à Torno, de la moitié d'un, et m'a assuré qu'il ne se servait point d'autre chose pour ses meilleurs remèdes. Il était fort habile en pharmacie. Il m'assura de plus qu'il tirait une huile de la queue du même animal, et qu'il n'y avait rien au monde de plus souverain.

Il se voit aussi un nombre considérable d'hermines en Laponie, que les Suédois appellent *lekat*. Cet animal est de la grosseur d'un gros rat, mais une fois aussi long. Il ne garde pas toujours sa couleur; car l'été il est un peu roux, et l'hiver il change de poil, et devient aussi blanc que nous le voyons. Ils ont la queue aussi longue que le corps, qui finit en une petite pointe noire comme de l'encre; en sorte qu'il est difficile de voir un animal qui soit et plus blanc et plus noir. Une peau d'hermine coûte quatre ou cinq sous. La chair de cet animal sent très-mauvais; et il se nourrit de petits-gris et de rats de montagne. Ce petit animal, tout à fait inconnu ailleurs, et fort singulier, comme vous allez voir, se trouve quelquefois en si grande abondance, que la terre en est toute couverte. Les Lapons l'appellent *lemmucat*. Il est de la grosseur d'un rat, mais la couleur est plus rouge, marquée de noir; et il semble qu'il tombe du ciel, parce qu'il ne paraît point que lorsqu'il a

beaucoup plu. Ces bêtes ne fuient point à l'approche des voyageurs; au contraire, elles courent à eux avec grand bruit; et quand quelqu'un les attaque avec un bâton ou avec quelque autre arme, elles se tournent contre lui, et mordent le bâton, auquel elles demeurent attachées avec les dents, comme de petits chiens enragés. Elles se battent contre les chiens, qu'elles ne craignent pas, et sautent sur leur dos, et les mordent si vivement, qu'ils sont obligés de se rouler sur terre pour se défaire de ce petit ennemi. On dit même que ces animaux sont si belliqueux, qu'ils se font quelquefois la guerre entre eux, et que, lorsque les deux armées se trouvent dans les prés qu'ils ont choisis pour champ de bataille, ils s'y battent vigoureusement. Les Lapons, qui voient ces différends entre ces petites bêtes, tirent des conséquences de guerres plus sanglantes ailleurs, et augurent de là que la Suède doit bientôt porter les armes contre le Danois ou le Moscovite qui sont ses plus grands ennemis. Comme ces animaux ont l'humeur martiale, ils ont aussi beaucoup d'ennemis qui en font des défaites considérables. Les rennes mangent tous ceux qu'ils peuvent attraper. Les chiens en font leur plus délicate nourriture, mais ils ne touchent point aux parties postérieures. Les renards en emplissent leurs tanières, et en font des magasins pour la nécessité; ce qui cause du dommage aux Lapons, qui s'aperçoivent bien lorsqu'ils ont de cette nourriture, qui fait qu'ils n'en cherchent pas ailleurs, et ne tombent pas dans les piéges qu'on leur tend. Il n'y a pas même jusqu'aux hermines qui ne s'en engraissent. Mais ce qui est admirable dans cet animal, c'est la connaissance qu'il a de sa destruction prochaine, prévoyant qu'il ne saurait vivre pendant l'hiver. On en prend une grande partie pendue au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche. Une autre, à qui ce genre de mort ne plaît pas, se précipite dans les lacs: ce qui fait qu'on en trouve souvent dans le corps des brochets, qu'ils ont nouvellement engloutis: et ceux qui ne veulent pas être homicides d'eux-mêmes, et qui attendent tranquillement leur destin, pé-

rissent dans la terre, lorsque les pluies, qui les ont fait naître, les font aussi mourir. On chasse grande quantité de lièvres, qui sont pour l'ordinaire tout blancs, et ne prennent leur couleur rousse que les deux mois les plus chauds de l'année.

Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Laponie. Les aigles, les rois des oiseaux, s'y rencontrent en abondance. Il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils peuvent, comme j'ai déjà dit ailleurs, emporter les faons des rennes, lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids, qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder.

Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde plus abondant en canards, en cercelles, plongeons, cygnes, oies sauvages et autres oiseaux aquatiques, que celui-ci. La rivière en est partout si couverte, qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne sais pas de quoi nous eussions vécu pendant tout notre voyage, sans ces animaux, qui faisaient notre nourriture ordinaire; et nous en tuions quelquefois trente ou quarante pour un jour, sans nous arrêter un moment, et nous ne faisions cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers, et quittent ces pays pendant l'hiver pour en aller chercher de moins froids, où ils puissent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point glacés; mais ils reviennent au mois de mai faire leurs œufs en telle abondance, que les déserts en sont tout couverts. Ils leur tendent des filets, et la peau des cygnes écorchés leur sert à faire des bonnets; les autres leur servent de nourriture. Il y a un oiseau fort commun en ce pays, qu'ils appellent *loom*, et qui leur fournit leurs plus beaux ornements de tête. Cet animal est d'un plumage violet et blanc, perlé d'une manière fort particulière. Il est de la grosseur d'une oie, et se prend quelquefois dans les filets que les pêcheurs mettent pour prendre du poisson, lorsque l'ardeur de la proie l'emporte trop, et qu'il poursuit quelque poisson sous l'eau. On garnit aussi de sa peau les extrémités des plus beaux gants. Les

coqs de bruyère, les gélinotes, s'y trouvent en abondance. Mais il y a dans ce pays une certaine espèce d'oiseau que je n'ai point vu ailleurs, qu'ils appellent *snyeuripor*, et que les Grecs appelaient *lagopos*, de la grosseur d'une poule. Cet oiseau a pendant l'été son plumage gris de la couleur du faisan, et l'hiver, il est entièrement blanc, comme tous les animaux qui vivent en ce pays; et la nature ingénieuse les rend de la même couleur de la neige, afin qu'ils ne soient pas reconnus des chasseurs, qui les pourraient facilement apercevoir s'ils étaient d'une autre couleur que la neige, dont la terre est toute couverte. J'ai fait ailleurs la description de cet oiseau. Il est d'un goût plus excellent que la perdrix et donne par ses cris une marque assurée qu'il doit bientôt tomber de la neige, comme il est aisé de voir par son nom, qui signifie *oiseau de neige*. Les Lapons leur tendent des filets sur cette neige, et forment une petite haie, au milieu de laquelle ils laissent un espace vide, où les lacets sont tendus, et par où ces oiseaux doivent passer.

Il est impossible de concevoir la quantité du poisson de la Laponie. Elle est partout coupée de fleuves, de lacs, et de ruisseaux; et ces fleuves, ces lacs, et ces ruisseaux, sont si pleins de poissons, qu'un homme peut, en une demi-heure de temps, en prendre autant qu'il en peut porter avec une seule ligne. C'est aussi la seule nourriture des Lapons, ils n'ont point d'autre pain; et ils n'en prennent pas seulement pour eux, ils en font tout leur commerce, et achètent ce qu'ils ont de besoin avec des poissons, ou avec des peaux de bêtes; ce qui fait que la pêche est toute leur occupation : car, soit qu'ils veuillent manger, ou entretenir le luxe, qui ne laisse pas de régner dans ce pays, ils n'ont point d'autre moyen de le faire. Il est vrai que les riches ne pêchent jamais. Les pauvres pêchent pour eux, et ils leur donnent en échange, ou du tabac, ou de l'eau-de-vie, ou du fer, ou quelque autre chose de cette nature. Sans m'arrêter à parler de tous les poissons qui sont en ce pays, je dirai qu'il n'y en a point de plus abondant en saumons. Ils commencent à monter au mois de mai, et pour lors il est extrêmement

gras, et beaucoup meilleur que lorsqu'il s'en retourne au mois de septembre. Il y a des années où dans le seul fleuve de Torno on en peut pêcher jusqu'à trois mille tonnes, qu'on porte à Stockholm et à tous les habitants de la mer Baltique et du golfe Bothnique. Les brochets ne se trouvent pas en moindre abondance que les saumons: ils les font sécher, et en portent des quantités inconcevables. J'ai décrit ailleurs la manière dont ils se servent pour le pêcher la nuit à la lueur d'un grand feu qu'ils allument sur la proue de leurs barques. Les truites y sont assez communes; mais il y a une sorte de poisson qui m'est inconnu, qu'ils appellent *siel;* il est de la grosseur d'un hareng, et d'une grande délicatesse.

Après avoir demeuré quelques jours avec ces Lapons, et nous être instruits de tout ce que nous voulions savoir d'eux, nous reprîmes le chemin qui nous conduisait chez le prêtre; et le même jour, mercredi 27 d'août, nous partîmes de chez lui, et vînmes coucher à *Cokluanda*, où commence la Bothnie, et où finit la Laponie. Mais, monsieur, je ne sais si vous n'aurez pas trouvé étrange que je vous aie tant parlé des Lapons, et que je ne vous aie rien dit de la Laponie; je ne sais comment cela s'est fait, et je finis par où je devrais avoir commencé. Mais il vaut encore mieux en parler tard que de n'en rien dire du tout, et avant que d'en sortir, je vous en dirai ce que j'en sais.

On ne peut dire quel nom cette province a eu parmi les anciens géographes, puisqu'elle n'était pas connue, et que Tacite et Ptolomée ne connaissaient pas de province plus éloignée que la *Serisinie*, que nous appelons présentement Bothnie, ou *Biarmie*, et qui s'étend à l'extrémité du golfe Bothnique. Ce que l'on sait aujourd'hui de la Laponie, c'est qu'elle se peut diviser en orientale et occidentale. Elle regarde l'occident du côté de l'Islande, et obéit au roi de Danemark. Elle est orient du côté qu'elle confine à la mer Blanche, où est le port d'Archangel; et celle-là reconnaît le grand-duc de Moscovie pour son souverain. Il faut ajouter une troisième, qui est au milieu des deux, et qui est beaucoup plus grande que toutes les deux autres ensemble; et celle-là est sous la

domination du roi de Suède, et se divise en cinq provinces différentes, qui ont toutes le nom de Laponie, et qu'on appelle *Uma Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lula Lapmarch*, *Torno Lapmarch*, et *Kimi Lapmarch*. Elles prennent leurs noms des fleuves qui les arrosent, et ces mêmes fleuves le donnent encore aux villes où ils passent, si on peut donner ce nom à un amas de quelques maisons faites d'arbres.

La province de *Torno Lapmarch*, qui est justement située au bout du golfe Bothnique, est la dernière du monde du côté du pôle arctique, et s'étend jusqu'au cap du Nord. Charles IX, roi de Suède, jaloux de connaître la vérité et l'étendue de ses terres, envoya, en différents temps de l'année 1600, deux illustres mathématiciens, l'un appelé *Aaron Forsius*, Suédois, et l'autre *Jérôme Bircholto*, Allemand de nation. Ces gens firent le voyage avec toutes les provisions et les instruments nécessaires, et avec un heureux succès; et rapportèrent à leur retour qu'ils n'avaient trouvé aucun continent au septentrion au-delà du soixante et treizième degré d'élévation; mais une mer glaciale immense, et que le dernier promontoire qui avançait dans l'océan était *Nuchus*, ou *Norkap*, assez près du château *Wardhus*, qui appartient aux Danois. C'est dans cette Laponie que nous avons voyagé, et que nous avons remonté le fleuve qui l'arrose jusqu'à sa source.

Nous arrivâmes le lendemain à *Jacomus Mastung*, qui n'était distant du lieu où nous avions couché que de deux lieues : nous en fîmes trois ou quatre à pied pour y arriver, et nous ne perdîmes pas nos pas. Il y a dans ce lieu une mine de fer très-bonne, mais qui est abandonnée presque à cause du grand éloignement. Nous y allions pour y voir travailler aux forges, où, ne voyant rien de ce que nous souhaitions, nous fûmes plus heureux que nous n'espérions l'être. Nous allâmes dans la mine, d'où nous fîmes tirer des pierres d'aimant tout à fait bonnes. Nous admirâmes avec bien du plaisir les effets surprenants de cette pierre, lorsqu'elle est encore dans le lieu natal. Il fallut faire beaucoup de violence pour en tirer des pierres aussi considérables que celles que nous

voulions avoir, et le marteau dont on se servait, qui était de la grosseur de la cuisse, demeurait si fixe en tombant sur le ciseau qui était dans la pierre, que celui qui frappait avait besoin de secours pour le retirer. Je voulus éprouver cela moi-même; et ayant pris une grosse pince de fer, pareille à celles dont on se sert à remuer les corps les plus pesants, et que j'avais de la peine à soutenir, je l'approchai du ciseau, qui l'attira avec une violence extrême, et la soutenait avec une force inconcevable. Je mis une boussole que j'avais, au milieu du trou où était la mine, et l'aiguille tournait continuellement d'une vitesse incroyable. Nous prîmes les meilleures, et nous ne demeurâmes pas davantage en ce lieu. Nous allâmes retrouver nos barques, et vînmes coucher à *Tuna Hianda*, chez un de nos bateliers, qui nous fit voir ses lettres d'exemption de taille qu'il avait du roi, pour avoir trouvé cette mine de fer. Ce paysan s'appelait *Las Larszon*, *Laurentius à Laurentio*.

Le lendemain dimanche nous fîmes une assez bonne journée, et arrivâmes le soir à *Konges*, où nous avions demeuré un jour en passant. Nous achetâmes là des traîneaux, tout le harnais qui sert à atteler le renne. Ils nous coûtèrent un ducat la pièce. Nous ne partîmes le lundi que sur le midi, à cause que nous fûmes obligés d'attendre les barques qu'il faut aller quérir assez loin, et passer un long espace de chemin, pour éviter les cataractes qui sont extrêmement violentes en cet endroit. Nous couchâmes cette nuit-là à *Pello*, où nous eûmes le plaisir de voir, en arrivant, cette pêche du brochet dont je vous ai déjà parlé, et qui me parut merveilleuse. Il ne faut pas s'étonner si les habitants de ce pays cherchent tous les moyens possibles pour prendre du poisson : ils n'ont que cela pour subsister; et la nature, qui donne bien souvent le remède aussitôt que le mal, refusant ses moissons à ces gens, leur donne des pêches plus abondantes qu'en aucun autre endroit. Nous vînmes le lendemain, premier de septembre, coucher chez le préfet des Lapons, Allemand de nation, dont j'ai déjà parlé, et le lendemain nous arrivâmes à Torno, après avoir passé

plus de quarante cataractes. Ces cataractes sont des chutes d'eau très-impétueuses, et qui font en tombant un bruit épouvantable. Il y en a quelques-unes qui durent l'espace de deux ou trois lieues, et c'est un plaisir le plus grand du monde de voir descendre ces torrents avec une vitesse qui ne se peut concevoir, et faire trois ou quatre milles de Suède, qui valent douze lieues de France, en moins d'une heure. Plus la cataracte est forte, et plus il faut ramer avec vigueur pour soutenir sa barque contre les vagues : ce qui fait qu'étant poussé du torrent, et porté de la rame, vous faites un grand chemin en peu de temps.

Nous arrivâmes à Torno le mardi, et nous y vînmes à la bonne heure, pour voir les cérémonies des obsèques de *Joannes Tornæus*, dont je vous ai parlé auparavant, qui était mort depuis deux mois. C'est la mode en Suède de garder les corps des défunts fort longtemps. Ce temps se mesure suivant la qualité des personnes; et plus la condition du défunt est relevée, et plus aussi les funérailles sont reculées. On donne ce temps pour disposer toutes choses pour ces actions, qui sont les plus solennelles qui se fassent en ce pays; et si l'on dit que les Turcs dépensent leurs biens en noces, les Juifs en circoncisions, les Chrétiens en procès, on pourrait ajouter, les Suédois en funérailles. En effet, j'admirai la grande dépense qui se fit pour un homme qui n'était pas autrement considérable, et dans un pays barbare et si éloigné du reste du monde. On n'eut pas plus tôt appris notre arrivée, que le gendre du défunt travailla aussitôt à une harangue latine qu'il devait le lendemain prononcer devant nous, pour nous inviter aux obsèques de son beau-père. Il fut toute la nuit à y rêver, et oublia tout son discours lorsqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences disent quelque chose, et sont les marques de l'éloquence, je puis assurer que notre harangueur surpassait le prince des orateurs; mais je crois que ses inclinations servaient plus à cacher sa confusion qui paraissait sur son visage, qu'à rendre son discours fleuri. Comme nous savions le sujet de sa venue, nous devinâmes qu'il venait pour nous prier d'assister à la cérémonie; car

nous n'en pûmes rien apprendre par son discours: et quelque temps après, le bourgmestre de la ville, avec un officier qui était là en garnison, vinrent nous prendre dans la même chaloupe pour nous passer de l'autre côté de l'eau, et nous mener à la maison du défunt. Nous trouvâmes à notre arrivée toute la maison pleine de prêtres vêtus de longs manteaux noirs, et de chapeaux qui semblaient, par la hauteur de leur forme, servir de colonnes à quelque poutre de la maison. Le corps du défunt, mis dans un cercueil couvert de drap, était au milieu d'eux. Ils l'arrosaient des larmes qui dégouttaient de leurs barbes humides, dont les poils séparés formaient différents canaux, et distillaient cette triste humeur, qui servait d'eau bénite. Tous ces prêtres avaient quitté leurs paroisses, et étaient venus de fort loin. Il y en avait quelques-uns éloignés de plus de cent lieues; et on nous assura que si cette cérémonie se fût faite l'hiver, pendant lequel temps les chemins en ces pays sont plus faciles, il n'y aurait eu aucun prêtre, à deux ou trois cents lieues à la ronde, qui ne s'y fût trouvé, tant ces sortes de cérémonies se font avec éclat. Le plus ancien de la compagnie fit une oraison funèbre à tous les assistants; et il fallait qu'il dît quelque chose de bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air pitoyable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il disait. Les femmes étaient dans une petite chambre, séparées des hommes, qui gémissaient d'une manière épouvantable, et entre autres la femme du défunt, qui interrompait, par ses sanglots, le discours du prédicateur. Pendant que l'on prêchait dans cette salle, on en faisait autant dans l'église en finlandais; et quand les deux discours furent finis, on se mit en chemin pour conduire le corps à l'église. Sept ou huit bourgeois le chargèrent sur leurs épaules, et il n'y eut personne des plus apparents qui ne voulût y mettre la main; et je me souvins pour lors de ce que dit Virgile à l'entrée du cheval dans Troie, quand il dit qu'il n'y avait ni jeune ni vieux qui ne voulût aider à tirer cette machine dans leur ville : *Funemque manu contingere gaudent.* Nous suivions le corps comme les

plus apparents, et ceux qui menaient le deuil; et la veuve était ensuite, conduite par-dessous les bras de deux de ses filles : l'une s'attristait beaucoup, et l'autre ne paraissait pas émue. On mit le corps au milieu de l'église, en chantant quelques psaumes; et les femmes, en passant près du défunt, se jetèrent sur le cercueil et l'embrassèrent pour la dernière fois. Ce fut pour lors que commença la grande et principale oraison funèbre, récitée par Joannes Plantinus, prêtre d'Urna, qui eut une canne d'argent pour sa peine. Je ne puis pas dire s'il l'avait méritée; mais je sais qu'il cria beaucoup, et que, pour rendre tous les objets plus tristes, il s'était même rendu hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, et pleins de plusieurs bouts de paille qu'il n'avait pas eu le temps d'ôter. Cet homme dit toute la vie du défunt, dès le moment de sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie. Il cita les lieux et les maîtres qu'il avait servis, les provinces qu'il avait vues, et n'oublia pas la moindre action de sa vie. C'est la mode en ce pays de faire une oraison funèbre aux laquais et aux servantes, pourvu qu'ils aient un écu pour payer l'orateur. Je me suis trouvé à Stockholm à l'enterrement d'une servante, où la curiosité m'avait conduit. Celui qui faisait son oraison funèbre, après avoir cité le lieu de sa naissance et ses parents, s'étendit sur les perfections de la défunte, et exagéra beaucoup qu'elle savait parfaitement bien faire la cuisine, distribuant les parties de son discours en autant de ragoûts qu'elle savait faire, et forma cette partie de son oraison, en disant qu'elle n'avait qu'un seul défaut, qui était de faire toujours trop salé ce qu'elle apprêtait, et qu'elle montrait par là l'amour qu'elle avait pour la prudence, dont le sel est le symbole, et son peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jetait en profusion. Vous voyez par là, monsieur, qu'il y a peu de gens qui ne puissent donner matière de faire à leur mort une oraison funèbre, et un beau champ à un orateur d'exercer son éloquence. Mais celui-ci avait une plus belle carrière. *Joannes Tornæus* était un homme savant; il avait voyagé, et avait même été en France précepteur du comte Charles Oxens-

tiern. Quand l'oraison funèbre fut finie, on nous vint faire encore un compliment latin, pour demeurer au festin. Quoique nous n'entendissions pas davantage à ce second compliment qu'au premier, nous n'eûmes pas de peine à nous imaginer ce qu'il nous voulait dire : nos ventres ne nous disaient que trop ce que ce pouvait être; et ils se plaignaient si haut qu'il était près de trois heures qu'ils n'avaient mangé, qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre leur langage qu'à nous le leur. On nous mena dans une grande salle, divisée en trois longues tables; et c'était le lieu d'honneur. Il y en avait cinq ou six autres encore plus pleines que celle-ci, pour recevoir tous les gens qui s'y présentaient. Les préludes du repas furent de l'eau-de-vie de bière, et une autre liqueur qu'ils appellent *calchat*, faite avec de la bière, du vin et du sucre, deux aussi méchantes boissons qui puissent entrer dans le corps humain. On servit ensuite les tables, et on nous fit asseoir au plus haut bout de la première table, avec les prêtres du premier ordre, tels qu'étaient le père prédicateur et autres. On commença le repas dans le silence, comme partout ailleurs, et comme le sujet le demandait : ce qui fit dire à Plantin, qui était à côté de moi, qu'ils appelaient les conviés *Nelli*. *N* signifie, *Neque vox, nec sermo egreditur ex ore eorum; loquebantur variis linguis; in omnem terram exivit sonus eorum.* Toutes ces paroles étaient tirées de l'Écriture, et je ne crois pas qu'on les puisse mieux faire venir qu'à cet endroit; car on ne peut se figurer une image plus vive des noces de Cana, que le tableau que nous en vîmes représenter devant nos yeux, plus beau et plus naturel que celui de Paul Véronèse. Les tables étaient couvertes de viandes particulières, et, si je l'ose dire, antiques; car il y avait pour le moins huit jours qu'elles étaient cuites. Des grands pots de différentes matières, faits la plupart comme ceux qu'on portait aux sacrifices anciens, paraient cette table, et faisaient par leur nombre une confusion semblable à celle que nous voyons aussi aux anciens banquets. Mais ce qui achevait cette peinture, c'était la mine vénérable de tous ces prêtres armés de barbe, et les habits

finlandais de tous les conviés, qui sont aussi plaisants qu'on les puisse voir. Il y avait entre autres un petit vieillard avec de courts cheveux, une barbe épaisse, et chauve sur le devant de la tête. Je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque peintre que ce soit puisse mieux représenter la figure de saint Pierre. Cet homme avait une robe verte, doublée de jaune, sans façon, et faisant l'effet d'une draperie, retroussée d'une ceinture. Je ne me lassai point de contempler cet homme, qui était le frère du défunt. Pendant que je m'arrêtais à considérer cet homme, les autres avaient des occupations plus importantes, et buvaient en l'honneur du défunt et à la prospérité de sa famille, d'une manière surprenante. Les prêtres, comme les meilleurs amis, buvaient le plus vigoureusement; et après avoir bu des santés particulières, on en vint aux rois et aux grands. On commença d'abord par la santé des belles filles, comme c'est la mode par toute la Suède, et de là on monta aux rois. Ces santés ne se boivent que dans des vases proportionnés par leur grandeur à la condition de ces personnes royales; et pour m'exciter d'abord, on me porta la santé du roi de France, dans un pot qui surpassait autant tous les autres en hauteur, que ce grand prince surpasse les autres rois en puissance. C'eût été un crime de refuser cette santé. Je la bus, et vidai ce pot fort courageusement. Il n'y avait pas d'apparence, étant en Suède, d'avoir bu la santé du roi de France, et d'oublier celle du roi de Suède. On la but dans un vase qui n'était guère moins grand que l'autre; et après avoir fait suivre plusieurs santés à celle-ci, tout le monde se tut pour faire la prière. Il arriva malheureusement, dans ce temps, qu'un de notre compagnie dit un mot plaisant, et nous obligea à éclater de rire si longtemps, et d'une manière si haute, que toute l'assemblée, qui avait les yeux sur nous, en fut extrêmement scandalisée. Ce qui était de plus fâcheux, c'est que tout le monde avait été découvert pendant le repas à cause de nous, et qu'on avait emporté nos chapeaux, en sorte que nous n'avions rien pour cacher le ris dont nous n'étions pas les maîtres, et plus nous nous efforcions à l'étouffer, et plus il éclatait.

Cela fit que ces prêtres, croyant que nous nous moquions de leur religion, sortirent de la salle et n'y voulurent plus rentrer. Nous fûmes avertis par un petit prêtre, qui était plus de nos amis que les autres, qu'ils avaient résolu de nous attaquer sur la religion. Nous évitâmes pourtant de parler avec eux sur cette matière, et nous les allâmes trouver dans un autre lieu où était passée l'assemblée pour fumer, tandis qu'on levait les tables. On apporta pour dessert des pipes et du tabac, et tous les prêtres burent et fumèrent jusqu'à ce qu'ils tombassent sous la table. Ce fut ainsi qu'on arrosa la tombe de Joannes Tornæus, et que la fête finit. Olaüs Graan, gendre du défunt, se traîna le mieux qu'il put pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main; mais les jambes lui manquèrent : il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la rivière; et, par nécessité, deux hommes le ramenèrent par-dessous les bras.

Nous croyions que toute la cérémonie fût terminée, quand nous vîmes paraître, le lendemain matin, Olaüs Graan, suivi de quelques autres prêtres, qui nous venait prier de nous trouver au lendemain. Je vous assure, monsieur, que cela me surprit : je n'avais jamais entendu parler de lendemain qu'aux noces, et je ne croyais pas qu'il en fût de même aux enterrements. Il fallut se résoudre à y aller une seconde fois, et nous eûmes une conférence avec Olaüs Graan, pendant le bon intervalle qu'il souffrit entre l'ivresse passée et la future.

Cet Olaüs Graan, gendre du défunt, est prêtre de la province de Pitha, homme savant, ou se disant tel, géographe, chimiste, chirurgien, mathématicien, et se piquant surtout de savoir la langue française, qu'il parlait, comme vous pouvez juger par ce compliment qu'il nous fit : *La grande ciel*, nous répéta-t-il plusieurs fois, *conserve vous et votre applicabilité tout le temps que vous verrez vos gris cheveux*. Il nous montra deux médailles, l'une de la reine Christine, et l'autre était un sicle des Juifs, qui représente d'un côté la verge de Moïse, et de l'autre une coupe d'où sort une manière d'encens. Entre toutes les autres quali-

tés, il prétendait avoir celle de posséder en perfection la pharmacie, et pour nous le prouver, il tira de plusieurs poches quantité de boîtes de toutes grandeurs, de confortatifs, et assez pour lever une boutique d'apothicaire. Il me donna un morceau de testicule de castor, et m'assura qu'il tirait une huile admirable de la queue de cet animal, qui servait à toutes sortes de maladies. Quand notre conversation fut finie, on nous reconduisit où nous avions été le jour précédent, où chacun, pour faire honneur au défunt, but épouvantablement, et ceux qui purent s'en retournèrent chez eux.

Nous demeurâmes à Torno, à notre retour de Laponie, pendant huit jours. Le mercredi et le jeudi se passèrent à l'enterrement. Le vendredi, samedi et dimanche, ne furent remarquables que par les visites continuelles que nous reçûmes, où il fallait faire boire tout le monde. Le lundi, le bourgmestre nous donna à dîner, et le mardi, à la pointe du jour, le vent s'étant mis à l'ouest, nous fîmes voile. Le vent demeura assez bon tout le reste du jour. La nuit, il fut moins violent; mais le lendemain mercredi nous eûmes un calme. Le jeudi ne fut pas plus heureux, et nous demeurâmes immobiles comme des tours. Nous jetâmes plusieurs fois la sonde pour donner fond; mais n'en trouvant aucun, il fallut faire notre route dans des appréhensions continuelles d'aller échouer en terre. Le vendredi, le brouillard étant dissipé, nous fîmes un peu de chemin à la faveur d'un vent est et nord-est, et passâmes les petites îles de *Querken*. Mais le lendemain, le vent s'étant fait contraire, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas, et de relâcher dans un port appelé *Ratan*. Nous y passâmes une partie de ce jour à chasser dans une île voisine, et le soir nous allâmes à l'église, éloignée d'une demi-lieue. Le prêtre nous y donna à souper; mais la crainte qu'il avait que des jeunes gens frais revenant de Lapmarck n'entreprissent quelque chose sur son honneur, il s'efforçait, afin que nous ne passassions pas la nuit chez lui, de nous faire entendre que le vent était bon, quoiqu'il fût fort contraire. Nous revînmes donc à notre barque toute la nuit,

après avoir acheté un livre chez lui; et le dimanche matin, le major du régiment de cette province nous envoya quérir dans sa chaloupe par deux soldats. Nous y allâmes, et nous trouvâmes tous ses officiers, avec un bon dîner, qui nous attendaient. Il fallut boire à la suédoise, c'est-à-dire vider les cannes d'un seul trait; et quand on en vint à la santé du roi, on apporta trois verres pleins sur une assiette, qui furent tous vidés. J'avoue que je n'avais pas encore expérimenté cette triplicité de verres, et que je fus fort étonné de voir qu'il ne suffisait pas de boire dans un seul. Il est encore de la cérémonie de renverser son verre sur l'assiette, pour faire voir la fidélité de celui qui boit. Nous nous en retournâmes à notre vaisseau, et le lendemain, sur les dix heures, nous allâmes voir de quel côté venait le vent. Il était est, et l'ignorance de notre capitaine et de notre pilote leur faisait croire qu'ils ne pouvaient sortir hors du port de ce vent. Je leur soutins le contraire, et je fis tant que je les résolus à se hasarder de sortir. Nous le fîmes heureusement, et sur le midi le vent se mit nord-est si fort, qu'ayant duré toute la nuit et le lundi suivant jusqu'à midi, nous fîmes pendant vingt-quatre heures plus de cent lieues. Mais le vent étant tombé tout d'un coup, nous demeurâmes à huit lieues d'Agbon, lieu où nous devions descendre pour aller par terre à Coperberyt. Nous ne le pûmes faire que le lendemain; et, ayant trouvé heureusement à la côte de petites barques qui venaient de la foire d'Hernesautes, nous vînmes coucher à Withseval, petite ville sur le bord du golfe Bothnique, et le lendemain nous prîmes des chevaux de poste, et fîmes une très-rude journée, soit par la difficulté du chemin, ou soit qu'ayant été longtemps sans courir la poste, nous en ressentissions plus la fatigue. Nous nous égarâmes la nuit dans des bois; et s'il est toujours fâcheux d'errer pendant les ténèbres, il l'est incomparablement davantage en Suède, dans un pays plein de précipices et de forêts sans fin, où l'on ne sait pas un mot de la langue, et où l'on ne trouve personne pour demander le chemin, quand on la saurait. Néanmoins, après avoir beaucoup avancé notre route

par une pluie épouvantable, à la faveur d'une petite chandelle, plus agréable mille fois dans cette nuit obscure que le plus beau soleil dans un des plus charmants jours de l'été, nous arrivâmes à la poste; et le vendredi suivant, étant fort rebutés de la journée précédente, nous ne fîmes que trois lieues, et couchâmes à Alta. Le samedi fut assez remarquable pour l'aventure qui nous arriva. Nous partîmes à six heures du matin pour faire quatre milles de Suède, qui font douze lieues de France, et, après avoir marché jusqu'à deux heures après midi, nous arrivâmes à une misérable cabane, que nous ne crûmes point être le lieu où nous devions prendre d'autres chevaux, qui l'était néanmoins; et n'ayant trouvé personne à qui parler, nous poursuivîmes notre route par des chemins qu'il n'y a que ceux qui y ont été qui en puissent concevoir la difficulté. Nous croyions être fort proche de la poste, et nous marchâmes jusqu'à quatre heures au soir sans rencontrer une seule personne pour demander le chemin, ni le moindre toit pour nous mettre à couvert. Surcroît de malheur, la pluie vint en telle abondance, qu'il plut cette nuit-là pour trois mois qu'il y avait qu'il n'était pas tombé une seule goutte d'eau. L'espérance qui nous flattait que nous pourrions bien rencontrer quelque maison de paysan faisait que, malgré la lassitude épouvantable dont nous étions accablés, nous ne laissions pas de marcher; mais enfin la pluie vint si forte, et la nuit si noire, que nos chevaux rebutés, et qui n'avaient mangé non plus que nous depuis le matin, demeurèrent tout d'un coup, sans qu'il fût possible de les faire avancer davantage. Nous voilà donc tristement demeurés au milieu des bois, sans avoir quoi que ce soit au monde que le ventre des chevaux pour nous mettre à couvert, et on le pouvait faire sans danger; car les pauvres bêtes étaient si accablées, qu'elles passèrent la nuit sans remuer, et sans manger non plus que leurs maîtres. Toute notre consolation fut que nous fîmes un bon feu qui nous réchauffa un peu. Mais il n'y avait rien de si plaisant que de nous voir dans cet équipage, tous extrêmement tristes et défaits, comme des gens qui n'avaient mangé depuis

vingt-quatre heures, et qui baissaient languissamment la tête pour recevoir la pluie qu'il plaisait au ciel faire tomber sur nous avec largesse. Ce qui acheva de rendre l'aventure plaisante, fut que le lendemain nous ne fûmespas plus tôt à cheval à la pointe du jour, que nous découvrîmes à deux portées de mousquet une petite maison que nous avions tant cherchée, et dans laquelle nous allâmes boire un peu de lait. A quelque chose, comme on dit, malheur est bon; car cet égarement fut cause que nous arrivâmes le lendemain dimanche à Coperberyt, où nous ne fussions arrivés que le jour d'après. Nous découvrîmes cette ville par la fumée qui en sortait, et qui ressemblait plutôt à la boutique de Vulcain qu'à toute autre chose. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbons, et cyclopes affreux. Il faut descendre dans cette ville par des trous. Pour vous en faire concevoir l'horreur, on nous mena premièrement dans une chambre pour y changer d'habit, où nous prîmes un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits dangereux. Nous descendîmes ensuite dans la mine, dont la bouche est d'une largeur et d'une profondeur surprenante. A peine voit-on les travailleurs, dont les uns élèvent des pierres, les autres font sauter des terres, d'autres font des feux pour détacher la mine, et chacun enfin a son emploi différent. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de routes qui y conduisaient, et nous commençâmes pour lors à connaître que nous n'avions rien fait, et que ce n'était qu'une disposition à de plus grands travaux. Nos guides allumèrent leurs flambeaux, qui avaient bien de la peine à percer les ténèbres épaisses qui régnaient dans ces lieux souterrains. On ne voit de tous côtés, et à perte de vue, que des sujets d'horreur, à la faveur de certains feux sombres, qui ne donnent de lumière qu'autant qu'il en faut pour distinguer ces objets affreux; la fumée vous offusque, le soufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux et la vue de ces ombres, ces malheureux, qui sont tout nus, et noirs comme des démons, et vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui représente mieux l'enfer que ce tableau vivant, peint des plus noires

et des plus sombres peintures qu'on se puisse imaginer. Nous descendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, et toujours dans de continuelles appréhensions. Nous aperçûmes dans notre chemin quantité de pompes qui élevaient l'eau, et des machines assez curieuses, que nous n'eûmes pas le temps d'examiner. Nous vîmes seulement quantité de ces malheureux qui travaillaient à ces pompes. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible; mais quand il fallut remonter, le soufre nous avait tellement suffoqués, que ce fut avec des travaux inconcevables que nous regagnâmes la première descente. Il fallut nous jeter à terre plusieurs fois, et les genoux nous manquant, on était obligé de nous porter sur les bras. Nous arrivâmes enfin, après d'épouvantables fatigues, à la bouche de la mine : ce fut là que nous commençâmes à respirer de la manière que ferait une âme qu'on tirerait du purgatoire. Un objet pitoyable se présenta pour lors à notre vue; on reportait un de ces malheureux, qui venait d'être écrasé par la chute d'une petite pierre que la chute avait rendue dangereuse. Ces pauvres gens exposent leur vie à bon marché : on leur donne seize sous par jour; et il y a environ six ou sept cents hommes qui travaillent continuellement à ces travaux. Je ne sais si l'on doit plus plaindre le sort des malheureux qui travaillent dans cet enfer, que l'avarice des hommes qui, pour entretenir leur luxe, déchirent les entrailles de la terre, confondent les éléments, et renversent toute la nature. Boëce avait bien raison de dire de son temps :

Heu! primus quis fuit ille,
Auri qui pondera tecti,
Gemmasque latere volentes,
Pretiosa pericula fodit?

Et Pline dit que les Romains, qui avaient plus besoin d'hommes que d'or, ne voulurent point permettre qu'on ouvrît des mines qu'on avait découvertes en Italie. Les Espagnols vont chercher

en Guinée des malheureux qu'ils destinent à travailler à leur roc de Potosi; et il y a des pays où l'on y envoie ceux qui ont mérité la mort, et qui creusent tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette mine de Coperberyt du soufre vif, du vitriol bleu et vert, et des octaèdres; ce sont des pierres curieuses, taillées naturellement en figure octogone. Nous partîmes le même jour pour aller à la mine d'argent qui est à Salsberyt : nous y arrivâmes le lendemain mardi. Son nom véritable est *Sala;* son aspect est un des plus riants de la Suède. Le jour suivant nous allâmes à la mine, qui en est distante d'un quart de mille. Cette mine a trois larges bouches, comme des puits, dans lesquels on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau, soutenu d'un câble, sert d'escalier pour descendre dans cet abîme. L'eau fait aller cette machine d'une manière curieuse; elle fait la roue, et tourne des deux côtés pour monter et pour descendre. La grandeur du péril se conçoit aisément : on est à moitié dans un tonneau, dans lequel on n'a qu'une jambe; un satellite, noir comme un diable, le flambeau à la main, descend avec vous, et entonne tristement une chanson lugubre, qui est faite exprès pour cette descente. Cette manière d'aller est assez douce; mais on ne laisse pas d'y être fort mal à son aise, quand on se voit au bout d'un câble, et qu'on connaît que sa vie dépend entièrement de sa force ou de sa faiblesse. Quand nous fûmes au milieu, nous commençâmes à sentir un grand froid, qui, joint aux torrents qui tombaient de toutes parts, nous fit sortir de la léthargie où nous étions. Nous arrivâmes enfin au fond de ce gouffre, après une demi-heure de marche; là nos craintes commencèrent à se dissiper, nous ne vîmes plus rien d'affreux; au contraire, tout brillait dans ces régions souterraines, et après être descendus encore fort avant, soutenus par des échelles extrêmement hautes, nous arrivâmes à un salon qui est dans le fond de la mine, soutenu de colonnes de ce précieux métal; quatre galeries spacieuses y venaient aboutir; et la lueur des feux qui brûlaient de toutes parts, et qui venaient frapper sur l'argent des voûtes et sur un

clair ruisseau qui coulait à côté, ne servait pas tant à éclairer les travailleurs, qu'à rendre ce séjour plus magnifique qu'on ne peut dire, et semblable aux palais enchantés de Pluton que les poëtes ont mis au centre de la terre, où elle conserve ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations, qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, les autres arrachent le roc du roc; et tout le monde a son emploi. C'est une ville sous une autre ville : là il y a des cabarets, des maisons, des écuries et des chevaux; et ce qu'il y a de plus admirable est un moulin à vent, qui va continuellement dans cette caverne, et qui sert à élever les eaux. On remonte avec la machine dans laquelle on est descendu, pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent. On appelle *stuf* les premières pierres qu'on tire de la mine, lesquelles on fait sécher sur un fourneau qui brûle lentement, et qui sépare l'antimoine, l'arsenic et le soufre d'avec la pierre, le plomb et l'argent qui restent ensemble. Cette première opération est suivie d'une seconde, et ces pierres sèches sont jetées dans des trous où elles sont pilées et réduites en boue par le moyen de gros marteaux que l'eau fait agir. Cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une planche mise en glacis, et qui, emportant le plus grossier, laisse l'argent et le plomb dans le fond sur une toile. La troisième sépare l'argent d'avec le plomb, qui fond en écume; et la quatrième sert enfin à la perfection, et à le mettre en état de souffrir le marteau. On ne s'imagine pas qu'il y ait tant de dispositions pour avoir un métal qui n'est que l'excrément de la terre. Les Espagnols ne s'arrêtent point, au Potosi, à toutes ces différentes fontes pour purifier l'argent, depuis qu'ils ont trouvé la manière de l'épurer avec le vif-argent, qui, étant ennemi de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or et l'argent, les sépare de tout ce qu'ils ont de grossier et de terrestre, pour s'unir entièrement à eux. On trouve du mercure dans cette mine, et ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent

pas ce nom-là, parce qu'il n'est pas malléable, est peut-être un des plus rares effets de la nature ; car étant liquide et coulant de lui-même, c'est la chose du monde la plus pesante, et il se convertit en la plus légère, et se résout en fumée, qui, venant à rencontrer un corps dur, ou une région froide, s'épaissit aussitôt et reprend sa première forme, sans pouvoir jamais être détruit. La personne qui nous conduisit dans les mines nous fit voir ensuite chez lui quantité de pierres curieuses qu'il avait ramassées de toutes parts; entre autres un gros morceau de cette pierre ductile, qui blanchit dans le feu loin de se consumer, et dont les Romains se servaient pour brûler les corps des défunts. Il l'a trouvée dans cette mine, et nous en fit présent à chacun d'un petit morceau. Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upsal, où nous arrivâmes le lendemain mercredi d'assez bonne heure.

Cette ville est la plus considérable de toute la Suède, pour son académie et sa situation : c'est là où on envoie étudier tous ceux qui veulent être de l'état ecclésiastique, dans lequel les nobles ne peuvent entrer; et c'est une politique de ce royaume, afin de ne pas diminuer le nombre des gentilshommes, qui servent ailleurs plus utilement. Nous vîmes la bibliothèque, qui n'a rien de considérable que le *Codex argenteus*, manuscrit, écrit en lettres gothiques d'argent, par un évêque nommé *Ulphila*, en Mésie, ou Asie Mineure, trouvé dans le sac de Prague, et enlevé par le comte de Conismarck, qui en fit présent à la reine Christine. Nous allâmes ensuite dans l'église, où nous vîmes le tombeau de saint Éric, roi de Suède, qui eut la tête coupée. On nous donna sa tête et ses os à manier, qui sont tout entiers dans une caisse d'argent. On voit dans une grande chapelle derrière le chœur le mausolée de Gustave Ier et de ses deux femmes, dont il y en a une armée d'un fouet, à cause de sa cruauté. On nous montra dans la sacristie une ancienne idole, *Thor*, que les Suédois adoraient, et un très-beau calice, présent de la reine Christine. Il y a quantité de savants hommes, entre autres *Rudbekius*, médecin, qui a

fait un livre très-curieux qu'il nous fit voir lui-même. Cet homme montre, par tout cè qu'il y a d'auteurs, comme Hérodote, Platon, Diodore Sicilien, que les dieux viennent de son pays. Il en donne des raisons fortes; il nous persuada, par le rapport qu'il y a dans sa langue à tous les noms des dieux. Hercule vient de *Her* et *Coule*, qui signifie *capitaine*. *Diana* vient du mot gothique *dia*, qui signifie *nourrice*. Il nous fit voir que les pommes Hespérides avaient été dans ce lieu, qui rendaient immortels ceux qui en avaient tâté. Il nous fit voir que cette immortalité venait de la science qui faisait vivre les hommes éternellement. Il nous montra un passage de Platon, qui, parlant aux Romains, leur dit qu'ils ont reçu leurs dieux de Grèce, et que les Grecs les ont pris des barbares. Il s'efforça de nous persuader que les colonnes d'Hercule avaient été en son pays, et quantité d'autres choses que vous croirez si vous voulez.

Nous vîmes dans son cabinet quantité d'ouvrages de mécanique. Un des *bâtons ruténiques* pour connaître le cours du soleil, que les Suédois, à ce qu'il dit, ont connu avant les Égyptiens et les Chaldéens. Toutes les lettres runiques sont faites en forme de dragon, qu'il dit être le même qui gardait le jardin des Hespérides. Les lettres runiques, dont les Suédois se servaient, n'étaient que seize en nombre. *Ovenius* est encore un célèbre médecin. *Rédeleius* et *Loxenius* sont renommés: le premier, pour les antiquités, et l'autre pour le droit. *Columbus* pour l'histoire; et *Scheffer*, qui a écrit des Lapons, était fort estimé pour la logique. On voit dans la vieille ville d'Upsal quantité d'antiquités, comme les tombeaux des rois de Suède, et le temple de *Janus Quadri-Front*, qui a donné lieu d'écrire à *Rudbekius*. Nous nous mîmes dans une petite barque qui partait pour Stockholm, pour de certaines raisons; et le vent qui était bon s'étant changé, étant encore à la vue d'Upsal, nous marchâmes deux grands milles de Suède, qui valent cinq ou six lieues de France, et arrivâmes à la poste, où nous prîmes des chevaux qui nous conduisirent pendant toute la nuit jusqu'à Stockholm, où nous entrâmes à quatre heures du ma-

tin le samedi 27 septembre, où nous terminâmes enfin notre pénible voyage, le plus curieux qui fut jamais, que je ne voudrais pas n'avoir fait pour bien de l'argent, et que je ne voudrais pas recommencer pour beaucoup davantage.

VOYAGE DE POLOGNE

Nous partîmes de Stockholm le 3 octobre 1683[1], pour aller trouver notre vaisseau aux Dalles, qui était parti deux jours devant nous. Nous fûmes escortés de tous nos bons amis jusqu'à une lieue de la ville : là, prenant congé d'eux, nous marchâmes une bonne partie de la nuit, et arrivâmes le lendemain[2] aux Dalles; c'est le lieu où se payent les droits que le roi de Suède prend sur toutes les marchandises qui entrent ou qui sortent. C'est là où commencent les rochers dont Stockholm est environné, et dans lesquels il est assez difficile de marcher. Notre galiote n'y était pas encore, mais elle parut le lendemain sur le midi. Elle était de Stettin, qui appartient au roi de Suède, dans la Poméranie, et qui donna pendant ces dernières guerres tant d'exercice aux troupes de l'électeur de Brandebourg, qui demeurèrent neuf mois devant les murailles, qui n'étaient défendues que des seuls bourgeois. Elle a depuis été rendue au roi de Suède, comme toutes les autres places qu'il avait perdues, et que le roi de France lui a fait rendre. Nous partîmes le lendemain dimanche à la pointe du jour, poussés d'un assez bon vent, qui se changea bientôt après, et nous obligea d'aller relâcher à Landsor, proche du lieu d'où nous étions partis. Nous eûmes assez de peine à nous retirer entre deux rochers qui nous servirent d'abri; car la tempête était extrêmement violente, et pensa cent fois nous briser

1. Lisez 1681.

2. Le dimanche devait être le 4 octobre. En 1681, le 1er octobre était un mercredi (V. le journal de Bayle à la suite de sa vie). Dès lors le samedi était le 4 ; en 1683, le 1er octobre était un jeudi et le dimanche 4.

contre les pierres dont cette mer est toute pleine. Le jour quatrième d'octobre est célèbre pour nous en malheurs; il y avait trois ans que ce même jour, dédié à saint François, mon patron, nous fûmes pris des Turcs sur la Méditerranée, à la vue de Nice. Il est difficile d'oublier ces jours-là, lorsqu'ils se marquent dans notre mémoire avec des couleurs si vives et si fortes. Nous demeurâmes trois jours en cet endroit; et le vent étant un peu moins mauvais, nous nous mîmes à la voile, et vînmes jusqu'à la vue de Wisby, capitale de l'île de Gotland. Cette île, qui est la plus fertile de toute la Suède, a été donnée en apanage à la reine Christine, qui l'a échangée depuis, avec celle d'Oëland, contre la ville et seigneurie de Norcopin dans.... On voit un livre des ordonnances de Wisby, dont on s'est servi pour compiler les ordonnances du négoce de mer.

La fortune, qui semblait ne nous être favorable que pour nous mieux faire sentir les disgrâces, ne fut pas longtemps à nous faire sentir de ses caprices ordinaires : il s'éleva la nuit une tempête si horrible, qu'après avoir été pendant un fort long temps dans des horreurs continuelles, nous fûmes contraints, sitôt qu'il fut jour, d'aller à toutes voiles relâcher encore une fois en Suède, à Westerwich, en la province de Smaland. Nous vîmes là deux choses dignes de pitié. La première fut la destruction générale de la ville, que les Danois avaient brûlée dans les dernières guerres, et qui était encore pleine de désolation : on commençait à la rebâtir. L'autre était plus récente, et nous fit encore davantage réfléchir sur le péril que nous avions couru : nous vîmes les tristes débris d'un vaisseau anglais qui venait de périr, chargé de sel, dont l'équipage avait eu bien de la peine à se sauver.

Nous demeurâmes dans ce misérable endroit pendant six jours, que le vent contraire nous empêchait de sortir : j'allai tous les jours passer quelques heures sur des rochers escarpés, où la hauteur des précipices et la vue de la mer n'entretenaient pas mal mes rêveries : j'en ai écrit quelques-unes dans le voyage de Suède. Nous sortîmes enfin à la voile, mais nous n'eûmes assez de

bon temps que pour nous porter en pleine mer, et nous mettre hors d'état de nous relâcher en quelque endroit que ce fût. La tempête nous prit avec tant de violence, que notre capitaine, des plus ignorants qui fût à la mer, eut cinquante fois envie de se laisser échouer sur quelque banc de sable.

Nous demeurâmes dans des appréhensions continuelles pendant plus de huit jours, qu'un brouillard épais nous empêchait de distinguer d'avec la nuit; et enfin nous arrivâmes à la vue du fanal de Dantzick, où notre capitaine vint sottement mouiller, et s'approcha de si près, que, deux heures après, le vent s'étant fait nord-ouest épouvantable, il s'en vint nous donner une des chaudes alarmes que nous aurons de notre vie. Il entra dans la chambre où nous dormions, en pleurant et criant comme un désespéré, et nous assurant notre perte prochaine, et qu'il n'y avait que Dieu qui nous pût délivrer du péril où nous étions. Il est fâcheux d'éveiller des gens qui dorment tranquillement, pour leur apprendre une nouvelle de cette nature; et il fut encore plus horrible, lorsqu'étant sortis sur le tillac, nous vîmes la mer en fureur, dont le bruit se mêlant avec celui que faisait le vent ne nous présageait rien que de funeste; mais ce fut le comble de la désolation, lorsque le câble étant rompu nous vînmes échouer sur un banc de sable pendant la nuit la plus obscure. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer le trouble d'un homme qui se trouve dans ce misérable état; pour moi, monsieur, je ne me ressouviens d'autre chose, sinon que, pendant tout le reste de la nuit, je commençai plus de cinq cents *Pater*, et n'en pus jamais achever aucun.

Enfin le jour vint, le plus agréable que j'aie jamais vu de ma vie, et ayant mis bannière ployée pour témoigner le péril dans lequel nous étions, on nous vint querir avec des chaloupes, et on nous mit dans la ville.

Dantzick est situé sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule. Les plus grands vaisseaux viennent dans les rues qui sont faites en canaux; son entrée est défendue par une très-bonne cita-

delle qu'on appelle *Mund*. Elle est sous la protection du roi de Pologne; mais, quelque ostentation que ces messieurs fassent de leur liberté, ils n'en ont que le nom, et leur protecteur peut bien passer pour le maître. Ils ont depuis quatre ans perdu quantité de leurs priviléges, à l'occasion d'un certain docteur *Strof*, qui excita comme une espèce de sédition. Le roi y vint, et pour châtier les rebelles, il leur fit payer quantité d'argent. Les bourgmestres lui rendirent une starostie, appelée *Poschi*, qui était engagée pour vingt mille ducats. Il ordonna de plus que tous les procès qui excéderaient la somme de mille livres ressortiraient à la cour à Varsovie.

Dantzick est appelé *Gedanum* en latin, et le mot allemand est dérivé du mot de *Dantzen*, qui signifie *danser*. La cause de cette étymologie vient que certains paysans s'assemblaient ordinairement au lieu où elle est bâtie, et ayant dessein d'y bâtir une ville, ils demandèrent cette place à un évêque à qui elle appartenait, lequel leur accorda autant de terre qu'ils en pourraient entourer en se tenant par la main, et faisant un rond en forme de danse.

Dantzick paye soixante mille écus ou environ au roi de Pologne : il a des commis aux portes pour partager les douanes. Le gouvernement de la ville est triple. Le premier État est de quatre bourgmestres, qui sont tirés des familles patrices, et de treize conseillers. Les bourgmestres président l'un après l'autre, d'année en année, et le sont toute leur vie, aussi bien que les conseillers. Le second est de vingt-quatre échevins, et le troisième de cent hommes.

Le trafic principal de cette ville est en blés qui descendent de Pologne sur la Vistule, de cire, d'acier et d'ambre, qui se pêche sur son rivage jusqu'à Memel. Il est vrai que cette pêche appartient au marquis de Brandebourg, qui l'afferme plus de soixante mille écus. Lorsque le vent est grand, c'est alors que la pêche est meilleure, et c'est pour lors aussi que les gardes que les fermiers entretiennent rôdent sur la côte avec plus d'exactitude; et il est défendu sur peine de la vie d'en prendre le moindre morceau. Il est tendre

quand il n'a pas pris l'air, et on y peut graver un cachet : il y a plusieurs morceaux dans lesquels on trouve des mouches. Je me suis étonné quand on m'a parlé du grand trafic qui se faisait de cette marchandise; et comme je m'en étais peu servi, je croyais que les autres n'en consumaient pas davantage que moi; mais j'appris en même temps qu'un des grands trafics des Hollandais aux Indes était en ambre, où il s'en consume furieusement. Un grand seigneur indien brûlera quelquefois dans une magnificence pour plus de vingt mille écus d'ambre, et l'odeur n'en est seulement pas agréable : elle est aussi fort saine, et est bonne pour guérir les maux de tête.

Ils trafiquent aussi en cendres, en miel et en litharge.

Les fortifications de la ville sont fort bien entretenues, et servent autant à l'embellissement qu'à la défense de la ville. La porte appelée *Hœdor* est d'une très-juste symétrie, et je n'en ai guère vu de mieux proportionnée. Nous remarquâmes dans la ville les rues, qui sont assez larges, mais embarrassées par de grands balcons qui en occupent la moitié. On voit au milieu de la grande place une fontaine qui représente un Neptune de bronze. Les maisons sont fort propres et bien meublées.

L'arsenal est assez grand, et garni de plusieurs belles pièces de canon; mais la grande église est un vaisseau également admirable par l'élévation de la voûte comme par la charpente. Il y a un certain trou dans lequel les luthériens ont jeté tous les saints et tous les ornements qu'ils trouvèrent dans l'église catholique, qu'ils appellent l'*enfer*.

Les catholiques ont trois ou quatre églises servies par des jésuites, des jacobins, des carmes, et des carmélites; et je ne fus jamais plus surpris que la première fois que j'entendis la messe. Lorsque le prêtre fut sur le point de lever Dieu, je fus plutôt instruit de l'action qu'il allait faire, par le cliquetis des soufflets que se donnaient les assistants, que par le bruit de la sonnette, qu'il était impossible d'entendre. Il y a peu de gens plus dévots en apparence que les Polonais; ils sont très-

religieux observateurs des jeûnes commandés par l'Église : ils ne mangent point de beurre les jours maigres; mais seulement de l'huile de graine de lin. On ne peut avoir de viande les vendredis, et il y aurait du péril d'en manger en Massovie; et un Polonais croirait faire une bonne action s'il tuait un homme en cet état.

Il y a de remarquable à Dantzick le moulin à trente roues, qui rend un ducat toutes les heures à la ville. Dans la grande église est un tableau merveilleux d'un peintre flamand, qui, allant à Rome, fut pris des corsaires turcs, et depuis repris des chrétiens. Il s'appelait Jean Du Chêne, d'Anvers; et il a si bien représenté le jugement, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus fort. Je n'ai jamais vu de peinture plus achevée : il est vrai que la justesse du dessin ne s'y trouve pas dans toute sa proportion. On dit qu'un électeur de Brandebourg en voulut donner cinquante mille écus. Nous montâmes au haut du clocher, d'où nous aperçûmes toute la ville, et la mer qui en est à une demi-lieue. Elle approche assez de la grandeur d'Orléans, mais les maisons y sont plus serrées, et il y a beaucoup plus de peuple.

Pour les dames, il leur faut rendre justice, je n'ai guère vu de pays où elles fussent plus généralement belles. Elles y sont toutes fort blanches et ont beaucoup d'agrément. Les femmes de messieurs Mathis sont des plus jolies, et particulièrement la jeune, qui peut passer pour une beauté achevée.

Nous remarquâmes la danse polonaise, qui est toute particulière. Les valets marchent devant, et les maîtres les suivent : ils ne font presque que marcher.

Il y a des bœufs en ce pays d'une grosseur et grandeur prodigieuse : ils viennent de la Podolie, qui appartient aux Turcs, ou de l'Ukraine, dont la meilleure partie leur appartient aussi. Cette province d'Ukraine est habitée par les Cosaques. Le pays est si bon, qu'il suffit d'y semer une fois pour trois ou quatre ans : ce qui tombe de l'épi en le coupant suffit pour semer les terres, et ceux qui veulent les ensemencer deux fois recueillent de même; il y a peu de meilleurs pays : il est présentement habité par des Cosaques.

Nous apprîmes à Dantzick que M. de Béthune était fort aimé des Polonais, et extrêmement généreux. Dans l'élection du roi d'à présent, pas un général de Lithuanie s'opposait à sa promotion, et voulait le prince de Lorraine ou celui de Neubourg[1]. Le prince de Lorraine a épousé une princesse, Marie, douairière, reine de Pologne : mais il n'était pas porté par la France.

Le roi Michel Coribut Wesnowiscky fut élu roi comme par dépit de ce qu'on ne pouvait s'accorder avant que d'élire un roi[2]. Il recevait une pension de cinq mille livres de la reine pour son entretien. Il mourut fort à point, car les Polonais étaient délibérés à le déposséder. Ses funérailles furent faites avec celles du roi Casimir, qui mourut à Paris.

On a proposé plusieurs fois M. le prince de Condé dans les diètes pour être roi ; mais les Polonais le craignent trop : ils appréhendent extrêmement qu'il ne voulût entreprendre quelque chose sur la liberté polonaise, dont ils sont extrêmement jaloux. Le comte de Saint-Paul mourut deux jours trop tôt, et n'eut pas le plaisir de se voir roi pendant sa vie. Il avait été reçu d'un commun consentement : mais le ciel en avait ordonné autrement. Les Polonais firent quelque difficulté pour couronner la reine, à cause que la douairière était encore vivante, et voulaient soulager l'État, qui ne pouvait entretenir deux reines ; mais le roi fit si bien qu'elle fut couronnée peu de temps après lui.

Les starosties sont des gouvernements de province ; le roi les donne aux gentilshommes et ne peut leur ôter.

Les villes envoient des députés aux diètes que le roi convoque quand il lui plaît ; et le moindre de ces gentilshommes et de ses envoyés peut rompre une diète : car il y a une loi en Pologne qui

1. Cette leçon est conforme à l'édition de 1731. Dans les éditions faites depuis, on lit : Dans l'élection du roi d'à présent, pas un général de Lithuanie *ne* s'opposait à sa promotion, *mais les autres voulaient* le prince de Lorraine, ou celui de Neubourg.

2. Cette leçon est conforme à l'édition de 1750 et à toutes les éditions modernes. Dans l'édition de 1731, on lit : *Avant que d'être roi.*

dit que les affaires s'y doivent faire *non pluralitate votorum, sed nemine contradicente.*

Les waivodies ou palatinats sont plus que les starosties : ils sont subdivisés en starosties.

La palatine de M. Vaubrenic, appelée *Boncoschi,* fut abusée par un gentilhomme polonais, qui l'abandonna, et fut reçue et menée en France par lui. Madame la marquise de Bressoi, sa tante, fut chassée de la cour et éloignée de la ville par les menées de la reine, qui appréhendait les engagements du roi, et qui sentait quelques atteintes de jalousie : l'histoire dit que c'était *Seinkamer*, dite la Wolget.

Nous vîmes, le jour que nous partîmes, le grand M. Evelius, professeur en astronomie, un des savants hommes du siècle, et qui reçoit des pensions de quantité de princes, et particulièrement du roi très-chrétien. Cet homme nous fit voir tous les ouvrages que le feu avait épargnés. Il nous raconta les larmes aux yeux les pertes qu'il avait faites, il y avait deux ans, par un incendie terrible qui avait consumé plus de quarante maisons, et qui avait malheureusement commencé par la sienne.

Il y a près de cinquante ans que ce grand homme travaille et le jour et la nuit. La nuit il s'emploie à observer les astres sur le haut de la maison avec des lunettes de plus de cent quatre-vingts pieds de longueur, et le jour à réduire en écrit ce qu'il a remarqué pendant la nuit. Entre plusieurs choses extrêmement doctes dont il nous entretint, nous apprîmes qu'il était de l'opinion de Copernic, et il nous dit que c'était une chose tout à fait absurde de croire que le ciel tournât autour de la terre, par plusieurs démonstrations dont il nous convainquit. Il nous montra à ce sujet un globe terrestre et céleste, qui prouvait merveilleusement ce qu'il disait. Il nous dit pour une de ses meilleures raisons, qu'il remarquait toujours en un temps une même distance entre la terre et les étoiles fixes, qui sont attachées, aussi bien que le soleil, au firmament, et que dans un autre temps il s'en trouvait beaucoup plus éloigné : ce qui lui faisait connaître que le mouvement était dans la terre, et non dans les cieux. Et là-dessus,

lui ayant dit que cette opinion était condamnée parmi nous comme hérétique, il nous dit que le Père..... confesseur de Sa Sainteté, lui avait écrit à ce sujet, et qu'il lui témoignait que l'Église condamnait cette opinion jusqu'à ce qu'elle fût prouvée; mais que lorsque quelqu'un l'aurait éclaircie, il ne trouverait aucune difficulté à suivre l'opinion la plus probable. Dans les observations qu'il fit d'abord dans ce mouvement de la terre, et dans cette approche ou cet éloignement des étoiles, il crut s'être trompé, comme il nous dit, dans son calcul; mais ayant pendant cinquante ans de suite remarqué la même chose, il ne faisait aucun doute de son opinion.

Il nous dit aussi avoir trouvé la libration de la lune, que personne avant lui n'avait connue, et nous assura que cette connaissance lui avait été d'un très-grand secours pour tous ses ouvrages, dont la quantité surpasse l'imagination. Il en a dédié presque à tous les princes de la terre, pleins de planches faites de sa propre main : il nous les fit toutes voir, et aussi quinze gros volumes, comme la Vie des saints, pleins de lettres que les plus savants de l'univers lui avaient écrites sur quantité d'opinions.

La lune est un corps rond, plein de bosses et de concavités : il l'a dessinée plusieurs fois, et a donné des noms particuliers aux montagnes et aux endroits remarquables qu'il y a observés; il y a même remarqué des mers, non pas qu'il y ait de l'eau dans la lune, mais une certaine matière qui paraît tout de même que de l'eau. Il travaille présentement à faire un nouveau globe sphérique dans lequel il doit faire paraître toute la science qu'il s'est acquise pendant plus de cinquante ans : il y est aidé par le roi, à qui il prétend le dédier. Il nous montra les plus beaux instruments de géométrie que j'aie jamais vus, et un morceau d'ambre sur lequel il a imprimé lui-même un cachet, sortant de la mer, lorsqu'il était encore assez mou pour souffrir l'empreinte : car du moment qu'il a eu de l'air, il demeure dur comme nous le voyons.

Le marquis de Brandebourg a fait présent d'une chaise d'ambre à l'empereur, qu'on dit être

la plus belle chose du monde, et un miroir à M. le Dauphin, qui passe pour un chef-d'œuvre. Ce prince est sans difficulté le plus puissant de toute l'Allemagne. Son pays a plus de deux cents milles d'Allemagne d'étendue; et la seule province de Prusse, dont il n'a qu'une partie, lui rapporte vingt-six mille écus par mois. Il fit un festin cet été dernier, lorsqu'il était à Pirmont, dans lequel il dépensa, à ce qu'on dit, cinquante mille écus : il s'y trouva quarante personnes royales, c'est-à-dire de familles royales ou souveraines. Les deux reines de Danemarck et le prince George s'y trouvèrent. Sa cour est plus splendide que pas une autre d'Allemagne; et si la qualité de roi lui manque, le cœur, la cour, et les revenus d'un roi, ne lui manquent pas.

L'électeur de Brandebourg s'appelle Frédéric-Guillaume, grand chambellan de l'empire, et a épousé Louise Henriette, fille du prince d'Orange Frédéric-Henri. Il a un prince d'environ quinze ans, qu'on appelle *Court-Prince;* il est de la religion calviniste. Nous logeâmes à Dantzick chez Payen, *in Schyper Gulden Hans*. Nous y connûmes M. Macé, horloger, qui avait demeuré longtemps à Constantinople, et qui y acheta sa femme, qui est de Dantzick : l'histoire en est assez plaisante. Ce Polonais nommé... qui a son frère référendaire, et qui avait été avec son père ambassadeur à la Porte.

Nous entretenions correspondance avec le Transylvain Michel Apaffi, et la France lui donnait beaucoup d'argent pour donner passage sur ses terres à soixante mille Français, et autant de Tartares, qui faisaient diversion des troupes de l'empereur, et que nous soudoyions dans ces dernières guerres. Le duc de Transylvanie est élu par les États du pays, et confirmé par le Turc, auquel il paye tribut. Il jure à son avénement qu'il maintiendra dans le pays l'exercice libre des cinq religions, qui sont : catholiques romains, grecs, luthériens, calvinistes et anabaptistes. Il reçoit tribut des princes de Moldavie et de Valachie.

Le défunt prince de Transylvanie s'appelait Ragotzki, du royaume de Hongrie; et son prédé-

cesseur, Bethlem Gabor, qui épousa Catherine de Brandebourg.

Nous partîmes de Dantzick le mercredi 29 octobre pour Varsovie, dans une petite calèche couverte, pour vingt-quatre écus de la monnaie du pays, qui font environ vingt livres[1] de France. Nous passâmes en sortant par un très-grand faubourg, d'une lieue d'Allemagne de long, qu'on appelle Schotland. Le chemin est très-beau, et le pays très-bon, et les hôtelleries fort misérables; mais on ne s'aperçoit point de cette misère, parce que c'est la mode en Pologne de porter tout avec soi, et même son lit; car on ne trouve dans les hôtelleries que ce qu'on y porte. Cette manière a sa commodité et son incommodité; ce qu'il y a d'incommode est le long attirail qu'il faut traîner après soi; mais aussi il y a cela de commode, que l'on mange toujours quelque chose de bon, et que l'on est toujours couché dans son lit; ce qui est une grande commodité pour un voyageur qui est bien aise d'avoir la nuit le repos, après avoir fatigué tout le jour : cette seule pensée lui adoucit les difficultés du chemin.

La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les gentilshommes viennent tout enlever chez le paysan, et le payent le plus souvent en coups de bâton. Tous les paysans sont nés esclaves, et la puissance des seigneurs est si grande, qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort; et lorsqu'un gentilhomme a tué un de ses paysans, il en est quitte pour payer le... qui vaut environ sept francs de notre monnaie, et cela sert à le faire enterrer.

Les terres ne se vendent pas à l'argent, mais par la quantité de paysans qui demeurent dessus. Ils sont obligés de travailler cinq jours la semaine pour leur seigneur, et le sixième pour eux et pour leur famille, qui est misérable plus qu'on ne saurait dire. Il arrive bien souvent que les seigneurs ayant besoin d'argent vendent la liberté à leurs vassaux pour une certaine somme d'argent; mais

1. L'écu de Prusse valait environ quatre francs, je présume qu'au lieu de : « *environ vingt livres de France,* » on doit lire : *environ quatre-vingts livres de France.*

sans cela, il ne lui est pas permis d'aller habiter ailleurs, et un paysan qui serait trouvé en fuite serait infailliblement massacré de son maître. Cette domination s'étend sur les femmes comme sur les hommes, et même un peu plus loin; et si le paysan a une jolie fille, le gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du seigneur.

Nous passâmes par Graudenz, assise sur la Vistule, le magasin des grains qui descendent sur cette rivière à Dantzick, à Culm, où nous entendîmes la messe le jour de la Toussaint, dans une fort belle église; et à Thorn, ville d'un aspect fort agréable, et qui pour cela est appelée *die Schenste*, la jolie.

Thorn est une ville libre sous la protection du roi de Pologne, comme Dantzick, et elle est la capitale de la Prusse royale. Elle est presque dans le milieu du chemin de Dantzick à Varsovie. Le gouvernement est presque semblable à celui de Dantzick, excepté que les quatre bourgmestres s'y renouvellent tous les ans, quinze jours avant Pâques, au dimanche de *Judica*. Ces quatre bourgmestres sont élus; mais le burgrave, qui est le chef, est nommé par le roi de Pologne. Nous allâmes voir la maison de ville, qui est assez magnifique; et dans la salle des magistrats sont les portraits des rois de Pologne, depuis Casimir IV, qui régna quarante-cinq ans. A celui-ci succéda *Joannes Albertus*, qui tint le trône huit ans, et fut suivi d'Alexandre, qui vécut cinq ans dans la royauté, et Sigismond Ier y resta quarante et un ans après lui. On élut ensuite Sigismond Auguste, qui demeura roi pendant vingt-quatre ans; mais son successeur Henri III, qui fut depuis roi de France, n'y fut que trois mois. Ce prince reçut deux couronnes, et avait pour devise, *Manet ultima cœlo*; et d'autres changèrent *cœlo* en *claustro*. Après lui vint Étienne, qui régna dix ans, et Sigismond III, roi de Suède et de Pologne, lui succéda. Le premier royaume lui fut enlevé par Charles IX, son oncle, pendant qu'il était en Pologne. Ce prince fut élu roi de Suède, et s'obligea dans son élection de venir passer chaque cinquième année à Stockholm; mais n'ayant pu tenir sa parole, à cause des guerres continuelles qu'il avait à sou-

tenir contre les Turcs, les Tartares et les Moscovites, il délibéra d'y envoyer un sénat, composé de quarante jésuites, qui représenterait sa cour : ce sénat fut reçu magnifiquement à Dantzick, et s'embarqua pour Stockholm ; mais la nouvelle en étant venue, le conseil s'assembla, où présidait Charles, oncle du roi, qui dissuada les Suédois de recevoir un gouvernement de prêtres, et le vaisseau étant à la rade, il alla avec une vingtaine de vaisseaux, sous prétexte de le recevoir, et ayant fait une salve un peu trop forte sur le vaisseau de la société, il le coula à fond, sans vouloir sauver aucun Jésuite, dont il se moquait en leur criant, *qu'ils fissent des miracles comme au Japon, et qu'ils marchassent sur les eaux.*

Sigismond perdit ainsi sa couronne de Suède, que son oncle recueillit ; et sachant bien qu'il n'y a point de meilleur moyen pour fomenter une guerre sous le manteau de la religion, il chassa tous les prêtres, et introduisit en leur place les luthériens. Il soutint une guerre en 1604, contre son oncle, qui dura deux ans ; mais le roi de Pologne ne put rien faire à cause de la diversion qu'il fallait faire contre les Tartares, qui le pressaient vivement d'un autre côté.

Cela n'a pas empêché que les rois de Pologne, depuis Sigismond III, n'aient joui du titre de rois de Suède jusqu'à Jean-Casimir, dans sa dernière pacification, qui se fit à Oliva, proche Dantzick, où il fut arrêté que Jean-Casimir, étant le dernier de sa branche, condescendrait à jouir seulement de ce titre durant sa vie envers tous les princes du monde, qui lui donneraient ce titre, à la réserve des Suédois.

Sigismond eut deux fils, qui tous deux succédèrent à la couronne : l'aîné était Uladislas IV, qui régna quinze ans. Ce fut sous son règne que se fit cette célèbre entrée des Polonais dans Paris, pour demander la princesse Marie pour leur reine. Uladislas étant mort, son frère Casimir fut élu en sa place, et épousa la veuve de son frère, et régna dix-neuf ans, au bout desquels il remit la couronne, et alla passer le reste de ses jours en France, où il est mort. A celui-ci succéda Michel Coribut Wesnowiscky. Ce prince était bon, mais

trop; et les gentilshommes le méprisèrent si fort qu'ils lui mirent en tête de se retirer dans un couvent, comme il aurait fait, si la mort n'avait prévenu ses desseins. La reine en était consentante, parce qu'elle devait épouser le comte de Saint-Paul, que la plupart souhaitaient pour succéder à la couronne. Ce fut sous lui que Sobieski, qui n'était pour lors que grand maréchal, gagna la fameuse bataille de Cochin en Ukraine, entre le Niester et le Prut. Les Turcs étaient campés et bien retranchés sous la forteresse; et les Polonais, étant au nombre de près de quatre-vingt mille hommes, ayant passé le Niester le dimanche, se vinrent camper les jours suivants presque à la vue des Turcs. Le jeudi et le vendredi se passèrent en quelques escarmouches; et le soir de ce même jour, les Polonais chargèrent les ennemis. Cette attaque dura toute la nuit, et le samedi matin la défaite commença et ne dura que deux heures, pendant lesquels on tua plus de trente-huit mille Turcs, sans faire quartier à pas un.

Ussain Bacha, qui commandait l'armée turque, eut bien de la peine à se sauver avec deux mille hommes, qui restèrent seuls de toute l'armée, composée de plus de quarante mille hommes, et qui évitèrent par la fuite d'avoir le même sort que leurs compagnons. Le butin fut grand, et on l'abandonna tout entier aux soldats, excepté la tente d'Ussain, qui fut gardée fort exactement et envoyée au roi. Il n'y avait rien de si superbe que cette tente : elle paraissait plutôt une ville qu'un pavillon de guerre, et tous les officiers y étaient logés. Ussain Bacha repassa la rivière avec près de six mille hommes, mais le pont tomba lorsque toute l'armée était dessus, et plus de quatre mille furent noyés, sans qu'il restât autre espoir à ceux qui évitaient la cruauté de l'eau, que d'être taillés en pièces par leurs ennemis.

Le roi Michel reçut cette nouvelle avec bien de la joie, et cela causa sa mort, qui arriva huit jours après. Il y eut de grandes factions après sa mort, comme il arrive toujours en Pologne en semblables occasions. Sobieski était pour lors grand maréchal et grand général, et fit jurer à toute l'armée, avant que de la quitter, qu'elle

donnerait sa voix pour M. le Prince, quoiqu'il ne fût point aimé de la petite noblesse. M. de Beauvais fut envoyé de France; et soit que ce ne soit pas l'intérêt de la France que M. le Prince devienne roi, ou qu'il trouvât trop de difficulté dans l'esprit de la noblesse, il fit, en plein sénat, la plus belle harangue qu'on ait jamais entendue, faisant connaître à la république que, soit en reconnaissance des services passés, soit dans l'espérance de ceux qu'elle devait recevoir dans la suite, rien ne lui était plus utile que l'élection de *Sobieski*, qui, en effet, fut élu roi, et couronné ensuite à Cracovie, sous le nom de Jean III.

La douairière du roi Michel a depuis épousé le prince de Lorraine, qui avait plus de part que pas un autre à la couronne de Pologne, si la brigue de France eût été moins forte, et s'il n'était pas tout à fait de ses intérêts d'éloigner ce prince du trône, qui, par cette nouvelle puissance, serait en état d'entreprendre contre la France pour le recouvrement de son duché.

Quoique la Pologne soit liée à la France d'amitié, sans avoir néanmoins beaucoup à démêler avec elle, il est plus de ses intérêts de se tenir bien avec l'empereur, dont elle appréhende l'accroissement en Hongrie. On a vu, il y a environ deux ans, que les Polonais n'ignoraient pas cette maxime, lorsque M. de Béthune était en cette cour pour fomenter la rébellion des Cosaques, à force d'hommes et d'argent. La reine fit arrêter des recrues que M. de Béthune faisait passer chez les rebelles, vers les montagnes de Hongrie, par le palatin de Russie, pour faire connaître par là que la Pologne n'avait aucune part à tout ce qui se faisait de ce côté-là, et que tout venait de la part de la France, qui, par le défaut d'argent, laissa débander les troupes que commandait M. de Guénégaut. Ces troupes étaient composées de quelques Français, de Tartares, et de la plus grande partie des rebelles, qui, voyant qu'il y avait près de deux ans qu'ils n'avaient reçu de paye, se mutinèrent contre les généraux, contre lesquels ils tirèrent, et les arrêtèrent prisonniers dans un village où ils voulaient les massacrer.

Cette action du palatin de Russie, faite par

l'ordre de la reine, causa beaucoup d'altération dans l'esprit de M. de Béthune, qui fut un très-long temps sans aller à la cour, aussi bien que madame la marquise, qui ne se pouvait pas bien accorder avec la reine. M. de Béthune ne voulut pas moins de mal au palatin de Russie, petit général de la couronne, pour l'action qu'il avait faite, et lui fit même comme un défi, en lui disant que, s'ils étaient l'un et l'autre à la tête de cinq cents chevaux, on verrait qui l'emporterait; cependant, ils se sont raccommodés ensemble, et le palatin a fait présent depuis d'un beau cheval turc à M. de Béthune.

M. de Béthune était fort aimé des Polonais; il n'y a jamais eu d'homme qui ait mieux soutenu son caractère en Pologne que lui : il tenait toujours une table ouverte et avait plus de cent personnes avec lui. Il logeait au palais Casimir, bâti par la princesse Marie.

Les diètes se tiennent de trois en trois ans; deux se tiennent à Varsovie et une à Grodno ou Wilna, les deux plus remarquables villes de Lithuanie. Cette province a tous les mêmes officiers comme la Pologne, et le général Spas est grand général de Lithuanie. Il se disait dans le pays qu'il pourrait bien arriver que les Lithuaniens en feraient un roi. Ils se voient méprisés des Polonais et du roi même, qui n'a pas pour eux les mêmes égards: on appréhende qu'ils ne se rendent aux Moscovites. Ils demandent la guerre dans toutes les diètes; mais eux, non plus que les Polonais, ne sont guère en état de la faire.

Quand la guerre est déclarée, vous voyez toute la petite noblesse monter à cheval et se rendre à l'armée: elle y demeure tant que leurs provisions durent, qui consistent en une centaine de petits fromages durs comme du bois, une tinette de beurre, et quelque autre chose de cette nature, et lorsque cela est consommé et qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux, et sont ainsi fort peu en état de continuer la guerre.

La dernière diète s'est tenue l'année passée, et fut rompue par un petit gentilhomme, qui fut d'avis contraire. Ce fut pendant ce temps qu'arriva

l'affaire de messieurs les ambassadeurs, qui, revenant du château, furent insultés par quelques Polonais, qui avaient voulu prendre l'épée d'un page; celui-ci mit l'épée à la main, et quelques gentilshommes des carrosses ayant mis pied à terre, entre autres M. le marquis de Janson, apaisèrent tout. Les Polonais allèrent chercher du secours, et revinrent, avec près de trois cents personnes, fondre de nouveau sur les gens des ambassadeurs, avec des aubouches et des bardiches, en criant: *Zabi, zabi, fransleut: tue, tue.* Ceux-ci sortirent du carrosse et entrèrent chez le palatin de Russie, où ils se défendirent le mieux qu'ils purent contre cette multitude, que la présence des ambassadeurs ne pouvait arrêter, et qui n'empêcha pas que plusieurs des gentilshommes ne furent blessés, et quelques-uns demeurèrent comme morts sur la place.

Le roi vint le lendemain matin, *incognito*, chez messieurs les ambassadeurs, qui logeaient à Sainte-Croix, aux pères de la mission, pour pacifier les choses. Le palatin de Russie y vint aussi, et offrit tous ses gens aux ambassadeurs, pour en faire telle justice qu'il leur plairait. On envoya des envoyés de toutes parts à ces diètes: il y en avait de Perse, de Turquie et de Moscovie. Le Moscovite était conduit dans le carrosse du grand maréchal, attelé des chevaux du roi. Le Turc y était pour les limites qu'il fit planter, avec près de trente mille hommes, à sept lieues de Léopold, comme il voulut; car on n'est pas en état de lui rien contester: cela fit bien du tort à plusieurs personnes qui avaient des biens de ce côté-là, qu'on promit de récompenser d'ailleurs. Cette manière est assez bonne de planter des limites à la tête d'une armée.

La première charge de la couronne est celle de général, possédée par le prince Nitre, neveu du roi, quoique plus âgé.

La seconde est celle de grand maréchal, possédée par Lubomirsky.

Le palatin de Russie est petit général.

Le chevalier de Lubomirsky est grand enseigne.

Monsieur de Morstain, grand trésorier du royaume, sans être obligé à rendre compte : il est

puissamment riche, quoiqu'il ait été très-mal à son aise il n'y a pas huit ans.

Toutes ces charges se vendent par les possesseurs ; mais si elles viennent à vaquer par la mort, le roi en dispose.

L'archevêque de Gnesne, qui est aujourd'hui... est primat et premier prince du royaume, légat-né, et gouverne tout l'État pendant l'interrègne qui dure une année. La monnaie se frappe à son coin.

Il n'y a presque plus dans l'Europe que le royaume de Pologne qui soit électif. Le roi proposa dans la dernière diète de faire accepter son fils pour successeur ; mais les Polonais dirent qu'ils ne le reconnaissaient que comme fils du grand maréchal, et non pas du roi, parce qu'il naquit lorsque le roi n'était encore que grand maréchal. Les troupes se lèvent et se payent aux dépens de la république, qui n'entretient pendant le temps de paix que cinq ou six mille hommes pour garder les frontières des incursions des Tartares. Ils ont quelques régiments de hussards, qui sont des gens armés d'une manière toute particulière. Il n'y a point de hussard qui ne coûte plus de deux mille livres à équiper. Ils ont de gros chevaux et portent une peau de tigre sur l'épaule, les flèches et le carquois derrière le dos, la cotte de mailles sur la tête, le sabre, les pistolets et la demi-lance. Les valets de ces gens précèdent l'escadron à cheval une lance à la main, et, ce qui est assez particulier, c'est qu'ils ont des ailes attachées au dos, et vont fondre dans l'occasion au milieu des ennemis, et épouvantent les chevaux des ennemis, qui ne sont pas accoutumés à ces visions, et font jour à leurs maîtres qui les suivent de près. La république a aussi quelques Tartares, qu'elle entretient en temps de paix, qui sont comme les Suisses, et se donnent à ceux qui les veulent soudoyer. Ce sont au reste les plus méchantes troupes du monde, et ils firent bien connaître que leurs chevaux étaient meilleurs qu'eux, lorsque, apercevant les Suédois qui passaient la Vistule, ils aimèrent mieux les éviter que de les attendre, et abandonnèrent le roi Casimir qui n'eut que le temps de faire monter la reine en

carrosse, qui voyait de son château les Suédois qui passaient le fleuve et qui entrèrent dans Varsovie, et de l'autre les Polonais et les Tartares qui fuyaient plus vite que le vent. Ils ravagèrent toute la ville, conduits par Charles-Gustave, père du roi d'à présent, qui permit aux soldats qui voulaient emporter la belle colonne qui est à l'entrée de la porte de Varsovie, de le faire[1], s'ils pouvaient l'enlever sans la rompre.

Dans la dernière diète il fut résolu que l'on n'y allumerait point de chandelle, afin que l'on ne vît point ceux qui dormaient, parce qu'il arrivait bien souvent que comme les Polonais vont à la diète sur les trois ou quatre heures, en sortant de table, où ils ont bu plus que de raison, on prenait le temps, pour faire passer quelques articles, de les proposer lorsque ceux qu'on savait d'un sentiment contraire dormaient; ce qui passait n'étant disputé de personne : c'est pourquoi ils ont voulu bannir la lumière de leur assemblée, pour y augmenter davantage la confusion, si elle peut être plus grande, et pour ne pas voir ceux qui dorment.

Varsovie est en Mazovie, capitale de la haute Pologne, et le lieu où se tiennent les diètes, de trois en trois ans. Cette ville est assise sur la Vistule, qui vient de Cracovie et qui apporte bien des commodités de Hongrie, et particulièrement du vin le plus excellent qu'on puisse boire. Il n'y a rien de remarquable que la statue de Sigismond III, mise par son fils Uladislas, qui est à l'entrée de la porte, sur une colonne de jaspe sur laquelle les Suédois tirèrent plusieurs coups de canon. La figure est dorée de plus d'un ducat d'épais. La ville est très-sale et très-petite, et ne consiste proprement qu'en sa grande place, au milieu de laquelle est la maison de ville, et autour quantité de boutiques d'Arméniens, fort richement garnies d'étoffes et de marchandises à la turque, comme arcs, flèches, carquois, sabres, tapis, couteaux et autres. Il y a une très-grande quantité d'églises et de couvents. Nous vîmes le palais Casimir, bâti par la

1. Ces mots, *de le faire*, ne se trouvent point dans la première édition.

reine défunte, et présentement si délaissé, que tout y fond. Nous y vîmes plusieurs de ces chaises par le moyen desquelles on monte et on descend d'une chambre à l'autre. Ce fut de ce palais que la reine vit les Suédois passer la rivière qui en mouille les murs, et c'était là que demeurait M. de Béthune.

Nous allâmes rendre visite à M. Lubomirsky, grand maréchal, qui est un des plus riches princes de Pologne. Son père était généralissime, et eut de grandes jalousies contre Potosky, autre général, qu'ils assoupirent néanmoins par le mariage que fit Lubomirsky de son fils avec la fille de Potosky. Elle est morte, et ce prince a depuis épousé la fille du chambellan. Lubomirsky, père de celui-ci, prit les armes contre son roi et battit ses troupes plusieurs fois. Il était accusé de favoriser l'Autriche pour l'élection future, et d'appuyer ce grand parti de la confédération.

Ce seigneur nous fit voir toute sa maison avec une bonté particulière. Il l'a achetée depuis cinq ou six ans, et l'a eue à très-grand marché; elle s'appelle *Jesdoua*, et n'est qu'à une portée de canon de la ville. Ce prince fait travailler continuellement dans son jardin à des ermitages et à des bains qui seront très-beaux. Son palais est plein de quantité de beaux originaux, qu'il a amassés avec grand argent. Sa galerie est fort curieuse. Il nous fit voir une grande pièce qui lui était venue depuis peu d'Augsbourg, dans laquelle il y avait une horloge, un carillon, un mouvement perpétuel, et quantité d'autres choses : le tout était fait en forme d'un grand cabinet d'argent.

Il nous fit voir l'endroit où son grand-père avait remporté la première bataille contre les Turcs, à Choczim, où Osman était en personne, et où il demeura plusieurs milliers d'ennemis sur la place. Ce lieu est heureux pour les Polonais; ils y ont remporté deux signalées victoires, et particulièrement la dernière, qui a beaucoup contribué à la paix.

Nous allâmes au château, qui n'a rien de beau que les chambres du sénat, et celle de marbre, où est dépeinte la prise de Smolensko par les Polonais sur les Moscovites, où ils firent un grand

carnage, et prirent deux fils du grand-duc, qu'ils amenèrent prisonniers à Varsovie, où ils sont morts; et on leur a fait bâtir une chapelle qu'on appelle encore la chapelle des Moscovites, qui est devant le lieu où nous logions. Il y a dans le château une très-belle tapisserie relevée d'or, qui fut apportée de France par le roi Henri. Une partie fut engagée aux habitants de Dantzick, par Casimir, pour subvenir aux nécessités de l'État.

Le palais de M. Morstain, grand trésorier du royaume, est le plus superbe de tous, tant par la belle entente du dessin, que par la richesse des meubles qui l'ornent. Ce seigneur nous reçut chez lui avec toute l'affabilité possible; il nous fit voir tous les appartements de son palais, et quantité de tableaux qui sont dans sa galerie. Nous saluâmes madame la trésorière, qui est Écossaise, que nous trouvâmes avec le général de Béarn, qui a servi la France en Hongrie. M. Morstain a acheté en France la terre de Montrouge, de M. le marquis de Vitry. Il prétend que son fils, qu'on appelle M. de Château-Vilain, et la reine en dérision, Petit-Vilain, demeure en France, et possède tous les biens qu'il y a achetés; et ce qui restera en Pologne sera pour une grande fille qu'il a prête à marier. Il nous pria de manger chez lui.

On voit aussi la maison du palatin de Lublin.

Le général Spas est grand général de Lithuanie : il s'opposait fort à l'élection de Sobieski, mais on le gagna à force d'argent.

Il est défendu de tirer le sabre pendant les diètes, sous de grosses peines, et de se battre en Pologne, à trois lieues loin, où est le roi et le grand maréchal.

M. de Beauvais ne proposa dans sa harangue que le prince de Neubourg pour être élu, et ne se souciait pas qui fût roi, pourvu que ce ne fût pas le prince de Lorraine. Les élections des rois se font dans la campagne, où on bâtit une cahute de planches. On a vu au couronnement du roi d'à présent ce qu'on n'avait jamais vu, et ce qu'on ne verra peut-être jamais, un roi suivre le corps de deux autres dans la sépulture du roi Michel et du roi Casimir. Le couronnement se fait à Cracovie.

Le roi Michel était un petit génie, il ne se plaisait qu'à avoir des images et des montres; et demandant une montre à la reine, il dit qu'il voudrait en faire des boutons à son justaucorps. Quand il fut élu roi, la reine lui faisait une pension de cinq mille livres, M. Sericant lui en prêtait un tiers.

Les Polonais sont extrêmement fiers, et se flattent beaucoup de leur noblesse, qui la plupart est obligée de labourer la terre, tant elle est misérable. Un petit noble porte son sabre en labourant la terre, et l'attache à quelque arbre; et si quelque passant ne le traitait pas de *Mouche-Panier,* et l'appelât seulement *Panier,* qui signifie comme maître, il lui ferait mauvais parti.

Au reste, ils sont fort civils, et ont toujours les premiers la main au bonnet. Ils sont grands observateurs des jeûnes, et font des abstinences plus qu'on ne leur en commande. Quelques Polonais ne mangent point de viande le lundi et le mercredi; pour le vendredi, presque tous ne mangent point de beurre, et le samedi rien qui ait été bouilli, mais seulement rôti. Cette dévotion s'étend aussi sur les animaux; et notre valet ayant donné quelque chose de gras à un chien un samedi, l'hôtesse voulait le maltraiter, croyant faire une action méritoire.

Les Polonais font des dépenses considérables en enterrements, et les diffèrent longtemps par magnificence. Il y a des grands seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou six ans après leur mort, et sont en dépôt dans des chapelles ardentes qui coûtent beaucoup. Le jour de l'enterrement on fait entrer des hommes armés comme des anciens chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'église; et viennent en courant rompre leur lance au pied du cercueil.

La maison des Pères de la Mission, où les ambassadeurs logeaient, est assez étendue. Ils font bâtir une église qu'on appelle Saint-Croix; mais elle demeure là jusqu'à ce que quelque honnête homme achève de ses deniers ce que les pères ont commencé. Ils furent établis avec des religieux de Sainte-Marie par la reine défunte; ils se sont beaucoup agrandis, et l'évêque de Cracovie

les établit présentement dans son diocèse. Le supérieur n'y était pas; nous y vîmes le père Mumasan.

Les rebelles de Hongrie se sont révoltés, au sujet de la religion, contre l'empereur, qui ne voulait pas leur permettre la liberté de conscience.

Michel Apaffi est prince de Transylvanie. Il jure à son avénement de maintenir quatre religions dans ses États. Le plus grand plaisir de ce prince est de boire; et qui le peut faire est sûr de faire sa fortune. La capitale de Transylvanie est Cuisvar.

Le jeune prince, de six ou sept ans, est élevé dans les inclinations de son père, et porte toujours une bouteille à son côté en forme de bandoulière. M. Acakias a été résident fort longtemps en ce pays; c'est présentement M. du Verdet. Le chevalier de Bourges, qui en venait avec M. Acakias, qui était resté malade à Léopold, nous assura que dans un repas qu'il avait fait au résident, il avait fait attacher les cheveux à un esclave, et ayant passé un bâton au travers, il avait pris plaisir, pour divertir la compagnie, de le faire brandiller pendant tout le repas. Il le fit ensuite courir tout nu pendant dix-huit lieues, à côté du carrosse de la princesse Telechi[1] : c'est le grand ministre de l'État, et par les mains de qui tout passe. Le prince n'ouvre pas seulement une lettre et ne songe qu'à boire. Ce Telechi est l'homme le plus barbare qui soit au reste du monde; il y a plus de fers dans sa maison que dans Marseille. Telechi est le chef de l'armée et celui qui entretient les rebelles. Ce prince de Transylvanie rend quatre-vingt mille écus de tribut au Turc. Il a payé cette année double tribut, à cause que quelque Turc a été tué sur les terres du Transylvain.

Bethlem-Gabor fut le premier qui se rendit tributaire de la Porte pour dix faucons. Son successeur, Michel Basons, fut obligé de payer dix mille écus, et Ragotzki en paya vingt, et celui-ci quatre-vingts.

Nous fîmes le chemin de Javarow à Javarouf en

1. Tekeli.

six jours; il y a quarante lieues ou environ. Javarouf est le lieu le plus vilain, non-seulement de la Pologne, mais de tout le monde. La cour y demeurait cet hiver-là, à cause de la grossesse de la reine qui y devait faire ses couches. La cour s'arrête peu en un lieu : elle voyage continuellement et le plus agréablement du monde; car toute la Pologne est le plus beau pays de chasse que j'aie jamais vu, et ce voyage est une chasse continuelle. Nous eûmes l'honneur de saluer le roi, et de baiser la main à la reine, qui nous reçut avec la bonté qui est ordinaire à ce prince pour tout le monde, et particulièrement pour les étrangers. Il prit un plaisir singulier à nous faire réciter des particularités de notre voyage de Laponie, et ne cessait point de nous interroger. La reine n'était pas moins curieuse, et s'informait de toutes choses. Cette princesse est une des plus accomplies de l'Europe : elle a environ trente-huit ans; et la nature a pris plaisir de lui faire part de tous ses dons. Elle est la plus belle personne de la cour, la mieux faite, et la personne du monde la plus spirituelle : il suffit de la voir pour le connaître; mais on en est encore bien mieux persuadé lorsqu'on a eu l'honneur de l'entretenir. C'est elle qui a mis la couronne sur la tête du roi; et l'ambition, qui est le noble défaut des grandes âmes, était dans cette princesse au souverain degré. Ce fut elle qui inspira au roi de tâcher à monter sur le trône; et elle n'épargna pour cela ni argent ni promesses, et fit tant qu'elle en vint à bout, malgré les fortes brigues du prince de Lorraine : il est vrai que l'arrivée de M. de Beauvais ne servit pas peu. Il arriva la veille qu'on devait finir la diète, et proclamer le lendemain le prince de Lorraine roi. Il fit tant, dans le peu de temps qu'il avait, qu'il ménagea si bien les esprits qu'on prolongea la diète pour quelques jours, pendant lequel temps il eut le loisir d'agir aussi heureusement qu'il a fait.

La famille royale est la plus accomplie qui se puisse voir. Le prince aîné s'appelle *Louis-Henri-Jacob*. Le roi de France, la reine d'Angleterre et son grand-père, l'ont tenu sur les fonts. Ce prince est sur sa quatorzième année, et promet tout ce

qu'on peut espérer d'un grand prince : il est bien fait, danse bien, et parle quatre langues comme sa naturelle ; l'allemand, le latin, le français et le polonais. Il dit qu'il veut, pour satisfaire le roi, qui sait parfaitement ces langues, apprendre toutes les langues de l'Europe. La princesse, âgée de sept à huit ans, est très-jolie, et a été couronnée dans le ventre de sa mère. Le prince Alexandre, âgé de six ans[1], est le plus aimable des princes qu'on puisse voir; il y a encore le prince Amour, âgé de trois ou quatre ans. La reine est présentement grosse, et a eu quatorze enfants, et ne laisse pas d'être aussi fraîche qu'une femme de vingt ans, et se porte parfaitement bien. J'ai eu l'honneur de tenir le jeu du roi à l'hombre, de jouer avec lui, et pour comble de faveur, de manger avec lui à sa table, monsieur l'ambassadeur étant à sa droite, et moi à sa gauche. Le grand écuyer y était avec le *staroillat* de..... Nous accompagnâmes ce jour-là le roi à la chasse. La Pologne est un pays fait exprès pour ce divertissement : le mot le fait assez entendre; car *Poln*, d'où il vient, signifie *campagne* en langue esclavone. Mais les chasses ne se font pas de même qu'en France. On fait une enceinte de filets qu'on borde de soldats pour faire sortir le gibier par l'ouverture qu'on a laissée. On fait entrer dans cette enceinte quantité de chiens et de piqueurs pour les appuyer, qui font sortir tout ce qu'il y a dedans. Chacun prend son poste, éloigné l'un de l'autre de deux portées de mousquet, et lorsqu'il paraît quelque chose, soit loup, renard, chevreuil, etc., on lâche tant de lévriers, qu'il faut que l'animal soit bien fin s'il les évite. Nous fîmes une très-grande chasse ce jour-là : en moins de quatre heures on prit plus de dix chevreuils, trois loups, cinq ou six renards, quantité de lièvres ; mais ce qui rendit la chasse belle et sanglante, ce fut un sanglier de la grosseur d'un cheval, qu'on tua après qu'il eut tenu fort longtemps contre les chiens ; il en tua quelques-uns et en estropia plusieurs, blessa des hommes et des chevaux ; mais

1. Mort à Rome le 19 novembre 1714, à 37 ans, peu de jours après avoir pris l'habit de capucin, était donc né en 1677.

enfin on lui tira un coup d'arquebuse dont il mourut. On l'amena sur une charrette au roi, et tout le monde avoua qu'on n'avait jamais vu un si furieux animal. Il fallut un chariot pour reporter tous les chiens estropiés, comme on reporte les blessés après un combat.

Nous vîmes à la cour M. le marquis de Vitri, ambassadeur extraordinaire, qui nous reçut avec une bonté particulière. Nous n'eûmes point, pendant tout le temps que nous fûmes à la cour, d'autre maison ni d'autre table que la sienne. Nous vîmes chez lui M. de Valalé, son écuyer; M. Noblet, qui partit pour France le lendemain que nous fûmes arrivés; MM. Pelissier et Devilles, secrétaires; M. le marquis d'Arquien, à qui la reine donne vingt mille livres par an; c'est le rendez-vous de tous les Français pour le plaisir et pour le jeu; M. le comte de Matigny son fils, qui est capitaine de dragons, et à qui la reine donne deux mille écus. Nous vîmes, dans la maison de M. d'Arquien, M. d'Alerac, M. de Valalé, etc.

La reine a trois gentilshommes français, M. de Ryon, M. des Forges, et M. de Villars, qui a été exempt des Suisses de Monsieur. Il a fait une course en France.

Nous connûmes à la cour M. le grand écuyer, M. Jalonsky, vice-chancelier de la reine, homme d'esprit; M. Sarnosky, secrétaire du roi; M. Dalanty, Italien, secrétaire du roi; M. Dumon de l'Espine, valet de chambre.

C'est la coutume en Pologne de faire des présents aux jours de fêtes. La princesse Radzivil s'appelle Catherine[1]. Sa fête vint dans le temps que nous y étions; la reine lui fit un présent, et voulut qu'on dansât le soir à la cour.

Ces sortes de danses ne finissent jamais; et, depuis que l'on commence jusqu'à ce que l'on finisse, tout le monde danse ensemble, sans discontinuer, et le cavalier fournit avec la dame sans s'arrêter.

Ils ont une manière de danse à la russienne, qui est fort plaisante. M. le chevalier Lubomirsky, grand enseigne du royaume, la danse parfaitement bien.

1. 26 novembre.

On ne danse jamais davantage qu'aux mariages où le roi fait toute la dépense, pendant six ou sept jours que la femme ne demeure point chez son mari ; et le jour qu'on lui met entre les mains il traite tout le monde.

Les Polonais sont fiers, se flattant beaucoup de leur noblesse, et employant tout ce qu'ils ont pour avoir un beau cheval, un habit propre, et un sabre magnifique. Ils sont assez bien faits; mais les femmes ne leur ressemblent pas : à peine en trouve-t-on à la cour deux qui soient supportables. Ils se plaisent dans la quantité de valets; et les petits nobles qui n'ont pas de quoi vivre s'attachent auprès des grands.

Les femmes ne sortent guère, et vont embrasser la cuisse de leurs maris lorsqu'ils rentrent dans la maison. C'est la manière de saluer la plus ordinaire en Pologne, et on ne salue point les femmes de qualité autrement qu'en leur embrassant la cuisse. Il y en a de qui les embrassades sont un peu fortes, et qui sont bien aises de sentir ce qu'ils embrassent. Elles sont fort superbes en habits, et portent toutes de l'or et de l'argent. Leur habillement est un justaucorps d'homme sans être boutonné, et une jupe; elles portent des bottes comme les hommes.

Il n'y a pas au monde un pays plus plat que la Pologne : nous l'avons presque traversée tout entière sans avoir trouvé une seule montagne; ce qui fait que, le pays étant plat, il y a peu de ruisseaux, qui ne peuvent y couler, ce qui rend l'eau fort rare; mais en récompense ils font de très-bonne bière, et particulièrement celle de Varca, qui est renommée dans le pays pour la meilleure. Toutes ces grandes plaines sont semées de blé, et en fournissent à toute l'Europe.

Il n'y a point de place fortifiée dans la Pologne que Léopold, qui confine aux Turcs; encore sont-ce des fortifications à la polonaise, que les Français détruiraient de leurs regards. C'est par cette raison qu'ils prétendent assurer leur liberté; et n'ayant point de lieu pour se mettre à couvert, il faut qu'ils fassent des remparts de leurs corps. Ils sont sûrs de battre les Turcs quand ils voudront, comme ils ont toujours fait; mais avec

cela, ils ne laissent pas de perdre leur pays contre eux. Les Tartares sont les ennemis qu'ils redoutent davantage. Ce ne sont point des gens qui cherchent la gloire dans les combats; ils ne demandent que le butin dont ils vivent. Leurs troupes ne sont point en ordre : ils viennent fondre sur le camp des ennemis, prennent tout ce qu'ils peuvent, et, au premier coup de tambour, que le capitaine a à l'arçon de sa selle, ils se retirent, et reviennent un quart d'heure après d'un autre côté; en sorte qu'on les a toujours sur le dos, et par ce moyen ils désespèrent les ennemis, qu'ils molestent et arrêtent continuellement. Ils ont cela de particulier, qu'ils combattent en fuyant, et tirent des flèches par-dessus leurs têtes, qui vont retomber sur leurs ennemis. Ils font des courses fréquentes en Pologne, lorsqu'on ne leur paye pas les dix mille *cousuques* qu'on est obligé de leur fournir tous les ans, qui sont des robes faites de peau de mouton. Les Tartares, venant en course, feront de trente et quarante lieues en une nuit, mettant un petit sac plein de paille attaché à la tête de leurs chevaux, qui ne s'arrêtent point pour manger, et un morceau de viande qui cuit sous la selle; en sorte que, n'étant point avertis de leurs marches, ils prennent tout ce qu'ils trouvent dans la campagne, hommes, femmes, enfants, qu'ils vont vendre ensuite à Constantinople, par la mer Noire : mais ils ont cela qu'ils n'attaquent jamais les lieux qui sont enclos, et quarante mille Tartares n'attaqueront pas un méchant village, pourvu qu'il soit seulement fermé de planches, parce qu'ils appréhendent les embûches, et qu'ils ne veulent pas s'engager.

Les Polonais tâchent à ménager l'alliance des Tartares, et s'en servent, pourvu que ce ne soit pas contre le Turc, pour lequel ils se déclarent toujours, comme étant Mahométans, et s'étant rendus tributaires du Grand-Seigneur, à la charge que si la race ottomane venait à manquer, le kam des Tartares succéderait à l'empire.

Le roi Casimir en avait plus de vingt mille quand les Suédois entrèrent en Pologne; mais ils n'attendaient pas l'ennemi, et du moment qu'ils le savaient à dix lieues seulement près

d'eux, ils fuyaient comme s'ils l'avaient eu à dos.

La république entretient toujours sur les frontières sept ou huit mille hommes de troupes réglées, pour empêcher les courses des Tartares. Le roi n'entretient point ces troupes-là, mais seulement les éduques, les semelles et les janissaires. Les premiers sont habillés de bleu, avec de gros boutons et plaques d'étain, et un bonnet de feutre en tête. Ils ont le fusil et la bardiche, qui est une arme faite de cette figure...., et qu'on dit être très-bonne. Les semelles sont d'autres soldats armés de même; mais tous les janissaires sont Turcs, habillés comme des janissaires, tels que j'en ai vu en Turquie. Il arriva pendant la dernière diète une chose assez particulière : une compagnie turque de la garnison de Caminiek déserta tout entière, avec les armes, son drapeau, les caisses, et ses officiers, et vinrent offrir leurs services au roi de Pologne. Le roi agit pour lors en grand prince et avec son intrépidité ordinaire; car, malgré les sollicitations de la reine et de tout son conseil, qui lui persuadait de ne point prendre ces gens à son service, dans la conjoncture des affaires, où il y avait pour lors un ambassadeur turc à la cour, qui faisait appréhender, comme il y avait bien du vraisemblable, que ce ne fussent des espions (la suite a fait voir néanmoins qu'il était plus éclairé que tous les autres), il les a encore à présent, et leur donne double paye. Mais c'est une chose fort extraordinaire, de voir une compagnie tout entière déserter avec les officiers.

La plus belle milice des Polonais sont les hussards, les tavaches et les pansars, qui sont tous nobles. L'armure des hussards est quelque chose de singulier. Le roi a encore une compagnie d'environ cent reyters, qui le suivent partout.

Nous vîmes, à Vauroni, M. Acakias, qui revenait de Transylvanie; qui nous instruisit de ce pays, qu'il dit être distingué en Transylvains et en Saxons; que les premiers étaient les maîtres, et que les autres étaient comme les esclaves. Les Saxons sont des gens venus du pays de Saxe, et qui sont là comme les juifs, quoiqu'ils soient plus gens de bien que les autres. Les Transylvains

voyagent sans donner un sou, en logeant chez les Saxons; et lorsqu'en chemin faisant les nobles Transylvains ont pris quelque gibier, ils envoient un de leurs valets au marché avec, et les maîtres demandent du gibier pour le repas. Le pauvre Saxon est obligé de l'aller acheter du valet de ces maîtres, et de le payer ce qu'ils veulent. Tout le monde presque parle latin dans ce pays.

La langue polonaise est esclavone, comme en Moscovie et Tartarie, et il y a autant de différence entre ces langues, qui n'ont pourtant qu'une même source, comme entre l'espagnol et l'italien, qui dérivent du latin. Les langues vivantes dont on se sert dans l'Europe peuvent se réduire à deux, car je ne parle point des langues mortes, comme la grecque, l'hébraïque et la latine; et la langue arabique étant en Asie ce qu'est la latine en Europe, et avec cette langue on peut aller depuis le Bosphore jusqu'aux terres des Indiens les plus reculés. Il n'y a donc que deux langues matrices qui ont leurs dialectes; et ces langues sont la teutone et l'esclavone. L'esclavone est familière à Constantinople, et a pour principaux dialectes la russinique pour les Moscovites, la dalmatique pour les Transylvains et pour les Hongrois, la bohémienne et la polonaise, et quelques autres qui ont cours sur les Valaques, Moldaves et petits Tartares.

La teutone a trois principaux dialectes : le germanique, le saxon et le danois; et de ceux-ci sortent d'autres idiomes, comme l'anglais, le flamand, le suédois, etc. La langue grecque est morte, et moins corrompue que la latine, et se parle dans de dans l'Archipel, les îles l'Achaïe et dans la Morée. Il y a plusieurs autres petites langues matrices, qui ont fort peu d'étendue, comme l'albanaise en Épire et en Macédoine; celle des Bulgares pour la Servie, la Bosnie et Bulgarie; celle des Cosaques ou petits Tartares, le long des rives du Tanaïs; celle des Finlandais et Lapons; celle des Irlandais; la biscaïenne et la bretonne.

Nous partîmes de la cour après avoir pris congé de Leurs Majestés, le vendredi, et fûmes conduits par le sieur de Valalé. Nous passâmes le lendemain par Jéroslans, qui donne le nom à un

duché dont la moitié appartient à la reine. Nous vîmes quelques petites villes qui n'ont rien de remarquable. Nous fûmes, pendant le chemin, attaqués de trois voleurs. Nous étions dans notre carrosse enfermés de toutes parts à cause du vent; notre cocher, à qui ils dirent d'arrêter, n'en voulut rien faire et nous fit signe de prendre nos pistolets, ce que nous fîmes promptement, et sortîmes du carrosse le pistolet à la main, et le valet avec un bon fusil, qui les coucha en joue. Quand ils virent cette disposition, ils demeurèrent tout court, et nous regardèrent sans oser approcher. Nous continuâmes notre chemin à pied, le pistolet à la main; et comme il était tard, nous arrivâmes peu de temps après à l'hôtellerie, où ils envoyèrent deux de leurs compagnons, qui vinrent comme des passagers pour examiner notre contenance. Ils virent que nous apprêtions nos armes et que nous fûmes toute la nuit sur pied. Nous ne les connaissions point pour ce qu'ils étaient; et comme il était déjà tard, nous n'avions pu les remarquer, à cause de l'obscurité. Ils sortirent deux heures devant le jour, et nous nous disposions à partir, quand le cocher nous dit qu'il les avait vus se joindre à quatre autres, aux environs de la maison, et qu'ils avaient gagné le bois qui était à cent pas de là. Nous ne jugeâmes pas à propos de partir qu'il ne fût jour; et nous attendions qu'il fît clair, quand nous entendîmes passer quatre chariots avec deux bœufs chacun. Nous nous servîmes de cette occasion pour passer dans le bois; et comme il faisait clair de lune, nous fîmes prendre à tous les charretiers des bâtons blancs, qui paraissaient au clair de la lune comme si c'eût été des fusils. Nous passâmes ainsi sans qu'ils osassent nous attaquer, quoique nous entendissions siffler de tous côtés. On nous dit à la première ville que ce bois en était tout plein, et qu'il était difficile d'y passer sans être volé.

Nous arrivâmes à Cracovie le jeudi matin; nous eûmes de la peine à trouver à nous loger, car il n'y a point d'hôtellerie. Nous trouvâmes un Italien qui nous mena chez lui. Cet homme nous étourdit d'abord de son grand bruit, comme tous ceux de sa nation; il ne nous parlait que par mil-

lions, et par son équipage, ses chevaux et sa calèche. Nous ne fûmes pas longtemps à reconnaître le pèlerin pour le plus fourbe qui fut jamais. Sitôt que nous nous mîmes à table, il alla emprunter trois cuillères de bois chez son hôte, et nous dit qu'il avait donné les siennes d'argent à blanchir. On parla de sortir après le dîner, et, lui demandant s'il n'avait point d'épée, il nous dit qu'il était malheureusement tombé le jour d'auparavant, qu'il l'avait cassée en tombant, et l'avait donnée au fourbisseur. En considérant nos pistolets, il nous dit qu'il en avait une paire qu'il avait achetée à Amsterdam, qui tiraient deux coups, qui étaient chez l'armurier pour être nettoyés. Il nous avait dit qu'il nous mènerait dans sa calèche pour voir les mines; mais quand ce vint au fait et au prendre, il nous dit que sa calèche était peinte de frais, et qu'il y avait quatre de ses chevaux qui étaient boiteux. Mais ce qui fut de plus plaisant, c'est qu'il ne cessait pas de nous dire qu'il ne prétendait aucun argent pour le temps que nous logerions chez lui; et quand il fallut aller au marché, il vint nous demander un écu, disant qu'il avait changé tout son argent en lettres de change sur messieurs Pessalouki de Vienne. Il avait, disait-il, un procès qui lui importait, de dix mille francs, deux maisons dans la ville qui lui venaient de sa femme; et néanmoins il voulait s'en retourner avec nous le jour suivant, sans dessein de retourner jamais. Et lui demandant pourquoi il quittait un si beau bien et de si belles espérances : *Oh!* dit-il, *cela ne m'embarrasse pas; je ferai tout cela demain; je gagnerai mon procès, je vendrai mes maisons.* Nous reconnûmes fort bien toutes ses fourberies, mais nous voulûmes nous en divertir jusqu'au bout; et pour pousser la raillerie plus loin, je lui demandai s'il voulait me donner des lettres de change pour Vienne, que je lui donnerais de l'argent. A cette proposition, la joie commença à éclater sur le visage de notre fourbe; il se mit en devoir de faire les plus belles lettres de change que le plus célèbre banquier fit jamais; mais, par malheur, il ne se trouva ni encre ni papier dans la maison. Je lui demandai ensuite à voir les chevaux. Mon

coquin vit bien qu'il était pris pour dupe, et qu'il avait à faire à des gens aussi fins que lui. Je n'ai jamais vu un homme si consterné; et nous prenions plaisir à nous servir des termes dont il usait ordinairement : *Italiani non sono miga cril-loni;* et nous disions *France* au lieu d'*Italiani.* Nous lui remîmes en face une infinité de fourberies, de mensonges, de contrariétés, et nous eûmes le plaisir de confondre le plus grand fourbe du monde.

Cracovie est la première ville de la haute Pologne; infiniment plus belle, plus grande et plus marchande que Varsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de là. Son académie est fort estimée; elle fut fondée, il y a environ trois cents ans, par Casimir Ier, qui demanda des professeurs aux colléges de Sorbonne de Paris, qui furent les auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise. La pièce la plus recommandable de Cracovie est le château, situé sur une petite colline. Il est de grande étendue, mais sans forme ni sans aucune architecture. Ses chambres sont spacieuses, et ses plafonds superbement dorés, qui pourraient rendre ce séjour fort propre pour y loger un roi. On voit dans l'église du château les tombeaux des rois qu'on n'enterre point qu'un autre ne soit élu. On enterra le même jour le roi Casimir et le roi Michel, quand le roi d'à présent fut couronné à Cracovie, où ils viennent tous prendre la couronne.

Le corps de saint Stanislas est dans une châsse d'argent au milieu de l'église, sous un baldaquin. Ce saint, qui fut tué par un roi de Pologne, est cause que les Polonais vont la tête rasée, et qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, et quelques-uns le samedi; cela leur fut imposé pour pénitence, par un pape, pendant cent ans, et cette coutume s'est tournée en loi; car, bien que le temps de la pénitence soit expiré, ils ne laissent pas d'observer toujours ce jeûne et cette coutume de se raser la tête.

Il y a peu de villes, je ne dis pas en Pologne, mais dans toute l'Europe, où il y ait plus d'églises, de prêtres, et particulièrement de moines, qu'à Cracovie. Ils n'y sont pas moins riches et moins

respectés qu'en Italie; c'est ce qui fait qu'il y en a tant. Pour les églises, il faut rendre justice aux Polonais, et dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles soient belles et bien desservies. L'or y reluit de tous côtés; et on s'étonnera de voir une église dorée jusqu'à la voûte, dans un méchant village où l'on n'aura pas pu trouver un morceau de pain. Les plus belles églises de Cracovie sont le Dôme, dédié à sainte Marie, qui est au milieu de la place; les jésuites en ont aussi une très-belle, faite nouvellement à l'italienne; les Minimes et les Bernardins. La grande place est très-spacieuse, où les plus principales rues aboutissent, et particulièrement la grande, qui va rendre à Casimir, le séjour de tous les Juifs, qui ont là leur république, leur synagogue, et leur justice. Ces messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie, où ils sont l'excrément du genre humain, et l'éponge qu'on presse de temps en temps, et lors particulièrement que l'État est en danger. Quand ils ne seraient pas distingués par une marque particulière: en Italie par un chapeau jaune, en Allemagne par l'habit, en Turquie par le turban, en Pologne par la fraise, il serait impossible de ne les pas reconnaître à leur air excommunié et à leurs yeux hagards. Quelque riches qu'ils soient, ils ne sauraient sortir de cette vilenie dans laquelle ils sont nés, et qui fait horreur à ceux qui les ont vus, particulièrement en Pologne, dans les *carchemats* ou hôtelleries qu'ils tiennent dans toute la Russie noire, où ils sont trente ou quarante dans une petite chambre : les enfants sont nus comme la main, et les pères et mères ne sont qu'à moitié habillés. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation plus féconde; on trouve dans une boîte pleine de paille, dans un même berceau, quatre ou cinq enfants de la même mère, qui paraissent comme de petits corbeaux dans un nid, tant ils sont noirs et hideux.

Le tribut que les Juifs de Cracovie rendent à la république est de vingt mille écus. Ils donnent outre cela tous les ans trois cents ducats au roi, deux cents à la reine, cent au prince, et quantité d'autres menues dépenses qu'ils sont obligés de

faire tous les jours. Il y a quelques villes d'Allemagne où on ne les souffre point, et lorsque leurs affaires les y appellent, ils donnent un ducat pour la première nuit qu'ils couchent à la ville, deux pour la seconde, et trois pour la troisième.

Il en est de même à Varsovie, où ils n'ont point permission de demeurer que pendant les diètes; mais il n'y a sorte d'infamie qu'on ne leur fasse, et lorsqu'il s'en rencontre quelqu'un hors de ce temps, on lâche les écoliers dessus, qui ont droit sur leurs personnes; en sorte qu'il est aisé de s'imaginer s'ils passent bien leur temps entre les mains de ces messieurs.

Nous allâmes saluer M. le palatin de Cracovie, le premier du royaume, nommé Vicliposki, grand-chancelier de la couronne, et beau-frère du roi. Nous avions des lettres à lui rendre de la part de M. l'ambassadeur, et d'autres pour madame la grande-chancelière, de la part de la reine, et de M. le marquis d'Arquien, son père. Ce seigneur nous pria de manger chez lui : on y servit quantité de beaux poissons, car c'était un samedi, mais la plupart à l'huile; sur quoi il faut remarquer que les Polonais ne trouvent point l'huile bonne si elle ne sent bien fort, et disent, lorsqu'elle est douce, comme nous la voulons, qu'elle ne sent rien. La table des grands de Pologne est servie confusément. Les plats sont sans ordre et sans symétrie, et on les sert couverts. L'écuyer est au bout de la table avec une grande cuillère, qui sert tout le monde : il ne faut pas manquer d'avoir son couteau et sa fourchette dans sa poche, car autrement on court risque de se servir de ses doigts. M. le grand-chancelier a une fort jolie fille d'environ treize ou quatorze ans, et deux garçons qui la suivent de près.

Ce seigneur eut la bonté de nous envoyer un carrosse pour aller aux mines de sel de Vicliska, qui sont à une bonne lieue de Cracovie. Ce fut là où nous allâmes admirer les effets de la nature dans ses différentes productions. On voit au milieu de la place de la ville un hangar sous lequel on n'est pas plus tôt entré qu'on aperçoit une grande roue que des chevaux font tourner, et qui sert à élever les pierres qu'on tire de la mine.

Proche de cette roue est un trou carré de la largeur d'un très-grand puits, et revêtu de toutes parts de grosses pièces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par là que nous descendîmes dans cet abîme; mais avant que de faire ce voyage, on nous revêtit d'une manière de surplis. On remua quantité de cordes et de sangles qu'on attacha au gros câble les unes sur les autres. Cinq ou six hommes se disposèrent pour descendre avec nous, et allumèrent quantité de lampes, et d'autres entourèrent la bouche du trou, et commencèrent à chanter l'endroit de la Passion où sont ces paroles, *Expiravit Jesus*, et continuèrent encore sur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon sang se glaça; tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayèrent si fort, que j'eusse voulu être bien loin du lieu où je me trouvais; mais les choses étaient trop avancées, il fallut s'enterrer tout vivant et descendre dans cette sépulture. Un de nos guides se mit au bout du câble, la lampe à la main; je me mis ensuite sur ma sangle, au-dessus de sa tête; un de ces fossoyeurs se mit au-dessus de moi; mon camarade était au-dessus de celui-ci, et était surmonté d'un autre, la lampe à la main; celui-ci d'un autre, en sorte que nous étions plus d'une douzaine les uns sur les autres, enfilés à ce câble comme des grains de chapelet, dans une posture qui n'était point du tout agréable; car non-seulement on court le risque que le gros câble rompe, mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, et que celles des autres qui tomberaient sur vous ne viennent à rompre.

Nous descendîmes bien cent toises de cette manière, et nous nous trouvâmes ensuite dans un lieu vaste et extrêmement élevé, au milieu duquel nous trouvâmes une chapelle où on dit bien souvent la messe. On nous conduisit de là dans des routes sans fin, d'où l'on avait arraché le sel, qu'on tire en grosses pierres, que trois chevaux ont bien de la peine à traîner. Cette pierre est de couleur cendrée, et reluit comme des diamants. Elle n'est pas dure, et les petits morceaux qui sortent en la coupant se mettent dans des tonnes,

et sont ainsi vendus. Cette pierre est infiniment plus salée que notre sel de gabelle, et devient blanc lorsqu'on le pile : mais il s'en fait d'une eau qu'on tire dans des outres du fond de la mine, lequel étant cuit, il devient le plus blanc et le plus beau qu'on puisse voir. Nous descendîmes de cette carrière dans une autre, car il y en a sept les unes sur les autres ; et quand nous fûmes près de la dernière, nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce, la meilleure que j'aie jamais bue. C'est une chose des plus curieuses que j'aie vues de ma vie, de voir sortir et couler une eau sur des pierres de sel, sans en prendre le goût. On trouve aussi d'autres ruisseaux, mais les eaux en sont tout à fait salées. Après avoir bien descendu l'espace de deux heures, nous arrivâmes à la dernière carrière où l'on travaillait. On abattit pour nous une pierre que cinquante chevaux n'auraient pas traînée, et un seul homme arracha cette pierre du rocher d'une manière fort aisée. Quand cette pierre est tombée, ils la coupent en morceaux ronds de la figure d'une tonne, afin de la pouvoir rouler dans la carrière. Nous trouvâmes dans ce fond quantité d'hommes et de chevaux, qui travaillaient à élever l'eau par le moyen des roues qui sont faites pour cela.

On trouve dans cette mine du sel de différents prix, et des veines meilleures les unes que les autres. Le moindre s'appelle *ziclona,* le second *zibicoa*, et le meilleur de tous *ockavata*. Le premier se vend douze guldens de sckelons la tonne, qui pèse six cents livres, le second treize, et le dernier seize. Celui-là est semblable et transparent comme le cristal, et se coupe en petits carrés unis comme des glaces.

Nous fûmes près de quatre heures à marcher dans cette mine ; et on nous assura qu'un homme ne pouvait pas aller en tous les endroits de la mine en quinze jours de temps, tant elle a d'étendue. On voit pendre, tout le long des voûtes de cette carrière, de l'eau de sel pétrifiée comme les glaçons qui pendent aux gouttières ; et lorsque cela a pris un corps dur, assez pour être travaillé, on en fait des chapelets et d'autres petits ouvrages.

Nous remontâmes par le même escalier que nous

étions descendus, et je fus encore plus incommodé en remontant qu'en descendant; car la corde qui me portait, n'étant pas bien attachée au câble, glissait de temps en temps, et me causait de grandes frayeurs; et sans faire le fin, j'avoue que j'étais fort mal à mon aise, et je promis de ne plus retourner dans ces lieux souterrains. C'est assez d'avoir fait ce voyage une fois en sa vie.

Nous demeurâmes trois ou quatre jours, après lesquels nous partîmes pour Vienne. Nous passâmes par *Zator-Ozviensin*, et autres places de Pologne. En sortant de ce pays nous fûmes attaqués par trois voleurs, qui firent arrêter notre carrosse d'assez loin pour nous donner le temps de sortir le pistolet à la main; et ayant vu notre contenance déterminée, ils s'arrêtèrent, et réservèrent à prendre mieux leur avantage. Le lendemain ils envoyèrent deux des leurs dans l'hôtellerie où nous passâmes la nuit, qui y vinrent comme des passagers, et le lendemain ils partirent deux heures avant le jour, et allèrent trouver leurs camarades, qui les attendaient à deux pas de la maison. La servante les vit se joindre à quatre autres, et prendre le chemin du bois voisin. Elle nous en avertit, et nous ne laissâmes point de partir à la faveur de la lune, avec quelques charretiers qui passèrent par bonheur par là. Nous passâmes tout le bois à pied, le pistolet à la main.

VOYAGE D'ALLEMAGNE

La première ville d'Allemagne que l'on rencontre en Silésie, est..., qui dépend d'un prince particulier, qu'on appelle le comte Balthazar. Nous vînmes de là à Olmutz, siége d'évêché. Le palais de l'évêque, qui est seigneur spirituel et temporel, est un des beaux édifices qui se voient en Allemagne. Nous remarquâmes que la principale occupation des écoliers est d'aller la nuit de rue en rue, chantant pour demander l'aumône. Cela est commun avec tous les étudiants d'Allemagne.

Nous arrivâmes à Vienne le 20 septembre[1] : une partie de la cour en était absente, et il n'y avait que celle de l'impératrice douairière, qui est de la maison de Tirol. L'empereur était à Œdembourg[2], où se tenait une diète, à laquelle tous les palatins et grands seigneurs de Hongrie se trouvèrent, tant pour terminer les affaires des rebelles, qui durent depuis plus de quinze ans, que pour assister au couronnement de l'impératrice reine de Hongrie[3]. L'empereur arriva deux jours après à Vienne, et nous revînmes avec lui de Hongrie. Il devait passer tout l'hiver à Vienne, et de là à la diète de Ratisbonne.

Les Hongrois sont superbes et magnifiques en diamants. Le palatin de Hongrie, ou vice-roi, est

1. Ce doit être le 20 décembre 1681 ou le 20 septembre 1682. Mais d'Avrigny dit que la diète d'OEdembourg finit le 29 décembre 1680. L'*Art de vérifier les dates* ne la fait commencer qu'en avril 1682. C'est aussi avril, mai 1681, qu'adopte l'historien de Tekeli, 1692, in-12, pages 114-116.

2. OEdemburg est le nom allemand de *Sopron*, en latin *Sempronium*.

3. La diète d'OEdembourg, convoquée en février 1681, fut ajournée et commença le 28 avril 1681. Elle continua jusqu'à fin décembre. Le 30 décembre l'empereur signa quatre-vingt-deux articles. La reine Éléonore fut couronnée le 9 décembre.

le plus opulent; il a reçu depuis peu l'ordre de la Toison, du roi d'Espagne, vacante par la mort du président qui avait épousé la princesse de Holstein, où je me suis trouvé, et où tous les gens de qualité font le rendez-vous. Il avait administré longtemps les affaires de l'Empire, et depuis a été taxé et démis du ministériat. Abeley a pris sa place au gouvernement.

Les Hongrois ne sont pas grands, mais leur habit sert à les faire paraître de bonne mine, et les plumes de coq qu'ils portent sur la tête. Ils en portent autant qu'ils ont abattu de têtes de Turcs à l'armée. Leur pays est le plus abondant du monde en blés, en vins, en pâturages; mais il est présentement ruiné : le vin de Tokai est estimé le meilleur.

Vienne est la capitale de l'Autriche et le siége de l'Empire; elle fut attaquée en[1].... par le grand Soliman avec une armée de cent mille hommes, et fut obligé de lever le siége. Les armes du Turc, qui sont au-dessus de la tour de Saint-Étienne, font foi de leur belle résistance. Elles y ont été laissées, ou pour marque de cette action, ou par les articles de capitulation ainsi faits[2]. La ville de Vienne n'est pas grande, mais fort peuplée, malgré le ravage épouvantable que la peste y fit, il y a deux ans[3], qui enleva plus de deux cent mille hommes. Les rues en sont belles, et particulièrement celles du quartier des Seigneurs. Les églises y sont magnifiques, et particulièrement celle des Jésuites, qui y ont trois couvents, et qui sont les maîtres à Vienne. Ils ont un droit très-considérable à percevoir sur ceux qui entrent dans Vienne après huit heures en été et six heures en hiver: il faut donner quatre sous, et c'est un monopole furieux. Tout le beau monde s'assemble dans l'é-

1. 1529. Soliman, arrivé le 26 septembre devant Vienne avec 250,000 hommes, donna vingt assauts en vingt jours, et se retira le 14 octobre après avoir perdu 80,000 hommes. Un second siége, commencé le 14 ou 16 juillet 1683, fut levé le 2 septembre. Rocolles a écrit l'histoire de ces deux siéges.

2. Ces armes (le croissant et l'étoile) ont été retirées en 1683. (Voir le *Moreri* de 1759, au mot Vienne.)

3. Papon dit que la peste ravagea l'Autriche en 1679, ce qui porte à 1681 le passage de Regnard à Vienne.

glise Saint-Michel et Sainte-Croix; les cavaliers se mettent d'un côté, et les dames de l'autre. Nous y vîmes la sœur de Montecuculli, la comtesse d'Arach......., et pour cavalier Nostiche Bouquin....

Les jours de régal sont chez l'empereur de certains jours de réjouissance, où tout le monde se trouve superbement paré. Les pierreries n'y manquent pas; et je ne crois pas qu'il y ait un lieu dans le monde où il s'en trouve davantage. Ce sont les jours de naissance de l'empereur ou des impératrices.

L'empereur est fils puîné de Ferdinand III. Son frère aîné mourut archiduc à l'âge de dix-huit ou vingt ans; c'était un prince très-bien fait. L'empereur fut tiré des jésuites pour être mis en sa place; mais il était plus né pour le couvent que pour la cour.

Ferdinand III eut trois femmes. La première s'appelait Marie, fille de Philippe III, roi d'Espagne, dont il eut trois garçons. Le premier, comme j'ai dit, mourut roi des Romains, le second est l'empereur d'aujourd'hui; et le troisième est mort archevêque de Léopold.

La seconde femme de Ferdinand était de la maison d'Inspruck, qui mourut en couches fort jeune, et dont on voit le tombeau aux Dominicains.

La troisième, qui vit encore, et qu'on appelle l'impératrice Léonore, douairière, est de la maison de Mantoue, tante de la duchesse d'Yorck. Elle a deux filles : la première a épousé en premières noces Michel Coribut Wiénowieski, roi de Pologne, et a été depuis mariée au duc de Lorraine; la seconde a épousé, il y a environ deux ans, le duc de Neubourg, beau-frère de l'empereur.

L'empereur s'appelle Léopold-Ignace, fils de Ferdinand III, et de Marie, fille de Philippe III, roi d'Espagne. Il naquit le 9 de juin 1640, et fut élevé à la dignité impériale en 1659. Il a eu trois femmes, comme son père. La première était infante d'Espagne, fille de Philippe IV, sœur unique de Charles II, aujourd'hui régnant, et sœur de père de la reine de France, aujourd'hui régnante. Elle a eu une fille qu'on appelle l'archiduchesse,

âgée de quatorze ou quinze ans, qui est boiteuse.

La seconde était de la maison d'Inspruck.

La troisième est de la maison de Neubourg. Il y a environ quatre ou cinq ans qu'il épousa cette princesse, dont il a un fils âgé de quatre ans, qu'on appelle l'archiduc.

L'archiduchesse espérait bien épouser le roi d'Espagne, on dit même qu'on la salua reine à la cour pendant quelque temps. Il y avait toujours beaucoup de jalousie entre cette jeune archiduchesse et l'autre fille de l'impératrice douairière, qui a épousé le duc de Neubourg, comme ayant toutes deux les mêmes prétentions, et espérant l'une et l'autre épouser le roi d'Espagne; et la vieille impératrice se trouva bien surprise, apprenant le mariage du roi d'Espagne avec Mademoiselle, parce qu'on l'avait flattée que, si elle faisait déclarer l'empereur contre la France, sa fille serait reine d'Espagne; ce qu'elle fit avec succès, car elle a infiniment de l'esprit.

Cette princesse, voyant ses espérances frustrées de ce côté-là, chercha une couronne ailleurs, et tâcha à faire négocier son mariage avec le roi de Suède; mais la princesse de Danemarck était trop avant gravée dans son cœur pour pouvoir en être chassée : ainsi ne voyant plus de têtes couronnées, elle fut obligée d'épouser le duc de Neubourg; mais elle le traita avec des fiertés inconcevables.

L'archiduchesse d'aujourd'hui est nièce de cette princesse, et ont été souvent rivales. On ne voit point d'autre parti pour elle que le duc de Florence, la princesse de Saxe étant présentement mariée à l'électeur de Bavière.

L'empereur est archiduc d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême; il a le seul archiduché du monde, et ses enfants en portent le titre. On fléchit les genoux devant lui; et l'empereur même, faisant la révérence à l'autel, fléchit les deux genoux, sans néanmoins les porter à terre.

Le conseil de conscience de l'empereur est composé d'un capucin nommé le P. Emeric, évêque de Vienne, et du P. Richard, jésuite, Lorrain.

L'empereur est fort dévot; il ne se passe guère de jours qu'il n'aille dîner chez des moines ou des

religieuses. Quand il marche, c'est sans bruit; car il n'y a ni tambours ni trompettes. Ses gardes, appelés *Drabans*, au nombre de cent ou deux cents, la pertuisane en main, vêtus de noir, tous en manteau galonné de jaune, font une haie, au milieu de laquelle l'empereur passe dans son carrosse, qui est plutôt un coffre qu'autre chose. Il n'y a jamais personne à côté de lui, et l'impératrice se met dans l'autre fond.

Les chevaux sont harnachés avec des cordes, et le cocher est à cheval, depuis qu'il entendit sur son siége un secret qu'il alla révéler. Tous les cavaliers vont devant à cheval.

Avant que l'empereur soit élevé à la dignité impériale, il faut qu'il ait été élu roi des Romains, et il ne peut avoir ce titre qu'à l'âge de quatorze ans. Les empereurs sont élus et couronnés à Francfort, mais la couronne est à Aix-la-Chapelle.

L'empereur aime fort la chasse; je me trouvai à une qu'il fit au retour d'Œdembourg, où on tua quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sangliers à coups d'épée. Ceux qui sont près de l'empereur les tuent d'une loge qu'on lui prépare. On traite l'empereur de Sacrée Majesté. Il porte l'ordre de la Toison; mais il ne la donne point, et elle appartient seulement au roi d'Espagne.

Nous n'avons jamais d'ambassadeurs à Vienne, parce que l'Espagne aurait le pas, comme étant de la même maison. M. le marquis de Seleville était pour lors envoyé extraordinaire. Nous demeurâmes chez lui, et je jouai souvent avec la marquise; c'est une des plus spirituelles et vertueuses dames que j'aie connues. Nous y connûmes M. de Saint-Laurent, cousin de madame la marquise Pigorre. Le comte de Stirum nous donna plusieurs fois à manger.

Le comte de Staremberg est gouverneur de la ville; il voulut faire une affaire à messieurs de Marsillac et d'Alincour, parce qu'ils n'avaient pas dit leurs noms à la cour.

Vienne tire son nom d'une petite rivière qui passe entre le faubourg d'Isalu et la ville, laquelle venant à se déborder fait des ravages épouvantables. Le Danube y passe aussi. C'est le plus grand

fleuve de l'univers. Il prend sa source dans le.... et après avoir fait sept ou huit cents lieues de chemin, il va se jeter dans le Pont-Euxin par sept bouches. Son cours est contraire à tous les fleuves du monde; il va de l'occident à l'orient, et il n'y a que le Pô qui lui ressemble.

Le Louvre est un grand bâtiment carré, qui n'a rien de remarquable. Sa cour sert de manége. Les écuyers ont des degrés de bois pour monter à cheval.

LA PROVENÇALE

ŒUVRE POSTHUME

Dans la saison la plus agréable de l'année, Clorinde et Céliane, charmées de la douceur du temps, se proposèrent d'aller passer quelques jours à une terre d'Eurilas qui n'est qu'à trois lieues de Paris : elles y joignirent une amie communément appelée Mélinde, de qui la moindre qualité était d'être parfaitement belle; et, pour rendre la partie encore plus parfaite, elles en avertirent Cléomède, qui était depuis peu en affaire de cœur avec Mélinde. Cléomède était trop intéressé à embrasser une si favorable occasion, où l'amour et le plaisir l'invitaient, pour ne pas accepter avec joie le parti qu'on lui proposait : il le fit aussi; et cette belle troupe arriva le lendemain chez Eurilas, où elle trouva Floride, Artemèse, Damon et Lycandre, qui ne contribuèrent pas peu à former l'assemblée du monde la plus charmante.

Les divertissements qu'on prend à la campagne, la pêche, la chasse, le jeu, la promenade, étaient les plaisirs qui partageaient agréablement leurs journées. Un jour que cette belle compagnie se trouva sous un berceau de chèvrefeuille, qui est au bout du canal, attendant en ce lieu que la chaleur du jour fût passée, on se mit à parler d'abord des agréments de la campagne, quand on sort tout d'un coup de l'embarras et du tumulte de la ville. Le discours ensuite tourna sur les voyages; chacun en parla selon son goût : les uns n'aimaient rien tant que la variété des villes et des pays, et les autres étaient pour les aventures qui arrivent presque toujours à ceux qui voyagent. Céliane, là-dessus, joignant à sa satisfaction particulière le plaisir qu'elle ferait à toute l'assem-

blée, pria Cléomède de faire le récit des dernières aventures de Zelmis, qu'elle n'avait jamais sues qu'imparfaitement. Zelmis était connu de cette belle assemblée; il était ou parent ou ami de tous ceux qui la composaient; ce qui fit que Cléomède, ne différant pas à les satisfaire, commença en ces termes :

Je suis assez ami de Zelmis, mesdames, pour me flatter qu'il ne m'a rien caché de tout ce qui lui est arrivé, et assez persuadé de sa bonne foi pour vous assurer qu'il n'entre rien de fabuleux dans ce que je vais vous dire; c'est ce qui me fait espérer que les événements singuliers que vous y trouverez vous plairont infiniment davantage, puisque, s'ils ne sont pas racontés avec toute la délicatesse possible, ils seront du moins soutenus de la vérité.

Zelmis, revenant d'Italie, s'embarqua un soir assez tard sur un bâtiment anglais qui passait de Gênes à Marseille. Le vaisseau commençait à faire route, et Zelmis, triste et rêveur, la tête appuyée de son bras, regardait fixement la mer, qui ne lui avait jamais paru si agréable : elle n'était point dans ce calme ennuyeux qui ne la distingue pas même des étangs les plus tranquilles; elle n'était pas aussi dans cette fureur qui la fait redouter; mais on la voyait dans l'état que tout le monde la souhaite, lorsqu'un vent modéré l'agite, et comme elle était quand elle forma la mère des Amours.

Il s'abandonnait aux rêveries qu'inspirent ces vagues légères qui, venant à se briser contre le vaisseau, y laissent, pour marque de leur fierté, cette écume dont on le voit environné. Il songeait à l'aimable Elvire, qu'il aimait infiniment, et qu'il quittait peut-être pour jamais. Ne pouvais-je, disait-il en se plaignant, trouver dans ma patrie, si pleine de belles personnes, un objet qui pût m'arrêter? Fallait-il passer les mers pour aimer, et me faire si loin un engagement auquel il faut renoncer sitôt? Mais, reprenait-il après quelques moments de silence, je n'y renoncerai jamais; je vous aimerai toujours, belle Elvire; et quand vous m'auriez oublié, je me souviendrai toute ma vie que vous êtes la plus adorable personne du monde.

Il fut interrompu dans ces rêveries par une voix qui lui vint frapper les oreilles; la personne dont il parlait était à la fenêtre de la chambre du capitaine, et chantait tendrement un air provençal. Zelmis fut attentif à ce chant; et quoique le bruit du vaisseau l'empêchât de distinguer une voix qui lui paraissait si douce : Voilà, dit-il néanmoins en lui-même, l'accent de ma chère Elvire; mais, hélas! ce n'est pas elle : elle est bien loin d'ici, et je ne la reverrai peut-être de ma vie. Zelmis, qui n'était point encore entré dans la chambre du capitaine, eut envie de connaître la personne qui avait tant de rapport à Elvire dans la voix. Il aperçut en y entrant une jeune dame d'une beauté extraordinaire : son esprit éclairait dans ses yeux, et ses yeux vifs et pleins d'amour portaient dans le fond des âmes tous les feux dont ils brillaient; les grâces et les ris volaient autour de sa bouche, et toute sa personne n'était que charmes.

Je ne puis exprimer la surprise de Zelmis, quand il se trouva si inopinément dans le même lieu où était la personne qu'il adorait. Quel étonnement de se voir si près d'Elvire, quand il s'en croyait si éloigné! A peine en crut-il à ses yeux; mais ils avaient remarqué trop de charmes dans cette jeune personne pour s'y tromper. Zelmis n'avait des yeux que pour elle, et il ne connaissait dans le monde d'autres appas que les siens; mais, en la reconnaissant, que de désordre! que de trouble! que d'agitation! Quelle violence ne se fit-il point pour cacher en leur naissance tous les mouvements que cette rencontre imprévue lui causa, et que la présence d'un mari l'obligeait à étouffer! Quelle joie pour Elvire de retrouver Zelmis dans le temps qu'elle espérait moins de le revoir! et quelle contrainte d'en cacher les transports à son mari! Quel trouble pour ce mari qui reconnut Zelmis, que la jalousie lui avait trop bien fait remarquer, et qui se souvint alors de tout ce qui s'était passé à Boulogne, quand la passion de Zelmis pour Elvire commença!

Ce fut en effet ce lieu qui la vit naître; et ce fut là que Zelmis commença à goûter les charmes d'un amour naissant. On y fait pendant le carnaval des courses de chevaux et des tournois qui

sont renommés par toute l'Italie, où la noblesse des environs ne manque point de se trouver. Rien n'est plus galant que ces fêtes; tous les cavaliers s'efforcent de s'y faire distinguer par leur magnificence et leur adresse; et la présence des dames n'y excite pas une médiocre émulation. Le tournoi ne fut jamais plus superbe que le jour que Zelmis le vit, et les hommes y empruntèrent la figure des dieux pour le rendre encore plus célèbre. Neptune y parut suivi de ses Tritons; on y remarqua le dieu de la guerre au milieu d'une troupe de combattants, qui s'était défait ce jour-là de sa fierté ordinaire pour plaire davantage aux dames. Pluton même s'y situait avec un équipage tout infernal, mais qui n'avait rien d'effrayant.

Zelmis s'arrêta davantage à considérer une jeune personne qu'il reconnut Provençale à sa parole, et qui se trouva sur le même amphithéâtre où il était, qu'à regarder ce qui se passait dans la carrière. C'était la charmante Elvire : la voir et l'aimer fut pour lui une même chose; et la fortune, qui le favorisa dans ce moment, lui fournit l'occasion favorable de se faire connaître alors de cette jeune Provençale. Il y avait sur le même amphithéâtre quelques personnes, qui, en s'avançant pour voir avec trop de curiosité, empêchaient qu'Elvire ne vît commodément les cavaliers du tournoi. Zelmis s'approcha de ces gens-là, et leur ayant fait remarquer qu'ils incommodaient une dame qui était derrière eux, il les pria honnêtement de s'écarter et de laisser la place libre.

Zelmis, comme vous savez, mesdames, est un cavalier qui plaît d'abord; c'est assez de le voir une fois pour le remarquer, et sa bonne mine est si avantageuse qu'il ne faut pas chercher avec soin des endroits dans sa personne pour le trouver aimable; il faut seulement se défendre de le trop aimer. Elvire le vit, elle le trouva bien fait, elle conçut de l'estime pour lui, et le remercia en des termes les plus obligeants du monde. Elle disait les choses avec un accent si tendre, et un air si aisé, qu'il semblait toujours qu'elle demandât le cœur, quelque indifférente chose qu'elle pût dire; cela acheva de perdre le cavalier. Quand la beauté de cette Provençale ne l'aurait pas charmé, ses

paroles l'auraient rendu amoureux, et le je ne sais quoi, plus touchant mille fois encore que la beauté, le surprit, de sorte que sa passion naissante fut en ce moment-là au point où les plus fortes peuvent à peine arriver après beaucoup de temps. Elvire ne fut guère moins troublée de cette nouvelle vue; elle était inquiète d'avoir vu Zelmis, parce qu'il ne lui avait pas déplu; et elle le trouva aimable avant qu'elle sût qu'il l'aimait.

Zelmis ne fut pas longtemps à ressentir les effets de l'amour; il s'abandonna d'abord à cette rêverie si naturelle aux amants, qu'il trouvait agréable, en songeant qu'elle ne déplairait peut-être pas à sa nouvelle maîtresse, si elle la voyait et si elle en savait la cause. Il apprit qu'elle était arrivée depuis peu à Boulogne avec son mari, et qu'elle allait fort souvent chez la marquise Angelini, chez qui l'on faisait tous les jours des parties de jeu et de plaisir. Zelmis connaissait la marquise; tous les étrangers étaient fort bien venus chez elle; elle était de ces femmes qui font, pour ainsi dire, les honneurs de toute une ville. Il ne manqua pas de se trouver le lendemain chez elle : Elvire y vint aussi; mais elle y vint d'une beauté si achevée, que, quand Zelmis n'aurait pas commencé à l'aimer dès le jour précédent, il n'aurait retardé sa passion que de quelques heures : il se mit auprès d'elle pour jouer, et il lui dit cent choses agréables, sur lesquelles elle eut occasion de faire paraître son esprit.

Il ne fut pas difficile à Elvire de s'apercevoir de la passion de Zelmis; elle s'en aperçut même avec plaisir. Ses yeux qu'elle rencontrait toujours, ses absences pour le jeu, ses paroles qui ne s'adressaient qu'à elle, lui disaient assez ce qu'elle eût été fâchée de ne pas apprendre.

On quitta le jeu et l'on remit la partie au lendemain. Zelmis s'y rendit de bonne heure; mais comme il y vint dans une heure où il n'y avait encore que fort peu de personnes, il s'entretint quelque temps dans l'antichambre avec un cavalier qu'il ne connaissait point, et qu'il croyait Italien. Il était dans cette conversation quand la belle Provençale entra. Elle arrêta les yeux de tous ceux qui étaient présents, par son air et par sa bonne

grâce : elle était d'un air qui faisait qu'on ne regardait qu'elle dans les lieux où elle se trouvait. Zelmis la salua; et la personne avec qui il était, s'approchant de cette aimable dame, lui dit en souriant quelques paroles à l'oreille, auxquelles elle ne répondit que par un souris, et passa, sans s'arrêter, dans la chambre où étaient les dames.

Tout était faveur de la part d'Elvire; Zelmis souffrit impatiemment qu'un autre que lui en reçût, et s'approchant de ce prétendu rival : Que vous êtes heureux, monsieur, lui dit-il, de connaître particulièrement la personne qui vient de passer! qu'elle a de charmes! Vous l'aimez, monsieur, poursuivit-il, car il suffit de la voir pour en être charmé, et elle vous a reçu d'une manière à faire croire que vous ne lui êtes pas indifférent. Vous ne vous trompez pas, répondit l'inconnu; je l'aime, je suis même assez heureux pour pouvoir me flatter d'en être aimé. Quel poison pour Zelmis que les paroles de cet inconnu! elles le jetèrent tout d'un coup dans un désordre qu'il n'est pas aisé de se figurer. Il se sentit jaloux presque aussitôt qu'amant, mais d'une jalousie si forte, qu'on ne pouvait bien la comparer qu'à son amour. Il entra dans la chambre où on se disposait à jouer; mais il y entra avec un air si préoccupé, qu'on ne vit plus sur son visage et dans ses actions cet enjouement et cette liberté qui lui étaient si naturels. Il joua pourtant auprès d'Elvire, mais avec si peu d'attention, qu'on s'aperçut aisément qu'il songeait à tout autre chose. Ses yeux étaient presque toujours attachés sur la belle Provençale, et la peur qu'il avait qu'on s'en aperçût lui vendait si cher le plaisir qu'il en recevait, qu'il ne le goûtait qu'en tremblant. Elvire craignait aussi de rencontrer les regards de Zelmis, parce qu'ils ne lui plaisaient que trop, et que son mari, qui l'observait continuellement, étudiait ses actions même les plus indifférentes.

Après que Zelmis eut été longtemps tourmenté des différents mouvements que causent la vue d'une maîtresse et la présence d'un rival, il connut enfin par le discours de toute la compagnie, et par les paroles et les manières d'Elvire même, que cet inconnu était son mari. Lorsqu'il en fut

persuadé, ce fut un nouvel embarras qui acheva de le troubler. Il est vrai qu'il ne sentit plus dans ce moment une si cruelle jalousie; mais aussi la honte d'avoir fait l'aveu de son amour à la personne à qui il devait le plus le cacher, quoiqu'il ne lui en eût pas beaucoup dit, le jeta dans une telle confusion, que, ne pouvant plus soutenir les regards d'Elvire et de son mari, il sortit dans le temps qu'elle se disposait à s'en aller, pour leur faire connaître que, puisque c'était elle seule qui l'attirait dans ce lieu, il n'y avait plus que faire quand elle n'y était pas.

Zelmis revint le lendemain chez la marquise; mais il ne trouva pas ce qu'il y cherchait. Elvire n'y vint point; son mari, qui ne pouvait souffrir que d'autres que lui trouvassent sa femme belle, ne lui voulut pas permettre de s'y rencontrer. Cet homme était extrêmement défiant; les moindres apparences de galanterie lui donnaient d'étranges soupçons. Zelmis lui en avait trop appris, et quand il ne lui aurait rien dit, la défiance de lui-même et la connaissance du mérite de sa femme le portait assez à ne l'exposer dans le monde que lorsqu'il ne pouvait absolument l'éviter.

Zelmis connut bientôt la cause de ce désordre; il en fut dans une douleur inconcevable, et il quitta la compagnie pour aller rêver en secret à l'aimable Elvire, puisqu'il n'avait pas eu le plaisir de la voir. Il ne sortit le lendemain que pour aller regarder la maison où elle était renfermée, espérant que le hasard lui ferait peut-être trouver l'occasion de jouir de sa vue; mais ses espérances furent vaines. Il y vint le jour suivant avec aussi peu de succès: il apprit enfin quelques jours après qu'elle était partie pour Rome avec son mari, où elle allait solliciter un grand procès qu'elle avait pour une terre qui lui appartenait dans le comtat d'Avignon. Il se mit aussitôt en chemin pour le même lieu, et il se fit un plaisir en y allant de suivre Elvire, et de passer sur les mêmes routes qu'ils avaient vues quelque temps auparavant.

Zelmis ne fut pas plus tôt à Rome, qu'il s'informa avec soin d'Elvire: il se trouva à toutes les fêtes, et la chercha dans toutes les assemblées; mais de Prade (c'est ainsi que s'appelait le mari

de cette belle) avait pris un logis dans un quartier de Rome si peu fréquenté, que Zelmis n'en put apprendre aucune nouvelle.

Un jour que Zelmis se trouva sans être masqué à un bal que le marquis de Lienes, ambassadeur d'Espagne, donnait à la princesse de Radzivil, sœur du roi de Pologne, il y fut abordé d'un masque magnifique, qui, contrefaisant sa voix, lui fit quelques questions en italien, et lui demanda si, depuis qu'il était à Rome, il n'avait point fait quelque inclination. Zelmis répondit assez indifféremment, comme il faisait à tous ceux qui ne lui parlaient point d'Elvire. Mais cette personne masquée le pressant davantage : Les beautés romaines, continua-t-elle, n'ont-elles pas assez de charmes pour vous engager? et n'en peut-on point trouver une qui égale celle que vous rencontrâtes à Boulogne? Hé! où est-elle? s'écria Zelmis plein du trouble que ces dernières paroles lui causèrent. Est-elle à Rome? est-elle ici? la connaissez-vous? apprenez-m'en des nouvelles. Vous aimez donc? reprit le masque assez froidement, et ces transports amoureux font bien voir qu'une autre passion trouverait difficilement place dans votre cœur. Une autre passion! reprit Zelmis. Qu'il est aisé de voir que vous me connaissez mal! et que vous faites d'injure au mérite de la personne que j'aime! Tous les cœurs du monde ensemble pourraient-ils l'aimer autant qu'elle est aimable? et vous me demandez s'il y a encore place dans le mien pour un autre amour! Cependant son embarras croissait, et il examinait la personne qui lui parlait, avec des yeux si curieux, qu'il l'aurait à la fin reconnue, si l'approche d'un autre masque qui l'emmena n'eût fait cesser cette conversation. Zelmis la suivit encore autant qu'il put; mais, l'ayant perdue dans la presse, il lui fut impossible de la retrouver. Il sortit du bal avec l'inquiétude mortelle de n'avoir pu reconnaître la personne qu'il y avait vue. Il ne savait si ce n'était point la marquise Angelini, qui était depuis peu à Rome, ou quelque autre dame de sa connaissance. Il crut aussi avec plaisir que c'était Elvire, que son cœur, par mille secrets mouvements, avait reconnue plutôt que ses yeux; et dans cette créance,

tantôt il se louait d'avoir fait connaître son amour à la personne qu'il aimait, sans qu'il lui en eût coûté la peine qu'on souffre ordinairement à faire de pareilles déclarations; tantôt il craignait d'avoir été trop indiscret, et d'avoir peut-être dit à un autre ce qu'il n'eût voulu dire qu'à Elvire. Il était enfin dans le cruel désespoir de n'en avoir aucunes nouvelles certaines, lorsque revenant quelques jours après de faire cortége au duc d'Estrées, ambassadeur de France, qui avait eu audience du pape ce jour-là, et se promenant avec quelques Français dans la belle salle du Carache, en attendant le dîner, il vit entrer la personne qu'il cherchait depuis si longtemps, et que ses affaires particulières avaient appelée ce jour-là chez l'ambassadeur. Elvire reconnut d'abord Zelmis, avec un désordre qu'elle eut de la peine à cacher, et Zelmis aperçut Elvire avec un trouble que répandaient sur son visage les sentiments de son cœur. Ils furent quelque temps à choisir un moment favorable pour se parler, parce que tous ceux qui étaient dans la galerie étaient venus faire compliment à Elvire sur sa beauté. Mais Zelmis, prenant le temps qu'elle était un peu écartée de la compagnie : Quelle agréable aventure vous conduit ici, madame? lui dit-il en l'abordant. Qu'il y a longtemps que je vous cherche! et que je serais heureux si l'empressement que j'ai eu pour vous trouver avait fait ce que le hasard fait aujourd'hui! Je ne crois pas, repartit Elvire, que personne se soit jamais beaucoup mis en peine de me chercher, et si quelqu'un l'avait pu faire, je vous soupçonnerais moins que tout autre, puisque vous n'avez pas dû chercher ce que vous aviez trouvé. Hé! où vous ai-je donc trouvée? reprit Zelmis. Je ne vous ai jamais vue qu'à Boulogne, et je me veux mal d'avoir vécu si longtemps et de vous avoir connue si tard. Il est vrai que depuis ce moment-là vous m'avez toujours été présente dans le cœur : mais enfin je ne me souviens pas d'avoir été assez heureux pour vous revoir. Et moi, repartit Elvire, je me souviens fort bien de vous avoir vu depuis ce temps-là. Serait-il possible, madame, interrompit Zelmis, que n'ayant des yeux que pour vous, ils m'eussent

trompé dans l'occasion où j'en avais le plus de besoin? N'étiez-vous pas au bal chez l'ambassadeur d'Espagne? reprit la Provençale en souriant. N'y fûtes-vous pas abordé d'un masque? Ne vous dit-il rien, ce masque? Que vous semble-t-il de cette personne? la reconnûtes-vous? la prîtes-vous pour Elvire? Ah, madame! que me dites-vous? répliqua Zelmis plein de trouble et de confusion. Que je veux de mal à mes yeux de m'avoir trahi et de ne vous avoir pas reconnue! Il parlait encore quand monsieur l'ambassadeur parut, lequel ayant fait compliment à cette belle dame, passa dans une salle voisine pour se mettre à table. Zelmis bientôt après fut obligé de le suivre. Mais avant que de quitter l'aimable Provençale: J'ai donc été bien malheureux, madame, lui dit-il, de vous avoir rencontrée sans vous connaître, mais je le suis encore plus, aujourd'hui que je vous connais, de vous perdre sitôt, après vous avoir cherchée si longtemps. Il la conduisit ensuite à son carrosse, et apprit de Mélite, sa femme de chambre, qui était pour lors avec elle, la demeure de sa belle maîtresse.

Il y avait trop longtemps que Zelmis aspirait à voir Elvire, pour ne pas chercher toutes les occasions de se rencontrer avec elle. Il la vit le plus souvent qu'il lui fut possible; et toutes les fois que ces deux personnes se trouvaient ensemble, c'était toujours avec ces émotions que fait naître l'amour à la vue de ce qu'on aime. Elvire commença dès lors à s'apercevoir que ce qu'elle croyait estime pour Zelmis était quelque chose de plus. Elle eût bien voulu que le mot de *bonté* eût été assez fort pour exprimer ce qu'elle sentait pour lui; mais elle ne pouvait avec justice appeler cela d'un autre nom que d'*amour*. Elle eut de la confusion de s'être sitôt rendue; elle en frémit; mais voulant s'excuser à elle-même, elle en attribua plutôt la faute au mérite de Zelmis qu'à sa faiblesse. Elle employa pourtant tous ses soins à cacher sa défaite aux yeux de Zelmis; elle ne lui parla plus qu'avec froideur pour l'empêcher de concevoir aucune espérance, et mêla dans toutes ses actions un air de sévérité. Mais Zelmis, qui a peut-être été aimé plus d'une fois, connut les vé-

ritables sentiments d'Elvire, malgré toutes ses feintes et ses déguisements : et pour peu qu'on eût eu de pénétration, il n'eût pas été difficile de s'en apercevoir. Il faut plus d'art à cacher l'amour où il est, qu'à le feindre où il n'est pas; et l'on remarquait toujours dans les fausses rigueurs d'Elvire plus de contrainte que de naturel : quelque étude qu'elle apportât à détourner ses regards de l'endroit où il était, quand elle sortait de cette continuelle application, ses yeux, qui n'étaient pas toujours d'intelligence avec son cœur, cherchaient Zelmis de tous côtés, et étaient sans cesse inquiets, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés sur lui.

Zelmis était au comble de sa joie, lorsqu'il reçut des lettres de France qui lui apprirent que des affaires de la dernière importance l'y appelaient. Ces nouvelles le jetèrent dans un chagrin qu'il n'est pas aisé de se figurer. Il ne put se résoudre à quitter Elvire dans le temps qu'il avait le plus de raison à demeurer près d'elle, et il crut que ses affaires les plus importantes étaient celles de ses amours. Il était dans cette résolution quand de nouvelles lettres, beaucoup plus pressantes que les premières, l'avertirent de se rendre au plus tôt à Paris, s'il ne voulait pas ruiner entièrement sa fortune. Eh ! quelle fortune? s'écria-t-il en les lisant. Puis-je en attendre autre part qu'auprès d'Elvire? Avec elle ai-je rien à désirer? et sans elle me reste-t-il quelque chose à espérer? Eh bien ! je partirai, continuait-il, puisque tu le veux, cruel destin ! mais au moins auparavant que de partir je veux découvrir tout mon cœur à Elvire ; elle connaît l'excès de mon amour, elle verra la violence du sort qui m'arrache d'auprès d'elle et qui me force à la quitter : mais, que dis-je? je ne la quitterai jamais.

Zelmis ne songea plus dès ce moment-là qu'à trouver l'occasion de voir sa belle Provençale. Il avertit Mélite de son départ et du désir extrême qu'il avait de parler à sa maîtresse. Mélite lui promit toutes sortes de secours ; elle le flatta quelques jours après de l'espérance de parler le lendemain à Elvire en l'absence de son mari, et ajouta même, soit que cela vînt d'elle ou de la connaissance

qu'elle eut des sentiments de sa maîtresse, qu'elle n'en serait pas fâchée. Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de la joie; mais comme il ne faut rien pour flatter ou désespérer un amant, et que, suivant ses différents caprices, il s'afflige et se réjouit souvent de la même chose, il craignit aussi que cette facilité d'Elvire à le voir ne fût une marque de son indifférence et du peu de risque qu'elle courait en le voyant.

Il se trouva néanmoins le lendemain au lieu et à l'heure marquée par Mélite, qui ne manqua pas aussi à sa parole; elle le conduisit, par un degré dérobé, à la chambre de sa maîtresse; mais on ne peut dire les craintes et les irrésolutions de Zelmis quand il fut sur le point d'y entrer, résolu à aimer toujours Elvire en secret sans oser rien entreprendre qui lui pût déplaire. Il parut enfin, plein de cette timidité que donne l'amour, dans le lieu où était Elvire; et en l'abordant d'un air plein de respect: Pardonnez, madame, lui dit-il en se jetant à ses genoux, pardonnez à un emportement dont vous êtes seule la cause, et à un crime que l'amour me fait commettre. Quand je ne vous dirais pas présentement que je vous aime, mes yeux et mes actions vous l'auraient pu faire connaître il y a déjà longtemps; mais, quelque connaissance que vous ayez de cet amour, vous ne pouvez savoir jusqu'à quel point je vous aime: vous ne sauriez, madame, inspirer de médiocres passions; et connaissant bien que je vous aime infiniment plus qu'on n'a coutume d'aimer, je suis au désespoir de ne pouvoir vous le dire que comme tout le monde le dit. Elvire, feignant que cette visite imprévue et ce discours de Zelmis la surprenait étrangement: Il n'est pas malaisé, monsieur, répondit-elle avec une feinte rigueur, de juger de la violence de votre amour par l'action hardie que vous venez d'entreprendre. Ah! madame, repartit Zelmis, n'achevez point, je vous prie, de m'accabler: j'avoue que vous avez sujet de vous armer contre moi de tout votre courroux; mais, quelle que puisse être votre indignation, je ne sais, madame, s'il est quelque chose de plus funeste pour moi que

le mortel déplaisir de vous taire que je vous adore. Peut-être néanmoins que le respect qui m'a fait balancer si longtemps à vous faire une pareille déclaration m'aurait encore retenu aujourd'hui, si la nécessité ne m'y contraignait. Je vous aime, et je pars. Ces paroles firent oublier à Elvire toute la rigueur avec laquelle elle avait commencé à lui parler. Vous partez, reprit-elle : eh ! que vous sert-il donc de m'aimer? et que vous servirait-il qu'on eût quelque bonté pour vous, et peut-être quelque penchant à ne vous pas haïr? Non, belle Elvire, répliqua Zelmis un peu rassuré par ces paroles, je ne demande point que vous m'aimiez; je n'aspire point à un état si heureux : accordez-moi seulement la grâce de revenir dans peu auprès de vous sans vous déplaire; et si vous voulez me permettre quelque chose de plus, souffrez que je vous aime tout le reste de ma vie. Aimez-moi, j'y consens, reprit Elvire, et croyez que je ne suis pas insensible à votre passion, et que je ressens quelque chagrin de votre absence. Ah! madame, s'écria Zelmis les larmes aux yeux, connaissez-vous les peines d'une absence, vous qui ne savez pas ce que c'est qu'une passion; vous, madame, qui ne devez aimer que vous-même, et qui portez toujours où vous êtes tout ce qu'il y a d'aimable au monde? Mais quelque bruit qui se fit à la porte obligea Zelmis à se retirer promptement, par le même degré qui l'avait conduit, où Mélite l'attendait. Il sortit tout charmé de ce qu'il venait d'entendre: il repassait dans son esprit toutes les paroles d'Elvire, il les examinait dans tous les sens avantageux qu'on leur pouvait donner: il craignait quelquefois de n'avoir pas dit de sa passion tout ce qu'il aurait dû dire; quelquefois il appréhendait d'avoir paru trop hardi : enfin il demeurait toujours aussi mécontent de lui qu'il était satisfait de l'aimable Provençale. Elvire, de son côté, s'abandonna aux larmes et aux regrets quand elle ne vit plus Zelmis; elle fit des plaintes à Mélite de l'avoir exposée à une vue si chère et si dangereuse. Car enfin, que veux-je faire? lui disait-elle. Veux-je aimer Zelmis? veux-je oublier mon devoir? Je sens que je ne puis le voir sans l'aimer, et je ne puis

l'aimer sans crime. Je dois ma tendresse à mon époux, et j'appréhende que Zelmis ne me fasse oublier ce que je lui dois. Que je me veux de mal, continuait-elle, d'avoir paru si faible, et de ne l'avoir pas reçu avec les froideurs que je devais! Mais il est parti, poursuivait-elle; je ne le verrai plus, et je ne serai plus exposée aux dangereux combats que me livrent l'amour et le devoir.

Zelmis partit avec tout l'ennui que cause une cruelle séparation; mais il n'alla pas loin: le chagrin et la fatigue du voyage l'arrêtèrent à Florence, où il fut attaqué d'une fièvre si violente, que ceux qui connaissaient la cause de son mal crurent que cette maladie en serait la fin. Il fut en peu de jours dans un extrême péril; mais la nature, aidée des remèdes, eut en lui tant de force, que, contre l'opinion de tout le monde, il recouvra la santé au bout de quelques mois; et cette maladie ne servit qu'à augmenter sa première vigueur. Tandis que Zelmis reprenait ses forces, Elvire, ayant terminé heureusement ses affaires à Rome, revenait en France; et la fortune la conduisit à Gênes dans le même temps que Zelmis y arriva. Ils s'embarquèrent, comme j'ai dit, sur ce vaisseau anglais; et ce fut là que Zelmis reconnut l'aimable Provençale dont il se croyait bien éloigné.

On ne peut exprimer quels furent les sentiments de ces personnes, lorsqu'elles se trouvèrent ensemble. Que la vue de Zelmis ralluma de feux dans le cœur d'Elvire! qu'elle y fit revivre d'ardeur! Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus. Cette jeune personne ne pouvait se persuader que Zelmis, qu'elle croyait en France, se trouvât si près d'elle. Zelmis ne pouvait comprendre quel bonheur lui faisait retrouver Elvire. Ils eurent cent fois la bouche ouverte l'un et l'autre pour se témoigner leurs transports de joie; et la présence d'un mari leur faisait toujours dire tout autre chose qu'ils ne voulaient. Mais ils eurent beau se contraindre: de Prade, que la jalousie rendait pénétrant, s'en figurait toujours plus qu'il n'en voyait, et en voyait encore davantage qu'il n'en paraissait; les actions les plus ordinaires, les paroles les plus indifférentes d'Elvire et de Zelmis,

qui n'auraient rien dit à tout autre, étaient pour le mari des preuves convaincantes de leur intelligence. Quand Zelmis jetait les yeux sur Elvire, de Prade entrait aussitôt dans des emportements terribles, dont à peine était-il le maître. Quand Zelmis les en retirait, il savait si bien qu'on était accoutumé à regarder sa femme quand on se trouvait avec elle, que qui ne la regardait pas y entendait du mystère.

La conversation ayant néanmoins duré jusque bien avant dans la nuit, le capitaine céda son lit à Elvire et à son mari, et il en donna un autre à Zelmis, dans la même chambre. Je ne vous assurerai point, mesdames, si la joie qu'eut Zelmis de se sentir auprès de sa maîtresse fut plus grande que le dépit qu'il eut de la savoir si proche de son mari. Ce qu'il y a de certain est qu'il passa la nuit dans des agitations terribles. La joie d'avoir rencontré Elvire, la crainte de la perdre bientôt, le plaisir imaginaire de se trouver couché près d'elle, la jalousie qu'il sentit en la voyant entre les bras d'un autre : tout cela le mit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de reposer un moment. La belle Provençale, de son côté, ne passa guère tranquillement la nuit ; elle roulait dans son esprit cent pensées différentes. Quelle bizarrerie du sort ! disait-elle. Je commence à jouir du repos que l'éloignement de Zelmis me fait goûter, je ne songe plus tant à lui, je tâche à l'oublier, je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne ; et cependant je le retrouve, en le fuyant, plus aimable que jamais. Mais qui peut l'avoir retenu si longtemps en Italie, quand des affaires de la dernière importance l'appellent en France ? Une passion nouvelle ne l'a-t-elle point arrêté ? Ah ! je suis trahie, se disait-elle en ce moment : Zelmis ne m'aime plus ; l'ingrat m'a oubliée. Mais que me soucié-je de sa constance ou de sa légèreté ? Veux-je l'aimer ? non, il faut l'oublier pour jamais, et que son infidélité serve à mieux rompre des engagements que la raison et le devoir devraient déjà avoir brisés.

De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint, vous vous imaginerez aisément qu'il passa une aussi mauvaise nuit auprès de sa femme,

qu'un autre y en aurait passé une agréable. Et quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien différents, ils étaient tous néanmoins tourmentés de la même passion. De Prade était jaloux par tempérament, Elvire par amour, et Zelmis par occasion. Zelmis ne pouvait sans jalousie être témoin du bonheur d'un autre; Elvire ne pouvait penser, sans être agitée de cette même passion, qu'une autre qu'elle eût pu engager Zelmis; et de Prade, travaillé de pareils sentiments, souffrait avec dépit que Zelmis fût si proche de sa femme. Mais ce lui fut le jour suivant un mortel chagrin d'avoir sans cesse devant les yeux un objet aussi insupportable que lui paraissait Zelmis. Qu'il eût bien souhaité pour son repos être encore dans le port de Gênes! mais il en était bien éloigné; et le vaisseau avait déjà passé les îles de Corse et de Sardaigne, quand celui qui faisait le quart aperçut deux voiles qui portaient le cap sur le bâtiment anglais.

Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que sur la mer; la rencontre d'un vaisseau n'est guère moins à craindre qu'un écueil. Zelmis, qui était auprès de la belle Provençale quand il apprit cette nouvelle, ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçait; et comme il ne connaissait d'autre malheur que celui de ne la pas voir, il crut qu'il n'avait rien à craindre tant qu'il serait avec elle. Le capitaine, qui n'était point amoureux comme lui, s'inquiétait davantage; il appréhendait avec raison que les vaisseaux qu'on découvrait ne fussent les mêmes Turcs qui lui avaient donné la chasse tout le jour en revenant depuis peu d'Alep, et qui l'avaient obligé à relâcher à Malte. Il voulait, dans cette crainte, prendre terre à Nice ou à Ville-Franche, d'où il n'était pas beaucoup éloigné : mais le pilote, homme fier et ignorant, fut d'un avis contraire, et persista dans son dessein avec tant d'opiniâtreté, qu'on continua la route de Marseille. Cependant la nuit vint, et les vaisseaux qu'on avait aperçus suivirent si heureusement l'anglais à la faveur de la lune, qu'ils se trouvèrent le lendemain à la pointe du jour à la portée du canon. Tout le monde fut extrêmement surpris

à cette vue, et d'autant plus qu'il ne fut pas mal aisé de reconnaître que ces vaisseaux étaient véritablement turcs, armés l'un et l'autre de quarante pièces de canon. Les plus timides alors se laissèrent saisir de crainte, les plus résolus coururent aux armes, et les plus expérimentés jugèrent que tout cela serait inutile. Zelmis fut de ceux qui connurent mieux la grandeur du péril : il ne s'en étonna point, il se proposa, au contraire, d'en sortir, ou de mourir les armes à la main pour défendre la liberté d'Elvire et la sienne; et prenant le temps qu'elle était seule dans la chambre du capitaine : Dans le malheur qui nous menace, madame, lui dit-il avec assez de précipitation, je dois encore rendre grâces à la fortune de m'avoir si longtemps arrêté par une dangereuse maladie, pour me faire trouver dans ce moment auprès de vous, et y défendre votre liberté. Il n'est plus temps de vous dire que je vous aime; si je ne l'avais pas déjà fait voir par mes paroles, vous le connaîtriez aujourd'hui par mes actions. Mais enfin, madame, sur le point de vous perdre pour jamais, permettez-moi de vous dire, peut-être pour la dernière fois, qu'en quelque endroit du monde où la fortune ait destiné de me conduire, je n'y vivrai jamais que pour vous.

L'état des choses ne demandait pas un plus long discours; et Zelmis, sans attendre de réponse, sortit aussitôt de la chambre pour faire tout disposer pour le combat. Tandis que tout le monde s'y employait, ces corsaires se divertissaient par le changement de leur pavillon : ils le firent d'abord de France, qu'ils relevèrent ensuite de celui d'Espagne; ils ôtèrent celui-ci pour y mettre en sa place un hollandais, qui fut suivi d'un vénitien et d'un maltais; ils arborèrent enfin, après tous ces jeux, l'étendard de Barbarie coupé en flammes au croissant descendant, et accompagnèrent cette dernière cérémonie de la décharge de toute leur bordée. L'anglais leur répondit de même, et ces premiers coups furent suivis d'un bruit épouvantable d'artillerie. On ne distinguait plus la mer d'avec le ciel, tant l'épaisseur de la fumée les avait confondus; et cette première attaque fut si rude, que les Turcs s'apercevant

qu'en présentant le flanc ils étaient extrêmement incommodés du canon des Anglais, changèrent de bord, remontèrent assez haut pour les venir charger en poupe. Ils revinrent avec plus de chaleur. Ce fut pendant ce combat que la belle Provençale, ne pouvant plus retenir l'impétuosité de son courage, sortit de la chambre du capitaine, où l'on avait eu toutes les peines imaginables à l'arrêter, pour venir sur le tillac partager la gloire et le péril. Sa présence donna une nouvelle vigueur à tout le monde, et particulièrement à Zelmis, qui se signala par-dessus tous les autres. On n'attaqua jamais avec plus d'ardeur, et jamais on ne se défendit avec plus de courage. Le capitaine anglais, faisant le devoir d'un brave homme, fut coupé en deux par un boulet à deux têtes, qui blessa encore plusieurs personnes. Ce spectacle effrayant ne diminua rien de l'ardeur des combattants : au contraire, la résistance des chrétiens, qui voyaient couler leur sang, allait jusqu'à la fureur. Lorsque tous les officiers du vaisseau et la plupart des Anglais furent tués ou mis hors de combat, le peu de monde qui restait ne laissait pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur; mais le combat était trop inégal pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis courut aussitôt à l'endroit où était Elvire, et, secondé de quelques matelots, il soutint encore longtemps sur le pont l'effort de ces infidèles; mais enfin, accablé d'un nombre d'ennemis, il céda sans se rendre, et laissa les Turcs maîtres du vaisseau.

Mustapha, l'un des capitaines de ce vaisseau, vint le premier considérer ses captifs et son butin. Elvire lui paraissant charmante, il s'informa d'elle-même, en italien, qui elle était. Elvire lui répondit, sans s'étonner, qu'elle était Française, et que tout son regret était de n'avoir pu suivre ceux qui étaient morts dans le combat; qu'elle les estimait bien heureux d'avoir perdu la vie plutôt que la liberté. Elle dit cela d'un air qui n'était point de captive, sans larmes, sans soumission, sans prières; quoique, malgré sa fierté, sa grâce et sa douceur priassent assez pour elle. Mustapha estima son orgueil, il admira sa constance, et

voulut qu'elle fût traitée tout le reste du voyage dans sa chambre, avec des manières très-honnêtes et qui n'avaient rien de turc.

Dispensez-moi, mesdames, je vous prie, de vous dire ici les sentiments de ces personnes infortunées, quand elles se virent dans un état aussi déplorable que celui où elles étaient tombées; il faudrait qu'eux-mêmes vous en fissent le récit; car qui n'a point senti de pareilles afflictions ne peut jamais bien les exprimer. Je ne m'étendrai point là-dessus, pour vous apprendre plus tôt que les Turcs, après avoir erré plus de deux mois en faisant le métier de pirates, résolurent enfin de prendre le chemin d'Alger, pour s'y rendre, s'ils pouvaient, au temps du *Bahiram*, qui est la Pâque de ces infidèles. Le vent fut si favorable, que, huit jours après qu'ils eurent formé ce dessein, ils y rendirent le bord à l'entrée de la nuit, dans le temps qu'on allumait sur les mosquées les lampes qui brûlent pendant toutes les nuits du Ramazan.

Je ne suspendrais pas ici, mesdames, les sentiments de pitié que nous inspire l'état malheureux d'Elvire et de Zelmis, par une légère description d'Alger, si le démêlé que nous avons depuis peu avec ces pirates ne me faisait croire que vous ne serez pas fâchées d'apprendre quelque chose de particulier de cette ville.

Alger est la capitale d'un royaume de même nom, qui en a trois autres sous lui : celui de Trémissen ou Telesin, celui de Bugie, et celui de Constantine. C'est presque la dernière place de la côte de Barbarie qui relève du Grand-Seigneur; les royaumes de Fez et de Maroc, faisant l'empire des chérifs, qui s'en sont emparés sous le prétexte de la religion, et qui, se disant de la race de Mahomet, ont pris comme tels le nom de chérifs, qui veut dire illustres ou sacrés.

Les géographes ne sont pas bien d'accord du nom ancien de cette ville; mais ils avouent tous que les Sarrasins et les Arabes s'étant débordés en Afrique, et ne pouvant souffrir qu'il restât aucun monument qui publiât la grandeur de l'empire romain, lui ôtèrent son nom pour lui donner celui d'Algezair, qui signifie île en arabe, à cause qu'elle est voisine d'une petite île, sur laquelle

on a bâti depuis une forteresse qui défend le port.

Alger est situé sur le penchant d'une colline que la mer mouille de ses flots du côté du nord. Ses maisons, bâties en amphithéâtre et terminées en terrasse, forment une vue très-agréable à ceux qui y abordent par mer. Si je ne craignais, mesdames, de retarder votre curiosité, je vous parlerais du gouvernement de cette ville; je vous dirais qu'Ariden Barberousse, fameux corsaire, y régna autrefois avec souveraineté, conjointement avec son frère Chéridim; que, bien qu'elle soit tombée depuis sous la domination des Turcs, le Grand-Seigneur n'en est pas si absolument demeuré le maître, que la milice ne se soit réservé une espèce d'autorité souveraine : ce qu'on peut voir dans les traités et les déclarations, qui sont toujours conçus en ces termes : *Nous, grands et petits de la puissante et invincible milice d'Alger, avons résolu et arrêté que,* etc. Mais il vaut mieux vous apprendre le sort de nos captifs, et vous dire que, la prière du matin étant finie, on conduisit les nouveaux esclaves devant le roi, qui a droit de prendre la huitième partie de tout le butin qui se fait. Ce prince, appelé Baba-Hassan, était doux, civil et généreux au delà de tous ceux de sa nation. Il n'avait rien de barbare que le nom; et la nature avait pris plaisir à former en Afrique un naturel aussi riche qu'elle eût pu faire en Europe. Il trouva Elvire, au moment qu'il la vit, telle que tout le monde la trouvait, c'est-à-dire pleine de charmes; il remarqua sur son visage les restes d'une beauté touchante, que les fatigues de la mer et les approches de la captivité n'avaient pu tout à fait effacer; et ses beaux yeux, au travers de quelques larmes, jetèrent des feux qui passèrent jusqu'à son cœur. Baba-Hassan s'approcha d'elle; il la pria en des termes obligeants de ne se pas affliger : il lui dit que la servitude où elle était tombée serait si douce, que la liberté l'était moins. Il la fit conduire à l'instant par un officier à l'appartement de ses femmes, qui ne purent voir sans une jalousie extrême les charmes de cette jeune odalisque. Le malheureux Zelmis fut présent à ce triste spectacle; il crut voir Elvire pour

la dernière fois, en la voyant entrer dans un lieu d'où l'on sort difficilement; mais quelle que fût sa douleur, je ne sais s'il n'aima pas autant la voir entre les mains de Baba-Hassan qu'au pouvoir de son mari, qui fut acheté presque aussitôt d'un nommé Omar. Zelmis fut vendu comme les autres. Il tomba entre les mains d'Achmet Thalem, de la race de ces Maures appelés Tagarims, qui se répandirent sur la côte d'Afrique lorsqu'ils furent chassés d'Espagne. Cet Achmet était connu pour l'homme le plus cruel qui fût dans toute la Barbarie; mais Zelmis sut vaincre sa cruauté, en lui promettant pour sa rançon tout ce qu'il souhaita de lui. Cette prompte composition lui donna bientôt la liberté d'aller par toute la ville et d'y exercer la profession de peintre, ayant passé pour tel sur le Batistan, lieu où se vendent les esclaves.

Zelmis n'eut pas plus tôt cette liberté, qu'il employa tous ses soins à savoir des nouvelles de la belle esclave. Avant qu'il en pût avoir de certaines, il apprit confusément que le roi avait beaucoup de bonne volonté pour sa nouvelle maîtresse, et qu'il faisait tout ce qui lui était possible pour gagner son cœur. Ce bruit paraissait encore plus vraisemblable à Zelmis qu'à tout autre; il savait trop bien qu'on ne pouvait voir Elvire sans l'aimer, ainsi il n'eut pas de peine à y ajouter foi : mais il en fut entièrement persuadé par un eunuque, nommé Méhémet, qui avait soin du dehors du palais, et que Zelmis avait gagné avec quelques ducats que les Turcs avaient oublié de lui prendre. Cet homme lui apprit tout ce qui se passait dans le palais, et l'instruisit de la passion du roi pour Elvire, et de ses complaisances pour elle. Il l'avertit même qu'elle devait sortir dans quelques jours pour aller au bain, qui était vers la porte de la Casserie, et qu'il ne lui serait pas difficile de la voir.

Ces nouvelles donnèrent beaucoup à songer à Zelmis; la passion du roi lui fit désespérer de revoir Elvire en liberté, et lui fit envisager le dernier des malheurs, qui était de la perdre pour jamais. Il crut que le soin que Baba-Hassan prenait d'envoyer sa captive au bain était une marque

certaine qu'étant las et rebuté des froideurs de son esclave, il voulait se servir de toute la puissance qu'il avait sur elle; les Turcs prenant presque toujours la précaution d'envoyer leurs femmes au bain lorsqu'ils veulent les honorer de leurs caresses. Cette pensée le fit presque mourir de douleur : il ne laissa pas pourtant de se trouver tous les jours à la porte du bain pour y rencontrer Elvire. Elle en sortit un jour, et l'apercevant la première : Ah! monsieur, s'écria-t-elle, je suis perdue, secourez-moi. Qu'êtes-vous devenu? et que deviendrai-je? Hélas! nos puissances sont limitées, un grand bruit nous rend sourds, une grande lumière nous éblouit, une grande douleur nous rend insensibles. Zelmis en fut si fort accablé qu'il ne put répondre : il lui serra seulement les mains entre les siennes; mais il ne jouit pas longtemps de ce plaisir, car elle lui fut bientôt arrachée par les femmes qui l'accompagnaient. Il la suivit des yeux autant qu'il put; mais, hélas! qu'il racheta cher cette vue! quels mouvements confus ne produisit-elle point en lui! De l'amour il passa à la jalousie, de la jalousie à la crainte, de la crainte à la joie, de la joie à la tristesse; ou, pour mieux dire, il sentit toutes ces passions en un même temps. Elvire sortait du bain, son visage n'était que charmes, ses beaux yeux noyés de pleurs brillaient encore davantage. Qui ne l'eût aimée en cet état? mais qui n'eût été jaloux en la voyant au pouvoir d'un homme qui était en droit de tout entreprendre? Quelle joie pour Zelmis de la voir si belle! quel déplaisir de la voir si affligée! Que mon malheur est grand! disait-il. Elvire, la belle Elvire, me demande du secours, et je ne puis que la plaindre. Je m'abandonne à la douleur, quand je devrais me livrer pour elle aux plus grands périls. Tantôt il plaignait son sort, tantôt il enviait celui de Baba-Hassan. Faut-il, reprenait-il, que tu tiennes en ton pouvoir la personne du monde la plus aimable? Faut-il que tu sois en droit de tout prétendre d'elle? Arracheras-tu par la violence ce que tu ne peux obtenir par la douceur? Arrête, barbare, arrête; respecte du moins la vertu et l'innocence de ta captive, si tu n'as pas de compassion pour son malheur.

Je m'aperçois, mesdames, que vous tremblez pour Elvire. Ce mot de Turc vous effraye, cette disposition de bain vous alarme : mais ne craignez rien, cette belle est en sûreté; et Baba-Hassan, qui possède toutes les qualités d'un parfait honnête homme, n'a pas moins de respect que de tendresse pour elle ; et laissant à part le pouvoir de souverain, il essaye à se faire aimer par toutes les voies dont un amant se sert pour y arriver.

Zelmis fut pourtant en proie aux plus funestes chagrins dont un cœur soit capable : la beauté d'Elvire, qui n'avait jamais été si éclatante, l'appréhension de cette jeune personne, conforme à la sienne, cette précaution de bain : tout le faisait trembler. Mais Méhémet le jeta encore quelque temps après dans un nouvel embarras; il le vint trouver un jour qu'il était employé à peindre la poupe d'un vaisseau qu'Achmet, son patron, faisait faire; et sans l'instruire du sujet de sa venue, il lui dit que le roi le demandait. Cet ordre surprit extrêmement Zelmis; il n'en pouvait deviner la cause; et Méhémet ne lui en dit point la raison, quoiqu'il la sût. Zelmis le suivit au palais; mais Méhémet ne le voulant pas laisser plus longtemps dans la crainte et dans l'erreur où il le voyait, le rassura en lui disant que le roi ayant appris qu'il était peintre, lui commandait de dessiner des fleurs sur des voiles qu'il lui donna. Zelmis apprit en les recevant que ce qu'il allait faire n'était pour d'autres personnes que pour Elvire, qui, voulant charmer ses ennuis et se divertir à broder, avait prié le roi que ce fût lui qui donnât les dessins de sa broderie.

La joie n'est jamais plus grande que lorsqu'elle est imprévue. Zelmis en sentit pour lors une si forte, qu'il ne songea plus aux malheurs de sa captivité. Il se flattait avec raison qu'Elvire songeait encore à lui, et il se faisait un si grand plaisir à faire quelque chose pour elle, qu'il s'estima même heureux d'être esclave en ce moment, puisque cet état lui donnait occasion de travailler pour la personne qu'il aimait le mieux. Il fit ce que le roi, ou plutôt ce qu'Elvire lui avait commandé, il ordonna les dessins, il les remplit de fleurs dont

la couleur pâle avait quelque rapport à son amour; ce n'était partout que pensées, que soucis, que violettes; si l'on y voyait quelques boutons de roses, ils étaient presque étouffés sous les épines qui formaient une chaîne, dont deux cœurs, placés au milieu du mouchoir, étaient étroitement unis. Sitôt que Zelmis eut achevé son travail, il le porta chez le roi. Ce prince le trouva fort à son gré, et parfaitement bien entendu; et Zelmis lui fit entendre que n'ayant pu marquer avec la plume les différentes couleurs dont les fleurs devaient être nuées, il était nécessaire qu'il parlât à la personne qui les devait broder, pour lui faire concevoir la manière dont elle les devait traiter. Baba-Hassan, qui ne savait rien de l'inclination de Zelmis pour la belle Provençale, et qui cherchait toutes les occasions de marquer sa complaisance à sa jeune esclave, ne fit aucune difficulté d'accorder à Zelmis ce qu'il lui demandait, et donna ordre à Méhémet de le conduire à l'heure même à l'appartement des femmes. Vous remarquerez, s'il vous plaît ici, mesdames, que, bien que l'on voie difficilement les femmes en Turquie, cette sévérité n'est pas si grande pour les esclaves que pour les Turcs; et vous verrez, par la suite de ce discours, qu'il est fort ordinaire que les chrétiens demeurent même dans la maison de leurs patronnes.

Zelmis entra en tremblant dans un lieu où il n'y avait que des femmes; il y trouva Elvire dans un état capable d'embraser les plus insensibles, et quoiqu'elle fût mêlée avec quantité d'autres personnes parfaitement belles, ses yeux la reconnurent aussi aisément parmi cette belle troupe, que son cœur la distinguait du reste des créatures. Elle était vêtue ce jour-là comme les femmes du pays, c'est-à-dire qu'elle était presque nue, sa gorge toute découverte inspirait mille feux, et ses beaux cheveux noirs, renoués d'une écharpe couleur de feu, tombaient sans ordre sur des épaules qui éblouissaient par leur blancheur. Zelmis n'en put soutenir l'éclat, et cette vue le mit tellement hors de lui, qu'il demeura quelque temps immobile, oubliant le sujet qui l'amenait auprès d'elle. Cette belle personne l'aperçut, et ne

croyant pas voir ce qu'elle voyait : Est-ce vous, monsieur? s'écria-t-elle en se levant toute transportée de joie. Hé! que venez-vous m'apprendre? Peut-il y avoir encore au monde quelque disgrâce à m'arriver? Oui, madame, c'est moi, répliqua Zelmis; c'est une personne qui vous adore et qui a si vivement ressenti votre disgrâce, qu'il n'y a eu que la consolation de respirer le même air auprès de vous, et de se trouver dans le même état que vous, qui l'ait empêché d'en mourir de douleur. Oui, madame, je ne vis que parce que je vous aime, et si vous ne voulez pas que je cesse de vivre, permettez-moi de continuer de vous aimer. Zelmis, en disant ces paroles, lui fit voir les voiles qu'il portait, et faisant semblant de lui montrer avec la main la manière dont elle devait nuer les fleurs qui y étaient dessinées. C'est le roi, madame, continua-t-il, qui m'envoie ici, et c'est l'amour, comme vous voyez, qui m'y a ouvert un chemin de fleurs; mais, madame, rien ne m'a-t-il fermé celui que je me flattais d'avoir fait à votre cœur! Hé! dit Elvire, songez-vous à moi au milieu de vos fers? N'avez-vous pas assez de vos malheurs? Pourquoi tâchez-vous à vous en faire encore de nouveaux? Non, madame, répliqua Zelmis, il n'y a d'autre malheur dans la vie que d'être éloigné de vous, et d'autre bonheur que de vous aimer, s'il se peut, autant que vous êtes aimable; hors cela je ne connais dans le monde ni bien, ni mal, ni joie, ni tristesse, et tout le reste m'est indifférent. Mais, madame, qui ne plaindra votre sort? Vous êtes dans les fers, vous qui êtes née pour régner. Vous êtes captive, vous qui devez toujours être victorieuse. Toute ma mauvaise fortune ne vous est pas encore connue, reprit Elvire : ma captivité serait moins à plaindre si elle était moins heureuse, et si mon cruel sort ne m'avait pas mise entre les mains d'un homme qui m'aime éperdûment, et qui fait tout pour se faire aimer. Je ne puis, par toutes sortes de raisons, répondre à ses tendresses; je l'évite, je le fuis, il s'en plaint; mais qui me répondra qu'enfin cet amour outragé ne se changera point en fureur? Non, madame, interrompit Zelmis, ne craignez rien; vous portez sur votre visage des caractères

qui inspirent en même temps et l'amour et le respect; et Baba-Hassan est trop bien payé de son amour du seul plaisir de vous aimer. Quelle plus grande faveur peuvent espérer ceux qui vous aiment? Pour moi, le ciel m'est témoin si je.... Hé! de grâce, interrompit Elvire, changez ces sentiments d'amour en des mouvements de compassion et pour vous et pour moi. Moi, changer, madame! moi, que je ne vous aime plus! Hé! voulez-vous m'arracher tout ce qui me reste au monde? Je n'ai plus rien, je ne suis plus à moi-même, et ce n'est qu'en vous aimant que je peux me mettre au-dessus des coups de la fortune. Elle peut me rendre malheureux, mais elle ne pourra jamais faire que je ne vous aime pas. Il parlait encore quand Baba-Hassan entra; mais comme ils parlaient français, sa présence ne les empêcha point de dire encore tout ce qu'un amour malheureux peut inspirer de tendre. Elvire demanda des nouvelles de son mari, et Zelmis lui en ayant appris, se retira plus passionné que jamais.

Il sortit d'auprès de la belle Provençale pour être encore plus avec elle qu'il n'avait été. Il ne se crut pas tout à fait abandonné, puisqu'au milieu de ses disgrâces le ciel avait fait pour lui ce qu'il n'eût osé même espérer. Ce petit rayon de fortune lui en fit entrevoir une plus grande, et il s'imagina que rien ne lui serait impossible quand il serait secondé par l'amour. Il avait remarqué, étant chez le roi, que la mer mouillait le pied des murs du palais, et que même le vaisseau où j'ai dit qu'il travaillait n'en était éloigné que de quelques pas. Cette disposition lui fit croire qu'il ne lui serait pas impossible de voir quelquefois Elvire. Dans cette pensée, il la fit avertir par Méhémet qu'il était tous les jours au pied de son appartement, et que, sous prétexte de vouloir prendre le frais sur la terrasse du palais, elle pourrait le voir, si sa vue ne lui déplaisait point. Elvire, avertie du voisinage de Zelmis, monta le lendemain sur cette terrasse, qui avançait sur la mer. Elle n'y fut pas longtemps sans y être aperçue de Zelmis, qui n'avait d'autre plaisir que de regarder tout le jour le lieu où était sa belle maîtresse. Il jouit quelque temps de son bonheur, il

la vit avec joie; mais cette joie était mêlée du déplaisir que lui causait l'état où il la voyait; et un autre que lui se fût peut-être contenté de la vue d'un objet qu'il aimait si tendrement, sans espérer rien davantage; mais ce n'était pas assez pour lui. Il savait que la fortune favorise les grandes entreprises, et il voulut que cette même fortune, qui avait eu pour lui des revers si funestes, eût aussi en échange des retours extraordinaires. Ce petit succès enfla si fort ses espérances, qu'il ne se proposa rien moins que d'enlever Elvire d'entre les mains des Barbares, et de la remettre en France. Il ne jugea rien de plus proportionné à son amour que cette entreprise hardie, et dès ce moment il disposa tout pour cette action. La difficulté était de faire savoir son dessein à la belle Provençale. Il ne voulait pas déclarer à Méhémet une affaire de cette importance, ni la confier au hasard d'une lettre. Cet obstacle l'arrêtait; mais comme l'amour est ingénieux, il ne fut pas longtemps à trouver le moyen d'attacher un billet à une flèche qu'il jeta sur la terrasse du palais, dans le temps qu'Elvire s'y promenait. Il était conçu en ces termes :

« On serait coupable, madame, de vous voir « dans les fers sans essayer à vous en retirer. « Quelque difficile qu'en soit l'entreprise, elle ne « l'est pas tant qu'elle paraît, et je ne trouve « rien d'impossible au monde que de ne vous ai- « mer pas. Nous vous attendrons jeudi au soir à « l'entrée de la nuit, au pied de vos murailles: « une pareille flèche que celle qui vous a porté ce « billet vous portera un fil au bout duquel sera « attachée une corde à la faveur de laquelle vous « descendrez. Les choses sont assez bien dispo- « sées pour faire espérer que l'entreprise réus- « sira. Il y aurait trop d'injustice si vous étiez « plus longtemps esclave : ce désordre et cette « violence ne peuvent durer plus longtemps dans « la nature; et on peut se flatter d'un heureux « succès quand l'Amour est de la partie, et qu'on « travaille de concert avec lui pour la plus ai- « mable personne du monde. »

Ce billet fut le lendemain suivi d'une réponse attachée à une pierre qu'Elvire jeta de sa terrasse

dans le vaisseau où Zelmis travaillait. Elle ne put avoir ni encre ni plume dans le palais; mais la vivacité de son esprit répara ce défaut : elle passa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille, sur du papier, tous les caractères qui composaient cette lettre. Zelmis, l'ayant mise sur un fond noir, lut fort distinctement. Elle était conçue en ces termes :

« Je ne sais si c'est l'espérance de la liberté ou « le désir de vous revoir, et mon époux, qui me « fait trouver votre entreprise si agréable ; mais « j'avoue que l'idée flatteuse que je m'en fais par « avance me fait oublier les peines de ma capti- « vité. Il est vrai que de mes maux l'esclavage « n'est peut-être pas le pire ; j'aime, et c'est tout « mon mal. Je ne sais qui m'arrache cette pa- « role ; mais n'en profitez point, Zelmis : c'est de « mon mari dont je veux parler. Qu'il soit avec « vous, je vous en prie ; ou bien, si cela ne se « peut, et que vous y veniez sans lui, n'y venez « point avec tous vos charmes. Adieu. Je vous at- « tends à l'heure que vous m'avez marquée. »

Cette lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis, qu'il y avait de piqûres qui la composaient. Qu'il eut de plaisir à la baiser et à la tremper de ses larmes! Qu'il sentit de joie à la relire cent fois, cette aimable lettre, où il trouvait tant de douceurs, tant de charmes, tant de rapport à son amour! Il interprétait en sa faveur les feintes d'Elvire, ses déguisements, ses peines d'avouer une chose qu'elle ne pouvait dissimuler; et il ne songea plus dès lors qu'à la grande affaire qu'il allait entreprendre. Il s'assura encore mieux des gens qui devaient être de la partie : il les trouva tous dans les mêmes sentiments avec lesquels il les avait laissés, et il leur donna ordre de se rendre le jour marqué, deux heures avant qu'on fermât les portes de la ville, dans le vaisseau où ils savaient qu'il travaillait.

L'affaire fut si bien conduite, que le jeudi au soir il ne manqua personne de tous ceux qui devaient s'y rendre. La première chose qu'on fit, fut de se saisir du nègre qui gardait le vaisseau, de lui mettre un bâillon dans la bouche, et de le descendre à fond de cale. L'on n'eut pas de

peine ensuite à rompre la chaîne qui tenait la chaloupe attachée; et ayant pris les morceaux de bois et les voiles qui étaient les plus nécessaires, on fit approcher la barque des murailles avec le moins de bruit qu'il fut possible. Zelmis fit connaître son approche à la belle Provençale par quelques étincelles qu'il fit sortir d'un caillou, à quoi elle répondit avec une pierre qu'elle jeta dans la mer, et qui apprit à Zelmis qu'elle l'avait prévenu au rendez-vous. Il fut si heureux que la flèche à laquelle le fil dont je vous ai parlé était attaché tomba du premier coup sur la terrasse où était Elvire; et il était impossible qu'étant animé par ce dieu qui les sait si bien lancer, il n'adressât pas d'abord où ses yeux, ses pensées et son cœur, visaient continuellement.

On ne peut exprimer quels furent les sentiments de Zelmis pendant le peu de temps qu'Elvire fut à se disposer pour descendre. On ne peut représenter ses transports, ses appréhensions, ses alarmes, ses frémissements : tout le fait espérer, tout le fait craindre; le péril le rend presque immobile; les horreurs de la nuit l'épouvantent; il frémit, il tremble, il espère, il craint.

Cependant Elvire descend, son approche dissipe les ténèbres; elle chasse les craintes de Zelmis, elle relève ses espérances. Mais la joie en ce moment le transporte à un tel excès que ce n'est plus lui, ce n'est plus ce même Zelmis qui, un peu auparavant, animait l'un et exhortait l'autre, disposait la voile, prenait le gouvernail. On ne sait plus ce que sont devenues ces ardeurs; sans le secours de ceux qui étaient avec lui dans la chaloupe, il aurait oublié ce qu'il y venait faire. Il se crut déjà trop bien payé de ses peines par la seule joie de posséder Elvire : quoique l'obscurité de la nuit lui ôtât le plaisir de la voir aussi bien qu'il l'eût souhaité, il ne cessait néanmoins de la regarder avec tant d'opiniâtreté et d'application, qu'il ne s'aperçut pas que deux de ses gens s'étant mis sur la chaîne qui fermait le port, avaient déjà fait passer la barque par-dessus; mais sitôt qu'il fut un peu revenu du profond assoupissement où cette joie inespérée l'avait mis : Est-ce-vous, madame? s'écria-t-il. N'est-ce

point une illusion! et la fortune, que nous trouvons présentement si propice, ne feint-elle point un visage riant pour se démentir bientôt? Mais n'importe, qu'elle se déchaîne maintenant contre nous autant qu'elle le voudra, il n'est plus en son pouvoir de me causer une affliction pareille à la joie que je ressens. Vous êtes libre présentement, madame; et quand vous n'auriez que peu de temps à l'être, le ciel m'a choisi pour être l'auteur de cette courte liberté. Je ne suis pas si libre que vous pensez, repartit Elvire en soupirant; je laisse encore la moitié de moi-même dans les fers, et mon mari n'est pas avec moi. Hé! de grâce, madame, reprit Zelmis, n'empoisonnez point une joie aussi pure que celle que nous pouvons goûter en ce moment. Ne soyez point ingénieuse à vous former de nouveaux sujets de peine. Laissez, madame, laissez au ciel le soin de votre mari; il a fait naître des personnes pour vous arracher des mains de Baba-Hassan, il en suscitera d'autres pour tirer votre époux de la puissance des Barbares.

Cependant la barque vole vers les îles Majorque et Minorque. Les vagues, quoique assez tranquilles, semblent s'abaisser encore pour la laisser passer avec plus de vitesse; et les zéphyrs, secondés par les Amours, enflent les voiles avec tant de prospérité, que tout faisait espérer un heureux succès. La joie éclate sur le visage de tous ces illustres fugitifs, et ils avaient déjà fait plus de vingt milles quand le jour commença à paraître. Le brouillard, qui s'élève ordinairement le matin sur la mer, fut par malheur si épais ce jour-là, qu'ils ne purent apercevoir un petit brigantin, sous la proue duquel ils se trouvèrent inopinément. Ils le virent quand ils ne purent plus l'éviter : ils tâchèrent en vain de changer de route pour s'échapper à la faveur des ténèbres; mais le brigantin, en les apercevant, fit force de rames sur eux; et comme il n'en était pas beaucoup éloigné, il ne fut pas longtemps à les joindre. Je ne veux point, mesdames, vous exprimer le désespoir de ces infortunés, quand ils reconnurent que ce brigantin était d'Alger, lequel y retournait après deux mois de course. On ne peut se représenter

un si grand changement sans ressentir une partie des douleurs de ces malheureux. Combien de fois Zelmis fut-il sur le point de se jeter dans la mer pour finir ses malheurs avec sa vie. De quels yeux regarda-t-il Elvire ! Que ne lui dirent-ils point dans ce moment, ces yeux, ces mêmes yeux où la joie venait d'éclater, et dans lesquels alors la douleur était peinte ! il n'exprima son affliction que par son silence et par quelques soupirs entrecoupés. Elvire parut la moins émue ; elle entra la première dans le brigantin ; Zelmis la suivit avec les autres : et le vent s'étant aussitôt mis au frais, ils se trouvèrent quelques heures ensuite à la vue d'Alger, et peu de temps après dans le port.

La nouvelle du retour de la belle esclave, dont l'évasion avait été déjà sue de tout le monde, ne fut pas longtemps à se répandre dans toute la ville ; l'on accourut de toutes parts pour la voir rentrer, et le capitaine du brigantin, appelé Turquille, la reconduisit au palais, comme en triomphe. Baba-Hassan ne s'emporta point à la vue de cette belle fugitive ; il la reçut au contraire avec des sentiments dont l'âme la mieux née puisse être capable. Si j'eusse cru, madame, lui dit-il, que votre condition vous eût paru si rude, je vous aurais évité, en vous rendant la liberté, les risques que vous avez courus pour la recouvrer ; mais je m'étais imaginé que l'amour que j'ai tâché de vous faire paraître en adoucirait les peines. Vous fuyez, cependant, madame ; mon amour n'a pu vous arrêter ; et je veux un mal mortel à Turquille de vous avoir remise entre mes mains, puisque vous y revenez apparemment avec les mêmes sentiments que vous aviez quand vous en êtes sortie. Bien loin de faire aller sur vos pas, je m'estimais heureux de n'avoir plus devant les yeux une personne si belle et si sévère ; et je suis au désespoir que votre vue, si contraire à mon repos, renoue des liens que votre éloignement aurait rompus. Je n'attendais pas moins de générosité de votre part, seigneur, répondit Elvire, et je suis confuse des bontés que vous avez pour votre captive ; mais permettez-moi de vous dire que plus ma captivité paraît douce,

plus elle m'est insupportable. Vous m'aimez, seigneur, et ma loi, ma raison, mon devoir, tout me défend de vous aimer. Heureuse si le ciel, en m'ôtant la liberté, m'eût ôté en même temps les appas qui vous ont charmé ! Vous m'aimez, répéta-t-elle encore, et n'ai-je pas lieu d'appréhender que vous vous lassiez de mon indifférence, et que cette bonté insultée ne change enfin en un juste dépit dont vous ne serez peut-être plus le maître. Non, madame, interrompit Baba-Hassan, ne craignez rien des emportements de ma passion; ce n'est point en amour qu'on se sert de son pouvoir; et je serais de tous les hommes le plus malheureux, si, ne pouvant mériter votre estime, je m'attirais votre haine. Baba-Hassan se retira après ces paroles: Elvire rentra dans le palais ; et Zelmis retourna chez son patron, qui ne le reçut pas avec la même civilité que Baba-Hassan avait eue pour la belle Provençale; il essuya au contraire tout ce que la colère, mêlée de vengeance et d'intérêt, peut faire ressentir d'emportements, et il fut resserré dans son logis avec beaucoup de rigueur. Il est vrai qu'il eut dans cette solitude la compagnie de quatre belles femmes, qui parlaient toutes fort bien espagnol ; mais il fut insensible à leurs appas. Il ne voyait rien quand il ne voyait point Elvire; et cette compagnie, qui aurait été pour un autre un sujet de consolation, lui en fut un de mille occasions périlleuses.

L'amour, chez les Turcs, n'est point armé de traits; il est couvert de fleurs: on ne sait ce que c'est que d'y mourir des cruautés d'une belle, et les dames ont le même scrupule en ce pays-là de faire languir un amant, que quelques-unes ont en celui-ci de le favoriser. Elles font toutes les avances: la loi de la nature est la première, qu'elles suivent préférablement à celle de Mahomet, parce qu'elles sont femmes avant que d'être turques; et elles donnent de la tendresse et des faveurs en retour des services que les hommes leur rendent; enfin, on y est heureux avant qu'on y soit amant. Les quatre belles personnes avec qui Zelmis demeurait avaient naturellement un grand penchant à l'amour; et la nature, en leur donnant ce cœur tendre, ne leur avait pas refusé

les avantages qui font aimer. Elles étaient toutes charmantes, et elles retenaient dans leur air quelque chose de cette fierté que nous remarquons dans les statues grecques ou romaines. Leurs habillements et leurs manières inspiraient assez de tendresse: elles n'y étaient que trop portées, et Zelmis était le seul qui ne brûlait point au milieu de tant de feux. Il ne fut pas longtemps néanmoins à s'apercevoir de la disposition du cœur de ses belles maîtresses; et il connut sans peine qu'elles souhaitaient de lui quelque chose de plus que les services ordinaires que rendent les domestiques.

Immona, la plus belle et la plus jeune de toutes, fut celle qui lui fit paraître le plus d'amour. Elle avait tout ce qui peut former une charmante personne, le front élevé, l'œil brillant, la bouche pleine de ces agréments qu'on ne peut exprimer; des cheveux noirs accompagnaient ce beau visage avec tant d'avantage, qu'il semblait qu'elle ne les eût reçus de la nature que pour cet effet seulement; ses manières étaient les plus engageantes du monde. Zelmis aurait sans doute mieux répondu à son amour s'il y eût eu place dans son cœur pour une autre passion. Cette belle Africaine fut charmée des qualités de son esclave; elle fit tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer: mille gestes amoureux, cent regards passionnés, une infinité de souris capables d'enflammer les plus glacés, étaient les armes ordinaires dont elle se servait pour abattre sa fierté; mais il payait les emportements d'Immona de tant de froideurs, qu'on voyait aisément qu'il s'estimait malheureux de recevoir des douceurs d'une autre que d'Elvire, de qui les rigueurs lui auraient été cent fois plus agréables que toutes les faveurs des plus belles personnes du monde.

Immona ne fut pas la seule qui eut de la bonne volonté pour Zelmis: Fatma, qui ne lui cédait point en beauté, prétendit quelque part à son cœur; et elle n'avait jusqu'alors dissimulé sa passion que pour mieux connaître les sentiments de sa rivale, qui lui avait fait confidence de son amour. En les connaissant, elle apprit aussi ceux de Zelmis; et sachant qu'il rendait à sa passion

une indifférence cruelle, elle s'imagina que le peu d'appas de sa rivale était cause de cette froideur; et, dans cette vue, elle crut que le mépris que Zelmis faisait de son cœur était une marque certaine qu'il soupirait pour une autre; et comme nous sommes naturellement portés à croire ce que nous souhaitons, elle se flatta avec plaisir d'avoir allumé cette passion. Elle ne songea plus, dans cette pensée, qu'à employer tous ses charmes pour lui donner, si elle pouvait, autant d'ardeur qu'elle en avait pris. Ses paroles, ses manières, ses regards, tout était plein d'amour et d'artifice; et elle en montra bientôt plus que Zelmis et Immona n'en voulaient savoir. Immona vit naître avec horreur l'amour de cette rivale; elle ne l'étudia pas longtemps pour connaître les sentiments de son cœur. Ses soins, ses inquiétudes, l'indifférence de Zelmis pour elle, tout lui disait ce qu'elle eût bien voulu ne pas apprendre. Le dépit s'empare aussitôt de son âme: elle se déchaîne, elle s'abandonne à la rage; et avant que de faire éclater sa vengeance, elle exhala son dépit par ces paroles qu'elle adressa un jour à Zelmis: C'est donc une autre que moi qui t'a su charmer, ingrat? Ce n'était pas assez pour moi du mortel chagrin de ne l'avoir pu faire; il fallait encore, pour accroître mes ennuis, que je visse une rivale en venir à bout: cette indifférence que je te croyais naturelle ne s'étend pas sur tout le monde, et ce n'est que pour moi que tu gardes tes froideurs! Ces paroles, dites d'un ton plein d'aigreur, épouvantèrent Zelmis; et croyant la fléchir en lui faisant l'aveu de son amour: Ah! madame, lui dit-il avec un profond respect, il est vrai que j'aime, et que je suis épris de la plus belle passion dont un cœur soit capable; je porte des fers si doux, que j'en mourrais s'ils étaient rompus. Vous avez plus de charmes qu'il n'en faut pour engager les plus insensibles, mais vous n'en avez pas assez pour me faire commettre des infidélités les plus criminelles. J'aurais pour vous, madame, des sentiments d'amour réciproques, si j'étais maître de mon cœur, et si l'amour ne s'y était pas rendu si absolu, qu'il est présentement impossible de l'en chasser. Va, ingrat, interrom-

pit Immona avec des yeux enflammés de colère, tu m'en apprends trop, et tu cherches en vain à t'excuser; tu ne m'aimes pas, et cela me suffit pour te trouver criminel. Va, et souviens-toi que, si je n'ai pu te plaire, je pourrai te persécuter.

Elle se retira en disant ces paroles, pleine de dépit et de rage; et, persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, elle ne songea plus qu'à le perdre. Elle était dans cette funeste résolution, quand son amour combattit encore quelque temps les sentiments de sa vengeance. Rien ne détermine plus une femme à favoriser un amant, que la concurrence d'une rivale; et comme il arrive souvent que ce qui devrait éteindre le feu le rend plus âpre, les froideurs de Zelmis ne servirent qu'à irriter davantage les ardeurs d'Immona. Cette femme, voyant qu'elle ne pouvait fondre les glaces de cet insensible, se résolut de faire un dernier effort, et d'arracher par force des faveurs de cet indifférent. Elle ne demandait pas tant le cœur de Zelmis, que Zelmis même. Et un jour qu'Achmet était allé à la mosquée, et que toutes les autres femmes étaient sorties, à la réserve d'une nègre, elle appela Zelmis dans sa chambre. Zelmis y monta sans savoir ce qu'elle souhaitait de lui. Il la trouva couchée demi-nue sur un magnifique tapis de Turquie: un de ses bras lui servait d'oreiller; et l'autre nonchalamment étendu, relevant l'extrémité d'une gaze noire qui lui servait de caffetan, laissait voir une partie du plus beau corps que la nature ait jamais pris plaisir de former. Qui n'eût été sensible à cette vue? A peine aussi Zelmis fut-il maître des transports qu'elle lui causa. Il était tellement hors de lui en voyant tant de beautés, qu'il demeura longtemps immobile à regarder cette belle personne sans songer qu'elle ne l'appelait pas pour regarder seulement. Elle s'aperçut aisément de son trouble. Que te faut-il donc, ingrat? s'écria-t-elle d'un ton le plus passionné du monde. N'ai-je donc point assez de charmes, et ne comprends-tu pas encore l'excès de mon amour? Qu'attends-tu? que souhaites-tu? que crains-tu? Parle. Mais tu es immobile: ton silence te condamne; tu ne m'aimes point! Va, cruel, que le ciel, pour me venger,

puisse un jour t'inspirer autant d'amour qu'il m'en a donné, pour te faire souffrir autant que je fais en ce moment! Que je suis malheureuse! continuait-elle après quelques moments de silence, pendant lesquels elle avait laissé couler quelques larmes; que je suis malheureuse d'avoir prodigué des faveurs à un ingrat qui en sait si mal user! Ces paroles étaient prononcées d'un ton de voix si touchant, que Zelmis en fut presque ébranlé; et peut-être que sa fidélité, qui n'avait jamais été exposée à une si rude épreuve, n'aurait pas tenu encore longtemps contre tant de charmes, si Achmet, qui revenait de la mosquée, et qui se fit entendre par sa voix, n'eût bien fait changer de situation à l'un et l'autre. Le trouble que Zelmis sentit pour lors ne se peut bien comparer qu'à celui d'Immona. Elle se désespérait, Zelmis ne savait quel parti prendre, quand, pour comble de malheur, Achmet, de qui l'on pouvait facilement entendre toutes les paroles, demanda où était Immona.

Ce coup de foudre acheva de les terrasser. Que faire dans cette extrémité? où se mettre? où se cacher? Le temps presse, les délibérations sont hors de saison; et déjà Achmet monte, quand Immona, conservant encore quelques restes de présence d'esprit, fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces matelas qui servent de lit aux Turcs, et qui sont roulés pendant le jour à un coin de la chambre. Zelmis était dans cette violente situation, quand Achmet entra. Il remarqua le trouble d'Immona, sans en pouvoir deviner la cause. Il lui en demanda plusieurs fois le sujet, et elle se sauva toujours le mieux qu'elle put. Je ne vous dirai point, mesdames, si l'émotion que sentit Immona ajouta quelques nouveaux charmes à sa beauté; mais il est certain qu'Achmet n'eut jamais plus de tendresse pour elle qu'en ce moment-là. Elle ne fut jamais à ses yeux ni plus belle, ni plus animée; et il ne se sentit jamais ni plus amoureux, ni plus enflammé : il la caressa plus qu'à l'ordinaire. Le doux bruit des baisers dont il accablait Immona venait même jusqu'aux oreilles de Zelmis, qui avait des frayeurs mortelles que son maître ne le découvrît, quand Cid-Haly, père

d'Achmet, entra tout d'un coup avec grand bruit dans le logis. Il appela son fils avec tant de précipitation, pour aller acheter des chrétiens nouvellement arrivés au port, qu'il fut obligé de le venir joindre dans le moment. Il est impossible de vous exprimer la joie que ce libérateur causa à Zelmis et à Immona, quelles grâces ils lui rendirent secrètement, pour être venu si à propos les tirer de l'abîme où ils étaient, et quels serments fit Zelmis de ne se trouver de ses jours dans une bonne fortune où il y avait tant à risquer.

L'amour si violent est voisin de la haine, et quand on a aimé avec emportement, il faut qu'on haïsse avec fureur. Immona outragée, et persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, ne respire plus que rage et que fureur, et ne songe qu'à perdre Zelmis. Les moyens ne lui manquaient pas; elle avait sur son esclave un plein droit de vie et de mort, et elle en eût été quitte pour rendre à Achmet ce que Zelmis lui avait coûté; mais comme cette violence aurait fait beaucoup d'éclat, elle s'abandonna à une vengeance plus cachée et plus conforme à sa haîne. Elle voulut, par un plus illustre emportement, immoler deux victimes à l'amour, et sacrifier en même temps et Zelmis et sa rivale. Elle n'a pas plus tôt formé ce dessein, qu'elle instruit Achmet des secrètes intelligences qui étaient entre Zelmis et Fatma; et, pour mieux assurer ce qu'elle avance, elle lui promet de l'en convaincre le lendemain de ses propres yeux. Elle donna tant de couleur de vérité à cette trahison, qu'Achmet donna dedans, et entra aussitôt dans une rage et dans un désir de vengeance si furieux, qu'il eut de la peine à en retenir les transports jusqu'au lendemain. Le jour venu, il ordonna secrètement à Kalisia et à Kamer, ses autres femmes, d'aller au lieu de la sépulture des Turcs, et d'emmener les nègres avec elles, en sorte qu'il ne restât dans le logis que les personnes nécessaires à cette tragédie, Fatma, Achmet, Zelmis, et Immona. Achmet fit semblant de sortir à l'heure ordinaire pour aller à la mosquée, et demeura dans une galerie qui était à côté de la porte. Immona resta en bas, et Fatma monta dans sa chambre, comme elle avait accoutumé. Toutes ces choses

ainsi disposées, Immona commande à Zelmis de porter quelque chose sur la terrasse; et dans le temps qu'il est sur l'escalier, elle avertit Achmet de rentrer et de monter en haut, s'il voulait être témoin de tout ce qui se passait entre Zelmis et Fatma. On ne peut dire avec quels transports de colère Achmet monta pour surprendre Zelmis, qui, ne songeant à rien moins qu'au piége qu'on lui tendait, revenait tranquillement d'où Immona l'avait envoyé. Achmet le rencontra près de l'appartement de Fatma, devant lequel il fallait de nécessité passer pour aller à la terrasse; et il lui sembla même, tant il était préoccupé, les entendre parler ensemble. Il n'en fallait pas davantage, et c'en était même trop, pour convaincre un homme qui était déjà disposé à tout croire; et, sans examiner davantage les choses, il se jeta sur Zelmis, les yeux étincelants de colère, et l'aurait percé de mille coups, s'il ne l'eût réservé à une plus célèbre vengeance. Fatma ne fut pas mieux traitée que Zelmis, et elle porta sur le visage des marques de l'emportement d'Achmet. Immona monta à ce bruit, faisant l'ignorante de tout ce qui se passait, et qui triomphait dans l'âme de l'heureux succès de sa fourberie. Elle interpose son crédit; elle feint de vouloir calmer le courroux d'Achmet; mais rien ne le peut apaiser. Il court dans le moment chercher des officiers pour conduire ces criminels en lieu de sûreté. Zelmis connut bientôt l'auteur de cette trahison. Il avait remarqué que, depuis ce qui s'était passé avec Immona, elle ne le regardait plus qu'avec des dédains mêlés de fureur, et qu'elle ne voyait plus Fatma sans faire éclater son ressentiment. Il vit bien que tout ce qui était arrivé n'était conduit que par ses artifices; et la regardant avec des yeux d'indignation : Tu triomphes, cruelle, lui dit-il; tu triomphes; tu immoles deux innocentes victimes à ta vengeance! mais tu ne profiteras point de ton crime! Je te haïrai partout, et je suis assez vengé, puisque tu m'aimes, et que tu ne me reverras jamais. Il ne lui en put dire davantage. On le conduisit aussitôt au château de l'empereur, qui est hors de la ville, et Fatma fut menée aux prisons des femmes publiques. Zelmis

vit avec horreur le péril où il était. Il savait les lois des Turcs, qui veulent qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse musulman. Il avait beau protester de son innocence; Achmet, qui avait juré la perte de son esclave, voulait l'immoler à son ressentiment. Il y était animé par Immona; en sorte que les affaires de Zelmis étaient pour lors en un très-fâcheux état.

Cependant le consul[1] de la nation française apprend tout ce qui se passe : il interpose son autorité; il va trouver Achmet, qui se rend d'abord implacable. Le consul ne se rebute point : il lui représente que rien n'est quelquefois plus faux que les apparences; que, quand la chose serait vraie, il aurait peu de gloire à faire paraître sa puissance contre son esclave, et lui fit connaître enfin, qu'en le perdant, il perdait en même temps une somme considérable qui était venue depuis peu pour son rachat. Cette raison fut beaucoup plus forte que toutes les autres; et comme il n'y a rien que les Turcs ne sacrifient à leur intérêt, Achmet se laissa un peu abattre. Quand les premières fougues de sa colère furent passées, il retira Zelmis des mains du divan; et il avoua devant les juges que ce n'était que sur un simple soupçon qu'il avait agi, et que le crime de son esclave n'était confirmé d'aucune preuve.

Il ne faut qu'un moment pour changer la face des affaires les plus désespérées, et la fortune ne se plaît que dans ces grands et soudains changements. Dans le temps que Zelmis est le plus accablé d'infortunes, c'est dans ce même temps-là qu'il est élevé au comble du bonheur, et qu'Achmet lui rend la liberté, après avoir reçu chez le consul le prix de sa rançon.

Il n'y avait pas deux heures que Zelmis était libre, et il se promenait dans une galerie avec le consul, tout plein de la joie que lui causait le nouvel état où il se trouvait. Il songeait à l'aimable Elvire dont il n'osait demander des nouvelles : il le voulut faire plusieurs fois; la crainte qu'il avait d'apprendre quelque chose de fâcheux lui

1. M. Dussault.

faisait toujours dire autre chose qu'il ne souhaitait. Il était dans cette inquiétude, quand il vit tout d'un coup entrer une dame qu'il reconnut chrétienne par le voile dont elle avait la tête couverte. Le consul la voyant approcher : Voilà, dit-il à Zelmis, une dame qui ne vous est pas inconnue; elle n'a pas moins souffert que vous; mais enfin les maux de sa captivité sont finis aussi bien que les vôtres; je vous laisse avec elle, pour aller finir quelques affaires pressées. Zelmis ne reconnut point d'abord cette dame; mais quelle surprise fut la sienne quand il vit l'aimable Provençale! Les grandes passions ne se marquent point par des mouvements ordinaires : Zelmis ne s'emporta point aussi à des signes d'une joie commune; mais ayant regardé quelque temps Elvire avec des yeux interdits : Pardonnez, madame, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, pardonnez à des transports dont je ne suis plus le maître. Ils ne purent alors retenir quelques larmes; mais ces larmes n'étaient pas de celles que la joie seule d'avoir recouvré leur liberté leur faisait répandre; elles étaient mêlées de cette douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour. Zelmis cependant ne pouvait se rassasier de regarder Elvire; elle ne lui avait jamais paru si charmante; et les larmes dont son beau visage était trempé lui causaient une certaine langueur, qui, se confondant avec cette vivacité que répand ordinairement la joie, formaient la beauté du monde la plus touchante. Zelmis, rompant enfin le silence : C'est donc vous, madame, que je vois, lui dit-il; c'est vous! Vous êtes libre; et je n'ai en rien contribué à votre liberté? Faut-il que je vous voie hors des fers avec quelque chagrin, puisque je n'ai pas eu la gloire de vous en tirer? Ah! monsieur, reprit la belle Provençale, je ne me souviens qu'en frémissant de ce que vous avez hasardé pour moi; mon mari n'est plus, et la cause de sa mort ne vient sans doute que de ma fuite avec vous. Ces paroles, qui furent suivies d'un débordement de larmes, surprirent extrêmement Zelmis; il ne savait rien de la mort de de Prade; et quoique la douleur d'Elvire l'affligeât au dernier point, il eut néanmoins de la peine à dis-

simuler la joie que cette nouvelle lui causait, puisque de Prade était le plus dangereux rival qu'il eût.

La perte d'un mari est quelque chose de si sensible, continua Elvire, après avoir donné quelques moments de trève à sa douleur, qu'il est impossible de l'exprimer. S'il y a pourtant quelque chose qui puisse tempérer ce chagrin, c'est une joie pareille à celle que je ressens aujourd'hui : je vous vois, je suis libre, vous n'êtes plus dans les fers; et vous pouvez juger de la joie que j'ai de votre liberté puisque, après celle de mon mari, pendant qu'il vivait, c'était ce que je souhaitais avec le plus d'ardeur. Vos intérêts et les siens m'étaient presque communs; je les confondais même souvent ensemble, et je ne sais si je ne suis point criminelle d'en avoir fait si peu de distinction. Cette vertueuse personne rougit à ces paroles, et elle voulut, en cachant son beau visage, dérober à Zelmis le plaisir que lui causait cette aimable confusion; mais Zelmis relevant doucement le coin du voile dont elle se cachait : Ne m'empêchez pas, madame, lui dit-il, de vous admirer dans un état si charmant. Que vous devez me paraître divine avec cette rougeur! Et comment peut-on entendre ces paroles engageantes de votre belle bouche, et ne pas expirer de plaisir à ces yeux? C'est trop de joie pour un seul jour, madame, et mon cœur ne la peut contenir. Ils passèrent le reste de la journée dans un épanchement de cœur qu'on ne peut exprimer; ils se dirent tout ce qu'un violent amour peut inspirer de plus tendre. Elvire apprit à Zelmis que son mari avait été emporté depuis trois mois de la peste, qui avait fait d'étranges ravages dans la ville. Elle lui dit ensuite que le roi, ne pouvant être heureux dans ses amours, avait fait connaître la pureté et la délicatesse de sa passion, en lui rendant la liberté par une générosité vraiment royale. Zelmis, de son côté, informa sa maîtresse de tout ce qui s'était passé depuis leur retour, des différents risques qu'il avait courus, l'impossibilité de lui faire savoir de ses nouvelles et de recevoir des siennes, et de la manière enfin dont il avait recouvré la liberté.

Ce fut pendant ce temps-là que la permission qu'avait Zelmis de voir la belle Provençale autant qu'il le souhaitait rendit son ardeur plus vive : il reconnut encore plus de charmes dans son esprit qu'il n'avait remarqué de perfections dans sa personne; et quand quelquefois cette belle veuve, s'échappant à la joie, oubliait pour quelque temps l'idée de son mari, elle faisait éclater un enjouement si spirituel, que Zelmis n'aurait pu lui refuser son cœur, s'il n'en eût pas déjà été amoureux.

Enfin ce jour, cet heureux jour souhaité par tant de vœux, demandé avec tant de larmes, ce jour auquel Elvire et Zelmis devaient sortir d'Alger, arriva. Ils s'embarquèrent après avoir pris congé du consul; et sitôt qu'ils furent dans le bord, on mit à la voile. Le vaisseau n'était pas encore sorti du port, que Zelmis, qui était resté sur le tillac pour voir appareiller, entra dans la chambre du capitaine, où était Elvire : il la trouva couchée sur un de ces petits lits qui sont sur les vaisseaux, désolée, et capable de percer de douleur les plus insensibles. Eh bien! madame, lui dit-il en s'approchant de son lit, vous voulez donc toujours vous affliger : n'est-il pas temps enfin que ces larmes tarissent? et ne pouvez-vous jouir du repos, après de si longues traverses? Vous sortez des fers, vous rentrez dans votre patrie, les vents les plus favorables vous y portent; et tout ce qui devrait vous élever au comble de la joie ne sert qu'à vous jeter dans un abîme de tristesse. Vous ne dites rien, madame, poursuivit Zelmis en levant le coin du mouchoir dont elle essuyait ses beaux yeux; regardez-moi du moins, je vous prie, et n'achevez pas de me désespérer par le mortel chagrin que me cause votre tristesse. Elvire ne répondit que par un soupir; et Zelmis, ne pouvant plus soutenir la présence de cette belle désolée, sortit de la chambre pour n'y pas rentrer sitôt : mais il ne fut pas longtemps à revenir près d'elle. Ses larmes étaient un peu essuyées, et comme elle avait passé, dans un moment, de la tristesse que lui causait le souvenir de la mort de son mari, à la joie que lui donnait la vue de Zelmis, elle le regarda avec des yeux tout brillants de bonté, et qui lui portèrent encore

mille nouveaux feux dans l'âme. Non, mon cher Zelmis, lui dit-elle en le voyant; non, je ne veux plus m'affliger. Le ciel, en m'ôtant mon mari, vous a conservé : cela suffit pour me consoler; et vous me tenez lieu de tout. Zelmis ne put répondre à de si tendres paroles; mais se jetant à ses genoux, et prenant une de ses mains, il y attacha sa bouche toute de feu avec un si grand transport qu'il en demeura hors de lui. Il n'eut pas la force de se lever; mais regardant Elvire avec les yeux les plus passionnés du monde : J'ai eu assez de résolution, madame, lui dit-il, pour souffrir ma disgrâce, et je n'ai pas assez de force pour soutenir ma bonne fortune. Pardonnez-moi, belle Elvire; les joies immodérées agitent d'abord avec trop de violence, et ma joie suffirait à faire plusieurs heureux.

Pendant le temps que ces amants furent à repasser en France, ils ne se quittèrent presque pas d'un seul moment; ils ne rencontrèrent, en faisant leur route, qu'un vaisseau de Marseille, qui portait en Alger quelques religieux, lesquels y allaient racheter des captifs, y ayant été surpris d'un gros temps, qui ne servit qu'à les porter plus vite où ils voulaient aller. Ils arrivèrent enfin à la Cioutat, où on leur donna le lendemain des gardes de santé pour les conduire à Marseille, et y faire quarantaine au Lazaret.

Ce fut dans ce lieu-là qu'ils eurent tout le temps de se dire ce qu'ils sentaient l'un pour l'autre. Quel plaisir pour Zelmis de se voir avec Elvire! Plus de mari, plus de jaloux, plus de témoins. Quelle satisfaction pour Elvire de se voir continuellement avec Zelmis, après de si cruelles séparations! On ne se formera jamais qu'une imparfaite idée du bonheur de deux personnes que la fortune a conduites au comble du contentement par des ressorts si cachés et si extraordinaires. Non, madame, lui dit un jour Zelmis qu'il se trouva le plus passionné de sa vie, et qu'il devait le lendemain sortir du Lazaret, quand vous ne seriez pas la plus belle personne du monde, et que je serais assez malheureux pour ne vous pas aimer plus que toutes choses, j'y serais forcé malgré moi. Il y a quelque

chose de si nouveau et de si engageant dans notre destinée, qu'il est impossible que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre. Nous nous sommes rencontrés en tant d'endroits, nous nous sommes vus ensemble en des états si différents, qu'il semblait que le hasard ne nous unissait que pour nous séparer, et ne nous éloignait que pour nous rejoindre. La première fois que je vous vis, je vous aimai; en vous revoyant je fus charmé : j'ai été dans les fers avec vous; je vous y ai adorée. Nous sommes libres présentement ensemble. Hé! que dois-je espérer, madame? s'écriait-il en embrassant ses genoux. Zelmis animait ces paroles d'un ton de voix si passionné qu'Elvire en fut émue; le feu sortait de ses beaux yeux, et tout son visage se couvrit d'une aimable rougeur. Elle n'eut pas la force de répondre, et Zelmis ne lui put rien dire davantage. Mais tout leur entretien, qui n'était alors qu'un langage muet, était plus éloquent mille fois que les plus tendres paroles : c'étaient les yeux, les larmes, les soupirs qui parlaient, et qui ne se faisaient que trop bien entendre; quand Zelmis prenant la parole : Vous ne dites rien, madame, lui dit-il. Hé! que dois-je juger de votre silence? Avez-vous de la confusion à avouer que vous m'aimez? ou appréhendez-vous de me désespérer en me disant que vous ne m'aimez pas? Parlez, madame, et ne me laissez pas plus longtemps en proie à tant de différentes pensées qui me tourmentent; ne souffrez pas qu'il y ait tant de désordre en un cœur où vous régnez si absolument. Que voulez-vous que je vous dise? reprit faiblement Elvire. Ce que je veux que vous me disiez! interrompit Zelmis, ce qu'on dit quand on aime, que rien ne pourra troubler un amour; qu'un prompt engagement unira votre sort au mien avec des nœuds qui dureront toujours; car enfin, madame, tant que votre mari a vécu, je vous ai aimée, sans intéresser votre austère vertu dans cet amour; présentement qu'il n'y a plus de devoir à écouter, il n'y a que l'amour à suivre. Vous ne vous souvenez donc plus, reprit Elvire, de ce que vous m'avez dit tant de fois, que vous ne demandiez pour prix de votre amour que la seule gloire de m'aimer? et vous me parlez pré-

sentement d'hymen! Cette pensée me fait frémir; le souvenir encore récent de mon mari n'en est pas toute la cause; je craindrais en possédant votre cœur de ne pas posséder votre estime. Vous vous êtes flatté, peut-être, que j'ai été susceptible de quelque tendresse pour vous dans le temps que je la devais toute à mon mari; ne craindriez-vous point, avec une espèce de raison, qu'ayant pu succomber à une première faiblesse, je ne fusse encore capable d'une seconde lorsque je serais votre femme? Ne trouveriez-vous pas dans cette vue trop de facilité à dégager avec plaisir un cœur à qui la possession aurait déjà ôté tout le goût de l'amour? Je tremble quand je pense à cela : je ne connais que trop de quel prix il est, ce cœur; je mourrais de douleur si je ne le possédais pas présentement tout entier : que deviendrais-je, hélas! si je le perdais étant votre épouse? Ah! madame, que vous avez de tendresse! s'écria Zelmis, et qu'une personne qui peut aimer aussi délicatement que vous est peu capable de faiblesse? Non, madame, je serais toute ma vie si fort persuadé de votre fidélité, que si j'étais un jour assez heureux pour devenir votre époux, je crois que je vous verrais sans jalousie entre les bras d'un autre. Je croirais, madame, ou que vous l'auriez pris pour moi, ou que je vous aurais prise pour une autre, et je me défierais plus de la fidélité de mes yeux que de la vôtre. Mais, madame, ne vous faites point de ces vaines terreurs que mon amour ne peut prendre que pour d'honnêtes refus. Ne me pressez point tant, je vous prie, repartit Elvire, je sens que je ne vous pourrais rien refuser. Je vous dois tout par reconnaissance, et mon cœur même n'est pas exempt de cette obligation. Ah! madame, que me dites-vous? Ne m'aimez point plutôt, si vous ne m'aimez que par reconnaissance et parce que je vous aime : je veux tout devoir à votre inclination; il faut que ce soit un penchant insurmontable qui vous entraîne à m'aimer malgré vous. Que vous êtes pressant, Zelmis! reprit Elvire. On ne peut trouver d'accommodement avec vous, et vous n'êtes point content si on ne vous accorde tout ce que vous voulez. Dois-je songer à de nouveaux engagements sitôt après la

mort de mon mari, et puis-je... Ah! madame, interrompit Zelmis, puisque vous n'êtes plus que sur le temps, je suis heureux. Il viendra, madame, cet heureux jour; ou je mourrai de joie par avance en l'attendant. Mais promettez-moi ce que vous me dites, et que cette belle main soit le gage précieux du bien que vous me faites espérer. Elvire, à ces paroles, laissa doucement tomber sa main, que Zelmis reçut dans les siennes, et qu'il essuya de ses baisers, après l'avoir trempée de ses larmes.

Ils étaient l'un et l'autre dans un contentement qu'on ne peut exprimer quand ils sortirent du Lazaret. Cette joie s'accrut le jour qu'Elvire arriva à Arles, où elle fut reçue de tous ses parents, qui étaient les premiers de la ville, avec des signes d'une joie extrême. On oublia aisément la mort de de Prade, pour ne songer qu'au plaisir que causait le retour d'Elvire: on ne parla que de divertissements et de parties de plaisir, où Zelmis était toujours invité. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir bientôt de l'inclination qui était entre ces deux personnes: on la vit même avec joie; leur passion fut celle de tout le monde; leurs désirs furent suivis de ceux de tous les autres, et chacun approuva une union qu'il semblait que le ciel eût pris plaisir de former. Zelmis fut obligé d'aller à Paris pour mettre ordre à ses affaires; il n'y demeura que le moins qu'il put; mais il y fut assez pour trouver à son retour plusieurs rivaux, qui tâchèrent à profiter de son absence. Il n'y avait presque personne à qui les manières honnêtes et engageantes de cette belle veuve ne fissent concevoir beaucoup d'espérance; mais ceux qui la connaissaient le mieux espéraient le moins, et jugeaient aisément que cet air libre était plutôt un effet de son tempérament que de l'inclination de son cœur.

Zelmis revint plus amoureux qu'il n'avait jamais été, il trouva aussi sa belle Provençale encore plus aimable qu'il ne l'avait laissée; il ne s'aperçut d'aucun changement dans le cœur de sa belle maîtresse: il lui semblait, au contraire, que l'absence avait rendu son ardeur plus vive, et il ne lui fut pas difficile d'écarter par sa seule présence tous ceux qui auraient pu lui nuire.

Il attendait avec impatience le temps qui devait bientôt le rendre heureux; il vivait cependant content de son sort, quand il fut accablé du plus cruel revers de fortune qu'on puisse éprouver. Zelmis était un jour chez sa belle veuve avec quelques-uns de ses amis, quand un laquais d'Elvire vint avertir sa maîtresse que deux religieux, qui venaient d'Alger, souhaitaient lui parler. On les fit monter, et ils entrèrent dans la salle où était la compagnie, suivis d'un homme qui était en fort misérable équipage. La surprise de tous ceux qui étaient présents fut grande à l'abord de ces gens qu'on ne connaissait point; elle fut extrême quand on vit que cet homme si mal vêtu vint se jeter au cou d'Elvire; mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer, lorsqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ses violents embrassements, était de Prade, qu'on croyait mort depuis plus de huit mois. Jamais on ne vit un moment pareil: tout le monde devint immobile. Elvire regardait de Prade sans rien dire. Zelmis considérait Elvire sans parler; et de Prade jetait ses yeux tantôt sur sa femme, et tantôt sur Zelmis. Il regardait l'une avec joie et l'autre avec jalousie, et étudiait toujours dans leurs yeux les sentiments de leurs cœurs. Zelmis et Elvire, comme les deux plus intéressés dans cette aventure, en examinèrent plus soigneusement les apparences; mais cette recherche ne servit qu'à leur persuader ce qu'ils voyaient, et le témoignage des religieux acheva de les convaincre. Ils apprirent à la compagnie ce qui s'était passé dans le rachat de de Prade. Ils dirent que Baba-Hassan avait acheté de Prade d'Omar son patron, pour l'éloigner d'Alger, dans le temps qu'Elvire était encore sa captive, et pour faire courir plus facilement le bruit de sa mort, afin que la nouvelle en venant à Elvire, elle ne fît plus difficulté de se rendre à ses ardentes prières; qu'enfin n'ayant rien pu gagner sur le cœur de cette vertueuse esclave, et désespérant d'en jamais rien obtenir, il lui avait généreusement donné la liberté, et qu'elle n'avait pas plus tôt été partie, qu'il avait rappelé de Prade des montagnes où il l'avait envoyé avec l'armée qui était allée faire payer tribut aux Maures. Les religieux ajoutèrent

encore que, s'étant trouvés au retour de de Prade dans Alger, où ils avaient racheté plusieurs captifs, Baba-Hassan avait absolument voulu qu'ils le rachetassent, s'imaginant bien que cet esclave qu'on croyait mort à son pays ne serait jamais racheté autrement.

Croyez-vous, mesdames, qu'il soit possible de représenter les différents effets que produisait cette aventure et de vous en donner une idée assez forte? Les cœurs de tous ceux qui étaient présents se partagèrent alors, et tous les mouvements dont ils sont capables se firent sentir, et furent peints alors sur le visage de ceux qui composaient cette assemblée. La joie, la tristesse, l'étonnement, la crainte, le dépit, la jalousie, le désespoir, tout parut en ce moment; et il n'y eut presque personne qui ne fût agité de plus d'une passion. De Prade, appréhendant qu'il ne fût venu trop tard, était combattu de crainte, et ressentait de la joie et de la jalousie. Elvire était partagée entre la joie et la tristesse. La vue de son mari, réveillant dans son cœur un amour qui était déjà dans le cercueil, lui donnait quelque plaisir; et cette même vue, qui devait étouffer ou du moins partager les sentiments d'amour qu'elle avait pour Zelmis, mêlait cette joie d'amertume. Zelmis demeura interdit, désespéré, confus, accablé; et voulant s'en imposer à lui-même, il cherchait des raisons pour ne pas croire ce qu'il voyait. Mais il fallut enfin céder à la vérité; et quand il en fut entièrement persuadé, il s'approcha d'Elvire, après avoir été longtemps immobile, et n'ayant plus de ménagement à garder, il ne se soucia pas de dissimuler plus longtemps. Vous ne serez donc point à moi, lui dit-il d'une voix qui marquait assez le serrement de son cœur : vous ne serez point à moi; et, pour comble de malheur, mon désespoir va m'entraîner en des lieux où je ne vous reverrai jamais, et où je vais finir les restes d'une vie pleine de disgrâces. Pour vous, madame, vivez heureuse: le ciel n'a pu voir vos larmes sans pitié, ni mon bonheur sans envie; il vous a rendu cet époux que vous pleuriez tant, et me prive du bien qui devait me rendre parfaitement heureux. Ce m'est encore assez de joie pour tout le reste de ma vie, de me

souvenir que vous avez pu m'aimer un moment, pour me faire souffrir avec joie toute sorte de malheurs. Zelmis ne put rien dire davantage, et Elvire ne répondit que par des larmes. De Prade se figura avec plaisir que c'était la joie qui les lui faisait répandre ; mais ceux qui connaissaient mieux la disposition de son cœur crurent qu'un sentiment contraire en pouvait bien être la cause. Zelmis enfin ne pouvant plus soutenir la présence de toutes ces personnes, dont chacune lui faisait sentir un supplice particulier, sortit d'auprès de sa belle Provençale, résolu de ne plus la voir.

Elvire, de son côté, était dans un étonnement qu'il n'est pas aisé de se figurer. Quelque joie qu'elle affectât de faire paraître, on voyait toujours au travers de cette feinte quelque altération qu'elle ne pouvait dissimuler; et quand elle fut un peu revenue de cette grande surprise, et qu'elle put faire réflexion au bizarre état où elle se trouvait : Tu crois donc, cruelle fortune, disait-elle en elle-même, qu'on puisse changer aussi souvent que toi, et suivant tes différents caprices prendre différentes passions? Et toi, sévère devoir, penses-tu pouvoir rentrer dans un cœur toutes les fois qu'il te plaira? Ne sais-tu pas quelle violence je me suis faite pour ne pas aimer Zelmis plus tôt que je l'ai dû? Puis-je ne le plus aimer quand j'ai pu une fois le faire sans crime? Non, je l'aimerai toujours : il n'est que trop aimable, et je ne suis que trop disposée à l'aimer. Je dois, il est vrai, toute ma tendresse à mon époux : si je la partage, je lui fais un larcin dont le devoir s'offense ; le ciel me l'a rendu, je dois lui rendre mon cœur. Mais Zelmis n'est-il pas pour ainsi dire aussi mon époux? et après lui avoir donné la foi, quand je le pouvais, puis-je la lui ôter sans injustice? Il a le droit de prétendre à ce que je lui ai promis, et je ne lui ai rien promis que je n'aie été en droit de lui accorder. A quels malheurs ne suis-je point exposée! Faut-il oublier mon mari? Dois-je ne plus aimer Zelmis? Mais aimons-les tous deux, puisque je l'ai pu : aimons de Prade par devoir, et Zelmis par inclination. Donnons la personne à l'un, et le cœur à l'autre; que le premier rentre dans ses droits, que le second n'en

sorte point; et concilions enfin dans un même cœur deux amours que personne ne peut condamner.

Le retour de de Prade auprès d'Elvire fut célébré par de nouvelles noces. Zelmis nè voulut point être présent à cette cruelle cérémonie, dont il aurait dû être le sujet: il ne trouvait d'autre consolation dans ses malheurs que de croire qu'il ne pouvait plus lui en arriver. Il partit, et, sans prendre de route certaine, il se trouva en Hollande: ce pays, qui est l'asile de tant de gens, n'en fut pas un pour lui; il y porta son amour et son désespoir. Il demeura quelques mois à Amsterdam; et y ayant appris que le roi de Danemarck était à Oldembourg, il entreprit ce voyage autant par chagrin que par curiosité. Il y arriva un jour après le départ du roi, qui en était parti pour retourner en sa ville capitale : il le suivit, se laissant toujours entraîner à son chagrin, il passa par Hambourg, et ne le joignit qu'à Copenhague, où il eut l'honneur de le saluer et de lui baiser la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la cour de Danemarck. Son inquiétude ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps en un même lieu; et, semblable à ces gens qui sont travaillés d'une longue insomnie, il cherchait son repos dans son agitation. Il passa le Sund et se rendit à Stockholm, dans le temps que toute la cour était en joie des premières couches de la reine. Zelmis reçut du roi de Suède le même honneur que lui avait fait le roi de Danemarck: il baisa la main à ce prince, qu'il eut l'honneur d'entretenir plus d'une heure sur ses voyages, et particulièrement sur son esclavage, que le roi écoutait avec beaucoup de plaisir, et que Zelmis ne pouvait réciter sans renouveler des maux qui s'aigrissaient encore par le souvenir. Le roi ayant ensuite proposé à Zelmis de faire un voyage de Laponie, qu'il disait avoir voulu faire autrefois, et qu'il trouvait fort digne de la curiosité d'un homme qui voulait voir quelque chose d'extraordinaire, et voyant qu'il ne s'en éloignait pas beaucoup, il ordonna à M. Stein-Bielke, grand trésorier du royaume, seigneur d'un grand mérite, et qui lui servait de truchement auprès du roi, de lui donner des lettres nécessaires pour faciliter

son voyage. Zelmis ne fut pas longtemps à se déterminer. Il lui importait peu où il allât, pourvu qu'il s'éloignât. Il se flattait même avec plaisir que les froids du Nord pourraient un peu ralentir ses ardeurs ; et dans cette espérance il partit pour cette grande entreprise. Ce voyage, mesdames, est si curieux et si plein de nouveautés, que si je n'appréhendais de vous ennuyer, je vous en ferais au moins une légère description ; mais il vaut mieux réserver cela pour une autre fois, et vous dire seulement ce qui suffit pour savoir la suite de toute l'aventure. Zelmis s'embarqua à Stockholm avec deux gentilshommes français, poussés du même désir que lui. Il passa jusqu'à Torno, qui est la dernière ville du monde du côté du nord, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve qui porte le même nom que cette ville, et dont la source n'est pas éloignée du cap du Nord ; il pénétra enfin jusqu'à la mer Glaciale, et l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où l'univers lui manqua. Il revint à Stockholm, et rendit un compte exact au roi de ce pays et des manières de vivre extraordinaires de ses habitants. Il ne demeura que fort peu de temps à Stockholm à son retour de la Laponie ; et, cherchant ensuite une nouvelle matière à ses travaux, il passa toute la mer Baltique, et vint débarquer à Dantzick, d'où il passa en Pologne. Le roi, qui était un des princes du monde les plus savants et les plus curieux, et qui sait si bien joindre à ces qualités une vertu héroïque, prit un plaisir extrême à faire réciter à Zelmis la manière dont les Lapons vivaient, et ce qu'il y avait de rare dans le pays. Il ne se passa pas un jour pendant tout le temps qu'il demeura à Javarow, où était alors la cour de Pologne, que le roi ne l'envoyât quérir pour apprendre de lui ce qu'il souhaitait. Il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui à sa table, à côté de M. le marquis de Vitry, qui était alors ambassadeur de France en cette cour. Tous ces honneurs ne consolaient point Zelmis ; et étant toujours entraîné de son inquiétude, il passa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne. Mais que lui servait de fuir loin, s'il ne pouvait se fuir lui-même, et s'il était

inséparable de son chagrin ? Il trouvait bien d'autres lieux, mais il ne rencontrait point l'indifférence ; et il n'aurait pas même voulu la trouver. Il revint enfin en France, après deux ans d'absence, pour chercher du soulagement au lieu même où il avait pris le mal. Vous l'avez vu, mesdames, depuis peu à Paris, et il n'y a pas été longtemps que la fortune a commencé à se déclarer pour lui. Il a appris la nouvelle de la mort de de Prade. Il est parti à l'instant ; il s'est rendu auprès d'Elvire, qui pleurait encore la perte de son mari. Elle n'a pas été fâchée de le voir ; et il me mande dans une lettre que j'ai reçue de lui depuis peu de temps, que, quoique cette belle veuve dise partout qu'elle veut passer le reste de sa vie dans un cloître, pour ne plus être exposée à tant de revers, il espère néanmoins être un jour heureux, pourvu que de Prade ne ressuscite pas une seconde fois.

VOYAGE DE NORMANDIE

LETTRE A ARTÉMISE

Vous m'aviez ordonné, mademoiselle, en vous quittant, de vous faire un récit exact du voyage de Normandie, duquel vous ne pouviez être. Je satisfais à vos ordres si fidèlement, que je suis sûr qu'en le lisant vous croirez l'avoir fait, sans être sortie de Paris.

Les desseins médités longtemps avant l'exécution sont d'ordinaire sans effet; c'est ce qui a fait que proposer et assurer ce voyage a presque été pour nous la même chose. Nous partîmes un lundi, 26 septembre 1689. Admirez notre bonheur. Il y avait trois mois qu'il n'était tombé une goutte d'eau, le ciel en versa ce jour-là suffisamment pour toute une année; mais, pour nous consoler, nous séchâmes ces humides influences par un fonds de bonne humeur qui ne nous a jamais abandonnés. Vous le verrez par le couplet suivant et par les autres, sur l'air du branle de Metz.

Pour quinze jours de campagne,
Enfin nous voilà partis
De la ville de Paris.
Le bon Dieu nous accompagne !
Surtout bon gîte, bon lit,
Avec du vin de Champagne ;
Surtout bon gîte, bon lit,
Belle hôtesse, bon appétit.

Pour l'appétit, il faut dire la vérité, il nous manquait pendant cinq ou six heures de la nuit ; mais il faut bien prendre son mal en patience, on ne peut pas manger et dormir tout à la fois; tant que nos yeux étaient ouverts, nos dents faisaient également leur fonction, et c'était un charme

d'entendre crier miséricorde à toutes les basses-cours où nous arrivions.

A Triel, si j'ai mémoire,
Autour d'un gigot assis,
Comme moines bien appris,
Las de manger, non de boire,
Nous ne fîmes rien tous dix,
En sortant du réfectoire,
Nous ne fîmes rien tous dix
Qu'un saut de la table au lit.

Les dames furent presque aussitôt levées que couchées. Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de novice qui ne dura que peu de temps : vous vous trompez, et elles ont toujours été les premières en carrosse et à la table. Vous jugez bien que, comme on se levait matin, l'appétit se levait de même, et saluait toujours l'aurore par deux ou trois petits repas anticipés ; car il est à remarquer que nous faisions autant de provisions dans notre carrosse pour faire quatre lieues que d'autres auraient fait en s'embarquant pour les Indes. Aussi aurait-il été difficile de ne nous pas trouver consommant nos provisions. Nous fîmes tant ce jour-là par nos déjeunés qu'enfin

A Mantes fut la dînée,
Où croît cet excellent vin.
Que sur le clos célestin
Tombe à jamais la rosée !
Puissions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée !
Puissions-nous dans cinquante ans
Tous ensemble en faire autant !

Avant de quitter ce pays, vous voulez bien que je vous fasse part du déplorable état où sont ces pauvres Célestins : ils font vœu présentement de boire le vin qui croît dans leur clos ; je n'en sais pas la raison ; mais enfin, par obéissance et par mortification, ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent ; Dieu leur donne la patience nécessaire pour supporter de pareilles adversités !

Si j'étais bien sûr de votre discrétion, mademoiselle, je vous dirais des choses que vous n'avez pas encore entendues; mais les filles sont comme les femmes, elles ne vont jamais sans leurs langues; et je me suis étonné cent fois comment de si grandes langues pouvaient tenir dans de si petites bouches : c'est pourquoi,

De Vernon je me veux taire
Pour le mauvais vin qu'on but
Chacun s'y coucha, mais chut;
Car j'aime en tout le mystère.
Je sais trop comme tout va,
Le monde est fait de manière ;
Je sais trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Vous qui vous escrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un *e* de trop à ce dernier vers : je le sais aussi bien que vous; mais si on ne me donne cette licence et de pareilles, je quitte dès à présent le métier de poëte de la troupe, que je fais à mon grand regret, et aux dépens de mes ongles, qui sont déjà assez courts. Je ne suis que trop rebuté de la profession; et, sans les petits profits que nous autres rimailleurs attrapons auprès des filles, qui aiment ce genre d'écrire, il y aurait longtemps que j'aurais vendu ma charge à bon marché. Mais, puisque nous voilà sur le chapitre des filles, vous saurez que nous en trouvâmes une charmante proche la chartreuse de Gaillon. Vous me direz que ce n'est pas là un meuble de chartreuse; mais ces jolis animaux-là se trouvent partout.

Au Pont-de-l'Arche et au Roule
Le ciel exauça nos vœux,
Et fit paraître à nos yeux
Jeune hôtesse faite au moule :
Elle portait devant soi
Deux petits monts faits en boule ;
Elle portait devant soi
Un morceau digne d'un roi.

La Normandie, comme vous savez, est une terre

fertile en pommes. Le voisinage de la mer leur donne un orgueil et une dureté qu'elles n'ont point ailleurs. Nos dames de Paris voudraient bien que leur terrain fût aussi bon; mais on ne peut pas tout avoir : à cela près, les femmes de Rouen sont, à ce que je crois, faites comme à Paris; ce qui nous fit dire :

A Rouen, laides et belles,
Comme partout l'on trouva,
Les filles de l'Opéra
Sont, comme à Paris, cruelles.
Enfin, rien n'est différent,
Dans les jeux, dans les ruelles;
Enfin, rien n'est différent,
Hors qu'on parle mieux normand.

Il faut dire la vérité, cette langue-là est en grande vénération dans ce pays-ci; les habitants reçoivent tous en naissant des talents merveilleux pour l'apprendre : à quatre ans les enfants y parlent déjà normand comme de petits anges; on dirait qu'ils n'auraient fait autre chose toute leur vie. Les merles mêmes et les perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette langue-là était merveilleuse pour plaider; c'est ce qui fait qu'il n'y a guère de Normand qui n'ait vaillant sur pied plus de vingt procès, sans les espérances de ceux qu'il a déjà perdus.

Nous trouvâmes ici notre bon ami Fatouville. Vous ne sauriez croire les instances qu'il nous fit pour nous mener à sa terre de la Bataille, et le plaisir que sa conversation donna aux dames : elles voulurent à toute force qu'il en fût fait mention par les vers suivants :

Le seigneur de la Bataille,
Qui charme dès qu'on l'entend,
Malgré nous, malgré nos dents,
Voulut nous faire ripaille;
Mais le diable s'en mêla,
On fit grâce à sa volaille;
Mais le diable s'en mêla,
A Caudebec on alla.

Vous croyez qu'en ce lieu-là on se couche pour

dormir, comme à Paris : vous vous trompez; toute la nuit l'hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux dames des rôties au vin. On en fait prendre aux perroquets qui ont perdu la parole; mais d'en donner à des dames usantes et jouissantes de leurs langues, c'est avoir envie de se lever comme on se couche : aussi cela ne manqua pas d'arriver.

A cette maigre couchée
On oublia de dormir :
Que sert de s'en souvenir,
Quand une femme éveillée,
Pour aiguiser son caquet,
Tout le long de la nuitée,
Pour aiguiser son caquet,
Mange soupe à perroquet?

Il ne fallait pas se lever de si bon matin pour aller dans la plus maudite hôtellerie qui soit, je crois, de Paris au Japon, et pour avaler un brouillard épais, que le soleil ne put percer que sur les deux heures. Un autre plus galant vous dirait que les yeux des dames, plus puissants que cet astre, dissipèrent d'abord cette noire vapeur; mais pour moi, qui suis plus sincère, je vous dirai franchement que les brouillards d'octobre sont fort difficiles à gouverner proche la mer, et de plus, que nos dames dormirent dans le carrosse *cahin, caha*, toute la matinée, et n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte. A propos de Botte, vous voulez bien que je vous donne un petit avis :

Passant, fuyez de la Botte
Le séjour trop ennuyeux ;
Il est vrai que dans ces lieux
La maîtresse n'est pas sotte;
Mais sans pain, sans vin, sans feu,
Dans un pays plein de crotte,
Mais sans pain, sans vin, sans feu,
L'amour n'a pas trop beau jeu.

Nous trouvions assez plaisant d'aller, comme bonnes personnes, toujours devant nous; et je crois que nous aurions été dix lieues par-delà le

bout du monde, sans le malheur que vous allez apprendre.

Après six jours de voyage,
Où tout allait à gogo,
Nous allions jusqu'à Congo,
Valets, chevaux et bagage;
Mais au Havre on s'arrêta,
Malgré ce vaste courage;
Mais au Havre on s'arrêta,
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaisante excuse! m'allez-vous dire. Quand on a bien envie d'aller, au défaut de la terre, on prend la mer. Nous n'y manquâmes pas aussi; et les dames, dès le lendemain,

D'une valeur plus qu'humaine
Affrontèrent l'Océan.
Mon Dieu! que le monde est grand
Sur cette liquide plaine,
Où l'on touche en un moment,
Sur une vague incertaine,
Où l'on touche en un moment
L'enfer et le firmament!

N'aurait-ce pas été un coup de bonne fortune pour les maris, si quelque honnête homme de corsaire eût mis la main sur la chaloupe? J'en connais quelques-uns qui n'auraient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs femmes pour aller voir la mer, si pareil cas leur arrivait. Pour moi, qui ai déjà tâté de ces messieurs les Turcs, gens fort incivils, j'en voulus courir le risque sur le rivage; et, considérant ces gros vaisseaux, et faisant réflexion qu'il n'y avait qu'une planche épaisse de deux doigts qui séparait de la mort ceux qui étaient dedans, je me mis à chanter:

Qu'un autre, avec des boussoles,
Sur ces grands palais flottants,
Bravant Neptune et les vents,
Cherche l'or sous les deux pôles;
Mais; pour moi, je ne veux pas
Servir de pâture aux soles;

Mais, pour moi, je ne veux pas
Leur faire un si bon repas.

Je vous avoue que je ne me consolerais jamais, si je me voyais ainsi pour mon plaisir; et j'aurais été encore plus fâché ce jour-là, car M. de Louvigni, intendant de la marine, nous envoya le soir six bouteilles d'un vin de Canarie si exquis, que, quand il l'aurait fait lui-même, je doute qu'il l'eût fait meilleur.

Sus, ma muse, je te prie,
Brûlons quatre grains d'encens
A cet illustre intendant,
Pour son vin de Canarie.
Avec ce nectar, je croi
La province bien munie;
Avec ce nectar, je croi
Qu'on sert dignement son roi.

Vous voyez qu'il fait bon nous faire du bien: pour cinq ou six bouteilles de vin, voilà un homme immortalisé. Après tout, je ne sais si les six meilleurs vers du monde valent seulement une pinte d'une pareille liqueur. Quoi qu'il en soit, il s'en contenta, et nous eussions bien souhaité que tous les hôtes de la route eussent été aussi raisonnables.

Le lendemain le gouverneur, pour nous recevoir, fit mettre la citadelle en armes. Nous visitâmes l'arsenal, ce terrible palais de Mars. Mon Dieu! que d'instruments pour abréger nos pauvres jours? Ce qui nous fit dire à tous:

Il faudrait être bien ivre,
D'aimer ces lieux de fracas,
Où, pour cent mille trépas,
On fond le fer et le cuivre.
Que de moyens pour mourir,
Lorsqu'il n'en est qu'un pour vivre!
Que de moyens pour mourir!
Je ne le saurais souffrir.

Voilà des sentiments bien héroïques! me direz-vous. D'accord; mais si vous saviez comme moi, mademoiselle, ce qu'il en coûte pour mettre un

enfant au monde, vous auriez, plus que personne, horreur de ces lieux de destruction; et, en vérité, si vous étiez une personne bien raisonnable, vous vous marieriez au plus vite, afin de travailler comme il faut à la réparation du genre humain, lequel, pendant que toute l'Europe est en guerre, court le grand chemin de sa ruine totale. C'est à vous d'y penser, et de faire réflexion que vous passeriez mal votre temps, s'il n'y avait plus d'hommes au monde.

Vous croyez peut-être, mademoiselle, que parce que l'on vous a menée en vers au Havre, on vous ramènera par la même voiture; c'est ce qui vous trompe : Pégase n'a pas accoutumé de faire avec moi de si longues traites. Je vous dirai donc en prose que nous revînmes à Rouen en très-peu de temps, ayant toujours vent derrière : cela n'est pas trop nécessaire en carrosse; mais c'est pour vous dire que tout conspirait à seconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable personne du monde.

VOYAGE DE CHAUMONT

SUR L'AIR : *Vive le Roi et Béchamel.*

(Parti de Paris le 3 mai.)

De Paris, la grande ville,
Il est parti,
Avec toute sa famille,
Et ses amis,
Un lundi d'assez bon matin.
Vive du Vaulx et le bon vin,
Et le bon vin !

Comme le but du voyage
Autre n'était
Que mettre linotte en cage,
Ainsi fut fait.
Y manquer n'eût pas été fin.
Vive, etc.

(A Brie, vin du pays.)

La première hôtellerie,
Quittant Paris,
Ce fut aux Trois-Rois, à Brie,
Où l'on y fit
Mauvais repas, il m'en souvient.
Vive, etc.

(Guigne, on sait son nom.)

En quittant cette demeure,
Chemin faisant,
Nous vînmes de fort bonne heure,
Toujours chantant,
A Guigne, dite la Catin.
Vive, etc.

(La Bretoche.)

En passant à la Bretoche
D'un mûr esprit,
D'un bon déjeuner de poche,
L'on se munit,
Pour mieux, de là, gagner Provins.
Vive, etc.

(A Provins, on ne savait que faire.)

D'un vin meilleur que rhubarbe,
L'on s'y remplit :
Notre comte y fit sa barbe,
Il s'embellit :
Il semblait un vrai chérubin.
Vive, etc.

(A Nogent, logé à Jérusalem.)

Entrant dans la bonne ville,
Dite Nogent,
Jérusalem fut l'asile,
Soleil couchant :
Bon séjour pour un pèlerin.
Vive, etc.

(M. Perrin nous envoya de bon vin.)

Plein d'esprit de pénitence,
Dans ces saints lieux,
On mit sur sa conscience
Du bon vin vieux,
Grâce au ciel et M. Perrin.
Vive, etc.

(Aux Pavillons, bon cuisinier.)

Sus, ma muse, je t'appelle,
Debout, allons,
Chantons la gloire immortelle
Des Pavillons,
Où repose ce jus si fin.
Vive, etc.

Le salé, de bonne mine,
Tout aussitôt

Fut mangé dans la cuisine;
Et le grand broc
Ne durait ni vide, ni plein.
Vive, etc.

(Troyes.)

Chez les Troyens, nuit venue,
On s'arrêta :
J'eus grand'peur que dans la rue
On ne gîtât :
Car nous marchions à trop grand train.
Vive, etc.

(Chanoine, au lieu de nous donner la collation, nous mena voir un moulin.)

Chanoine ici nous fit boire,
Comme canard :
Son vin, comme l'on peut croire,
N'était bon; car
Il nous mena boire au moulin.
Vive, etc.

(On envoya chercher des matelas chez tous les tapissiers de la ville.)

Dieu! pour coucher femme ou fille,
Que peine on a!
Un tapissier de la ville
Y renonça,
Avec vingt matelas de crin.
Vive, etc.

(A Troyes, bal donné.)

Maint rebec à l'ancienne,
A peu de frais
Fit sauter la gent troyenne,
Le jour d'après :
On dansa jusqu'au lendemain.
Vive, etc.

(Les dames logèrent chez le curé.)

Chez le curé de Vendœuvre
On descendit;

Il fit une très-bonne œuvre,
Nous donnant lit :
Dieu le guérisse du farcin.
Vive, etc.

(Il avait cent gros muids de vin, et n'avait qu'un petit bréviaire.)

Vingt rubis ont hypothèque
Dessus son nez ;
Il fait sa bibliothèque
De ses celliers :
Cent tonneaux font tout son latin.
Vive, etc.

(On logea à l'abbaye.)

A Clervaux, quatre grands drilles,
Bien découplés,
Pour bien recevoir nos filles,
Furent lâchés :
L'abbé même en personne y vint.
Vive, etc.

Dès qu'on eut mangé la soupe,
De fort bon goût,
L'abbé prit sa large coupe,
Et dit à tous :
Ainsi doit boire un bernardin.
Vive, etc.

(On ne pouvait écarter la populace.)

Dedans Chaumont notre entrée
Fit du fracas :
Les enfants de la contrée
Suivaient nos pas :
On voulait sonner le tocsin.
Vive, etc.

(Petit-Jean, traiteur à Chaumont.)

Que l'on vante la Galère,
Rousseau, Lamy ;
Petit-Jean fait autre chère ;
Et, près de lui,
Bergerac n'est qu'un assassin.
Vive, etc.

(On traita un officier de la ville, qui devait traiter.).

Lieutenant fort magnifique,
Et criminel,
Venu d'un cœur héroïque
A notre hôtel,
Reçut repas et n'en fit brin.
Vive, etc.

(Repas de religieuses, c'est tout dire.)

Pour nous régaler, les nonnes
Levèrent plats :
Dieu garde honnêtes personnes
D'un tel repas !
Plutôt mourir de male-faim.
Vive, etc.

Quatre corbeaux diaboliques,
En tourte mis,
D'autant de poulets étiques
Furent suivis :
En deux mots voilà le festin.
Vive, etc.

Mais, ma muse si gentille,
Tu causes trop;
Sus, de Chaumont faisons Gille,
Et, au grand trot,
Passons vite notre chemin.
Vive, etc.

(Il y a des forges en cet endroit.)

On vit, arrivant à Fronde,
Forges de fer ;
Lieu le plus propre du monde
Pour Lucifer,
Et pour tout son peuple lutin.
Vive, etc.

(L'hôtesse a six filles.)

A l'Étoile, dans Joinville,
Près du château,

Six grands brins de belle fille,
Friand morceau,
Y tenteraient un capucin.
Vive, etc.

(Hôtesse aigre et douce.)

De toi, Saint-Dizier-sur-Marne,
Parlons un peu;
Ton hôtesse charlatane
Me met en feu :
Pluton gratte son parchemin.
Vive, etc.

(A Vitry, mal logé à l'enseigne du Nouveau-Monde.)

Viens, Vitry, que je te fronde :
Quel maudit lieu!
De loger en l'autre monde,
Sans dire adieu,
Me donnerait moins de chagrin.
Vive, etc.

(Il gela le matin et fit chaud le soir.)

D'une inconstante maîtresse
Ne suis surpris,
Ayant eu, plein de détresse,
Près de Pongni,
Si chaud soir, et si froid matin.
Vive, etc.

(Châlons.)

Sus, ranimons notre zèle,
Chantons Châlons;
C'est ici que je t'appelle,
Grand Apollon,
Souffle-moi ton esprit divin.
Vive, etc.

(M. le grand prévôt de Champagne, filleul du roi.)

Grand prévôt, nul ne t'égale :
Le grand Bourbon

Te donna l'âme royale,
Te donnant nom,
Digne filleul d'un tel parrain.
Vive, etc.

(Repas magnifique chez lui.)

Fin rôt, ragoût, nappe blanche,
Bonne liqueur,
Tu donnas pour un dimanche :
Mais le grand cœur
Fut encore un mets bien plus fin.
Vive, etc.

De la vineuse Champagne
Sois tout l'honneur,
Et qu'à jamais t'accompagne
Gloire et bonheur :
Le ciel te fasse un long destin!
Vive, etc.

(M. le grand prévôt avait eu soin de nous envoyer les relais.)

De Châlons, droit comme un cierge,
Un matin frais,
Nous allâmes vite à Bierge
Prendre relais.
Mon Dieu, que relais fait grand bien !
Vive, etc.

(Étauge.)

Passant, évitez Étaûge,
Et son château,
Les chevaux y sont à bauge,
Bon foin, bonne eau :
Mais quel séjour pour un humain!
Vive, etc.

(Verrerie à Montmirel, et vin excellent.)

A Montmirel il faut boire,
Car on y fait
Ce vase qui fait la gloire
De maint buffet,
Et qui rubis forme en son sein.
Vive, etc.

(Dîné détestable.)

Hôtesse de la Bussière,
Au lieu d'argent,
Tu baiseras mon derrière
Assurément :
Tu n'as pas seulement de pain.
Vive, etc.

(Meaux.)

Dans le courroux qui m'anime
Étrillons Meaux ;
Mais tout beau, ce nom-là rime
Au cher du Vaulx :
Sans cela je ferais beau train.
Vive, etc.

(A l'Épée royale, le jardin est au second étage.)

A Claye, chasses surprenantes.
Tout fut bien fait :
Les dames furent contentes :
Mais en effet
Au grenier était le jardin.
Vive, etc.

Muse, finis ton ouvrage,
Et ta chanson :
Voilà le charmant voyage
Fait à Chaumont :
Devait-il jamais prendre fin ?
Vive du Vaulx, et le bon vin,
Et le bon vin !

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.


303076060P

